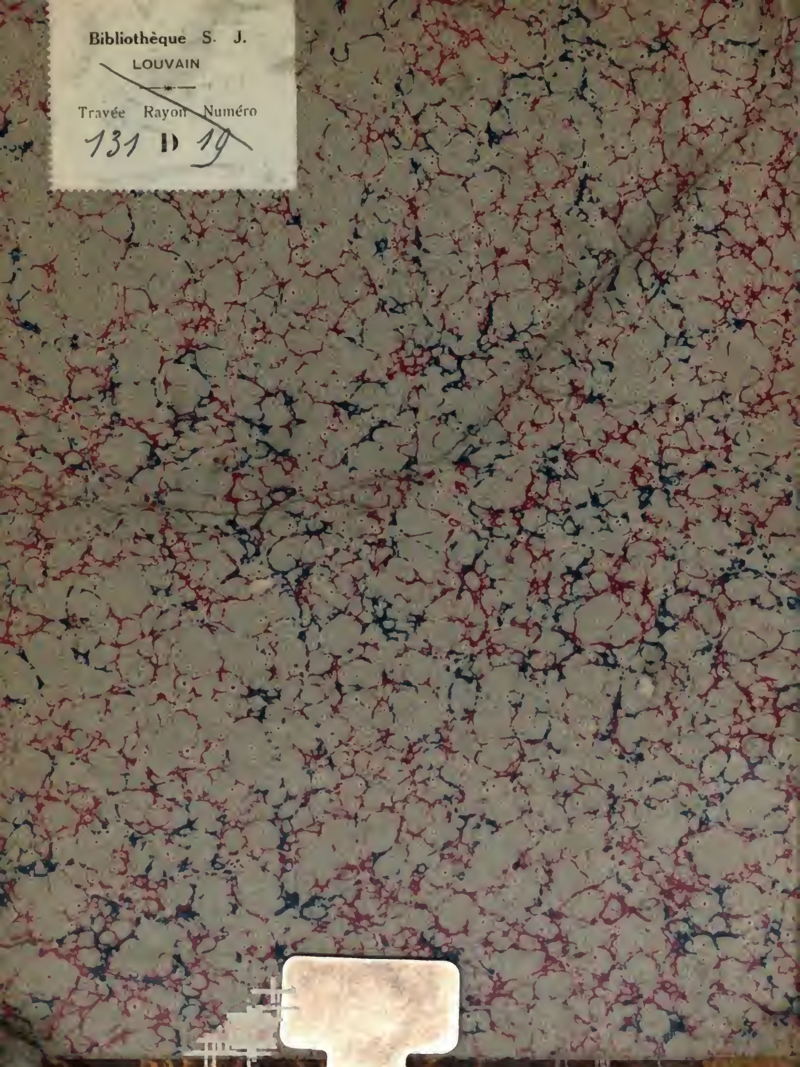
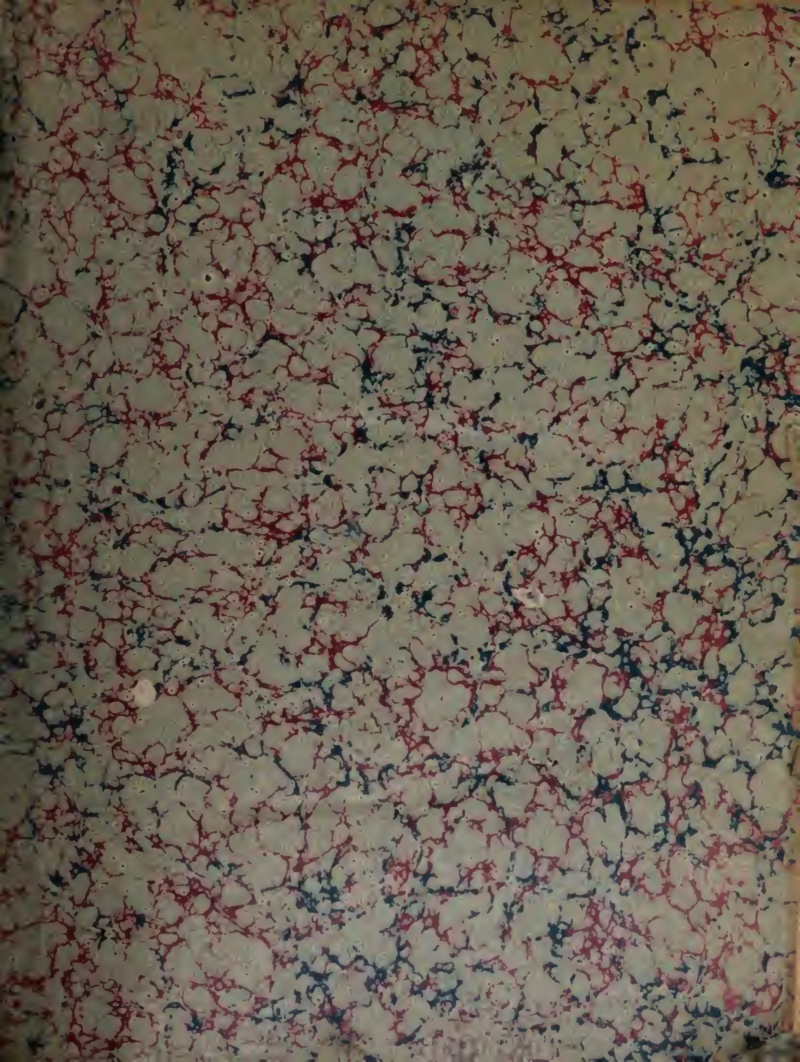
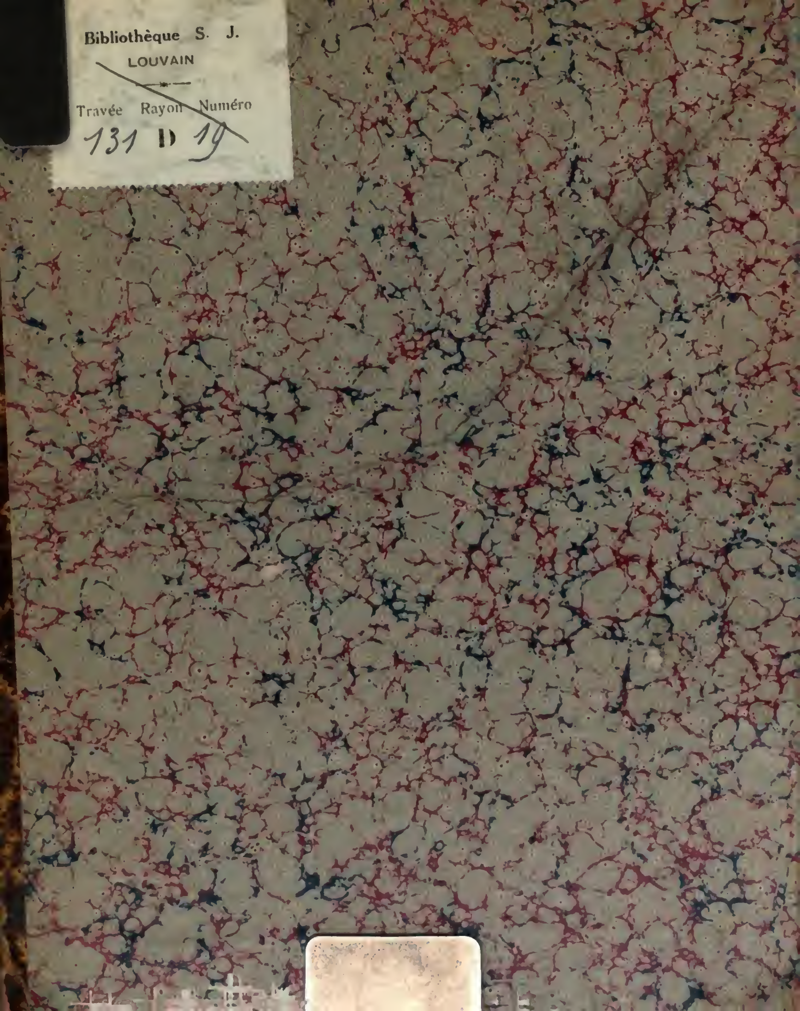


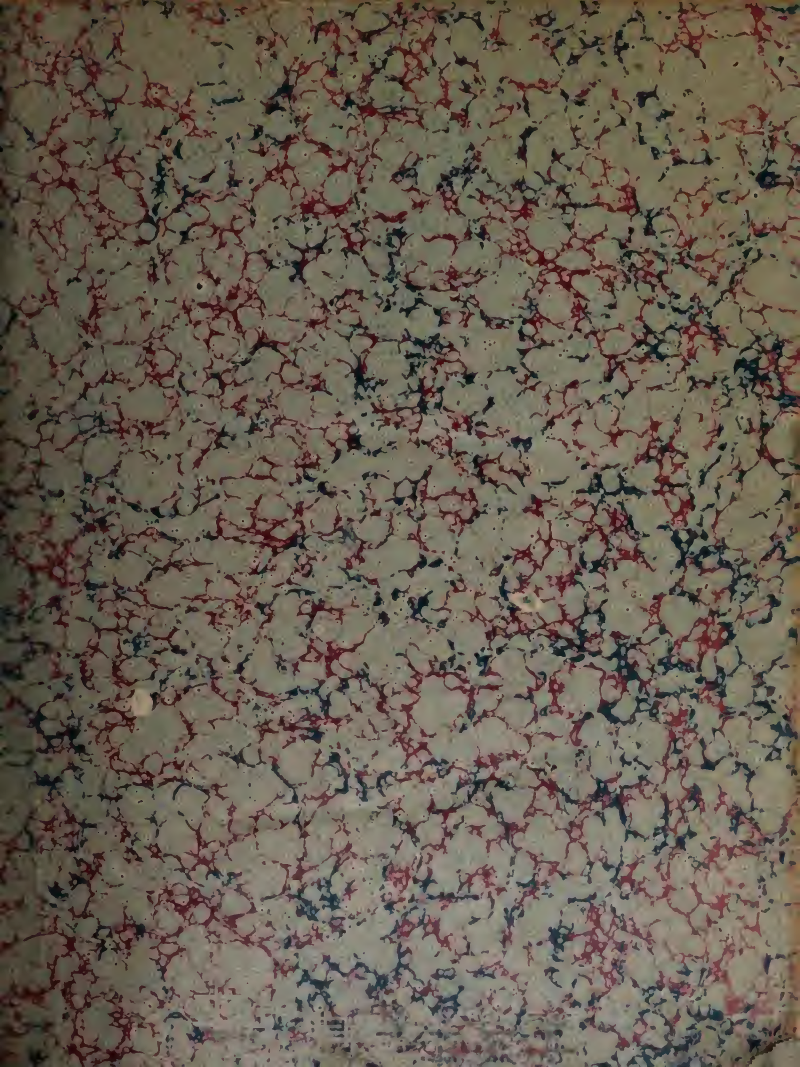
Second voyage du Pere Tachard et des jesuites ...

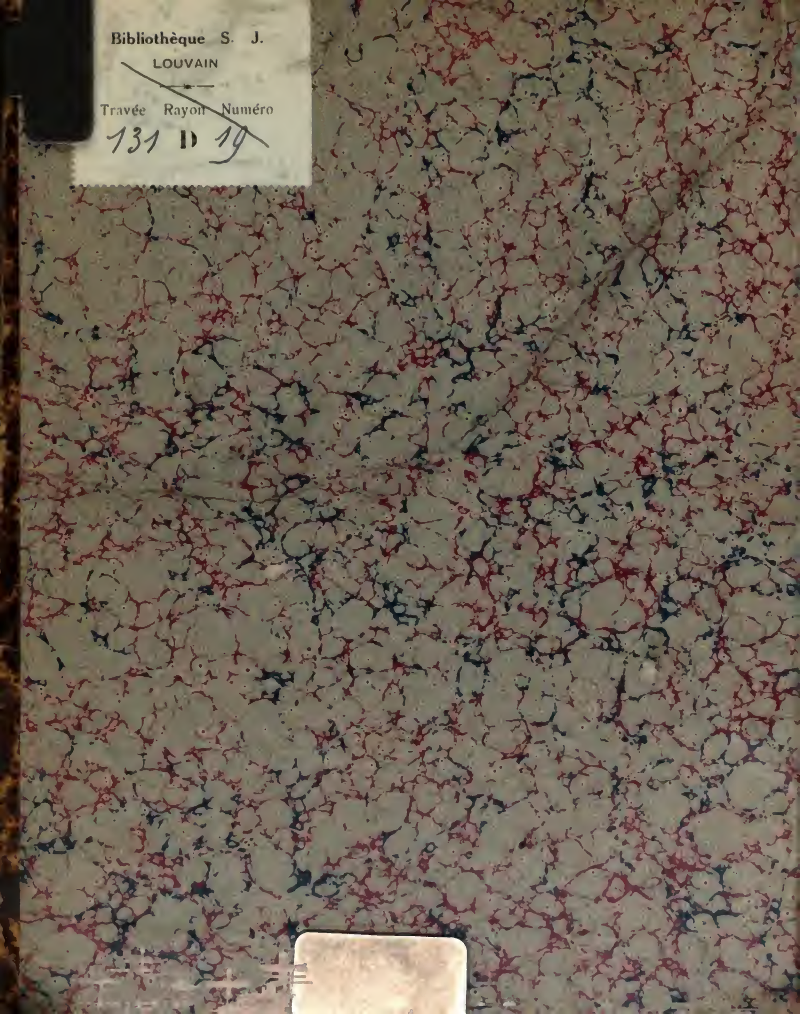
Guy Tachard, Daniel Horthemels, C Vermeulen, Bibliothèque S.J (Louvain)

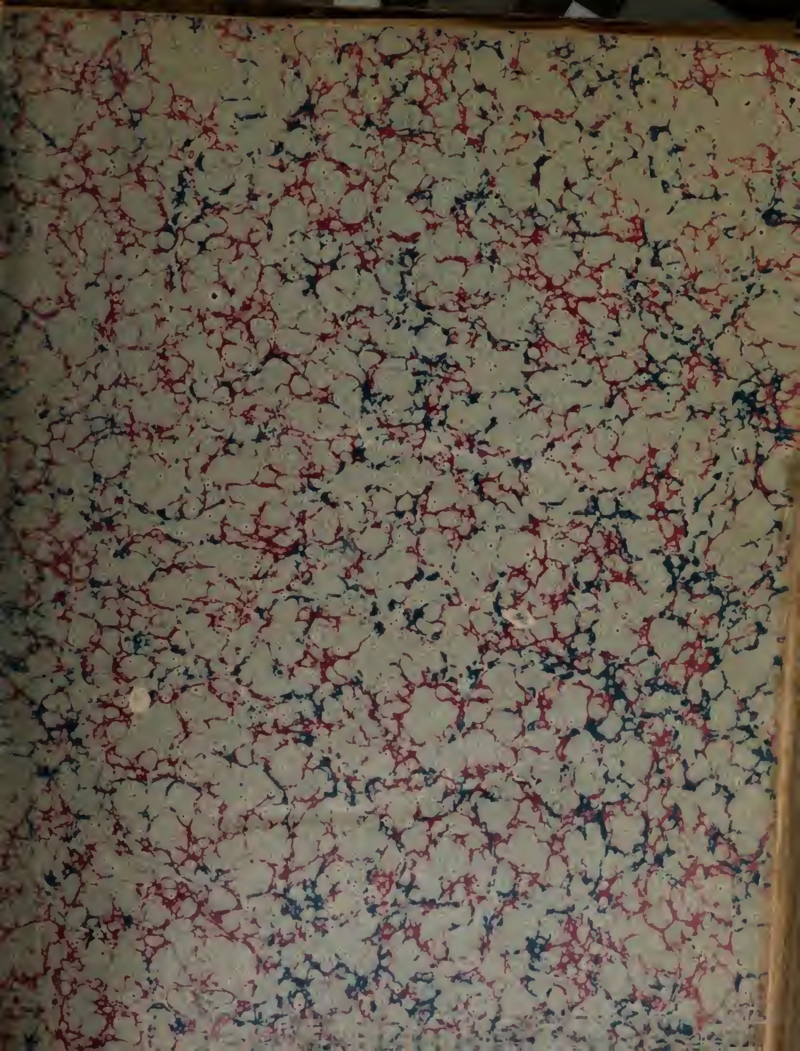

Bibliothèque S. J.
LOUVAIN
Travée Rayon Numéro
131 D 19

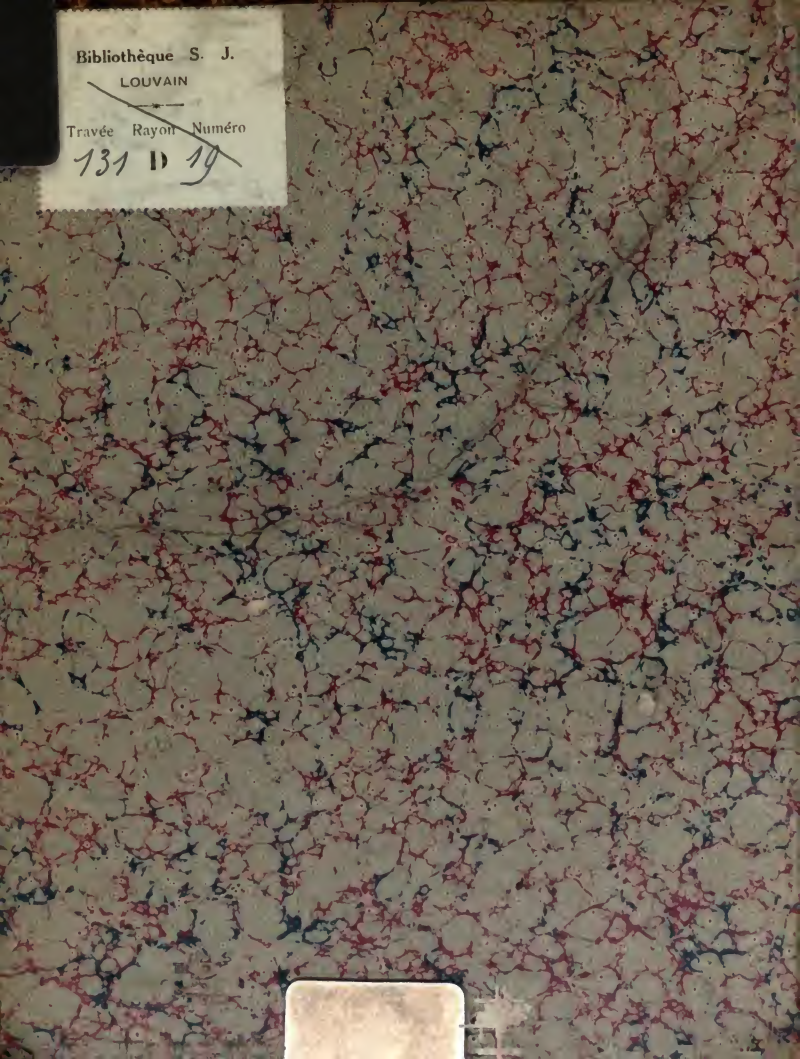


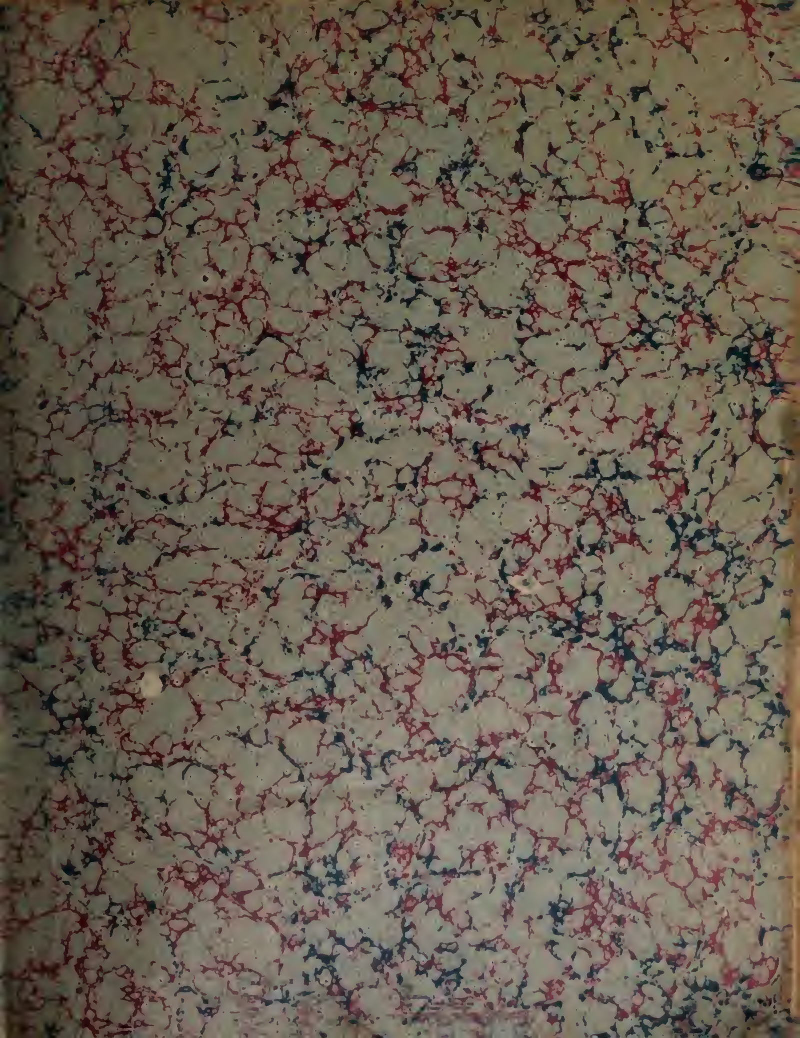

Bibliothèque S. J.
LOUVAIN
Travée Rayon Numéro
131 D 19




Bibliothèque S. J.
LOUVAIN
Travée Rayon Numéro
131 D 19




Bibliothèque S. J.
LOUVAIN
Travée Rayon Numéro
131 D 19



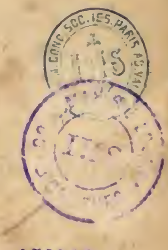
Blz. 105-112 zijn foutief tussen
96 en 97 genaaid

pp. 105-112 bound between
pp. 96 + 97.

SECOND VOYAGE
DU
PERE TACHARD
ET
DES JESUITES ENVOYEZ PAR LE ROY AU ROYAUME DE SIAM.

CONTENANT DIVERSES REMARQUES *d'Histoire, de Physique, de Geographie, & d'Astronomie.*





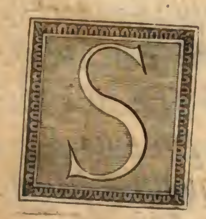
A PARIS,
Chez DANIEL HORTHEMELS, ruë saint Jacques, au Mecenas.

M. DC. LXXXIX.
Par Ordre exprés de Sa Majesté.





AU ROY.



IRE,

Voicy le ſecond Voyage que j'ay fait à Siam par ordre de VOTRE MAIESTE', *& dont je luy*

viens rendre compte. On eſt ſi plein en ce païs-là de vôtre Nom & de vos Vertus, que le ſage Prince qui y régne a crû ne pouvoir rien faire de plus glorieux pour luy; ny de plus avantageux pour ſa Nation, que de rechercher vôtre alliance, & d'acquerir vôtre amitié.

VOTRE MAIESTE' a témoigné par la maniere genereuſe dont elle a répondu aux avances de ce Monarque l'eſtime particuliere qu'elle en fait; & j'oſe dire que quand il n'en ſeroit pas auſſi digne qu'il l'eſt par ſes qualitez perſonnelles, il la meriteroit par ſon zele pour tout ce qui regarde vôtre gloire, & l'intereſt de vôtre Cou-

ronne. Celuy que VOTRE MAIESTÉ fait paroître pour le salut de ce Prince, & pour l'instruction de ses peuples est digne de cette pieté, qui vous releve encore plus hautement par dessus tous les Rois du monde, que l'éclat de tant de Victoires. La benediction qu'il a plû à Dieu de donner à toutes vos entreprises malgré les efforts de vos envieux, me fait esperer que celle-cy ne sera pas moins heureuse que les autres, & que la Posterité comptera parmi les Conquestes de LOUIS LE GRAND, *les Rois de Siam & de la Chine soûmis à la Croix de Iesus-Christ.*

Ces Conquestes, SIRE, que

VOTRE MAIESTÉ fait pour accroiſtre le Royaume de Dieu ; intereſſent le Ciel à conſerver les vôtres contre tant d'ennemis liguez. Vous avez la conſolation de n'en avoir point, qui n'ayent pris de ceux de l'Egliſe les armes dont ils vous attaquent ; tant vos intereſts & ceux de la Religion ſont inſéparables.

C'eſt l'avantage des perſonnes de nôtre profeſſion, que de ſervir Dieu en ſervant leur Roy, & d'être ſeures de ne pouvoir rendre de plus agréables ſervices à leur Roy, que par ceux mêmes qu'elles rendent à Dieu. Avec Vous on n'eſt point embaraſſé de rendre à Ceſar ce qui

appartient à Cesar, & à Dieu ce qui appartient à Dieu, puisque par un exemple de pieté Chrétienne aussi singulier qu'il vous est glorieux, aujourd'huy en France Dieu & Cesar n'ont plus que le même interest.

C'est, SIRE, ce qui redouble l'ardeur de ceux de nôtre Compagnie que VOTRE MAIESTE' envoye aux Indes, pour exécuter les Ordres qu'elle leur donne, par lesquels elle fait bien voir, qu'elle n'a en vûë que la gloire du Seigneur, la propagation de la Foy, l'exaltation de l'Eglise Catholique. Nous tâcherons de seconder des intentions si pures & si saintes, &

nous ferons gloire d'y employer jusqu'à nostre ſang & nostre vie. Nous partons tous dans ce ſentiment : mais je me flatte que VOTRE MAIESTÉ me fait la juſtice d'être perſuadée, que perſonne ne l'a plus avant dans le cœur, & n'eſt avec un plus vray dévouëment, & un plus profond reſpect que moy,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le tres-humble, tres-obéïſſant, tres-fidelle ſerviteur & ſujet,
GUY TACHARD,
De la Compagnie de JESUS.



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM

LIVRE PREMIER.



E principal motif qui m'avoit obligé de revenir la premiere fois en France, comme je l'ay dit dans la Rélation que je donnai alors au Public, étoit pour deman der au Roy de la part du Roy de Siam douze Jesuites Mathematiciens. Les Ambassadeurs Siamois étoient expressément chargez de prier le

Pere de la Chaize, de s'interesser auprés de sa Majesté, & de se joindre à eux pour obtenir cette grace si souhaitée du Roy leur Maître, & que ce Prince regardoit comme un grand avantage pour ses peuples.

Dés la premiere visite que le Pere de la Chaize rendit aux Ambassadeurs, ils luy parlerent des instructions qu'ils avoient de leur Roy sur ce point; & comme ils n'étoient pas informez du gouvernement de nôtre Compagnie, ils luy dirent en propres termes, que les Jesuites dépendant de luy, & que le Roy leur Maître en demandant douze, ils avoient ordre de ce Prince de s'adresser d'abord à luy, pour les choisir, & de le prier ensuite de joindre ses sollicitations aux leurs pour demander à sa Majesté, qu'elle voulût bien permettre à ces Peres de sortir du Royaume.

Le Pere de la Chaise prit volontiers la commission d'en parler au Roy; & il ne luy fut pas difficile d'obtenir cette grace d'un Monarque si zélé pour la Religion. Sa Majesté n'attendit pas que les Ambassadeurs luy en parlassent. Dés la premiere audience qu'elle me donna, où j'eus l'honneur de luy expliquer plus à fond les bonnes intentions du Roy de Siam pour la Réligion & pour cet Etat, elle ordonna au Pere de la Chaize d'écrire de sa part aux Provinciaux des cinq Provinces que nous avons en France, de luy

choiſir des ſujets capables de remplir les deſſeins de ce Prince, & de bien executer les ſiens. Le Pere de la Chaize n'eut pas plûtoſt écrit, qu'on s'offrit en foule de toutes parts; & l'on peut dire que les emplois les plus éclatans & les plus relevez n'ont jamais eû plus de prétendans, & fait tant de jaloux que celuy-là. De tout ce grand nombre on en choiſit quatorze, dont la vertu & les talens parurent propres à cette entrepriſe. Il y en eut quatre de la Province de France, qui furent les Peres le Royer, de Beze, Thionville, & Dolu; quatre autres de la Province de Guyenne, les Peres Richaud, Coluſſon, Bouchet, & Comilh. Deux de Thoulouſe, qui furent les Peres d'Eſpagnac, & de Saint-Martin; deux de Champagne, les Peres le Blanc, & du Chaz. Le Pere Rochette & le Pere de la Breüille furent pris de la Province de Lyon.

Dés que ce choix fut fait, on fit venir à Paris cette heureuſe troupe d'Elûs, afin que par le commerce qu'ils auroient avec Meſſieurs de l'Academie des Sciences, ils ſe rendiſſent plus capables de faire de bonnes obſervations. En effet dés qu'ils furent arrivez, ils trouverent dans ces ſçavans hommes beaucoup de zéle à les aider, & beaucoup de lumieres, dont je puis dire que ces Peres ont fait un bon uſage. Les converſations qu'ils eurent avec eux leur ſervirent extremement pour les obſervations Mathematiques,

pour la connoiſſance de l'Anatomie & des Simples, pour apprendre à peindre les plantes & les animaux. Pour la Navigation, & pour diverſes autres remarques qu'ils avoient à faire dans les Pays étrangers.

Il n'y eut perſonne dans cette ſçavante Academie, qui ne s'empreſſât de leur fournir tous les Memoires, dont ils jugeoient qu'ils pourroient avoir quelque beſoin dans l'execution de leurs projets. Les inſtrumens leur furent fournis par la liberalité du Roy; deux quarts de Cercle, deux pendules d'Obſervation, un anneau Aſtronomique, une machine Paralactique, divers demi-Cercles, & beaucoup d'autres moindres inſtrumens, dont j'omets le détail.

Le temps de partir étant venu, & la ſaiſon même paroiſſant déja un peu avancée, les Ambaſſadeurs demanderent au Roy leur audience de congé. S'ils furent ſatisfaits des bontez que le Roy leur avoit témoignées, ſa Majeſté le fut auſſi de leur bonne conduite, & on dit même qu'elle prit plaiſir au compliment du Chef de l'Ambaſſade, & qu'elle aſſûra que depuis long-tems elle n'en avoit gueres entendu de plus agreable, ny de mieux tourné. Cette loüange ſi glorieuſe d'un Monarque dont le jugement régle les ſentimens de la Cour la plus ſpirituelle du monde, fit qu'on imprima toutes les harangues qu'avoit fait cet Ambaſſadeur à toutes les perſonnes de la

famille Royale. Comme elles ont été imprimées dans les Mercures de ce tems-là, je ne les repeterai point icy.

Le Roy ayant aussi voulu voir les Jesuites que l'on envoyoit à Siam, & leur donner luy-même ses ordres, le Pére de la Chaise les y mena. Sa Majesté eut la bonté de nous faire entrer dans sa chambre, où elle étoit avec Monseigneur & Monsieur, & aprés que je luy eus rendu graces de cette faveur, dont nous étions tout confus, le Roy prenant cet air agreable dont il sçait si bien temperer la grandeur & la majesté: J'ay été « bien aise, nous dit-il, mes Péres, de vous voir « ensemble avant vôtre départ. Je sçai qu'on vous « a choisi parmy plus de cent cinquante autres, « ausquels vous avez obtenu par vos sollicitations « d'être préferez. L'entreprise que vous faites est « difficile, & vous y trouverez plus d'obstacles « que vous ne vous imaginez. Car n'est-il pas vray, « me dit-il, en s'adressant à moy, mon Pére, que c'est un voyage pénible? Vous l'avez fait: per- « sonne n'en peut parler plus sçavamment & plus « sûrement que vous. Je pris la liberté de répondre que si l'entreprise étoit difficile, les motifs qui nous y portoient, nous l'adouciroient aussi beaucoup. Oüy, j'en suis seur, repliqua le Roy, « quelque difficile qu'elle soit, les motifs qui vous « y engagent sont trop pressans pour ne vous y « pas soûtenir, puisque vous y allez pour la gloi- «

" re de Dieu, & pour l'honneur de la France. Al-
" lez, mes Péres, rempliſſez bien les eſpérances
" que nous avons de vous, je vous ſouhaite un
" heureux voyage, & me recommande à vos prie-
" res.

Le Roy nous ayant congediez avec ces marques de bonté, nous en donna encore une autre dans la Lettre qu'il écrivit au Roy de Siam en nôtre faveur. Comme cette Lettre a été la premiere ſource des graces que nous avons recûës de ſa Majeſté Siamoiſe, j'ay crû devoir la mettre icy, & faire part à mes Lecteurs d'un témoignage ſi precieux de l'affection de nôtre grand Monarque. La voicy telle que je l'ay leuë dans l'original à Siam.

A

TRES-HAUT, TRES-EXCELLENT,

TRES-PUISSANT ET TRES-MAGNANIME

PRINCE

LE ROY DE SIAM.

TRES-HAUT, TRES-EXCELLENT, TRES-PUISSANT ET TRES-MAGNANIME PRINCE, nôtre tres-cher & bon Ami, Dieu veüille augmenter vôtre grandeur avec une fin tres-heureuſe. L'arrivée de vos Ambaſſadeurs à nôtre

Cour nous a été d'autant plus agreable ; qu'outre les preuves certaines que nous donne une si célébre Ambassade du desir sincere qu'a vôtre Majesté d'établir avec nous une étroite amitié, & une correspondance parfaite ; rien ne pouvoit aussi nous confirmer davantage la haute estime que nous faisons de la sagesse, & du juste discernement de vôtre Majesté, que le digne choix qu'elle a fait de Ministres si prudens, & si capables de bien exécuter ses ordres. Nous leur devons la justice de dire qu'ils s'en sont acquitez à nôtre entiere satisfaction ; & qu'ils nous ont parfaitement persuadé de vôtre affection royale, & de la confiance que nous y devons prendre dans tout ce qui peut regarder les intérêts & avantages de nôtre Couronne.

C'est aussi pour affermir d'autant plus cette bonne union, & renouveller souvent à vôtre Majesté les assûrances de nôtre estime, & amitié, que nous avons jetté les yeux sur les sieurs de la Loubere & Ceberet, pour en qualité de nos Envoyez extraordinaires se rendre auprés de vôtre Majesté, luy témoigner combien nous souhaitons sincérement sa prosperité & ses avantages, y concourir même de nôtre part en la maniere qu'elle croira être la plus convenable au bien de ses affaires, & nous faire sçavoir ce qu'elle pourra desirer de nôtre amitié, pour détourner ses ennemis d'effectuer les mauvais desseins qu'ils

pourroient avoir contre vos Etats.

Comme nous ne doutons pas que vôtre Majesté n'ajoûte une entiere croyance à ce qu'ils luy diront de nôtre part ; il ne nous reste qu'à l'assûrer, que nous avons été trés-satisfaits des beaux presens que ses Ambassadeurs nous ont apporté de sa part. Nous les avons reçûs comme des preuves indubitables de la sincérité de vos intentions pour le maintien d'une bonne correspondance avec nous ; & nous nous promettons aussi qu'elle agreéra ceux que nous luy envoyons par lesdits sieurs de la Loubere, & Ceberet comme des gages certains de nôtre affection, & de la véritable estime que nous avons pour vôtre Majesté. Nous nous sentons encore obligez de luy témoigner que nous avons d'autant plus agreable la demande qu'elle nous a fait faire par ses Ambassadeurs, & par le Pére de la Chaize nôtre Confesseur de douze Péres Jésuites Mathématiciens François, pour les établir dans les deux Villes Royales de Siam, & de Louvo, qu'ayant toûjours éprouvé le zéle, la sagesse, & la capacité de ces Réligieux, nous esperons que les services qu'ils rendront à vôtre Majesté & à ses Sujets, contribuëront encore beaucoup à affermir de plus en plus nôtre alliance Royale, & à unir les deux nations par le soin qu'ils auront de leur inspirer le même esprit, & les mêmes connoissances. Nous les recommandons aussi

auſſi à vôtre Majeſté comme des perſonnes qui nous ſont cheres, & pour leſquelles nous avons une conſidération particuliere. Sur ce nous prions Dieu qu'il veüille augmenter vôtre grandeur avec fin tres-heureuſe. Ecrit à Verſailles le vingtiéme jour de Janvier 1687. *Vôtre tres-cher & bon Amy.* Signé, LOUIS. *Et plus bas* COLBERT.

Aprés qu'on eut pris congé du Roy, & que nous eûmes reçû les Patentes, par leſquelles ſa Majeſté envoyoit à Siam les douze nouveaux Jeſuites, comme les premiers qui étoient partis deux ans auparavant avec moy, en qualité de ſes Mathematiciens deſtinez par ſon ordre à faire des obſervations propres à perfectionner les Sciences; aprés cela dis-je, nous nous rendîmes à Breſt, où tandis que l'on travailloit à l'équipement des Vaiſſeaux, nous nous occupâmes à prendre le plan de la Ville & du Port. Nous n'en eûmes que trop le tems. Les Ambaſſadeurs Siamois, les deux Envoyez du Roy, un Corps conſidérable de Troupes, que ſa Majeſté envoyoit au Roy de Siam ſelon la demande qu'il en avoit faite, & les importans projets de ces deux Monarques pour le bien de la Réligion & l'établiſſement d'un bon commerce ne furent pas ſi-tôt aſſemblez. Par deſſus cela les balots furent trés-long-tems à venir. Ils vinrent enfin les uns par mer par la voye du Havre-de-grace, les autres

par terre par des Rouliers. Les derniers furent les plûtost venus : mais soit qu'ils fussent mal embalez, soit que les charettes eussent versé, soit qu'on ne les eût pas choyez en les déchargeant, ils arriverent en si mauvais état, qu'il n'y avoit presque rien d'entier, sur tout les miroirs, les pendules, les ouvrages d'ambre & de corail furent extremement endommagez. Ceux qui vinrent par mer, ne furent pas exemts d'accidens. On trouva en les déballant à Siam beaucoup de tables de marbre cassées, beaucoup de glaces brisées en morceaux, des pieces d'étoffes, & des tapisseries toutes gâtées; en quoy Messieurs de la Compagnie perdirent prés de quarante mille livres.

Parmy les presens des particuliers, il nous en vint un du Pére de la Chaize pour le Roy de Siam, qui luy avoit envoyé un Crucifix d'or sur une croix de Tambac. Ce present, qui étoit une nouvelle machine de Romer, fut un des plus agreables qu'on fit à ce Prince, & la Lettre que le Pére luy écrivoit, luy plût encore beaucoup plus. Le Public la trouvera sans doute digne de sa curiosité, la voicy fidellement copiée de l'original que j'ay leu.

SIRE,

J'ay satisfait avec bien du respect & de la joye aux desirs de vôtre Majesté, en procurant l'en-

voy de douze Peres Mathematiciens de nôtre Compagnie considerables par leur vertu & par leur doctrine, pour aller occuper les deux maisons avec les Eglises & les observatoires qu'elle daigne leur donner dans ses deux Villes Royalles de Siam & de Louvo. J'ay pris sur cela les ordres du Roy mon Maître, qui a consenti au départ de ces Peres d'autant plus volontiers, qu'il ne pouvoit envoyer à vôtre Majesté des gages plus chers, ni plus seurs de son amitié Royale. Il a renvoyé le Pere Tachard à leur tête, afin qu'étant mieux informé sur cela des intentions de vôtre Majesté, il puisse aussi lui rendre un meilleur compte de l'exactitude & du soin avec lequel on a tâché d'y correspondre. Si j'osois, Sire, mêler mes tres-humbles recommendations à celles du plus grand Roy du monde, je prierois vôtre Majesté de donner à ces Peres, qui sont mes freres, & que je chéris plus que moy-même, les marques de bonté & de protection, que leur mérite ne peut manquer de leur attirer par tout où ils seront connûs.

J'ay reçû, Sire, avec toute la respectueuse reconnoissance que je devois le présent du Crucifix d'or, dont vôtre Majesté m'a honoré, & il demeurera toûjours dans cette premiere & principale maison de nôtre Compagnie en France exposé aux yeux de tous mes freres, afin

qu'ils en ſoient tous excitez du zele d'aller rendre leurs ſervices tres-humbles à Vôtre Majeſté, & de porter à ſes Sujets la ſcience du ſalut, & la connoiſſance du vray Dieu, qui ſeul mérite d'être adoré de tout l'Univers. Je les ſuivray de cœur, & j'uniray tous mes vœux à ceux qu'ils feront ſans ceſſe pour la gloire ſolide de Vôtre Majeſté, & pour les proſperitez de ſon régne.

J'ay pris la liberté, SIRE, de les charger de quelques petits preſens, tels qu'un homme de ma profeſſion peut les faire à un grand Roy. J'eſpere que la curioſité du travail ne luy déplaira pas, & je prie le Roy du Ciel, qui a réglé par ſa ſageſſe profonde pour l'inſtruction des hommes les mouvemens des Cieux & des aſtres, les conjonctions des Planettes, les éclypſes du ſoleil & de la lune, que ces machines repreſentent par une invention nouvelle, de mettre dans l'eſprit ſublime de Vôtre Majeſté par les Ouvrages les plus éclatans de la main du ſeul Dieu que nous adorons, la connoiſſance & l'amour de celuy qui eſt Auteur de ces merveilles, & à qui les Rois doivent encore plus de veneration & de ſoûmiſſion que le reſte des hommes.

Je dois au reſte, SIRE, ce témoignage à vos Ambaſſadeurs, & ſur tout à celuy qui eſt Chef

de l'ambaſſade, qu'ils ſe ſont comportez en toutes rencontres avec une prudence & une ſageſſe extrême, & qu'ils ont trouvé moyen en ſoûtenant l'honneur de leur caractére, & la gloire de Vôtre Majeſté, de ſatisfaire tout le monde, & de plaire ſur tout à nôtre grand Roy, & à toute ſon auguſte Maiſon. Je crois qu'ils ſe louëront des ſoins que j'ay pris de leur obtenir du Roy mon Maître toutes les marques de conſideration pour Vôtre Majeſté, qu'ils pouvoient deſirer ; de ſorte que je puis dire que jamais Ambaſſadeurs n'ont été traitez en France avec plus d'honneur & de diſtinction. Je prie le Roy des Rois, qui tient le cœur des Souverains entre ſes mains, de lier de telle ſorte celuy de Vôtre Majeſté avec celuy du Roy mon Maître, que n'ayant l'un & l'autre que les mêmes ſentimens pour cet Etre ſuprême, vous conſpiriez tous deux à le faire également adorer par toutes les nations de l'Orient & de l'Occident. Comme rien ne contribuë tant à élever le nom du Roy mon Maître au haut point de gloire où il eſt aujourd'huy, que ce zele qu'il a pour le pur culte du vray Dieu ; rien auſſi ne donnera plus de reputation au régne de vôtre Majeſté, ny plus de bonheur à toutes ſes entrepriſes. Ce ſont les ſouhaits que m'engagent de faire pour elle la reconnoiſſance infinie que j'auray toute ma vie de ſes bontez Royales, & l'ardeur tres-

reſpectueuſe, & tres-vive, avec laquelle je ſuis,

SIRE,

De Vôtre Majeſté,

Le tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur.
DE LA CHAIZE.

PEndant que nous recevions nos balots, & le reſte des commiſſions, qui nous venoient tous les jours de Paris, Monſieur Deſcluſeaux Intendant de Breſt faiſoit inceſſamment travailler à équiper les bâtimens qui nous devoient porter aux Indes. Nous n'en devions avoir d'abord que trois, mais Monſieur le Marquis de Seignelay ayant par un effet de ce zéle ſi éclatant pour les intereſts de la Religion & de l'Etat repreſenté à Sa Majeſté, que l'importance de l'affaire de Siam méritoit qu'on fit quelque choſe de plus, il en fit ajoûter deux autres; & ce nombre n'étant pas encore ſuffiſant, on y en joignit un ſixiéme, ce Miniſtre n'épargnant rien pour une entrepriſe ſi utile à la gloire de Dieu & à celle du Roy.

Tout étant preſt, on s'embarqua en cet ordre. Le premier Vaiſſeau nommé le Gaillard de cinquante-deux pieces de canon, & de cent cinquante hommes d'équipage, étoit monté par

Monſieur de Vaudricourt, qui commandoit toute l'eſcadre, ayant ſous luy Monſieur de Saint-Clair Capitaine de Fregate legere, Monſieur de la Leve Lieutenant, Meſſieurs de Chammoreau, de Joncous & de Lonbus pour ſes Enſeignes. M. Desfarges, que le Roy avoit ſi ſagement choiſi pour être Général des Troupes qu'il envoyoit au Royaume de Siam, s'embarqua ſur ce premier Vaiſſeau avec Meſſieurs ſes enfans, Meſſieurs de la Salle Commiſſaire des Troupes & de la Marine, Beauchamp Major de la premiére Place, le Brun Tréſorier, du Lari Enſeigne & Commandant des Bombardiers. Les Ambaſſadeurs de Siam y entrerent auſſi, & avec Monſieur l'Abbé de Lyonne nommé Evêque de Roſalie, & Vicaire Apoſtolique de ſa Sainteté les Péres de Beze, le Blanc, Comilh & moy, qui nous tînmes fort honorez d'être plus immédiatement que les autres ſous la conduite de ce Prelat.

Le ſecond de nos vaiſſeaux s'appelloit l'Oyſeau, celuy qui avoit déja fait le voyage. Il étoit monté de quarante-ſix pieces de canon, & commandé par Monſieur Duquéne, qui avoit ſous luy Meſſieurs Deſcartes, & de Bonneüil Lieutenans. Meſſieurs de Tivas & de Freteville. Meſſieurs de la Loubere & Ceberet Envoyez de ſa Majeſté au Roy de Siam, M. du Bruan Lieutenant Général ſous M. Desfarges, & avec eux les Péres Richaud, le Royer, d'Eſpagnac, & Dolu pri-

rent leur place dans ce ſecond Vaiſſeau.

Le troiſiéme étoit une flute nommée la Loire, de vingt-quatre pieces de canon, commandée par M. de Joyeux, qui avoit M. de Breſmes pour Lieutenant, & M. de Queſtily pour Enſeigne; les Péres du Chaz, Thionville, & Coluſſon y furent placez.

Le quatriéme étoit une autre flute nommée la Normande commandée par M. de Courcelles, ayant ſous luy M. du Tertre, & M. de Machefoliere. Ce bâtiment eut le bonheur de porter trois zélez Miſſionnaires dont M. Morlot étoit le chef.

Le cinquiéme fut le Dromadaire, flute beaucoup plus grande que les autres, commandée par M. d'Andennes, qui avoit ſous luy Meſſieurs de Marcilly & Beauchamp. On y deſtina les Péres Rochette, de la Breüille, Saint Martin, & Bouchet. Je ne dis rien de la Maligne qui ne vint que pour ſoulager l'équipage, & qui ne nous accompagna que juſqu'au Cap.

Chacun étant ainſi placé, & le vent paroiſſant favorable, nous levâmes l'ancre un Samedy premier de Mars ſur les ſept heures du matin, l'an 1687. Quoy qu'on jugeât bien que ce vent ne devoit pas être de longue durée, on ne laiſſa pas de mettre à la voile, afin de ſe tirer de la rade, & ſe mettre en lieu où les vents ſe pûſſent mieux faire ſentir qu'auprés des terres. Nôtre diligence nous

nous fut peu utile: car à peine eûmes-nous fait six lieuës, que le vent cessa tout à coup, & nous fûmes contraints de moüiller auprés de la pointe de saint Mathieu. Nos Vaisseaux demeurerent en ce poste le reste du jour jusqu'au lendemain environ six heures du matin. Nous n'avions pas voulu nous servir du vent du Nord, qui s'étoit élevé le soir que nous avions moüillé, parce qu'il étoit déjà tard, & qu'il est dangereux de sortir dans l'obscurité des côtes de Bretagne, qui sont pleines de rochers & de brisants: mais le lendemain il nous fut de grand usage. Sur les quatre heures M. de Vaudricourt fit tirer un coup de canon, pour avertir les Vaisseaux de lever l'ancre, & à la petite pointe du jour nous remîmes tous à la voile.

Comme le vent étoit fort favorable, nous eûmes bien-tôt perdu la terre de veûë, & quoy que les jours suivans le vent devint variable, & soufflât souvent de divers côtez, nous sceûmes si bien nous en servir, que nous allâmes toûjours vîte.

De si heureux commencemens nous firent renaître l'esperance, que la saison avancée, la pesanteur de nos flutes, la charge excessive de nos Vaisseaux nous avoit dé-jà fait perdre, d'arriver cette année là aux Indes. Nous rendîmes graces à la Providence d'une protection si visible, & pour en meriter la continuation,

nous nous appliquâmes de tout nôtre pouvoir tout ce que nous étions d'Ecclesiastiques dispersez dans les cinq Vaisseaux à y bien faire servir Dieu.

Les bonnes dispositions que nous trouvâmes dans la plus grande partie de ceux que nous avions l'honneur d'accompagner, & en particulier l'exemple que donnerent ceux qui tenoient les premiers rangs parmi eux, seconderent heureusement nos bonnes intentions, & rendirent nos travaux fructueux. En peu de temps on vit un grand ordre, non seulement parmi les Officiers, mais même parmy les Soldats, qui passa jusqu'aux Matelots. Il étoit rare d'entendre ni jurer, ni dire des paroles libres ; & si quelqu'un plus libertin osa se licentier là-dessus, on en témoigna tant d'horreur, & on en fit si bonne justice, qu'on retint les autres dans le devoir. On ne joüa pas même excessivement, quoy que le jeu soit le divertissement le plus ordinaire des Vaisseaux : au contraire la pieté, le respect pour les choses saintes, la priere & la lecture des bons livres devinrent les exercices ordinaires de la plûpart de nos Officiers, de nos Soldats, & des gens de marine. Dans chaque Vaisseau on prêchoit toutes les Fêtes & tous les Dimanches, & en quelques-uns deux fois la semaine, & l'on faisoit par tout tous les jours une instruction plus familiére aux Soldats & aux

Matelots. Le bonheur de la premiere navigation, dans laquelle l'on s'étoit mis ſous la protection de la ſainte Vierge & de ſaint François Xavier, fit qu'on renouvela en celle-cy la coûtume de dire tous les ſoirs les Litanies de Nôtre-Dame, & une priere de l'Apôtre des Indes, pour en obtenir un pareil ſuccés. Aprés les Litanies de la ſainte Vierge on recitoit le Chapelet, & cette pratique fut ſi generale, qu'elle devint un exercice d'obligation, les Soldats & les Matelots ſe faiſant ſcrupule d'y manquer en quelques endroits.

On faiſoit en quelques Vaiſſeaux tous les ſoirs à haute voix les actes de l'examen, & tant s'en faut que ces exercices de pieté paruſſent laſſer ceux qui les pratiquoient, qu'ils s'aſſembloient encore ſouvent au pied du grand maſt, pour y entendre raconter une hiſtoire de devotion, qu'on acccompagnoit de reflexions propres à faire l'effet qu'on en pretendoit.

Tous les matins dans tous les Vaiſſeaux on celebroit le ſacrifice de la Meſſe, où l'on aſſiſtoit avec un grand reſpect, & qui etoit toûjours ſuivi d'une priere pour le Roy & pour le bon ſuccés du voyage.

A ces occupations de nôtre miniſtere nous avons toujours joint l'étude, & nous pouvons dire que nous y avons vaqué avec la même regularité, & employé autant de temps, que nous

eussions fait dans nos maisons les plus éloignées du commerce du monde. Nous en avons rendu le fruit public : car nous établîmes des conférences où l'on apprenoit les élemens d'Euclide, la Geometrie, la navigation, & quelque chose même des fortifications. C'est ainsi que dans tous nos Vaisseaux nous tachâmes de charmer l'ennuy d'une longue navigation, & encore plus d'en bannir l'oisiveté, qui est la source de tous les desordres. Reprenons le cours de nôtre voyage.

Nous passâmes le Cap de Finistere, sans nous appercevoir des orages & de l'agitation qui y est ordinaire; & ceux qui n'avoient jamais été sur la mer, se felicitoient déjà eux-mêmes de se trouver exemts des grandes incommoditez que cause la navigation dans ces endroits-là : mais leur joye ne fut pas de longue durée. Peu de temps aprés le vent fraîchit, & les Vaisseaux commencerent à rouler avec beaucoup de violence : l'agitation devint si forte, qu'on fut obligé de serrer toutes les voiles à la reserve de la mizéne. Alors les maux de tête & & de cœur furent violens dans tous les Vaisseaux. il y en avoit peu de ceux que l'interest ou la curiosité avoit fait embarquer, qui ne se repentissent de l'avoir fait. L'esprit de l'Apostolat soûtenoit ceux qui par de plus nobles motifs avoient entrepris le voyage, & regardoient ces incommoditez,

comme les premieres épreuves, dont Dieu se servoit pour affermir leur courage contre de plus grands obstacles. Il n'y eut personne qui n'avoüât que la douleur que causent ces maux surpasse ce qu'on s'en imagine, quand on n'en a pas l'experience. Ces maux néanmoins sont de ceux dont on n'a pas trop de pitié, ceux qui sont déja amarinez, c'est à dire accoûtumez à la mer, ne s'en étonnant pas beaucoup, & les regardant comme des remedes qui redonnent la santé.

Nous n'en fûmes pas quittes pour des maux de cœur : quelques-uns de nos Vaisseaux penserent perir. L'Oyseau chargé outre mesure, se trouva quelque tems entre deux flots, qui le heurterent à droit & à gauche, & l'agiterent si violemment, que ne pouvant plus être gouverné, les plus habiles Maneuvriers se crûrent absolument perdus, & ç'en étoit effectivement fait, si comme il arrive d'ordinaire les vagues eussent donné une seconde attaque. Le Dromadaire ne courut pas tant de risque, quoy qu'il souffrît aussi beaucoup : mais la Loire aprés avoir perdu sa grande voile emportée par le vent, pensa perdre encore son grand mats, qui éclata, & qui causa par-là beaucoup de désordre & d'apprehension. Il fallut toute l'habileté, & toute l'experience de Monsieur de Joyeux Capitaine dans ce bâtiment, pour remedier à cet accident. La Flute fut obligée de ceder à la fureur de l'orage,

& faire vent arriere pour remettre une voile ; manœuvre fâcheuſe à la verité, parce qu'elle ſepara ce Vaiſſeau des autres, mais neceſſaire en cette occaſion ; ce qui n'empécha pas que ce bâtiment n'arrivât au Cap de Bonne-Eſperance deux jours avant le reſte de l'Eſcadre.

Les Pilotes avoient dreſſé leur route pour paſſer à la veuë de Madere, qu'ils vouloient laiſſer à main gauche: mais ſoit que la longitude de cette Iſle ſoit mal marquée ſur les cartes Marines, ou que les Courans par ces parages portent vers l'Eſt, comme je l'ay remarqué quelque autre fois, nous la laiſſâmes à droit le quinziéme de Mars, & nous ne la reconnûmes que d'aſſez loin. Nous apperçûmes le même jour à ſix heures du matin Porto Santo à huit lieuës de nous. Ce fut la plus Septentrionale de toutes les Canaries, & la premiere terre que nous rencontrâmes aprés être ſortis de Breſt. Elle eſt marquée ſur les cartes Hollandoiſes à vingt-trois degrez dix minutes de latitude Nord, & à un degré de longitude: ce qui ſe rapporte aſſez à l'eſtime de nos Pilotes, & à la hauteur du Soleil, que nous prîmes ce jour-là auſſi exactement qu'on le peut faire ſur mer, & avec les ſeuls inſtrumens dont on ſe peut ſervir en navigeant. Le vent étoit alors au Nord, & favorable à nôtre route : mais comme il étoit foible, nous ne pûmes doubler cette Iſle que la nuit. Les jours ſuivans les vents chan-

gerent ſouvent entre l'Oüeſt & le Sud, ce qui nous fit faire de petites journées, c'eſt-à-dire, vingt ou vingt-une lieuës en vingt-quatre heures.

Cette inconſtance du tems dura juſqu'au dixhuit, que le vent ſe fixa vers le Nord, & le Nordeſt. L'on découvrit ce jour-là l'Iſle des Sauvages du côté de l'Oüeſt à trois ou quatre lieuës. Elle eſt marquée ſur les cartes les plus fidelles au trentiéme degré deux minutes de latitude, & à vingt degrez de longitude. Cette ſituation fut verifiée de nouveau.

Le vingtiéme du même mois, on vit le Pic de Teneriffe à ſeize grandes lieuës de nous. On a crû long-tems cette montagne la plus haute du Monde: mais aſſeurément elle n'eſt pas à beaucoup prés ſi élevée, que les montagnes que j'ay veuës en allant à Sainte-Marthe dans la terre ferme de l'Amerique. Les Eſpagnols les appellent *Sierras-nievadas:* c'eſt-à-dire, Montagnes couvertes de neiges: car quoy qu'elles ſoient ſous la Zone torride, & que lorſque je les vis, le Soleil vint de paſſer deſſus, elles étoient toutes couvertes de neige, & on y en voit toute l'année. Nous paſſâmes le même jour à trois lieuës de l'Iſle de fer, où les Geographes placent ordinairement le premier Meridien. On délibera ſi on paſſeroit aux Iſles du Cap vert. Le deſſein étoit, comme je viens de le dire, de reconnoître l'Iſle de Madere, & de

la laisser à main gauche, ainsi que nous avions fait le voyage précedent. Les courans & les vents contraires nous emporterent insensiblement vers les côtes d'Afrique, & nous obligerent de passer entre les Isles dont nous venons de parler. Ce passage est d'autant plus fâcheux, qu'on court risque d'y demeurer long-tems. Si on y étoit surpris d'un coup de vent, on auroit bien de la peine à se tirer des roches & des bas-fonds qui s'y trouvent à cause de la proximité des terres. Ce fut environ ce tems-là, que nous apperçûmes un Navire, qui s'approcha assez prés de nous pour nous reconnoître: mais dés qu'il nous eut veu en si grand nombre, & en état de le prendre s'il quittoit l'avantage du vent, comme il eût fait en venant sur nous, il se retira le plûtost qu'il put: nous crûmes que c'étoit un Corsaire.

Nous craignions que le calme durât long-tems, & ne rompît les mesures de nôtre voyage en retardant nôtre arrivée au Cap de bonne Esperance; & à cette crainte se joignit celle de manquer d'eau & de vivres. Le grand nombre de passagers qui en consumoient beaucoup chaque jour, le retardement que nous causoient les Flutes, l'incertitude où l'on étoit, si les Hollondois du Cap nous permettroient de faire librement de l'eau, & de prendre des rafraîchissemens à la vûë d'une si grosse escadre: ces considérations, dis-je, qui paroissoient assez bien fondées,

dées, firent naître à quelques-uns la pensée d'aller se rafraîchir à Saint Jago, qui est une Isle du Cap vert de la dépendance des Portugais. Mais Monsieur de Vaudricourt aprés avoir bien pesé ces raisons, ne les jugea pas suffisantes pour s'aller engager entre ces Isles, soûtenant qu'on y perdroit un tems considerable & precieux, & qu'on se mettroit en danger par-là de ne pas doubler l'Amerique, d'où dépendoit le succés du voyage. Ainsi il conclut que sans différer davantage, on poursuivroit la route commencée, aprés avoir commandé aux Capitaines des Vaisseaux de menager leur eau, & leurs vivres le plus qu'il seroit possible.

Le calme ne dura pas long tems : nous passâmes auprés de l'Isle de la Palme si recommandable à tous les Jesuites par le massacre que les Calvinistes y firent, il y a environ cent ans, de quarante de nos Missionnaires en haine de la Foy Catholique, que ces Péres alloient prêcher au Brasil. Nous y trouvâmes les vents alisez, à la faveur desquels nous passâmes le tropique du Cancre le vingt-deuxiéme de Mars. Ces vents prennent toûjours de l'Est au Nord dans la partie septentrionale, & au contraire de l'Est au Sud dans la partie meridionale : phénomene surprenant à la verité, & qui embarasse beaucoup les Philosophes du tems, qui ont bien de la peine à en donner une raison plausible, & capable de contenter

un esprit raisonnable. Nous en parlâmes quelques-fois. Les uns disoient que ces vents alisez n'étoient autres que les vents qui viennent de l'oüest & du nord avec beaucoup d'impetuosité, lesquels renvoyez par les terres de l'Europe vers l'oüest & le sud, à mesure qu'ils approchent des climats un peu chauds se rarefient, & s'affoiblissent insensiblement. Au contraire dans la partie meridionnale les vents d'oüest & de sud soufflant avec la même violence contre les terres d'Afrique, en sont repoussez vers l'oüest & le nord, & en s'approchant des chaleurs de la ligne diminuent peu à peu, & se perdent tout-à-fait vers la ligne ; & c'est pour cela qu'à cinq ou six degrez au deçà & au de-là il n'y a presque jamais de vent réglé, & qu'on n'avance que par des tourbillons & des tempêtes, qui s'élevent subitement, & qui se dissipent d'abord. Les autres l'expliquoient d'une maniere bien differente : ils prétendoient que les ardentes chaleurs de la ligne attiroient ces vents des deux poles, où les exhalaisons & les vapeurs, qui sont la matiére des vents, étant plus fortes & plus fréquentes, en causent de plus violens & de plus durables, & que ces vents ensuite, ou plutôt ces exhalaisons sont attirées vers la zone, & affoiblies par l'extrême chaleur qu'on y sent.

Quoy qu'il en soit de la cause Physique de

ces vents alisez, ils sont extrémement ageables & commodes; où ils soufflent, la mer est tranquille, & les Vaisseaux font quelquefois cinquante ou soixante lieuës par jour sans le moindre mouvement. On diroit qu'on voyaage dans un batteau sur une riviere unie, & que le vent ne sert qu'à tempérer, & à rafraichir doucement l'air. Les poissons volans voltigent en troupe autour des Vaisseaux, & s'élancent en t'air, pour éviter la poursuite des Bonites, qui est un autre plus grand poisson. L'équipage passe son temps à la pêche des Bonites, des Dorades, des Requins, des Albacors ou Albucors, & des Tortuës. Comme nous avons déjà parlé de ces innocens plaisirs de la navigation dans le premier voyage, nous n'en parlerons pas icy.

Aprés avoir joüy d'un temps favorable tout le reste de ce mois, le premier jour d'Avril le calme nous prît à neuf degrez quatre minutes de latitude Nord, & à 357. 40. minutes de longitude, qui dura fort long temps. Nous ne fimes que treize lieuës ce jour-là : le lendemain nous en fimes un peu davantage, mais le trousiéme du même mois la route ne fut que de neuf lieuës.

Pendant ces trois jours-là & les suivans, c'est à dire depuis le premier jour d'Avril jusqu'au sixiéme du même mois, on remarqua divers lits de marée, c'est à dire des courants qui portoient

au Sud, & les Pilotes s'en servirent pour nous faire faire beaucoup plus de chemin, que nous n'en eussions fait avec les vents foibles, ou pour mieux dire avec les calmes que nous avions. On sentit des courants contraires qui portoient vers le Nord quand on fut au de-là de la ligne, que nous passâmes le dix-septiéme du même mois pendant la nuit ; de sorte que le lendemain on fit la ceremonie dont j'ay parlé dans mon premier voyage, à laquelle les Matelots ont donné le nom de Baptême.

Le chagrin où l'on étoit d'être si souvent & si long-tems arrêtez par les calmes & les courants contraires, étoit redoublé par l'incommodité de la chaleur, qui devint extraordinaire. Néanmoins aprés bien des fatigues & beaucoup d'incommoditez, nous gagnâmes enfin environ cent lieuës au delà de la ligne vers le midy le vingt-troisiéme du même mois. Alors nous commençâmes à respirer, sentant diminuer les ardeurs extrêmes que nous avions souffertes depuis le premier jour du même mois. Car en ce tems là le vent de Sud-est commença à nous faire sentir un climat plus temperé. Il ne remedia néanmoins qu'à une partie de nos maux ; parce que ce vent nous étant peu favorable pour faire nôtre route, les Flutes qui nous suivoient, eurent bien de la peine à se soûtenir, & il falloit tous les matins changer de route, & arriver pour ne les pas perdre de vûë.

Je ne repeterai point icy les remarques dont on a parlé dans le livre qu'on a donné au Public, il suffit d'avertir que nos secondes observations sur les pompes, trompes, & dragons d'eau, sur les Iris de la lune, & les autres phénoménes ont été confirmées par celles que nous avons fait de nouveau. Je ne rapporterai précisément que les observations nouvelles, ou celles qui seront contraires aux anciennes, pour faire voir qu'on ne cherche que la verité, & qu'on n'aura jamais de peine à se retracter, quand on verra qu'on s'est trompé.

On parle en France avec tant d'exageration des chaleurs de la ligne, que la crainte d'y succomber empêche bien des gens d'entreprendre ce voyage. Le Pére de Beze eut la curiosité de sçavoir la verité de ce qu'on luy avoit dit là-dessus, & de ce qu'il en avoit leu dans quelques Auteurs, qui pour rendre leurs relations plus merveilleuses, outrent souvent beaucoup les choses qu'ils rapportent. Voicy ce que ce Pére en écrivit dans une Lettre qu'il envoya du Cap de bonne esperance à un de ses amis.

Nous avons demeuré quinze jours aux environs de la ligne, & on ne l'a passée qu'avec beaucoup de peine & d'incommoditez, à cause des calmes & des courants contraires. Les chaleurs y étoient grandes, mais tolerables. J'avois un thermometre ouvert par le bas, que j'avois mis

à Brest sur le 60. degré pour le temperé, & qui lorsque nous nous embarquâmes, étoit au 70. Il a baissé parmi les chaleurs de la ligne jusqu'au dix-septiéme. Le Pere Vanrhim, qui avoit eû la bonté de m'en faire present, & qui en avoit un autre semblable, aura pû faire les mêmes observations pendant le plus fort de l'Eté; par où l'on connoîtra aisément de combien la chaleur de la ligne excede la plus grande de France.

On a remarqué cette fois avec une nouvelle exactitude les constellations du Sud; & si les Péres qui sont passez à la Chine nous eussent laissé leurs observations, & la carte de cette partie du Ciel qu'ils avoient déja fort avancée, on en eût envoyé une beaucoup plus exacte que toutes celles qu'on a veuë jusqu'à present. Je ne dirai que ce que le Pére Comilh, qui en a fait une étude particuliere, en rapporte dans une Lettre qu'il écrit du Cap le vintg-troisiéme May de la même année.

J'ay pris avec la machine parallactique la déclinaison, & l'ascension droite de plusieurs étoilles vers le pole du Sud, que nous ne pourrons observer à Siam. Comme toutes ces étoilles sont trés-mal marquées, ou ne le sont point du tout dans les Globes & dans les Cartes du Ciel qui ont paru jusqu'à present, j'ay resolu d'en faire une que j'ay déja commencée, qui sera, si je ne me trompe, beaucoup plus exacte que toutes les au-

tres. Je vous l'envoierai de Siam, aprés que nos Péres l'auront examinée & approuvée. Ayez la bonté de voir le Pére Coronelli, pour sçavoir de luy, s'il ne pouroit pas reformer son Globe celeste sur nos remarques. J'ose vous dire, que je fais fort peu de cas de connoître les étoilles dans la situation où elles ont été placées par tous les Ouranographes précedens à l'égard de la partie meridionale du Sud, qui ne cede pas asseurément par le nombre, ni par la beauté de ses étoiles à la Septentrionale. Il faut reformer le grand nüage, & encore plus le petit. La Croisade, l'Abeille, le Triangle, le Centaure, le Cameleon, la Gruë, la voye Lactée sont mal marquées, ou l'on y a ômis des étoiles. Pour le navire Argo, la moitié des plus belles étoilles qui le composent ne sont pas seulement marquées dans les cartes Celestes. Outre tous ces défauts, il y a encore beaucoup d'étoilles qu'on voit de France, qui n'ont pas été mises tout-à-fait à leur place, parce qu'on les voit toûjours dans un trop grand éloignement, & trop proche de l'horizon.

Le Pére Richaud, qui n'étoit pas dans le même Vaisseau que le Pére Comilh, a tâché de mieux placer quatre ou cinq constellations, dont voicy les figures qu'il promet de rectifier encore plus exactement dans la suite à la faveur des instrumens, & par des observations reïterées.

Monsieur Cassini nous avoit avertis avant nô-

tre départ qu'il y auroit une éclipse de Soleil, l'onziéme May, & qu'elle seroit même totale aux Isles du Cap vert, & en Guinée. On ne s'étoit point mis en peine de la calculer durant le voyage, parceque nous esperions être en ce tems-là à la hauteur du Cap de bonne Esperance, où nousne croyions pas que cette éclipse fût sensible, à causeque la latitude de la Lune nous paroissoit y devoir être trop australe. Cependant les Ambassadeurs Siamois en ayant oüy dire quelque chose, comme ils sont curieux de ces sortes de Phenoménes jusqu'à la superstition, ils nous demanderent au commencement du mois, s'ils ne pouroient pas voir cette éclipse avec nos instrumens. Nous leur fismes entendre, qu'on ne croyoit pas qu'elle fût visible dans l'endroit où nous serions : mais il fallut pour les contenter leur en expliquer les raisons, qui ne les satisfirent pas tout-à-fait, parce qu'ils ne les comprenoient pas assez ; & comme nous leur dîmes que nous ne nous étions pas même mis en état d'en sçavoir la grandeur au juste, ils nous prierent de la calculer pour l'amour d'eux. Le Pére Comilh se chargea de ce soin, quoy qu'il fût presque toûjours incommodé durant le voyage, & il donna durant cinq ou six jours toute l'application que demande cette sorte de calcul trés-difficile. Son travail luy devint d'autant plus agreable, que contre ce qu'il avoit presumé, il trouva par

son

ſon opération que le corps du ſoleil paroîtroit en effet éclypſé notablement à la hauteur à peu prés de vingt-trois degrez Sud, & à 358. degrez de longitude, où il jugea que nous pourions être environ ce temps-là.

Le jour étant venu, le Pére expoſa ſur un carton le type, dans lequel on voyoit le ſoleil qui paſſoit peu à peu derriere la lune, & qui exprimoit exactement tout ce qu'on devoit voir pendant l'éclipſe dans le Ciel, ce qui cauſa un fort grand plaiſir aux Ambaſſadeurs Siamois, & leur fit concevoir une haute eſtime de nôtre Aſtronomie. Ils diſoient qu'il falloit que le ſoleil eût eu conférence avec le Pére, & luy eût dit ce qu'il feroit, tant il avoit été exact à le prédire dans toutes les moindres circonſtances. Ils avoient attendu long-temps ſur le pont, s'informant à tous momens de l'heure & de la minute marquée dans le calcul. Nous avions monté de petites pendules à minutes ſur l'obſervation du midy, que les Pilotes avoient faite le jour précédent: mais comme ce temps-là n'eſt pas exact, nous n'avons pas voulu le marquer. On eſſaya d'obſerver l'éclypſe avec des lunettes de deux ou trois pieds: mais l'agitation du Vaiſſeau nous faiſoit tant de peine, qu'on fut obligé de les quitter tout-à-fait, & ſe contenter de quelques verres rouges ou fumez, dont on ſe ſervit durant tout le reſte de l'éclypſe.

Comme les Vaisseaux dans les longues routes s'approchent de temps en temps pour se demander des nouvelles, on fit avertir les Péres qui étoient dans les autres Navires, lorsqu'ils s'approcherent de nous, qu'on verroit l'éclypse dont Monsieur Cassini nous avoit parlé. Cette nouvelle obligea le Pére Richaud, qui eut bien de la peine à y ajoûter foy d'abord, d'examiner la verité dans le peu de jours qui luy restoient jusqu'au 7. de May. Il y apporta tant d'attention, qu'il fut convaincu par luy-même de ce qu'il n'avoit pas voulu croire. En effet le propre jour qu'on vit cette éclypse, une heure avant qu'elle parût, il nous fit crier qu'on la verroit. J'ay crû devoir rapporter ce qu'il en dit luy-même dans son journal.

L'éclypse du soleil nous parut l'onziéme de May, lorsque nous étions à peu prés à la hauteur de 23. degrez Sud, & au 357. degré de longitude, en comptant le premier meridien depuis l'Isle de fer. Le commencement fut à huit heures du matin, & quelques 58. minutes. Le milieu fut à dix heures, & la fin sur les onze heures. Le corps du soleil parut couvert de 5. doigts, & quoy que la latitude de la lune fût alors effectivement australe, l'aparente étoit boréale : ainsi la lune nous éclypsa la partie du soleil la plus basse, c'est à dire la plus proche de l'horizon. Je voulus me servir d'une Lunette de deux

pieds avec un carton blanc, faiſant un angle droit avec la longueur de la Lunette prolongée pour y recevoir l'image de l'éclypſe, mais le mouvement continuel du Navire ne me permît pas de prendre autrement qu'à l'œil la quantité ſuſdite de l'éclypſe. Voilà ce que j'ay crû devoir dire touchant cette obſervation, laquelle, outre qu'elle ſatisfit la curioſité des Ambaſſadeurs Siamois, & qu'elle pût leur être utile à les deſabuſer des fables groſſieres dont ils ſont entêtez ſur ce point, ſervit encore à confirmer les Pilotes dans l'eſtime qu'ils faiſoient de leur longitude, qui ſe trouva véritable, & fort juſte par nôtre arrivée au Cap de bonne eſpérance.

Le même jour que nous obſervâmes cette éclypſe, nous paſſâmes le tropique du Capricorne avec un petit vent d'Eſt, qui prenoit un peu du Sud. L'inconſtance & l'incommodité de la ſaiſon, la corruption de l'eau & des vivres, & ſur tout la longueur de la navigation firent tant d'impreſſion ſut les équipages déjà fort affoiblis par les chaleurs exceſſives qu'ils avoient ſouffertes, que la plûpart en tomberent malades. Les Soldats furent bien plus maltraitez que les Matelots, par ce que ceux-cy ſont endurcis de longue main aux fatigues de la mer, & accoûtumez dés leur enfance aux changemens des clymats, aulieu que les autres ne font ordinairement que de petites campagnes ſur les côtes

voisines de l'Europe, où ils prennent souvent des rafraîchissemens.

La maladie fut si générale, que vers le 30. degré de latitude meridionale à peine avions-nous la moitié des équipages en état de faire la manœuvre. La fiévre, le scorbut & la colique, dont presque personne n'étoit éxempt, en firent mourir un grand nombre; particuliérement dans le Dromadaire. Car quoy que dans les autres Vaisseaux il y eût aussi beaucoup de malades, néanmoins parce qu'il n'y avoit ni tant d'embarras, ni tant de monde à proportion que dans celuy-là, il y mourut peu de gens, sur tout dans les deux Vaisseaux de guerre le Gaillard & l'Oiseau. Dans le Gaillard on ne perdit pas plus de trois ou quatre Soldats, encore s'étoient-ils embarquez malades: L'Oiseau n'en perdit gueres davantage.

La Providence présenta aux Ecclesiastiques de l'escadre dans cette conjoncture des occasions d'exercer leur zéle qu'ils embrasserent avec beaucoup de ferveur; & cette ferveur ne parut nulle part plus grande, qu'où il y eut plus de malades. Dans la Normande où étoit Monsieur Morlot avec deux autres Missionnaires qui n'étoient pas encore Prêtres, j'ay sçû des Officiers, que ces trois Ecclesiastiques s'employerent au service des malades avec une application, & une pieté tres-exemplaire & tres édifiante. Dans le Dromadaire, où je viens de dire que le nombre des mala-

des avoit été le plus grand, il ſemble qu'on travailla auſſi avec plus de fruit & de ſuccés que nulle part ailleurs; Dieu voulant ſans doute favoriſer de ces graces ſpirituelles d'une maniére toute ſpéciale ceux qui étoient dans ce Vaiſſeau, en même temps qu'il permettoit que la maladie s'y fit ſentir avec plus de violence & de mortalité qu'en aucun autre. Car en moins de quinze jours, c'eſt à dire depuis que nous eûmes paſſé le Tropique du Capricorne juſqu'à nôtre arrivée au Cap, il mourut dans ce bâtiment juſqu'à vingt-ſix ſoldats ou Matelots, & le reſte de l'équipage y étoit ſi languiſſant, que ce fut avec beaucoup de peine qu'ils pûrent arriver juſqu'au moüillage. Voicy comme en parle le Pére de la Brueïlle dans une lettre qu'il écrivit au R. Pére de la Chaize.

Comme c'eſt à vôtre Révérence, que je dois le bonheur que j'ay d'être envoyé aux Indes, je veux luy en témoigner ma reconnoiſſance de tous les Pays d'où je pourai le faire. Je m'acquitte aujourd'huy de ce devoir des extremitez de l'Afrique, où Dieu m'a conduit le plus heureuſement du monde. Mes trois compagnons ont eu la fiévre, qui ſont les Péres Rochette, de ſaint Martin, & Bouchet. Ce dernier eſt retombé par trois fois ſans avoir pû encore ſe faire à la mer. Nous avons eu dans nôtre flute, qui eſt le Dromadaire, un tres-grand nombre de malades. On a com-

pté depuis Breſt juſqu'icy plus de 200 Soldats ou Matelots qui l'ont été, parmi leſquels il y a eu auſſi quelques Officiers. C'étoit une grande pitié de voir ce pauvre équipage composé de 309. perſonnes tous les uns ſur les autres, & la plûpart obligez de coucher ſur le pont, expoſez aux injures de l'air. Monſieur Dandennes, qui commande ce Vaiſſeau, s'eſt ſignalé par ſon extrême charité, donnant aux malades juſqu'à ſes proviſions d'une maniére tres-chretienne & tres-édifiante. Il en a uſé à nôtre egard de telle ſorte, qu'il mérite de nous une éternelle reconnoiſſance. Nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait permis, que la maladie ait ainſi regné dans nôtre bord pour la converſion de beaucoup de perſonnes. On avoit inſpiré aux Soldats je ne ſçai quelle averſion de ceux, en qui ils devoient mettre toute leur confiance; de telle ſorte qu'au commencement ils avoient peine à ouvrir leur cœur.

Le temps de la maladie leur fit changer de ſentimens, quand ils virent le ſoin qu'on prenoit des plus incommodez, l'aſſiduité qu'on avoit à les viſiter, à les conſoler, & à leur porter des rafraîchiſſemens, ce que nous continuâmes juſqu'à ce que les proviſiions qu'on nous avoit données nous manquerent tout-à-fait. Ces petits ſecours donnez à propos nous attirerent une confiance tres-particuliére de tout l'équipage,

& toucherent même si vivement certaines personnes, qui ne venoient pas aux Indes avec des intentions tout-à-fait chrêtiennes, qu'ils devancerent ensuite les autres dans les pratiques de devotion.

Nous avons perdu 26. personnes de l'équipage depuis la ligne jusqu'au Cap: car auparavant il n'étoit pas mort un homme dans nôtre bord, qui a été le plus griévement affligé de tous. Parmi les gens de l'équipage il se trouva trois nouveaux convertis, deux Matelots & un Soldat, qui n'étoient Catholiques que de nom. Ils avoüérent même franchement dans la suite, qu'ils ne s'étoient embarquez pour aller à Siam, que dans le dessein de passer à Batavie chez les Hollandois; que leur abjuration avoit été forcée, & qu'ils avoient eu dessein de conserver toute leur vie la Religion dans laquelle ils avoient été élevez. On apperçût aisément que les deux Matelots agissoient de bonne foy, & que toute leur opiniâtreté ne venoit que de l'ignorance où ils étoient de la fausse & detestable maxime, où beaucoup d'héretiques sont élevez, qu'ils sont obligez de mourir dans la Religion où ils sont nez.

On se contenta d'abord de gagner leur affection pour les rendre dociles, & de-là on passa à les instruire, pour leur faire quitter leurs erreurs. On en vint aisément à bout, ils se convertirent sincérement, & dans le dessein de mener une vie

conforme à la profeſſion qu'ils embraſſoient. Le ſoldat étoit fils d'un Magiſtrat d'une Cour Souveraine, & petit fils d'un Miniſtre, ce qui faiſoit qu'il étoit auſſi bien mieux inſtruit que les deux Matelots : car il ſçavoit ſa Religion, & répondoit à nos raiſons conformément à ſes principes. On le convainquit quelque tems ſans le perſuader, quoy qu'il fût évident qu'il n'avoit plus d'autre raiſon de demeurer dans ſes premiers ſentimens, que ſon opiniâtreté. Quand on le preſſoit, il ſe plaignoit qu'on le violentoit, diſant qu'il falloit du tems pour ſe reſoudre à un ſi grand changement, & qne les converſions forcées étoient un état pire que celuy de l'erreur. Je luy proteſtai que je ne voulois luy faire aucune violence, & que quand il eût même voulu rentrer dans l'Egliſe, je l'en éloignerois juſqu'à ce que je fuſſe bien ſeur de ſa ſincerité. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'on luy parlât de Réligion, aprés leſquels il me vint trouver de luy-même, & me prier de recevoir ſon abjuration. Je l'examinai ſur tous les points qui luy avoient fait le plus de peine; & le trouvant bien diſpoſé, je le reconciliai à l'Egliſe, en vertu du pouvoir que nous en avoit donné M. l'Evêque de Saint-Paul de Leon avant nôtre départ de Breſt.

La converſion d'un Huguenot qui n'avoit point encore abjuré, fut plus difficile, & plus ſurprenante. Il tomba malade du ſcorbut, & le mal en

peu

peu de tems fut si dangereux qu'il couroit grand risque de sa vie: tout le monde étoit touché de son mal, & encore beaucoup davantage de le voir obstiné dans son erreur. On prit toutes les mesures imaginables pour le gagner; les Officiers qui souhaitoient sa conversion, nous prierent instamment de ne le point effrayer d'abord, en luy faisant trop connoître le peril où il étoit, de peur que le chagrin joint au mal qu'il enduroit, ne l'opiniatrât davantage. Quelque soin qu'on prît de le menager, ce n'étoit qu'avec une peine extrême qu'il nous voyoit auprés de luy: l'Aumônier du Vaisseau & les Jésuites se succedoient alternativement pour se soulager les uns les autres, & pour ne le pas laisser périr sans secours. Enfin sa maladie empirà si fort, que le Chirurgien commença à en desesperer.

Dés que nous en fûmes avertis, nous en parlâmes aux Officiers, leur remontrant qu'il ne falloit plus attendre à donner à son ame les secours spirituels, & necessaires, sous prétexte qu'ils pouroient nuire à la santé du corps: Qu'il y avoit bien de l'apparence que cet homme refuseroit de nous entendre, tandis qu'il ne se croiroit pas en danger. Alors tout le monde convint qu'il luy falloit faire connoître le peril extrême où il étoit. Le Chirurgien son ami particulier fut chargé de cette commission, & en même tems de le disposer à écouter seulement un de nos Péres.

Il n'en fallut pas tant : le malade n'eut pas plûtoſt appris du Chirurgien l'extrémité où il le trouvoit, qu'auſſi-tôt il demanda de luy-même un Jéſuite, pour ſe faire inſtruire & ſe convertir. On me vint chercher ſur le champ, j'y allai, & je fus bien ſurpris de le trouver ſi inſtruit de tous nos Myſteres', & de toutes nos Controverſes; de ſorte que ſans différer davantage je crûs me devoir rendre à ſes demandes, & recevoir ſon abjuration en preſence de tous les Officiers, qui y aſſiſterent, & qui en reçurent une grande conſolation. En effet pendant cette action, & pendant le reſte de ſa maladie, il me charma par les beaux ſentimens qu'il avoit de Dieu. Il ne fut pas en repos qu'il ne ſe fût confeſſé. Je ne ſçai qui l'avoit pû ſi bien inſtruire : mais il n'avoit nul doute ſur les articles les plus conteſtez. Il ne ſe laſſoit point de publier les graces qu'il avoit à rendre à la divine miſericorde. Il voulut avoir un Chapelet, & un Crucifix, qu'il baiſoit ſouvent avec beaucoup de tendreſſe.

On ne ſçauroit exprimer avec quelle devotion, & avec quel reſpect il reçut le Tres-ſaint-Sacrement. Aprés qu'il l'eût receu, il s'entretint avec nôtre Seigneur fort long-tems, ſans vouloir parler à perſonne qu'à ſon Confeſſeur. On peut dire que ce Pain Céleſte aprés avoir vivifié ſon ame, rendit auſſi la ſanté à ſon corps. A l'heure qu'il eſt, il ſe porte fort bien, & louë ſouvent Dieu de

s'être servi de cette infirmité corporelle, pour luy donner cette vraye foy, qui est la force & la vigueur de l'esprit. Voilà, mon Reverend Pére, les principales choses dont j'ay crû devoir vous rendre compte, en vous asseurant que j'auray toute ma vie une reconnoissance particuliere du bonheur que vous m'avez procuré.

Cette Lettre fait assez connoître quelles étoient les occupations de nos Péres non seulement dans ce Vaisseau, mais aussi dans tous les autres. Il est temps de reprendre la suite de nôtre voyage.

Depuis la Ligne jusqu'aux environs du Tropique, nous sentîmes les vents alisez, qui déscendent du Sud & de l'Est, & quand nous fûmes arrivez au 23. ou 24. degré, les calmes, les pluyes, & ensuite les grains de vents commencerent à nous faire connoître le changement du climat & de la saison. En effet les vents devinrent variables, c'est-à-dire, qu'ils souffloient tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, quoy que dans l'hyver, où nous étions alors, ils vinssent le plus ordinairement d'entre le Sud & l'Oüest.

Le vingt-uniéme du mois de May, étant à 31. degrez & 50. minutes de latitude Australe, & 93. degrez de longitude, nous commençâmes à appercevoir divers oyseaux, & sur tout des Damiers en assez grand nombre, que l'on vit tous

les jours ſuivans juſqu'au troiſiéme Juin qu'on ceſſa d'en voir ; ce qui fit juger que ces oyſeaux étoient de l'Iſle de Triſtan de Cunha , de laquelle dés que nous nous fûmes éloignez , les oyſeaux diſparurent. Le deuxiéme du même mois le vent ſe renforça , & enfonça une des voiles du Dromadaire pendant la nuit, qui fut extrémement pluvieuſe. L'orage ne dura que juſqu'au lendemain que le Soleil redonna le calme.

Le dixiéme on commença à trouver de nouveau les Damiers avec les autres oyſeaux que nous avions déja veus : mais nous en vîmes alors, & les jours ſuivans en bien plus grand nombre, & de tout blancs , ce qui nous fit connoître que nous approchions du Cap de Bonne Eſperance. Nous fûmes encore plus confirmez dans cette penſée par les Trompes & le Goémon dont nous avons parlé ailleurs, & ſur tout par un Loup-marin que nous vîmes ce jour-là même. Ces marques ſont les plus ſeures que l'on puiſſe avoir de la terre d'Afrique. Il s'en fallut beaucoup que nous ne remarquaſſions ces Sinaux ſi-tôt que le voyage précédent. Car alors nous les reconnûmes la premiere fois à prés de 300. lieuës du Cap, au lieu que nous n'en étions pas éloignez de 50. dans cette derniére navigation , quand nous apperçûmes le Loup marin & le Goeſmon.

L'on força de voiles le jour ſuivant , le vent étant favorable & véhément, quoy que la mer

fût grosse. A minuit dans la crainte d'aller donner contre la terre, dont on se croyoit fort proche, on serra presque toutes les voiles, & le Commandant fit signal par un coup de canon & quelques feux à tous les Vaisseaux de l'Escadre d'en faire de même jusqu'à la pointe du jour. Alors nous vogâmes avec un tres bon vent, & avec toutes nos voiles, dans une extrême impatience de voir la terre que nous cherchions depuis si long-tems. Ce fut à une heure aprés midy de ce même jour là, que la brume étant dissipée, & le Ciel s'étant éclairci, nous vîmes tout d'un coup la montagne de la Table, & les autres montagnes qui font le fameux Cap de bonne Esperance, dont nous n'étions plus éloignez que de quatre lieues.

Ceux qui le virent les premiers l'ayant montré aux autres, on ne sçauroit comprendre la joye que tout l'équipage ressentit à cette veuë. Chacun respiroit avec avidité l'air de la terre, & il sembloit que l'on y trouvoit déja du rafraîchissement. Nous avions plus de trois cent malades qui ne pouvoient se lever, & le reste étoit si foible, sur tout dans les Flûtes, qu'à peine pouvoient-ils monter sur le pont. Ils faisoient pourtant des efforts, & le desir de voir la terre leur faisoit déja oublier le mal que leur causoit la mer.

On délibera quelque tems, si l'on donneroit

dans la passe pour aller moüiller. Ce qui fit douter d'abord le Commandant s'il feroit cette manœuvre, c'est qu'il avoit peur que les Flutes qui étoient un peu loin derriere, n'eussent pas le tems de se venir poster de jour, parce qu'ordinairement le vent manque, quand on s'approche de cette Baye entre la montagne du Lion, & l'Isle Robin, qui est cependant un passage dangereux. Il luy sembloit que c'étoit hazarder un peu trop que d'entrer aux approches de la nuit. Il se détermina cependant à passer sur ces difficultez, parce qu'il apprehenda d'un autre côté que s'il manquoit l'occasion favorable d'entrer, il ne la recouvreroit peut-être pas une autre fois si facilement, à cause des nüages, & de la brume, qui couvrent ordinairement ces terres dans la saison où nous étions : outre qu'il ne douta pas que les autres Vaisseaux le voyant entrer dans la Baye, ne fissent servir toutes leurs voiles pour le suivre. Y ayant donc grande apparence que le vent ne cesseroit pas si-tôt, il prit son parti d'aller à l'heure même au moüillage ; & en effet bien nous en prit d'être entrez cette journée là. Nous ne l'eussions pû faire de six jours aprés, le tems étant devenu si obscur, qu'on avoit peine à reconnoître un Vaisseau à la portée du mousquet. Les autres bâtimens eurent tout le tems qu'il leur fallut pour s'aller mettre en leur poste avant la nuit. Ainsi aprés un

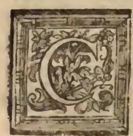
voyage de trois mois, & onze jours : car nous étions partis le premier de Mars, & nous arrivâmes le onziéme de Juin, aprés bien des fatigues, & des dangers, nous nous vîmes enfin en état de nous délasser un peu, & de prendre de nouvelles forces, pour poursuivre nôtre voyage à Batavie, & à Siam.

Fin du premier Livre.



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM.

LIVRE SECOND.



OMME nous moüillâmes la nuit, Monſieur de Vaudricourt ne put envoyer perſonne à la forteresſe, non ſeulement parce qu'il n'eſt pas permis de mettre pied à terre en arrivant la nuit en des rades étrangeres : mais encore parce qu'on ne ſaluë jamais qui que ce ſoit dans les Vaiſſeaux dés que le Soleil eſt couché. On attendit donc au lendemain matin que Monſieur de Saint Clair Capitaine de Fregate legere,

legere, qui s'eſt acquité ſi long-tems, & avec tant d'approbation de l'employ d'Ayde-major dans le Ponant, fut député vers le Gouverneur pour luy faire compliment de la part du Commandant de l'Eſcadre, & pour luy demander permiſſion en même tems de prendre des rafraîchiſſemens, & de mettre les malades à terre.

Tandis que cet Officier s'alloit acquitter de ſa negociation, Monſieur de Joyeux Capitaine de la Loire arriva à bord du Gaillard; il nous avoit quitté à la hauteur de Liſbonne, comme nous avons déja dit, & il étoit arrivé au Cap trois jours avant nous, parce qu'outre que ſa Flute alloit fort bien à la voile, il n'avoit point été obligé comme nous de perdre beaucoup de tems à attendre d'autres Navires. Aprés que cet Officier eut rendu compte au Commandant de ce qui s'étoit paſſé dans ſon bord durant la navigation, il nous apprit à tous l'accueil favorable qu'il avoit reçû du Gouverneur, qui étoit ce même Monſieur de Vandeſtellen que nous avions vû le voyage précédent. Ainſi nous ne doutâmes plus, que nous n'en reçûſſions encore cette fois les mêmes honnêtetez, qu'il nous avoit faites la premiere On en fut bien-tôt aſſeuré par le retour de Monſieur de Saint-Clair, qui nous rapporta que le Gouverneur avoit fait paroître beaucoup de joye de nôtre arrivée, & qu'il ſe feroit un fort grand plaiſir de nous procurer tous les rafraîchiſ-

ſemens dont nous aurions beſoin; ſeulement que ſur l'article des malades, il prioit Monſieur de Vaudricourt de ſe mettre à ſa place, & d'examiner s'il pouvoit laiſſer venir à terre un ſi grand nombre d'étrangers, car il y en avoit bien trois cent; qu'ainſi il le conjuroit de n'en envoyer que ſoixante dabord, auſquels on en feroit ſucceder autant, quand ceux-là ſe ſeroient remis.

Ce procedé parut raiſonnable, & fort honnête à tout le monde: la neceſſité néanmoins nous obligea de redoubler nos prieres auprés du Gouverneur, & de le conjurer de nouveau, aprés l'avoir aſſeuré de la parfaite intelligence qui étoit entre la France & la Hollande, de ne laiſſer pas languir dans les Vaiſſeaux un ſi grand nombre de François, qui n'y pouvoient demeurer plus longtems ſans être en danger de perir.

Quand j'étois parti du Cap la derniere fois pour revenir en France, j'avois aſſeuré Monſieur de Vandeſtellen, que je repaſſerois l'année ſuivante pour retourner aux Indes, & que j'amenerois bonne compagnie: ſurquoy il m'avoit fait beaucoup d'offres. Dans l'entretien qu'il eut avec Monſieur de Saint Clair, il ſe ſouvint de ſes offres obligeantes, & de la promeſſe que je luy avois faite; & ce Capitaine m'aſſeura qu'il s'étoit informé particulierement de mes nouvelles. Je ne manquai pas de l'aller voir dés ce jour-là mê-

me avec un de nos Péres. Aprés les premiers complimens, où il nous fit mille amitiez, ayant appris que j'avois amené quatorze Jesuites Mathematiciens avec les mêmes recommandations du Roy, que les six premiers, il nous dit que le Pavillon où nous avions logé la premiere fois ne pouvoit pas tenir commodément tant de personnes, qu'ainsi il nous offroit une grande maison qu'il avoit à la campagne à une lieuë du Cap avec un fort beau jardin, où nous aurions toutes sortes de rafraîchissemens pour nous remettre des fatigues passées, & un lieu propre à faire nos observations Astronomiques. Nous le remerciâmes avec beaucoup de reconnoissance de son honnêteté, & luy ayant témoigné que le peu de tems que nous avions à rester au Cap, & la communication continuelle que nous étions obligez d'avoir avec les François, sur tout avec les malades, ne nous permettoit pas de nous loger si loin, & que puisqu'il nous l'avoit offert si obligeamment, nous demeurerions encore cette fois dans l'ancien Observatoire qu'il nous avoit donné le voyage précédent. Comme nous n'y avons rien trouvé de changé, je n'ay rien à ajoûter icy à la description que j'en ay faite.

M. de Vaudricourt, & M. Desfarges m'avoient chargé fort particulierement de faire tous mes efforts pour obtenir du Gouverneur, qu'il se relâchât sur le nombre des malades. Je l'en

priai avec tant d'inſtances, en luy diſant que nous autres Jeſuites luy ſervirions d'ôtages, s'il craignoit quelque accident, qu'il ſe rendit à mes remonſtrances, & me pria d'aller dire à ces Meſſieurs, qu'ils pouvoient faire dés le lendemain matin mettre tous leurs malades à terre, leur offrant même ſes Chirurgiens pour en avoir ſoin avec les nôtres. Il me recommanda ſeulement de prier de ſa part nos Officiers de ne pas ſouffrir qu'aucuns de leurs gens abuſaſſent de ſon honnêteté. Etant de retour à bord, j'informai Monſieur de Vaudricourt de la parole que m'avoit donné le Gouverneur, & je fis en même tems avertir les Jeſuites qui étoient dans les autres Vaiſſeaux de la grace qu'il nous avoit faite, & que je ſerois bien aiſe qu'ils miſſent le lendemain tous pied à terre pour l'en aller remercier avec moy.

Ce fut une joye bien ſinguliere pour nous, de nous trouver ainſi tous quinze reünis enſemble, & en bonne ſanté aprés une ſi rude traverſée : car quoy qu'il y en eût quelques-uns d'incommodez, l'air de la terre, & la bonne nourriture les remit bientôt. Le Commandeur nous reçut avec de nouvelles marques de bonté, & nous offrit tout ce qui dépendoit de luy. Nous n'eûmes pas beſoin de nous ſervir de ſes offres, parceque M. de la Loubere m'avoit envoyé dire en débarquant, qu'il ne ſouffriroit point que nous euſſions d'autre table que la ſienne pendant tout le ſéjour

qu'on feroit au Cap. Il ne voulut pas même permettre que les malades logeaſſent ailleurs que chez luy, & il s'opiniâtra malgré toutes mes prieres à ceder ſa propre chambre à un de nos Péres qui étoit le plus incommodé. C'eſt ainſi que la Providence divine fait trouver à ceux qui s'abandonnent à ſa conduite, dans les terres les plus éloignées, & parmy les nations les moins favorables, des commoditez, & des douceurs qu'ils ne trouveroient pas chez eux au milieu même de leurs fréres.

Monſieur Thevenot nous avoit recommandé dés le premier voyage de nous éclaircir d'une choſe fort ſinguliere, & qu'on luy avoit néanmoins aſſeuré être vraye, qui eſt qu'on trouveroit ſur la haute montagne de la Table des marques indubitables que la mer y avoit autrefois paſſé. Le Pére le Blanc, & le Pére de Beze eurent la curioſité de découvrir la verité de cette remarque. On ſera bien aiſe de l'apprendre par une Lettre que ce dernier écrit à un de ſes amis, dont voicy les propres termes.

Nous voyla enfin arrivez au Cap, & nos malades ſont déja à terre. On ne peut pas voir un plus honnête homme qu'eſt le Gouverneur de la Fortereſſe: tous nos Officiers en ſont charmez. Nous le devons être encore davantage, & ne jamais oublier la bonté qu'il nous témoigne. Je puis vous dire qu'il ne nous a jamais refuſé aucune

grace, & je luy en ay demandé moy en particulier, qu'il m'a áccordée avec une honnêteté, dont je ne sçaurois assez me loüer. Le Pére Tachard l'alla salüer, & je fus témoin des amitiez qu'il luy fit. Nous dinâmes chez luy ce jour-là, d'où nous allâmes loger dans un Pavillon qui est au milieu du fameux jardin du Cap. Je ne vous dirai rien, au moins tres peu de chose de ce vaste Pays, parce que vous en avez une grande description, que nos Péres ont donnée au Public.

J'y ajoûteray seulement, que j'ay trouvé le païs plus beau qu'il ne nous y est representé, & les Hottentosts beaucoup plus hideux. Il seroit difficile de vous exprimer jusqu'où cela va : cependant il ne s'est trouvé personne de nous, qui n'ait souhaité d'être destiné à la conversion de ces pauvres peuples qu'on laisse dans la profonde ignorance du vray Dieu, dans laquelle ils sont nez. Ils vivent beaucoup plus en bêtes qu'en hommes, & je crois qu'il seroit difficile de les bien convertir : mais avec la grace on vient à bout de tout. Nous ne sommes pas inutiles ici. Pour moy je me promene dans le dessein d'y chercher des plantes curieuses, ou d'y faire quelques autres remarques sur les simples. J'en ay trouvé en abondance & de fort beaux : quoy que nous soyons en hyver, le païs y est fleuri comme nos plus belles Campagnes le sont au

mois de May. La ſaiſon ne nous paroît en rien incommode, & nous ne ſentons pas le moindre froid.

Je fus, il y a quelques jours, ſur une fameuſe montagne, dont vous avez vû la deſcription dans le Voyage de Siam. C'eſt la montagne de la Table: elle eſt à une lieuë du Cap: mais ſa hauteur fait qu'elle ſemble être au pied. On m'avoit prié en France d'y chercher des plantes, & M. Thevenot dans les inſtructions qu'il nous avoit données pour le Cap, marquoit qu'on luy avoit dit que la mer avoit autresfois paſſé ſur le haut de la Table, & qu'on y trouvoit tout plein de coquillages. Vous pouvez croire, s'il y a de l'apparence, qu'une des plus hautes montagnes de l'Afrique ait été inondée depuis le deluge. Comme on ſouhaitoit que quelqu'un y montât, & que d'ailleurs il étoit important d'y aller, pour prendre la Carte du païs, que cette montagne domine de tous côtez. J'entrepris d'y monter, quoy que quelqu'autre ſe fût dejà mis en état de le faire, ſans en pouvoir venir à bout. Le Pére le Blanc eut le courage de nous ſuivre avec deux de nos gens.

Nous vîmes du pied de la montagne une grande quantité d'eau, qui en tombe de pluſieurs endroits comme en caſcade le long du Roc, dont la hauteur eſt fort eſcarpée. Si on ramaſſoit toutes ces eaux, on en feroit une riviere conſidera-

ble, mais la plûpart se va perdre en terre au pied de la montagne : le reste se réunit en deux autres gros ruisseaux, qui font aller des moulins auprés des habitations Hollandoises. Ces eaux n'ont point d'autre origine que les nuages, qui rencontrant dans leur passage le sommet de cette haute montagne fort échauffée des rayons du soleil se resolvent en eau, & tombent ainsi de tous côtez. Il y auroit les plus belles observations du monde à faire là-dessus. J'en envoyeray quelque chose à la premiere occasion. Quand nous approchâmes de la hauteur, nous entendîmes un grand bruit de singes, qui y habitent, & qui faisoient rouler du haut en bas d'assez grosses pierres, lesquelles faisoient beaucoup de bruit en tombant dans les rochers.

Nôtre guide, qui n'y avoit jamais monté en fut fort surpris, & me dit qu'il y avoit sur la montagne des animaux plus gros que des lions, qui devoroient les hommes. Je m'apperçûs d'abord que c'étoit la peur qui le faisoit parler ainsi, & qu'il étoit fatigué du chemin aussi bien que les autres, qui songeoient à s'en retourner. Je l'encourageai, & nous continuâmes nôtre route avec une fatigue extrême. Nous vîmes peu de temps aprés beaucoup de singes qui bordoient le haut de la montagne ; mais ils disparurent aussi-tôt que nous y fûmes arrivez. Nous trouvâmes seulement de leurs vestiges.

Le

Le haut de la montagne eſt une grande eſplanade d'environ une lieuë de tour preſque toute de roc, & fort unie, excepté qu'elle ſe creuſe un peu dans le milieu, où il y a une belle ſource, qui vient, à ce que je crois, des endroits de l'eſplanade les plus élevez, où nous trouvâmes beaucoup d'eau. Nous vîmes auſſi quantité de plantes odoriferantes, qui croiſſoient entre les rochers. Je les fais deſſigner pour les envoyer en France. On en envoye par avance à Meſſieurs de l'Academie: mais ce que je trouvai de plus beau, fut les veuës de cette montagne, que je fis deſſigner. D'un côté on voit la Baye du Cap & toute la Rade; de l'autre côté les mers du Sud, du troiſiéme le faux Cap une grande Iſle qui eſt au milieu, & du quatriéme le continent de l'Affrique, où les Hollandois ont pluſieurs habitations: nous ferons une carte de tout cela. Je fis creuſer la terre, pour contenter Monſieur Thevenot; elle eſt fort noire & remplie de ſable & de petites pierres blanches. Voilà, mon cher Pére, une petite relation de nôtre voyage: je ſuis obligé de la finir par un endroit fâcheux.

Nous avions travaillé à rétablir quelques uns de nos Péres qui étoient arrivez malades, & j'y avois un peu contribué par les remedes que M. le Marquis de Seignelay avoit eu la bonté de nous faire donner, & par quelques ſpecifiques

que Monſieur Helvetius & le frere du Soleil m'avoient mis entre les mains. Mais le Pére Duchatz qui étoit debarqué en bonne ſanté, eſt depuis quatre jours alité d'une groſſe fiévre continuë, qui nous obligera de le laiſſer icy. Le Pére Thionville s'eſt offert avec beaucoup de zéle & de charité à demeurer avec luy. On leur laiſſe un valet pour les ſervir. Monſieur le Gouverneur nous a promis d'en prendre tous les ſoins poſſibles: mais tout cela ne nous conſole pas du chagrin que nous avons de nous ſeparer d'eux. Ils paſſeront à Batavie ſur les premiers Vaiſſeaux qui ſe rencontreront. Adieu, mon cher Pére: priez Dieu qu'il me faſſe la grace de me rendre digne du grand employ auquel il m'a appellé.

A mon retour en France j'ay trouvé ceux qui prenoient part aux affaires des Miſſions, perſuadez de la mort du Pére du Chatz, dont il eſt parlé dans cette Lettre: ce qui ſeroit pour nous une fort grande perte, dont Dieu nous a voulu préſerver.

La veille de nôtre départ je fus voir ce cher malade dans la maiſon d'un honnête Bourgeois du Cap, qui m'avoit promis d'en prendre un ſoin tout particulier. Ce n'étoit qu'avec une extrême affliction de cœur, que je m'étois reſolu de le laiſſer ainſi, quoy que j'euſſe pris toute ſorte de precautions, pour luy procurer les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin, & qu'on pouvoit trou-

ver dans le Pays : mais ma douleur fut augmentée, en le voyant ce jour là dans une ſi grande extrémité ; que les Chirurgiens du Gouverneur que je trouvai dans ſa chambre, m'avoüerent franchement qu'ils en deſeſperoient. Un tranſport violent au cerveau qu'une fiévre maligne avoit cauſé, les avoit obligé à luy tirer une grande quantité de ſang. Cette abondante ſaignée l'avoit extrémement affoibli, & n'avoit rien diminué ni de l'ardeur de ſa fiévre, ni de la violence du tranſport. Ils me dirent même, ou qu'ils mourroit cette nuit-là, ou qu'il ne paſſeroit pas le lendemain.

Cette nouvelle ſi affligeante me fit déliberer, s'il ne ſeroit pas plus expédient dans cette conjoncture de le tranſporter ſur les Vaiſſeaux, où nous avions des Chirurgiens plus habiles, & plus de remedes, & où le malade trouveroit plus de gens affectionnez à le ſervir, que de le laiſſer à terre mourir dans un pays, où il n'y avoit nul exercice de la Religion Catholique, & où par conſequent il ſeroit privé aprés ſa mort de toutes ces ſaintes cérémonies de l'Egliſe, qui excitent la pieté des vivans à prier pour le repos des morts. Le Pére de Béze avec qui j'étois, & que je conſultai là-deſſus, fut de mon avis, & nous crûmes qu'il falloit prendre le même parti dans l'état où nous trouvions le Pére, que nous euſſions ſouhaitté qu'on eût pris pour nous, ſi

nous eussions été à sa place. J'allai donc à la forteresse prier Monsieur le Gouverneur de me donner une Chaloupe, pour aller à nos Vaisseaux, & des gens pour porter le malade : il m'accorda l'un & l'autre de fort bonne grace, & avec sa civilité ordinaire. Ainsi nous transportâmes le Pére sur l'heure à bord de la Loire, où le Sieur de la Coste Chirurgien Major du Vaisseau en prît un si grand soin, & luy donna des remédes si à propos, qu'il le remît en santé bien-tôt aprés, comme il se verra par la suite.

Le Pére du Chatz avoit pris son mal à observer une partie de la nuit, & à passer le reste à prendre un peu de repos sur un degré dans une maison exposée de toutes parts aux injures de l'air, & dans une saison froide & pluvieuse.

C'est une providence particuliere de Dieu que les autres Péres ayent resisté à toutes ces fatigues & sur tout le Pére Richaud, dont la santé est tres-delicate, & qui est déja avancé en âge. Car aprés une traversée de trois mille lieuës nous passâmes tout le tems que nous sejournâmes au Cap à travailler durant le jour en beaucoup de differens emplois, ausquels nous nous étions partagez, & la plus grande partie de la nuit à faire des observations Astronomiques. Il est vrai que le tems fut si chargé, & si incommode, que ce ne fut qu'avec des peines incroyables que nous observâmes deux emersions du premier Satellite









de Jupiter: voicy comme en parle le Pere Richaud le 19. du mois de Juin. Le même Satellite, aprés avoir disparu quelque tems auparavant, fut observé reparoître à onze heures & 55. minutes du soir. Le 21. suivant j'observai son émersion à six heures 23. minutes du soir, combinant le tems de ces deux émersions avec celui que marquent pour Paris les Ephémerides de M. Cassini: sçavoir dix heures 25. minutes, & cinq heures 3. minutes. La différence de longitude entre Paris & le Cap de bonne esperance sera de 2. degrez. Il est vray que la lunette d'environ 14 pieds n'étant pas tout-à-fait bien arrêtée, & ayant quelque mouvement, je crains que l'émersion réelle n'ait précedé de quelque minute le tems que je l'ay apperçûë: mais ce ne peut être que d'une minute ou de deux au plus. Dans une conférence que nous eûmes le P. de Beze & moy avec Monsieur de Vaudestellen, il nous parla de quelques plantes curieuses qu'il avoit decouvertes dans ses voyages, & dont il nous montra un recueil. Il nous voulut bien permettre d'en faire dessiner quelques-unes des plus curieuses, dont voicy les figures, & me promît au retour de me les donner toutes pour la Bibliothéque du Roy, avec une courte description du pays où elles naissent, & des principales vertus qu'on leur attribuë.

Partant de Brest je reçûs une lettre d'une personne fort sçavante, qui me recommandoit de

m'inſtruire au Cap debonne eſperance, ſi les flux & reflux des marées arrivoient en même tems qu'en France, & ſi elles étoient auſſi reglées. Je m'en informai de M. le Gouverneur & de deux Pilotes Holandois, qui me répondirent fort affirmativement qu'elles arrivoient à la Rade du Cap auſſi réguliérement qu'en Europe dans les Ports ſituez de la même maniére. Je dis à la Rade du Cap, parce que du côté que le Cap regarde le Sud, les marées ne ſont pas ſi reglées, le vent les faiſant extrémement changer ; de telle maniére que, lorſque le vent de Nord ſouffle, on n'y remarque preſque point de reflux, & lorſque le vend de Sud regne, la mer monte à une hauteur prodigieuſe, & ne deſcend point. La raiſon de cela ſe prend de l'oppoſition des terres, & de la vaſte étenduë de ces mers vers le Sud : ce qui fait que quand le vent vient du midy, la mer qui vient de ce même pole avec beaucoup d'impétuoſité, ſans être arrêtée nulle part qu'au Cap, ne peut deſcendre que trespeu.

Pendant nôtre ſejour au Cap nous nous informâmes ſi l'on n'avoit point appris de nouvelles de Siam, & ſi l'on ne diſoit point qu'il fût arrivé quelque choſe de nouveau. J'avois ſur tout la curioſité de ſçavoir comment on auroit reçû une célebre ambaſſade de Perſe, dont on parloit, quand je partis des Indes. Monſieur le Gouver-

neur ne m'en pût rien dire que de confus & de general, parce que, quoy qu'il fût arrivé depuis quelque tems au Cap un Vaiſſeau Hollandois que nous avions laiſſé à la Rade de Siam, lorſque nous en étions partis, les Ambaſſadeurs Perſans n'ayant point encore leur audience, lorſque ce Vaiſſeau avoit mis à la voile, il n'en ſçavoit guéres plus que nous. Quelque tems aprés nous apprîmes tout ce qui concerne cette affaire, que j'ay crû aſſez curieuſe, pour en faire icy le recit, puiſque j'ay commencé à en parler.

Cette ambaſſade étoit compoſée de trois perſonnes qui avoient été long-tems ſans ſe pouvoir accorder, chacun pretendant en être le chef, parce qu'un quatriéme que le Sophi avoit nommé pour l'être, étoit mort dans le voyage. Ils s'étoient battus à coups de poings, à qui monteroit l'Elephant que le Roy avoit envoyé pour le premier Ambaſſadeur ; mais s'apercevant qu'ils donnoient à toutes les nations des Indes une Comedie qui deshonoroit la leur, ils s'accorderent enfin, & convinrent de celuy qui devoit porter la parole. Cet accord fait, ils demanderent audience, qu'on n'eut pas de peine à leur accorder: mais ils y firent naître une difficulté qui la retarda, & qui cauſa un grand embarras ; car ils demanderent d'y être traitez comme l'Ambaſſadeur de France, & ce fut ce que le Roy de Siam s'opiniâtra à ne leur point accorder, étant bien

aiſe de leur faire ſentir à eux, & à toutes les nations de l'Orient la différence qu'il mettoit entre le Roy de France & les autres Princes.

On dit que cette penſée leur avoit été ſuggerée par les Maures qui ſont puiſſans dans ce Royaume-là, & qui regardoient cette ambaſſade d'un Monarque de leur Réligion, comme un moyen de le devenir encore plus. Quoy qu'il en ſoit, le Roy leur fit dire qu'ils le ſaluëroient en battant la terre de leur front ſelon la maniére du Pays, qu'ils ſeroient ſeuls à l'audience, & qu'ils donneroient leurs lettres à ſes Miniſtres, non pas immédiatement à luy. Sa Majeſté fit ajoûter que comme à Hiſpaham on n'avoit reçû ſon Ambaſſadeur, que ſelon les coûtumes de Perſe, il ne vouloit recevoir celuy de Perſe, que ſelon les coûtumes de Siam: il leur offrit néanmoins enſuite de leur donner audience ſelon le Cérémonial Perſan, qui eſt pour le moins auſſi plein de formalitez, & de réverences que le Siamois. Les Ambaſſadeurs ayant refuſé cet offre, le Roy leur refuſa auſſi audience, & partit pour un voyage, où il demeura long-tems.

Ces Miniſtres, que ce refus avoit rendu de mauvaiſe humeur, maltraiterent quelque tems aprés de paroles les Officiers du Barcalon, qui leur alloient parler de la part du Roy, pour leur en punir. Sa Majeſté fit mettre des gardes à leur porte, afin d'empêcher qu'on n'entrât chez

chez eux, & défendit aux Maures & aux Siamois de les voir. Cette fermeté, qui selon les démarches qu'ils avoient faites, sembloit les devoir irriter davantage, les rendit plus doux, & ils envoyerent depuis ce tems-là continuellement des messages à Monsieur Constance, pour luy dire qu'ils étoient tout prests de s'en rapporter entiérement à luy, s'il vouloit bien se mêler de leur affaire. Ainsi ces Ambassadeurs devenant plus raisonnables qu'ils n'avoient été au commencement, & lassez de se voir renfermez si long-tems dans leur maison, dont ils n'osoient sortir à cause des ordres du Roy, qui les y retenoient comme prisonniers, tomberent d'accord avec Monsieur Constance d'en passer par où Sa Majesté voudroit.

Les choses étant ainsi arrêtées, ils furent conduits à leur audience, dont voici la cérémonie. Les Ambassadeurs sortirent à cheval de leur Palais accompagnez d'un assez petit nombre de Gentils-hommes, montez & précédez de quelques douze gardes aussi à cheval, & de dix chevaux de main partie couverts de tapis de soye, partie avec des harnois & des selles couvertes de lames d'argent, chacun conduit par son estafier. Ils marcherent vers le Palais, passant entre deux hayes de soldats Siamois, trouvant de distance en distance divers Mandarins, montez les uns sur des chevaux, & les autres sur des éléphans,

Un Cavalier portoit par honneur quelques pas devant les Ambaſſadeurs un gros turban à la Perſienne. Cette marche avoit quelque choſe de grave & d'aſſez beau, mais qui ne reſſentoit guéres ni pour la richeſſe des habits, ni pour le reſte la magnificence ordinaire aux Perſans dans ces occaſions. Devant la porte du Palais étoient rangez ſur une même ligne vingt ou trente des plus beaux élephans du Roy avec leurs riches harnois, portant chacun deux Mandarins, l'un ſur le col, & l'autre ſur la croupe, vêtus en habits de cérémonie, c'eſt à dire avec la chemiſe de mouſſeline, & le bonnet piramidal en tête. Là les Ambaſſadeurs étant deſcendus de cheval avec toute leur ſuite, ils furent conduits avec leurs Gentils-hommes à la Salle d'audience, où ils entrerent les uns & les autres pieds nuds.

En entrant le premier Ambaſſadeur qui portoit la lettre du Roy ſon Maître, ayant apperçû le Roy de Siam aſſis ſur un Trône extrémement élevé, le ſalua à la Perſienne, en abaiſſant ſeulement la tête. Il mît en même tems les lettres du Roy ſonMaître entre les mains d'un grand Mandarin qui étoit là pour les recevoir; & qui les alla preſenter au Roy. Enſuite ayant avancé quelques pas dans la Salle, il s'aſſit à terre ſur un tapis auſſi bien que ſes deux Collegues; car les Gentils-hommes de ſa ſuite étoient aſſis à la porte de la Salle, avant que le Roy parût,

Dés que l'Ambaſſadeur eut pris ſa place, il ſaſlua Sa Maieſté Siamoiſe, à la maniére des Indes, c'eſt à dire en battant par trois fois la terre du front. Cette action a ſurpris icy bien des gens, & a augmenté dans tout le monde la juſte eſtime qu'ils ont conçûë des grandes qualitez du Roy de Siam, particuliérement de ſa fermeté qu'il a fait paroître en cette occaſion, à ſoûtenir ſa grandeur Royale à l'égard d'une nation auſſi fiere que ſont les Perſans.

L'Ambaſſadeur parla peu, ne faiſant que répondre à quelques queſtions que le Roy fit. Ils offrirent enſuite leurs preſens, dont les dix chevaux de mains, deſquels je viens parler, faiſoient la meilleure partie. Ils ne furent pas fort eſtimez. Avant le départ de Monſieur le Chevalier de Chaumont on avoit fait courir le bruit que les Ambaſſadeurs de Perſe étoient venus preſenter l'Alcoran au Roy de Siam de la part du Sophi : mais c'étoit un conte fait à plaiſir ſans aucune vraye-ſemblance : car il ne fut fait nulle mention de l'Alcoran dans toute l'audience: & quand on ſeroit aſſez hardi, pour faire cette propoſition à ce Prince, on eſt bien ſeur qu'il ne l'écouteroit pas: car on doit être mal diſpoſé à recevoir la loy de Mahomet, quand on bâtit des Temples à JESUS-CHRIST, & qu'on paroît ſi affectionné aux Prédicateurs de l'Evangile.

En même tems que nous nous informions ſi

curieusement des nouvelles de Siam, nous pensions à nous remettre en mer, pour en aller apprendre nous mêmes. Monsieur de Vanderstellen nous avoit dit qu'il avoit depuis quelque tems recû un ordre du Général de Batavie, par lequel il luy étoit ordonné de faire partir cette année-là les Vaisseaux Hollandois qui viendroient aux Indes, plûtôt qu'à l'ordinaire ; parce qu'on avoit remarqué que depuis quelques années les saisons étoient fort avancées, & que les vents qui auparavant souffloient en certains tems réglez, commençoient à se faire sentir beaucoup plûtôt.

Sur cet avis Monsieur de Vaudricourt pressa le rembarquement des malades, & quand on lui representa que la plûpart des soldats & des Matelots qu'on embarquoit en cet état, seroient trop foibles, pour resister à la mer ; il répondit que si on attendoit davantage, on perdroit la saison & le voyage, & qu'ainsi il en periroit beaucoup plus. Il fit néanmons assembler le Conseil, ou il fit appeller Messieurs les Envoyez, & Monsieur des Farges. Tous ceux qui assisterent à ce Conseil, non seulement conclurent au depart, mais le signerent même de leur main.

Cette résolution prise, Monsieur de Vaudricourt representa à Messieurs les Envoyez qu'ayan fait assembler tous les Capitaines, & sçû d'eux qu'il y avoit place dans leurs Vaisseaux par la consommation des vivres faites depuis Brest

jusqu'au Cap, pour les balots qui étoient dans la Maline, & qu'ainsi il étoit d'avis qu'on renvoiyât cette Fregate en France, puisqu'on ne l'avoit demandée au Roy, que pour soulager les autres bâtimens. Messieurs les Envoyez, qui étoient plus interessez que Personne, y consentirent volontiers: ainsi il fut resolu que ce Vaisseau reporteroit en France l'heureuse nouvelle de nôtre arrivée au Cap, du bon accuëil qu'on nous avoit fait, & de la bonne disposition avec laquelle nous nous embarquions pour continuer nôtre voyage.

Avant que d'en partir, les Ambassadeurs Siamois écrivirent plusieurs lettres en France à des personnes, dont ils croyoient devoir reconnoître les bons offices. Ie les rapporterois icy volontiers toutes; & je suis seur qu'on les liroit avec plaisir: mais je n'ay entre les mains que celle dont ils me chargerent pour le Pére de la Chaize, & que je leur traduisis en François avec l'aide de leur Interprete: en voicy la copie fidelle, où je conserve autant que je puis l'expression Siamoise.

LEttre de OC PRAVISU TA, SON TOM RAIATOUD, DE OC LUAN CALA RAIA MAETRI OPATOUD & DE OCCOUM SI VISARA VACHA TRITUD, Au Révérend Pére DE LA CHAISE, Confesseur du Roy, dont le cœur est tres-noble, tres-genereux & sans aucune tache, tres-fidelle à son Prince, tres Religieux, n'ayant d'autres veuës que pour la propagation

" dans toutes les parties du monde, qui ne l'ont pas
" encore reçûë ; & dont les entrailles ſont ſi tendres
" pour tous les peuples, qu'il ne travaille que pour
" leur repos ſur la terre, & pour leur ſalut éternel.

" Le Roy nôtre Maître étant inſtruit de toutes
" vos grandes qualitez a conçu une eſtime trés-
" particuliére, & une grande confiance pour une
" perſonne d'un ſi rare mérite. Il a bien vû que
" vous deviez prendre la meilleure part à l'union
" des deux nations que nous étions venu ménager,
" & il étoit ſeur qu'à ſa recommandation vous au-
" riez ſoin de nous inſtruire, pour bien ſoûtenir
" nôtre caractére, & réüſſir dans nôtre grande en-
" trepriſe. Mais quelque aſſûrance que nous eut
" donné ce grand Prince nôtre Maître d'une pro-
" tection ſi favorable & ſi puiſſante, nous en avons
" reſſenti, étant arrivez en France, des effets qui
" ont ſurpaſſé nos attentes, & qui étonneront ſa
" Majeſté quand nous aurons l'honneur de luy en
" rendre compte. Nous devons vous aſſeurer en nô-
" tre particulier que nous n'oublierons jamais les
" bons offices que vous nous avez rendus. Nous
" nous en ſouvenons encore chaque jour avec un
" ſingulier plaiſir, & nous avons une grande joye
" de penſer que nous l'allons dire au Roy nôtre
" Maître & à toute la Nation. L'affection que vous
" avez témoignée avoir pour nos perſonnes, nous
" fait croire que vous ſerez bien aiſe d'être infor-
" mez de l'état de nôtre ſanté qui a été parfaite de-

puis que nous avons pris congé de vous. Nous attribuons toute cette bonne diſpoſition de corps, & d'eſprit où nous ſommes, au grand bonheur qui ſe répand ſur tous ceux qui ont l'honneur d'approcher du Roy Trés Chrêtien, & au bon ſouvenir que vous avez chaque jour de nous. Nous ſouhaittons que le Dieu qui a créé le Ciel, & la Terre, vous accorde tout ce que vous deſirez, & ſur tout qu'il vous inſpire les moyens de rendre l'amitié de nos deux grands Roys éternelle. Cette Lettre a été écrite le huitiéme mois, le ſecond plein de la Lune, l'année *Ihoh nopaſoc* l'*ere* 2231. C'eſt le vingt-quatriéme Juin de l'année 1687.

Avant que de quitter le Cap de Bonne Eſperance, je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence une grace bien particuliere que nous reçûmes de Monſieur Duqueſne, & que ceux qui prennent interêt à nos perſonnes, ne ſçauroient aſſez reconnoître. Il avoit déja quatre de nos Péres dans ſon Vaiſſeau, pour leſquels il avoit une bonté, & dont il prenoit un ſoin extraordinaire: mais ayant ſçû que le mauvais air des Flûtes avoit tellement affoibli la ſanté de deux autres qu'ils couroient riſque de mourir avant que d'arriver à Siam s'ils ne changeoint de Vaiſſeau, il me fit offrir de les prendre dans ſon bord, & de leur donner même ſa table. La foibleſſe du Pére Bouchet, & les grandes incommoditez qu'il avoit ſouffertes durant

la navigation, dont la terre n'avoit pû encore le remettre, m'obligerent d'accepter pour luy des offres si obligeantes. En effet le bon traitement que ce Pére y reçut le reste du voyage, le rétablit en si parfaite santé, qu'il fut dans la suite un des plus robustes, & en état de travailler à son arrivée à Siam, comme ceux qui n'avoient point été malades.

La veille du jour qu'on avoit pris pour l'embarquement des Troupes, il arriva pendant la nuit un accident qui nous fâcha, & qui allarma le Gouverneur avec toute sa garnison. On luy avoit fait sçavoir le dessein qu'on avoit pris de faire rembarquer le lendemain tous les François dans leurs Vaisseaux pour partir au premier bon vent. On l'avoit remercié de toutes les honnêtetez dont il nous avoit tous comblez. Comme il avoit sujet d'attendre de nous de la bonne foy, & de la reconnoissance, il fut surpris sur les onze heures du soir de voir par je ne sçai quel hazard le feu se prendre à une maison tout au milieu de la bourgade. Les flammes de l'incendie, les cris des habitans, & des soldats s'éleverent presqu'en même tems. Je ne sçay quels furent les premiers sentimens du Gouverneur à cette vûë: mais il agit en homme fort sage, il ne se perdit point, il prit ses précautions, & borda les murailles de la forteresse de soldats, en faisant sortir une vingtaine bien armez, ou pour remedier au désordre

ſordre du feu, s'il étoit arrivé par mégarde ; ou pour s'oppoſer aux entrepriſes qu'on auroit pû former contre luy ; ou du moins pour découvrir la cauſe de l'incendie. Il en fut bientôt informé. Les François qui étoient en grand nombre en diverſes maiſons du bourg, accoururent les premiers au feu, & l'éteignirent lorſqu'il menaçoit toutes les habitations de la bourgade qui ne ſont couvertes que de joncs, ou de paille. Ce fut ainſi que nous reconnûmes au moins en quelque façon avant que de partir du Cap, le bon accüeil que le Commandeur nous avoit fait durant nôtre ſéjour qui fut de douze jours entiers : car nous moüillâmes l'onziéme de Juin, & nous levâmes l'ancre le vingt-cinquiéme. Il eſt vray qu'étant partis, un calme qui nous ſurprit aprés avoir fait environ une lieuë, nous obligea de revenir preſqu'au même endroit d'où nous venions de mettre à la voile, & nous fûmes contraints d'y reſter encore deux jours, c'eſt-à-dire juſqu'au vingt-ſeptiéme que nous nous remîmes en mer.

On appareilla dés le grand matin ce jour là même avec un vent de Sud-Eſt aſſez foible, & nous tâchâmes de nous mettre au large, la ſaiſon étant déja fort avancée : & nous en ſerions venus à bout, ſi le vent ne nous eût pas ſi tôt abandonné. En effet le calme nous ayant repris à une heure aprés midy entre la pointe du Lion, & la tête de la Baleine, poſte fort incommode, non pas à cauſe de la profondeur du

fonds qui n'a pas plus de douze, treize, ou quatorze brasses d'eau, mais parce qu'il est plein de roches tranchantes. Nous revinsmes encore moüiller à la rade dans le dessein de ne tenter plus ce passage, & d'aller par l'autre passe, laissant l'Isle Robin sur la gauche, & la Terre ferme sur la droite, où il y a par tout un moüillage fort seur depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau dans un fonds de sable fin. Précaution qu'il faut toûjours prendre quand le tems est tant soit peu douteux, parce que la violence des courants étant fort grande, & le fonds n'étant pas bon dans la passe où nous voulions donner d'abord, il vaut mieux prendre ce petit détour, que de risquer quand le vent n'est pas favorable.

Le Samedy vingt-huitiéme, nous allâmes moüiller par dix brasses d'eau à la rade de l'Isle Robin, dont nous venons de parler pour y attendre les autres Vaisseaux qui ne furent pas si-tôt prêts à sortir que nous. Dés que nous les vîmes approcher, nous nous remîmes en route, & donnant un assez grand tour à l'Isle Robin, nous nous tirâmes d'affaires. On sonda continuellement depuis la rade du Cap jusqu'à cette Isle, & on y trouva depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau.

Le Dimanche vingt-neuviéme, le vent de Nord-oüest s'étant levé, & étant devenu assez frais, nous perdîmes bientôt la terre de vûë, & nous commençâmes à faire bien du chemin. Car depuis midy de ce même jour jusqu'au lendemain, nous fismes prés

de cinquante lieuës. Il nous arriva un accident fâcheux le premier jour de Juillet. Un Calefas, c'est un ouvrier qui a soin de fermer les voyes d'eau, & d'empêcher qu'elle n'entre dans le Navire, soit dans les chambres, ou entre les ponts, ce pauvre homme visitoit ses hardes dans son coffre lorsqu'on luy vint dire qu'une de ses chemises qu'il avoit attaché à une manœuvre du Vaisseau, étoit tombée dans la mer, & couroit risque d'être perduë. A cet avis il laisse son coffre en desordre, & courant sur le pont, il apperçut ce linge accroché à un cloud le long du bord. Pour le pêcher, il se saisit d'une gafe qui est une espece d'aviron à croc, & se tenant d'une main aux aubans, il déscendit sur se côté du Navire, & se courba pour reprendre sa chemise avec cet instrument. Le malheur voulut qu'en ce moment le Vaisseau pencha si fort du même côté, que l'homme se trouva dans l'eau. Le Vaisseau venant à se relever, le Calefas qui s'y tenoit d'une main, & qui croyoit que cela suffisoit, ne voulut point quitter sa gafe, & c'est ce qui fut cause de sa perte, n'ayant pas assez de force pour se soûtenir.

Le vent étoit arriere, & si violent, qu'on eût couru risque de démâter si on eût voulu revirer. Outre cela la mer si enflée, qu'on n'osa jamais exposer la chaloupe. D'ailleurs il eût fallu plus de trois heures pour l'aller rejoindre. Nous esperâmes quelque tems qu'une Flutte de l'Escadre qui suivoit, pourroit bien le retrouver dans sa route : mais il fut englouti par

les vagues qui étoient extremement grosses, avant que le Vaisseau pût être à luy. Nôtre chemin ce même jour-là fut de cinquante lieuës. Nous ne pûmes, que deux jours aprés, dire la Messe pour le repos du défunt à cause de la violence du vent qui agitoit beaucoup la mer, & faisoit furieusement rouler nôtre Vaisseau.

Cet accident fut suivi trois jours aprés d'un autre qui ne fut pas à la verité si déplorable, mais qui ne laissa pas de nous inquieter beaucoup. Le vent de Nord-ouëst s'augmenta si fort, & soûleva tellement les flots les jours suivants, que le quatriéme du même mois de Juillet, l'Oyseau qui embarquoit l'eau des deux bords dans ses roulis fréquents, fut obligé de porter de la voile pour se soûtenir, & éviter les coups de mer. Ainsi sur la fin du jour nous le perdîmes entierement de veuë, parce que nous portions peu de voiles pour attendre les Flutes qui nous suivoient. Cependant la nuit d'aprés, quelque attention que nous prissions de les garder à veuë, & de leur faire mettre leurs feux par nos sinaux, elles se separerent de nôtre Vaisseau, de sorte que lendemain nous n'en pûmes voir aucune sur nôtre horison. Ainsi les ayant inutilement attendu durant tout un jour, nous fismes servir nos voiles pour continuer nôtre route.

Nos Pilotes s'estimoient être ce jour-là au 38. degré 45. minutes de latitude Australe, & au 51. onze minutes de longitude. Nous nous entretins-

mes dans ce paralelle fort long-tems, c'eſt-à-dire juſqu'à ce qu'on jugea être aux environs de l'Iſle d'Amſterdam, éloignée de plus de mille lieuës du Cap: on navigea toûjours entre le 37. & 38. degré & quelques minutes de latitude Auſtrale.

Les apparences qui nous firent préſumer que nous n'étions pas éloignez de cette Iſle, furent du Goëſmon, & des Trompes ſemblables à celles du Cap, que nous rencontrâmes en aſſez grande quantité le dix-huitiéme Juillet à 36. degrez 53. minutes de latitude du Sud, & à 88. degrez huit minutes de longitude ſelon l'obſervation des Pilotes. Le lendemain dix-neuviéme, on vit quelques oiſeaux, entr'autres une Maupoulle, & quelques petits Gouëlans qui ſont les ſignes ordinaires de la proximité de l'Iſle d'Amſterdam.

Aprés ces remarques nous dreſſâmes nôtre route un peu plus vers le Nord, parce que pour nous conſerver les vents favorables, & éviter les calmes, nous avions fait droit à l'Eſt mille ou onze cent lieuës, ayant remarqué le premier voyage qu'en déſcendant vers la ligne, les vents s'affoibliſſoient quelquefois ſi fort, qu'ils prenoient enſuite de l'Eſt, & nous devenoient contraires.

Une obſervation que nous avons faite déja quatre fois, & qui eſt de la derniere conſequence, c'eſt la variation, ou comme parlent quelques uns, la déclinaiſon de la Bouſſole qui eſt la preuve la plus infaillible que nous ayons trouvé pour la longitude. Cette

Variation fut obſervée par nos Pilotes avec leurs bouſſoles au Cap, huit degrez, trente minutes Nord-oueſt, & nous l'avions trouvée huit degrez 40. minutes Nord-oueſt avec un anneau Aſtronomique du ſieur Chapotot, placé ſur la ligne Meridienne, que nous avions tirée aſſez exactement dans le pavillon où nous logions. Cette même déclinaiſon fut trouvée par les Pilotes aprés être ſortis de la rade à huit lieuës des terres en haute mer le vingt-huitiéme de Juin au coucher du Soleil. Le troiſiéme Juillet, étant à 38. degrez 38. minutes de latitude, & à 45. de longitude, on obſerva la variation au lever du Soleil, qui fut de quinze degrez Nord-oueſt. Il faut remarquer que les bonnes cartes marines mettent le Cap à trente-ſept degrez de longitude, ou environ, & ainſi nous nous en étions éloignez de huit degrez depuis nôtre départ, & la variation avoit augmenté de ſix degrez & demi. Elle augmenta ainſi à proportion que nous avancions vers l'Eſt juſqu'à vingt-cinq degrez Nord-oueſt. Car c'eſt la plus grande declinaiſon que nous ayons remarquée, & nous l'avons remarqué deux fois de ſuite, le quatorziéme Juillet au coucher du Soleil, & le quinziéme à ſon lever, avec tout le ſoin, & toute l'exactitude qu'on peut faire ſur mer. Les Pilotes aſſeuroient qu'ils étoient par leur point à trente-ſept degrez dix-neuf minutes de latitude auſtralle, & à 75.

degrez de longitude. Dés ce même jour, aprés avoir fait environ vingt-deux lieuës, la variation obſervée ne ſe trouva au coucher du Soleil que de vingt-quatre degrez trente minutes Nord-ouëſt. Ainſi décroiſſant toûjours avec quelque proportion, tandis que nous nous approchâmes de l'Iſle de Java, enfin à onze degrez de latitude Sud, & à 12. degrez de longitude, qui eſt à peu prés la ſituation de cette Iſle de Java, nous ne trouvâmes que deux degrez trente minutes de variation Nord-ouëſt.

M. Le Duc du Maine nous avoit ordonné, lors que nous partîmes de Paris, d'obſerver l'inclinaiſon de l'aiguille aimantée, ou de la bouſſole; quelques ſçavans ayant remarqué que lorſque l'aiguille non aimantée eſt dans un parfait équilibre, ſi on vient à l'aimanter, elle incline d'abord, & ſe penche en bas par le côté qui regarde le Pole. Ce Prince habile en plus d'une ſcience, & dont l'eſprit égale le grand courage qu'il vient de faire paroître au ſiége de Philiſbourg, vouloit être éclairci ſur ce point par de ſûres experiences, & pour cela il avoit commandé qu'on nous fiſt un inſtrument exprés, ſur ce que je luy avois repreſenté que les bouſſolles des Pilotes n'étoient pas ſuſpenduës aſſez delicatement, ni dans un équilibre aſſez exact pour faire cette obſervation avec la juſteſſe qu'il falloit. Mais le tems ayant été trop court pour faire l'inſtrument,

& nous étant trouvez preſſez de partir avant qu'il fût achevé, nous n'avons point fait l'expérience.

Dans la navigation du Cap à Batavie, il mourut beaucoup de ſoldats dans les Flutes. Quelques uns peu informez des ſaiſons de la navigation, & qui ſe trouvoient mieux à terre qu'en haute mer, attribüoient une perte ſi conſidérable au peu de ſejour qu'on avoit fait au Cap, & diſoient que les malades n'ayant pas eû le tems de ſe remettre, & les ſains celuy de ſe repoſer, les uns & les autres n'avoient pû reſiſter aux fatigues, & aux incommoditez de la ſeconde partie du voyage. D'autres diſoient qu'il ne s'en falloit prendre qu'à la mauvaiſe qualité des vivres, qu'on avoit embarquez avec trop de précipitation, & ſans choix, & pluſieurs croyoient que le mauvais air des Flûtes, & l'embarras où l'on y étoit, avoit beaucoup contribüé à toutes ces maladies. Je ne ſçai pas aſſez ces choſes pour en dire mon ſentiment : mais les ſoldats ne furent pas les ſeuls maltraitez durant cette navigation. Quelques Officiers des principaux y moururent, & nous y perdîmes deux Jéſuites, le Pére Rochette de la province de Lion, & nôtre frére Serrelu que j'avois reçû dans nôtre Compagnie au Cap de Bonne Eſperance, avec le conſentement de tous nos Péres qui avoient reconnû depuis long-tems, & ſur tout dans ce voyage, ſa capacité,

pacité, sa vertu, & son beau naturel. Je voudrois être assez informé du détail de la maladie, & de la mort du Pére Rochette, pour en faire icy le recit.

Tout ce que j'en sçai, c'est qu'il avoit gagné la fiévre maligne dont il mourut auprés des malades qu'il servit, & qu'il assista toûjours avec un zele, & une assiduité tout extraordinaire. Il s'étoit attiré un si grand respect dans le Vaisseau par sa douceur, par sa modestie, & par la sainteté de ses mœurs, qu'aprés sa mort, il se trouva des gens qui l'invoquerent en particulier comme un Saint, jusques-là qu'un Capitaine des plus considérables des troupes, qui avoit été de ses amis, étant malade à l'extremité, & se trouvant touché de Dieu, s'écria à la nouvelle de la mort de ce Pére : *Saint homme, priez Dieu pour moy, c'est par vôtre intercession qu'il me fait à present sentir les effets de sa misericorde, & ce que vous n'avez pû sur moy durant vôtre vie par vos saintes exhortations, vous l'obtenez de Dieu aprés vôtre mort par vos puissantes & efficaces prieres.* Dans cette disposition le malade fit appeller un autre Jésuite, qu'il pria d'avoir soin de son ame durant le peu de tems qui luy restoit à vivre. Il fit assembler même tous les Officiers qui étoient dans le Vaisseau, & aprés leur avoir fait une confession publique de ses fautes, il les exhorta à mener une vie Chrêtienne. Deux ou trois jours aprés il mou-

rut avec toutes les marques d'un prédestiné, ayant reçû tous ses Sacremens avec une devotion exemplaire.

Nous sçûmes tous ces détails par la Loire, qui fut le premier de nos Vaisseaux que nous rencontrâmes le huitiéme d'Août à dix-huit degrez huit minutes de latitude australe, & à 115. degrez quarante minutes de longitude. Monsieur de Joyeux Capitaine de cette Flûte, & ses Pilotes jugeoient que nous étions environ de soixante dix lieuës plus prés de l'Isle de Java, que ne le jugeoient les nôtres. Il ne fut pas crû non plus que les remarques que nous avions faites dans la rélation précedente, par lesquelles nous faisions voir que l'Isle de Java est plus occidentale de soixante lieuës, qu'elle ne l'est sur les cartes marines, qui sont encore plus justes que les cartes Geographiques : car quelques unes de celles-cy marquent l'Isle de Java à 140. ou 145. degrez de longitude, & nous avons constamment remarqué que cette Isle est située au 121. degré de longitude, ce qui montre que les Geographes font l'Isle de Java de 500. lieuës plus éloignée de nous, qu'elle ne l'est en effet. Le seiziéme du même mois à midy nous apperçûmes la terre de Java, & nous reconnûmes que c'étoit la pointe la plus australe, & la plus occidentale de cette Isle. Nous en cotoyâmes les bords les jours suivans, la sonde

à la main en revenant plus de cent cinquante lieuës presque sur nos pas. Enfin le vingt-cinquiéme du même mois, ayant reconnu le détroit de la sonde, nous donnâmes dedans par la grande passe, & arrivâmes heureusement à la rade de cette fameuse Isle.

Fin du Second Livre.



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM.

LIVRE TROSIEME.



ONSIEUR de Vaudricourt avoit donné Bantam aux Vaisseaux pour le lieu du rendez-vous, en cas de séparation. Nous y arrivâmes le 24. d'Aoust, & nous croyions y être les premiers: mais à peine fûmes-nous à la veuë de la Ville, qu'un bateau de Pêcheurs vint nous apporter une lettre de Monsieur Duquesne, qui en étoit parti quelques jours auparavant. Par cette lettre il avertissoit M. de Vaudricourt, qu'ayant envoyé à terre un Officier

avec sa chaloupe, pour demander des rafraîchissemens, on luy avoit répondu qu'il n'y en avoit pas à Bantam, & qu'il falloit aller à Batavie pour en trouver, qu'il alloit nous y attendre jusqu'à certain tems, aprés lequel il devoit partir pour faire sa route vers Siam, de peur qu'attendant plus long-tems il ne perdît la saison.

Sans differer davantage, nous dressâmes la route vers Batavie, pour aller joindre incessamment l'Oyseau. Batavie n'est éloignée de Bantam que d'environ 14. lieuës: mais nous trouvâmes les vents si contraires, que nous employâmes huit jours à faire ce chemin. Dés que nous eûmes mouillé à la rade, l'Oyseau salua la flamme de neuf coups de canon. On ne voulut pas répondre à cette civilité, de peur que les Hollandois ne prissent le salut rendu à Monsieur Duquesne pour un salut fait à leur Pavillon. On se souvenoit de la difficulté qu'avoit fait le Géneral le voyage précédent, de rendre coup pour coup aux Vaisseaux du Roy, & on jugea sagement de n'exposer pas les Vaisseaux de Sa Majesté à recevoir cet affront dans un lieu & dans des circonstances, où il étoit difficile de s'en ressentir. Il ne fallut pas attendre long-tems, pour être convaincu qu'on avoit pris le bon parti.

On avoit à peine laissé tomber l'ancre de nôtre Vaisseau, qu'un Officier de l'Oiseau vint à nôtre bord, & nous dît que le Géneral de Batavie n'avoit pas fort bien reçû Monsieur Duquesne; nous le fûmes

mieux nous autres Jeſuites, quoy que nous nous y deuſſions moins attendre; car ceux de nos Péres qui étoient dans l'Oyſeau ayant ſçû que le Géneral étoit informé qu'il y avoit des Jeſuites dans les Vaiſſeaux du Roy, deſcendirent à terre pour luy rendre viſite. Ils en furent fort bien reçûs, & il leur offrit le même logement qu'on nous avoit donné il y a deux ans, pour y faire des obſervations. Ces Péres accepterent d'autant plus volontiers l'honnêteté du Géneral, qu'outre qu'ils étoient extrémement fatiguez de la mer, ils eſperoient trouver cette fois un tems plus favorable pour obſerver, que nous ne l'avions eu le premier voyage. Ainſi dés qu'ils furent revenus à bord, ils préparerent leurs pendules & leurs quarts de cercles, avec les autres inſtrumens neceſſaires, pour les porter au jardin du Géneral Spelman, dont j'ay donné la deſcription dans la Relation précedente, auſſi bien que de la rade & de la Ville de Batavie.

Dans cette penſée le lendemain matin ils mîrent dans la chaloupe de l'Oyſeau qui alloit à terre tous ces inſtrumens, & partirent enſemble pour les aller diſpoſer inceſſamment. Ils avoient méme dé-jà commencé à s'établir, lorſque Monſieur Duqueſne, qui étoit deſcendu à terre, leur manda qu'ils feroient bien de ſe rembarquer avec leurs inſtrumens, & de s'en aller à bord, où il les alloit joindre, & leur dire ce qui l'obligeoit à leur donner ce bon conſeil. Ces Péres ne balancerent pas à prendre ce parti,

& ſe rembarquerent ſur le champ : mais comme il étoit déjà tard, & que la chaloupe étoit preſſée de ſortir avant qu'on fermât les portes de la Ville, ils ne pûrent prendre leurs pendules, qui étoient déjà montées dans une Salle, qui devoit leur ſervir d'Obſervatoire

Monſieur Duqueſne y fut preſqu'auſſi-tôt, & leur dît que le Géneral avoit changé de ſentiment à leur égard ſur les remonſtrances de certaines perſonnes, qui luy avoient repreſenté les deſordres qui pouroient arriver dans la Ville, ſi on y voyoit des Jeſuites, & la peine qu'on auroit à retenir le peuple irrité depuis les dernieres nouvelles de France apportées par la flotte de Hollande.

Les affaires étoient en cet état, quand nous arrivâmes avec nos deux flutes. Monſieur de Vaudricourt ayant moüillé à la rade envoya Monſieur de Saint Clair Capitaine en ſecond dans le Gaillard, avec ordre de complimenter Monſieur Campiche, qui eſt le nom du General, comme nous avons dit dans le voyage précedent, & de demander permiſſion de faire de l'eau & du bois, & de chercher les autres rafraîchiſſemens neceſſaires. Monſieur de Saint Clair fut reçû par le Lieutenant du Tréſorier, lequel aprés avoir averti le Général, luy revint dire que ſon excellence étoit occupée à de grandes affaires, & que s'il revenoit le lendemain, il pouroit avoir audience. Cet Officier Hollandois ajoûta que le Général luy avoit donné commiſſion de ſça-

voir de Monſieur de Saint Clair, s'il avoit quelques propoſitions à luy faire outre le compliment ordinaire; à quoy Monſieur de Saint Clair repliqua qu'il n'avoit autre choſe à dire à Monſieur le Général, aprés l'avoir aſſeuré des reſpects de Monſieur de Vaudricourt Commandant de l'eſcadre du Roy, que de convenir du ſalut, & de demander permiſſion de faire quelques proviſions dont on avoit beſoin dans les Vaiſſeaux. Le Lieutenant du Tréſorier répondit que pour le ſalut, c'étoit à Monſieur de Vaudricourt à ſaluer, & qu'on ne manqueroit pas de répondre à ſon honnêteté, & qu'on pouvoit bien s'en remettre à la civilité & à la bonne volonté de ſon Excellence, ſans l'obliger à quoy que ce ſoit par traité ou par convention. Monſieur de Saint Clair prît congé du Lieutenant du Tréſorier, & ſe retira fort mal ſatisfait de cette réponſe. Etant de retour à bord, il en fit part à Monſieur de Vaudricourt, qui en fut vivement piqué dans l'état où étoient les choſes. Il prît ſagement ſon parti, & chargea Monſieur de Saint Clair de retourner le lendemain à Batavie, & ſi on luy donnoit audience de dire au Général fort nettement, que s'il ne promettoit pas de rendre coup pour coup de la forteresse, on ne la ſaluëroit point. Quand je vis Monſieur de Saint Clair ſur le point de partir, je pris la reſolution de l'accompagner, & de faire demander une audience

dience particuliere à Monſieur le Géneral. Ce qui me fit ſuivre cette réſolution nonobſtant les ordres du Géneral, pour m'informer de la vraye cauſe de cette nouvelle conduite, à laquelle je m'imaginois que quelque ſoupçon mal fondé pouvoit avoir donné ſujet: mais ſur tout pour obtenir permiſſion de mettre à terre ſix de mes compagnons, dont deux étoient actuellement malades, & les autres extrémement affoiblis, parce qu'ils l'avoient été.

Nous nous rendîmes chez le Lieutenant du Tréſorier, lequel étant revenu de la fortereſſe, & aprés avoir diſputé aſſez long-tems le terrain, pour obliger Monſieur de Saint Clair à ſe contenter de la réponſe qu'on luy avoit fait le jour précedent, luy dît que le Géneral luy donneroit audience. Comme j'eus demaudé à ce Lieutenant, s'il avoit repreſenté à ſon Excellence, que j'attendois ſes ordres pour l'aſſeurer de mes tres-humbles reſpects, il me dît que Monſieur le Géneral n'avoit que le tems de voir Monſieur de Saint Clair, s'y étant engagé dés le ſoir auparavant, & que je pourrois revenir une autre fois. Monſieur, luy repliquai-je, je vous prie de dire à Monſieur le Géneral que je n'ay point d'autre affaire, que de luy faire la révérence, & l'aſſeurer que j'ay eu l'honneur de rendre compte à Sa Majeſté du bon traitement qu'il nous avoit fait le voyage précedent.

Si ſon Excellence veut bien me faire la grace que je luy diſe moy-même les choſes plus en détail, je luy en auray de l'obligation: mais s'il refuſe de me donner audience, obligez-moy, je vous conjure, aprés luy avoir marqué la reconnoiſſance que je conſerve de toutes ſes bontez, de le prier qu'il me diſpenſe de revenir, parce que je vois bien que ce ſeroit me rendre importun. Je vais, Monſieur, me répondit-il, conduire M. le Capitaine à l'audience, & je ne manquerai pas de rendre compte à ſon Excellence de tout ce que vous me venez de dire. Je vous prie d'attendre icy la réponſe.

Monſieur de Saint Clair revint quelque tems aprés avec cet Officier, & il me raconta de quelle maniere le Géneral l'avoit reçû, me diſant qu'il étoit extrémement content de ſes manieres obligéantes: mais qu'il l'étoit peu de la réponſe qu'il luy avoit faite ſur le chapitre du ſalut que le Géneral tenoit ferme, quoy qu'il luy eût declaré qu'on ne faiſoit nulle part en Hollande cette difficulté, que cette reſolution pourroit offenſer le Roy, le Prince du monde le plus délicat ſur ce qui regarde ſa gloire & ſa reputation. Il eut beau luy faire toutes ces repreſentations, il fallut ſe determiner à ne point ſaluer du tout, & à faire inceſſamment les proviſions dont nous avions beſoin, pour nous remettre en chemin. Le Lieutenant du Tréſorier me dît

que je pouvois aller saluer son Excellence, quand je voudrois. Nous partîmes ensemble, & je me rendis au Palais avec le Pére le Royer, qui étoit avec moy. Nous fûmes introduits dans une galerie, où nous trouvâmes le Géneral, se promenant avec le Baron de Saint Martin, qui est un Gentilhomme de Béarn, qui a pris parti depuis long-tems chez les Hollandois, & qui depuis peu s'est declaré de leur Religion, en faisant publiquement ce qu'il n'avoit jamais voulu faire auparavant. Il est Major Géneral de Batavie, & en cette qualité il commande toutes les troupes que la Compagnie de Holande entretient dans les Indes. J'en ay déjà parlé dans la Relation de 1686.

Dés que Monsieur le Géneral nous eût apperçû, il nous aborda avec un air fort obligéant, me disant qu'il étoit bien aise de me revoir en santé aprés un aussi long voyage, l'ayant remercié de tant de bontez, je luy dis que j'avois témoigné un empressement extraordinaire, pour me procurer l'honneur de luy faire la révérence, parce que j'étois persuadé qu'il seroit bien aise que je luy disse que j'avois rendu un compte fort exact au Roy de toutes les honnêtetez qu'il nous avoit faites le premier voyage, & que Monsieur l'Ambassadeur n'avoit pas manqué aussi d'informer Sa Majesté du bon traitement qu'il avoit fait faire aux François, que le Roy avoit voulu sça-

voir le détail de toutes les graces que nous avions reçûes de ſon Excellence, que je ne doutois pas par le plaiſir que le Roy avoit témoigné y prendre, que Sa Majeſté n'en fit remercier les Etats par ſon Ambaſſadeur en Hollande. Il me dit qu'il me ſçavoit fort bon gré du ſoin que j'avois eu d'informer le Roy de l'eſtime & du profond reſpect qu'il conſervoit pour ſa perſonne Royale, & pour tous ceux que Sa Majeſté honoroit de ſa protection, qu'il ne demandoit que les occaſions d'en donner des marques publiques : mais qu'il étoit bien fâché d'être obligé de me dire qu'il avoit de certaines raiſons particuliéres, qui le forçoient à ne nous pas faire les mêmes bons traitemens qu'il nous avoit fait le voyage précedent à Batavie.

Je luy repliquay que la maniére obligéante avec laquelle il nous avoit reçûs la premiere fois n'étoit pas pour luy un engagement à nous donner encore cette fois-cy les mêmes marques de bonté, qu'il en avoit trop fait autre-fois, qu'il nous ſuffiſoit qu'il nous eût comblé alors de ſes bienfaits, pour en conſerver une éternelle reconnoiſſance ; que je ne voulois point pénetrer les raiſons qui l'obligeoient à ne nous pas continuer les mêmes faveurs, mais que j'étois bien aiſe de luy dire que je ſerois extrémement affligé, ſi la conduite que nous eûmes à Batavie, ou quelqu'autre ſoupçon qu'on eût de nous

à present, nous avoient attiré les ordres séveres qu'il avoit donnez sur ce qui nous regardoit, qu'il me sembloit qu'en l'autre voyage nous nous étions comportez avec tout le ménagement & toute la discretion qu'on pouvoit attendre des personnes de nôtre profession, & que je me souvenois que son Excellence nous avoit fait l'honneur de nous dire qu'elle avoit à se loüer du procedé que nous avions tenus pendant nôtre sejour à Batavie; que je pouvois luy répondre des Jesuites qui venoient à present; que cependant ce que je prenois la liberté de luy dire, n'étoit pas à dessein d'en obtenir les mêmes marques de bonté: il me suffisoit qu'il me témoignât avoir quelque raison de ne pouvoir pas nous le faire sentir; que si je voulois demander quelque adoucissement à la défense qu'on avoit fait à tous les Jesuites de mettre pied à terre, ce n'étoit que pour avoir quelques-fois la liberté de venir asseurer son Excellence de mes respects, pendant que les Vaisseaux du Roy étoient en rade, & pour obtenir permission de mettre à terre cinq ou six de nos Péres malades, pour leur faire recouvrer la santé par le bon air, le repos, & les autres soulagemens qu'on ne pouvoit pas leur procurer dans les Navires.

Il me repartit qu'il n'avoit nul sujet de se plaindre de nous: que nous nous étions bien comportez le voyage passé à Batavie, & qu'il ne dou-

toit pas que les Péres qui étoient venus cette année, n'eussent les mêmes sentimens : mais que pour me dire la verité, on avoit si maltraité ceux de leur Religion en France, qu'on trouveroit à redire, si on traitoit si favorablement les Jesuites à Batavie; qu'enfin quand il voudroit luy-même m'accorder que nos Péres malades déscendissent à terre, la considération qu'il avoit pour nous l'en empêcheroit, ne pouvant répondre de la fureur du peuple irrité contre les personnes de nôtre Compagnie; que pour moy je pourrois venir le voir quand je voudrois, & qu'il me recevroit toûjours bien.

Je luy répondis que j'étois surpris de ce qu'il me disoit sur le chapitre de ceux de leur Réligion, que le Roy n'avoit pas traité durement comme on luy avoit fait entendre, mais au contraire avec toutes sortes d'égards, & de témoignages de bonté; qu'au reste si ce qu'avoit fait le Roy pour rappeller à la Réligion Catholique ses Sujets de la Prétenduë Reformée étoit la raison qui nous excluoit de Batavie, nous estimions comme le plus grand bonheur de nôtre vie de ne la voir jamais, quelques besoins qu'eussent quelques-uns d'entre nous de reprendre l'air de la terre, pour recouvrer leur santé.

A la fin comme il vit que je prenois congé de luy, il me fit dire par le Baron de Saint Martin qui nous avoit toûjours servi d'Interpréte, qu'il

feroit accommoder une chambre auprés du logement des autres François malades, pour les Péres qui avoient beſoin de prendre des remedes, & que je pouvois les y envoyer. J'acceptai cette permiſſion comme une grande grace, non ſeulement pour le rétabliſſement de la ſanté de nos Péres ; mais encore pour le ſoulagement des autres malades de nôtre nation qui étoient à l'Hôpital. Ce fut en effet le plus grand avantage que nous tirâmes de la condeſcendance du Général, les plus malades de nos Péres m'ayant prié de ne les point obliger à déſcendre, & n'y en ayant eû que deux ou trois de ceux qui commençoient déja à ſe remettre, qui allerent à terre pour aſſiſter les autres.

La ſaiſon qui preſſoit de partir pour Siam, & la maniere dont les François étoient traitez à Batavie, firent que tout le monde fut bien aiſe de mettre à la voile. Car on arrêtoit tous les Officiers à la porte de la Ville, n'en laiſſant entrer qu'un certain nombre ; & on eut bien de la peine à permettre à Monſieur de la Loubere tout envoyé extraordinaire qu'il étoit, de prendre un logis dans la Ville, où il demeura avec un valet de Chambre. Ayant fait dire un jour au Général qu'il ſeroit bien aiſe de luy rendre viſite incognito, on luy fit répondre que quand ſon Excellence auroit le loiſir, on le luy feroit ſçavoir. Ces manieres firent repentir M. l'Envoyé de s'être

avancé à faire cette civilité ; de ſorte qu'il ne penſa plus à l'audience qu'il avoit fait demander. Pour les autres François, on leur défendit abſolument de coucher à terre, & on en vint juſques là que d'envoyer un Negre de la maiſon du Général, commander à un Officier François qui n'étoit pas des moins conſiderables, de ſe lever de table, de ſortir d'une hôtellerie où il dînoit avec d'autres Officiers, & de quitter inceſſamment la Ville, parce que le Général avoit été offenſé de ſa fermeté dans une occaſion où il s'agiſſoit de l'honneur du Roy, & de la gloire de la nation.

Pendant tout le tems que nous fûmes là, on fit courir beaucoup de faux bruits, qui allarmoient bien des gens. On diſoit aux François qui alloient dans la Ville, qu'il n'étoit plus tems d'envoyer du ſecours au Roy de Siam: Que ce Prince avoit fait la paix avec la Compagnie de Hollande; Qu'on luy avoit envoyé des troupes, & que les François n'en ſeroient pas aſſûrément bien reçus. On confirmoit ces nouvelles par le témoignage de deux Mandarins Siamois qui étoient à Batavie, qu'on diſoit être des Envoyez extraordinaires du Roy leur Maître; qu'outre les troupes qui avoient déja paſſé dans divers Vaiſſeaux, il y avoit encore deux Flûtes en rade prêtes à faire voile pour remener ces Envoyez avec des ſoldats, & des chevaux.

Ces

na d'obtenir ſa grace du Roy, & ce fut de luy qu'il apprit tout ce que nous venons de dire : à quoy il ajouta qu'il avoit luy-même reſolu de ſe faire Roy ; & de ſe défaire des trois Princes. M. Conſtance ne demeura que deux jours à Siam, & en partant pour retourner auprés du Roy, il fit publier que tous les factieux euſſent à aller dans quatre jours au plus tard declarer leurs fautes & leurs complices, moyennant quoy Sa Majeſté leur pardonnoit, & les rétabliſſoit dans leurs biens & dans leurs familles : mais que s'il attendoient plus long-tems, ils ſeroient tous châtiez rigoureuſement. Tous les malaies généralement allerent demander pardon au Roy, & l'obtinrent. Il n'y eut que les Macaſſars qui ne ſe pûrent reſoudre à cette ſoûmiſſion, & qui s'obſtinerent à perir.

Leur Prince fut pluſieurs fois ſommé de la part du Roy de venir rendre raiſon de ſa conduite, mais il refuſa toûjours conſtamment de le faire, s'en excuſant ſur ce qu'il n'étoit point entré, diſoit-il, dans la conſpiration ; qu'il étoit bien vray qu'on l'avoit fort preſſé ſur ce point, mais qu'il avoit toûjours tenu ferme contre les puiſſantes ſollicitations qu'on luy en avoit faites ; que s'il avoit commis quelque faute, ç'avoit été de ne pas deceler les Auteurs d'un ſi pernicieux deſſein, mais que ſa qualité de Prince & celle d'amy étoient ſuffiſantes pour le diſculper

de n'avoir pas fait l'office d'un eſpion, & de n'avoir pas trahi des amis qui luy avoient confié un ſecret de cette importance. Une réponſe ſi déraiſonnable fit prendre au Roy la reſolution de ſe ſervir de la voye des armes, pour le mettre à la raiſon. On connoiſſoit aſſez le genie de cette nation, pour juger qu'ils n'étoient pas gens à ſe laiſſer prendre ſans reſiſtance: ainſi il fallut faire des préparatifs pour les forcer. Il ſemble que ces préparatifs leur enflerent le courage, au lieu de les intimider, & une action qui ſe paſſa à Bancok quelque tems avant qu'on les attaquât les rendit encore plus fiers.

Une galere qui étoit venuë des Celebes, & qui avoit apporté de la part du Roy de Macaſſar un preſent au Prince ſon parent de quelque argent, & de quelques eſclaves, étoit ſur le point de partir, quand la conjuration éclata. Le Capitaine, aprés avoir été témoin du mauvais ſuccés de cette entrepriſe, où il étoit mêlé, crût qu'il devoir pourvoir à ſa ſeureté en ſe retirant. Il fut demander ſelon la coûtume du pays la permiſſion de ſortir du Royaume avec un *Tara*, c'eſt à dire un Paſſeport, pour enlever ſes marchandiſes. On le luy dépêcha ſur le champ: mais en même tems on envoya un ordre ſecret à M. le Chevalier de Fourbin de l'arrêter avec tous ſes gens au paſſage de la chaîne, qu'on avoit tenduë à Bancok au milieu de la riviere durant

ces troubles, eſperant par leur moyen tirer de nouvelles lumiéres de la conjuration, dont on ne les croyoit pas tout-à-fait innocens. Ils y arriverent le 27. d'Aouſt. Incontinent le Chevalier de Fourbin envoya avertir le Capitaine de le venir trouver dans la Forteresse, pour luy rendre compte du nombre de gens qui montoient ſa Galere. Ce compliment étonna un peu le Capitaine Macaſſar, qui étoit en garde contre les ſurpriſes. Il ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de s'aller mettre entre quatre murailles, dans un tems où il commençoit à connoître que ſa ſeureté conſiſtoit dans la fuite. Il fit naître mille difficultez pour eſquiver ce coup; juſqu'à dire qu'il ne pouvoit pas y aller, ſans être ſuivi de tous ſes gens avec leurs armes.

Aprés de longues conteſtations, pour mieux cacher le piége qu'on luy tendoit, on luy accorda d'entrer dans la Forteresse avec huit de ſes gens, ſans autres armes que le crit. Le crit eſt un petit poignard d'un pied à un pied & demy de long, dont la lame eſt plate, & faite le plus ſouvent en ondes par les côtez. Elle peut avoir deux doigts de large au deſſous de la garde: de-là elle va en diminuant peu à peu ſe terminer dans une pointe aſſez aiguë. Il y a de ces crits, dont la lame eſt empoiſonnée. Ce qui ſe fait en deux manieres, ou bien en y appliquant le poiſon à chaque fois qu'on s'en veut ſervir, ou bien en

mêlant le poiſon dans la trempe où l'on met le fer, afin que la ſubſtance en ſoit pénetrée, & de ces derniers on en trouve, à ce qu'on dit, dont la lame coûte juſqu'à mille écus. Il eſt vray qu'ils ſont un tems conſiderable à faire ces ſortes d'ouvrages. Ils obſervent certains momens ſuperſtitieux pour la trempe: ils frappent un nombre déterminé de coups à certains jours du mois pour le forger: ils interrompent leur travail des ſemaines entieres, & ils paſſent quelques fois ainſi à diverſes repriſes toute une année à faire ce chef d'œuvre de leur art diabolique. Les faiſeurs de Taliſmans gardent moins de cérémonie dans la fabrique de leurs figures. Ce poiſon eſt ſi ſubtil en Eſté, qu'il ſuffit que le crit faſſe une legére égratigneure, & tire une goute de ſang, pour être en peu de tems porté juſqu'au cœur. Le ſeul remede, à ce que tout le monde dit, eſt de manger au plus vîte de ſes propres excremens, au reſte un brave Malaïe & ſon crit ſont inſéparables. Le rendre eſt parmi eux un inſigne affront: le tirer & ne tuer perſonne eſt une marque de lâcheté. Ces deux maximes ont encore plus de cours chez les Macaſſars, que chez les autres. Quand ils ont une fois pris leur *Opium*, qui les rend à demi furieux, ils ſe jettent à travers des piques & des épées ſans crainte de la mort, en criant *Moca*, *Moca*, & manquent rarement leur homme. Reprenons la ſuite de nôtre narration.

Le Capitaine avec ſon eſcorte mit pied à terre, pour venir à la Citadelle, aprés avoir pris congé du reſte de ſes camarades, & leur avoir declaré que ſi on luy demandoit le crit, il feroit amoque: à quoy ils répondirent tous qu'en ce cas ils ſuivroient ſon exemple, & mourroient pour le venger. Auſſi-tôt qu'il fut entré, on le conduiſit dans une eſpece de Salle bâtie ſur un des baſtions de la place, où l'on commença par luy ordonner de faire venir ſes gens, pour être comptez. Le deſſein du Chevalier de Fourbin étoit de les faire entrer dans le dehors de la Citadelle, & les faiſant ſuivre en queuë par une compagnie de ſoldats commandez pour cela, les enveloper de toutes parts, & les obliger ainſi de rendre les armes. Le Capitaine répondit froidement qu'il avoit cinquante hommes, & qu'on pouvoit ſans tant de façons s'en fier à ſa parole: mais comme on inſiſta ſur ce point, & comme il ſe vit dans la neceſſité d'obeir, il en fallut paſſer par là. Il détacha deux de ſes gens, pour aller avertir les autres.

Le Chevalier de Fourbin prit ce moment pour faire avancer un gros de Piquiers, & de Mouſquetaires, qui ſe rendirent maîtres de l'entrée de la ſalle qui étoit toute ouverte à ce deſſein. Alors le Macaſſar reconnut, mais trop tard, le peril où il s'étoit engagé. Il parut réveur, & en action d'un

homme qui roule quelque grand dessein dans sa tête. La sueur luy tomboit à grosses gouttes du visage. Cependant le Chevalier de Fourbin envoya un Officier luy demander le crit de la part du Roy. Le Capitaine ne luy répondit qu'en le luy enfonçant dans l'estomach, & le renversant mort à ses pieds. Le coup fut si violent, qu'il luy coupa trois côtes. Deux des gens du Capitaine Siamois se mirent en devoir de se saisir du Macassar: mais deux coups de crit délivrerent celuy-ci de ses deux ennemis l'un aprés l'autre, & aprés avoir étendu un quatriéme sur le carreau, il vint en furieux se jetter au travers des piques: mais comme il étoit impossible de les enfonçer, aprés en avoir essuyé quelques coups; il sauta avec trois des siens par une fenêtre de la sale, & se jetta dans une embrazure du bastion, pour se précipiter du haut en bas. Comme le saut néanmoins leur parut violent, il fallut quelques mousquetades pour les déterminer à prendre ce parti. On leur fit une seconde décharge en tombant. Il ẏ en eut qui eurent encore assez de force pour se relever, & pour courir à pas chancelans sur des soldats qui étoient postez prés de là, mais il fut facile de les achever.

Le sieur de Beauregard Capitaine François voyant que le Capitaine Macassar, quoyque percé de plusieurs bales, avoit encore un reste de vie, défendit à son Sergent de le tüer, & s'approchant

de luy, il se mit en devoir de luy ôter son crit. Il prit le fourreau au lieu de la poignée, ce que cet homme presque mort ayant senti, il eut encore assez de force pour le tirer, & luy en fendre le ventre. Car il faut avoüer que les blessures de ce poignard sont horribles, ils donnent en frapant un certain tour de bras, qui fait une ouverture aussi grande que les plus larges pertuisanes pouroient faire.

M. le Chevalier de Fourbin jugeant par la resolution de ceux-cy de ce que les autres pouroient faire, fut obligé de prendre des mesures bien differentes de celles qu'il avoit prises. Il fit sortir sa garnison, qui pouvoit faire trois ou quatre cent hommes, qu'il rangea en bataille hors de la place; & les posta de telle sorte, que les Macassars en devoient être investis. Pendant ce tems-là les Macassars, qui avoient mis pied à terre, se doutant de ce qui étoit arrivé par les mousquetades qu'ils avoient entenduës, redemandoient leur Capitaine. Le Chevalier de Fourbin les payoit de belles parolles pour gagner tems, & pour se mettre en état de les prendre, ou de les tüer. Eux de leur côté se mettoient en devoir de vendre bien cher leur vie. Ils entortilloient les pieces de toile dont ils se couvrent les épaules au tour de leurs bras pour leur servir de bouclier. Tout paroissoit le mieux disposé du monde, lorsqu'un Capitaine Anglois quitta son poste, & s'avança

avec quelques ſoldats, envoyant dire au Chevalier de Fourbin qu'il alloit luy amener pieds & poings liez toute cette canaille, il laiſſa par malheur un petit foſſé derriere luy. Les Macaſſars jugeant cette conjoncture favorable pour donner, partent de la main, & aprés avoir eſſuyé une décharge, & quelques coups de piques qui en tüerent quelques-uns, le mirent en pieces à coups de crit avec ſes gens On en trouva qui en avoient reçus plus de douze. Le reſte de la garniſon fut ſi fort épouvanté de cette premiere charge des Macaſſars, que ſans en attendre une ſeconde, chacun ſongea à ſe ſauver, & l'on vit place nette en un moment. Le Chevalier de Fourbin eut beau crier, il fut impoſſible de les rallier : il fut obligé luy-même de ſe retirer, & courut grand riſque de ſa perſonne.

S'ils euſſent ſçû profiter de leur avantage, ils pouvoient ſe rendre maîtres de la forteresſe dans l'épouvante où l'on étoit : mais on peut dire que ſi ces gens là ont un courage de lion, ils en ont auſſi la brutalité. Ils ne firent point de raiſonnement, ils ſe contenterent de tuer tout ce qui ſe preſentoit devant eux, ſans diſcernement d'âge, ni de ſexe, & allerent chercher un azile dans les bois, où les ſangſuës, les moucherons, la faim, & cent autres miſeres ne les pûrent tant affoiblir durant l'eſpace de douze ou treize jours, qu'il ne leur reſtât encore aſſez de vigueur pour mourir

les

Ces nouvelles paroiſſoient d'autant plus croyables à quelques-uns, qu'il étoit arrivé à Siam une revolte des Macaſſars contre cet Etat qui avoit fait beaucoup de bruit, & qui eût eû ſans doute des ſuites fort funeſtes, ſi le Roy de Siam & ſon premier Miniſtre n'y euſſent apporté un prompt remede. On nous parloit avec tant d'aſſûrance de toutes ces choſes, & on nous en faiſoit un ſi grand détail, qu'il étoit difficile de n'en pas croire beaucoup. J'étois pourtant bien perſuadé que ce n'étoit que des fauſſetez : mais il m'étoit aſſez difficile d'en déſabuſer certaines gens. Pour le faire plus efficacement, je voulus parler aux Mandarins qu'on nous avoit citez, qui bien loin de confirmer ce qu'on diſoit à Batavie, me dirent des choſes toutes contraires, m'aſſûrant que Monſieur Conſtance étoit mieux que jamais dans l'eſprit du Roy, & que pour preuve de cela, ce Prince luy avoit envoyé un paraſſol, & une chaize d'argent qui eſt la derniere faveur dont ce Monarque a coûtume d'honorer ceux qu'il aime. Ces mêmes Mandarins m'ajoûterent qu'on leur avoit écrit par un Vaiſſeau arrivé depuis peu de Siam, qu'on en avoit chaſſé tous les Macaſſars, mais qu'on ne leur en mandoit point la raiſon, ny de quelle maniere cela s'étoit fait. Je crois que puiſque j'ay fait icy mention de cette grande affaire, je dois apprendre au Lecteur comment elle s'eſt paſſée. En voici le recit tout au long, tel qu'il a

écrit par un Ingenieur François, nommé M. de la Mare, qui étoit sur les lieux, où il fit fort bien son devoir. On y a ajoûté quelques circonstances, qu'on a apprises de ceux qui étoient sur les lieux.

Pour bien entendre, dit il, tout ce je vais raconter de la revolte des Macassars, il faut sçavoir qu'il y a quelques années que les Hollandois ayant vaincu le Roy de Macassar, Royaume situé dans l'Isle Celebes, l'une des Moluques, ce Prince dont nous parlons, l'un des fils de ce Roy, suivi de plusieurs autres de sa nation, se sauva des mains de ses ennemis, & vint demander azile au Roy de Siam, sa Majesté le luy accorda le plus genereusement du monde ; luy assignant un lieu à deux portées de canon de la Ville de Siam, pour y bâtir des maisons pour luy, & pour ceux qui l'avoient suivi ; & ce lieu a été depuis nommé le Camp des Macassars, selon les manieres de parler de ce Pays. Ce Camp est situé partie sur le bord de la grande riviere nommée le Menam, & partie sur le bord d'une petite riviere nommée le Cachon, qui se décharge dans la grande en cet endroit. On leur avoit particulierement designé ce lieu-là à cause de la proximiré du camp des Malaies, qui sont de même Religion qu'eux, c'est-à dire Mahometans, qui y ont quelques Mosquées déja bâties, & cela afin de ne rien oublier pour leur donner toutes sortes de douceurs, & de consolation dans le malheur qui

leur étoit arrivé : mais ce Prince oublia bientôt ce qu'il devoit à son bienfacteur.

Il fit il y a cinq ans une conspiration contre le Roy de Siam, pour luy ôter la vie, & pour mettre sur le Trône le frere puîné de ce même Roy. La trame en fut heureusement découverte, le Monarque genereux pardonna non seulement à son frere, mais même au Prince de Macassar, & à tous ses complices. Cet excés de generosité auroit dû produire un regret éternel dans l'ame de cet homme ingrat : mais bien loin de se repentir de son crime, il se porta encore il y a quatre mois à une nouvelle conspiration, à la sollicitation des Princes de Champa refugiez en cette Cour comme luy, qui avoient resolu de couronner le plus jeune des freres de sa Majesté, & de luy proposer ensuite le turban, ou la mort. Ils avoient, dit-on, resolu que quand même il auroit embrassé la loy Mahometane, ils ne le laisseroient que quelque tems sur le Trône, & qu'ensuite ils l'obligeroient d'en descendre, pour y placer l'un d'entre eux à la pluralité des voix. Ils devoient aussi proposer à tous les Chrêtiens Gentils, & Payens qui sont dans ce Royaume, de se faire de leur Religion, ou de mourir. Il est encore bon de sçavoir que ces Princes de Champa sont trois freres fils du feu Roy de Champa qui se sauverent icy à l'avenement de leur Frere aîné à la Couronne, de crainte d'en recevoir quelque mauvais

traitement. De ces trois freres, il y en a un auprés du Roy de Siam, qui eſt Officier de ſa Maiſon, & qui n'étoit point de la faction, & les deux autres vivoient en perſonnes privées. Ce fut le plus jeune qui commença la conſpiration, dont voicy le recit.

Le jeune Prince de Champa aprés avoir reſolu de détrôner le Roy de Siam, s'aboucha avec un Capitaine Malaie auſſi natif de Champa, homme de courage, de tête, & de lettres, & luy propoſa ſon deſſein. Ce Capitaine entra dans ſon parti, & ce fut luy avec un de leurs Prêtres qui conduiſit toute l'affaire. Voici comme il s'y prit. Il publia dans le camp des Malaies, & dans celuy des Macaſſars, qu'il avoit vû paroître dans le Ciel un ſigne qui les menaçoit d'un tres-grand mal, ou leur promettoit un tres-grand bien: Qu'il avoit déja vû ce ſigne pluſieurs fois: Que toutes les fois qu'il l'avoit vû, il étoit arrivé des choſes tout extraordinaires à ceux de leur Religion: Qu'ainſi il falloit prier le Prophéte que ce préſage tournât à leur bien, & cependant ſe tenir ſur leurs gardes. Aprés avoir ainſi inſinué la terreur dans les eſprits ſans leur rien déclarer de ſes deſſeins, il les prit tous en particulier les uns aprés les autres, & leur découvrit peu à peu ſon entrepriſe à meſure qu'il voyoit qu'ils y donnoient, de ſorte qu'à la reſerve de trois cent Malaies, il les fit tous entrer dans ce parti en trois mois de tems, aidé

ſeulement d'un de leurs Prêtres, comme nous avons déja dit.

Aprés qu'il eut mis les affaires en cet état, il fit aſſembler les trois Chefs pour convenir de ce qu'ils feroient à l'égard de ces trois cent Malaies qu'il avoit trouvé fort éloignez de ſes ſentimens. Ils reſolurent que quand ils ſeroient prêts à donner, ils les feroient venir au lieu de l'aſſemblée ſans leur rien dire de ce qu'on voudroit faire, & que là on leur déclareroit la choſe, ſe flatant qu'ils n'heſiteroient point à ſouſcrire à leurs volontez lorſqu'ils verroient tous leurs compatriotes qui y auroient déja ſouſcrit. Ils reſolurent auſſi d'aller d'abord délivrer tous les priſonniers & tous les galeriens qui ſont dans la ville, & de les faire entrer dans leur parti, ce qu'ils s'aſſûroient que les uns & les autres ne manqueroient pas de faire avec bien de la joye. Ils convinrent auſſi de piller le Palais afin de donner courage à leurs gens. Ils reſolurent encore que le jour de l'execution ſeroit le quinziéme d'Août ſur les onze heures du ſoir, de ſorte que les deux Princes de Champa voyant ce tems s'approcher, écrivirent une lettre à leur frere qui étoit à Louvo auprés du Roy par laquelle ils luy donnoient avis de leur deſſein, & l'avertiſſoient de ſe ſauver au plus vîte. Ils ordonnerent à l'homme qui portoit la lettre, de ne la luy rendre que ce même jour à huit heures du ſoir, afin que s'il vouloit entrer dans l'entrepriſe,

il eut le tems de se sauver des mains du Roy. Le porteur qui étoit aussi Malaie, & de la conspiration, donna à ce Prince cette Lettre dans le tems, & de la maniére qui luy avoit été prescrite, & aussi-tôt qu'il la luy eut donnée, se retira, & s'enfuit.

Cette fuite subite fit soupçonner au Prince quelque chose d'extraordinaire, il fut assez prudent, pour ne point ouvrir la lettre. Il la porta au Seigneur Constance, qui la fit ouvrir & interpreter par un Mandarin Malaye. Aussi-tôt que l'on eut achevé de la lire, ce Ministre courut avertir le Roy de ce qui se passoit dans la Capitale, lequel sans se troubler donna sur le champ tous les ordres necessaires, pour rompre les desseins des factieux. Il fit un détachement de trois mille hommes de sa garde, pour aller secourir le Palais de Siam. Il envoya le Chevalier Fourbin à Bankoc, de crainte que les conjurez ne s'en saisissent. Il fit distribuer le reste de ses Gardes, qui étoient au nombre de cinq mille hommes dans son Palais, & aux environs, il fit mettre d'autres troupes sur les avenuës aux portes & sur les rempars de la Ville; enfin il n'omit rien de tout ce qu'un habile homme peut faire, pour mettre son Etat en seureté.

Cependant l'heure marquée par les conjurez étant venuë, tout le monde s'y trouva. Ce fut sur une langue de terre, qui separe les deux ri-

vieres vis à vis le Camp des Macassars, les trois cent fidelles Malaïes s'y étant aussi trouvez en armes par ordre du Prince Macassar, sans sçavoir ce qu'on vouloit d'eux, jugeant bien néanmoins en voyant tant de monde assemblé qu'il s'y agissoit de quelque trahison. Ils s'adresserent au Prince qui les avoit fait venir, & luy demanderent où il les vouloit mener. Il fit quelque difficulté de le leur dire : mais se voyant pressé, il leur declara la chose : ils dîrent tous tous à ce Prince d'une commune voix qu'ils detestoient cette action, qu'ils n'y vouloient point aller, & qu'ils aimoient mieux mourir que de trahir le Roy de Siam, qui les avoit si bien reçûs dans ses Etats, & leur avoit fait tant de biens, depuis qu'ils y étoient. Ces raisons firent rentrer en eux-mêmes d'autres Malaïes, qui avoient déjà senti quelque remord de leur action, ce qui les fit resoudre à declarer aussi qu'ils n'y vouloient point aller. Aprés quoy chacun d'eux commença à prendre la fuite, & s'échaper par où il pût. Le Prêtre Mahometan, dont nous avons parlé, jugea bien par cette action que quelques-uns de ces gens-là iroient declarer la conjuration, & qu'ainsi le coup étoit manqué. Il se resolut donc d'aller luy-même découvrir la chose au Gouverneur de la Ville, afin d'obtenir sa grace, ce qu'il executa à l'instant.

Aussi-tôt que le Gouverneur eut reçû cet avis,

il arrêta le Prêtre Prisonnier : il fit assembler le peu de monde qu'il avoit dans le Palais, tantôt en un endroit, tantôt en un autre; afin de faire connoître aux ennemis que leur trahison étoit découverte, & qu'il y avoit dans le Palais des troupes suffisantes pour le défendre. En effet cette grande rumeur fit croire aux espions, qu'il y avoit un grand nombre de soldats. Ils en donnerent incontinent avis aux trois Princes, qui nonobstant la desertion d'une partie de leurs gens, étoient prests à marcher avec le reste pour l'execution de leur entreprise. Cette nouvelle les allarma si fort, qu'ils rentrerent chacun chez eux, pour songer aux moyens de se tirer de ce mauvais pas. Ils furent encore plus déconcertez le lendemain matin, quand ils apprirent qu'il étoit arrivé trois mille Gardes du Roy dans le Palais, & que tous les habitans de la Ville étoient sous les armes campez sur les remparts.

Sur ces entrefaites le Roy ayant eu avis que les ennemis n'entreprenoient plus rien, & qu'ils s'étoient retirez chez eux, envoya le Seigneur Constance à Siam, pour tâcher de les ramener par la douceur, & de découvrir toute la suite, & toutes les circonstances de la conspiration. Le Ministre réussit parfaitement bien dans son voyage. Il obligea le Capitaine qui avoit tout tramé, de se rendre à luy par l'esperance qu'il luy don-

na

les armes à la main, & pour tuer encore cinq ou ſix hommes de ceux qui venoient pour les exterminer. Un jeune Macaſſar de dix à douze ans, qui étoit retranché dans un Temple d'Idoles avec quelques-uns de ſes camarades, fit deux ſorties le crit à la main, & en tua deux pour ſa part. On en prit quelques-uns en vie, que leurs bleſſures avoient mis hors de combat, un deſquels expirant, diſoit : *Helas ! je n'en ay tué que deux, qu'on m'en laiſſe encore tuer ſept, & je mourray content.* D'autres prioient qu'on les dépêchât au plûtôt pour aller retrouver leurs compagnons, auſquels ils ne vouloient pas ſurvivre. Mais Dieu, qui des plus grands maux tire les plus grands biens, en avoit choiſi trois de cette malheureuſe troupe pour le Ciel. Ils ſe firent Chrêtiens, & furent baptiſez par ceux de Meſſieurs les Miſſionnaires qui ſe trouverent pour lors à Bancok. Deux ſur tout parurent être convertis de bonne foy, en quoy certes on ne peut aſſez admirer la profondeur des jugemens de Dieu, qui fait ainſi tout cooperer au ſalut de ſes Elûs. Un quatriéme au contraire preſſé de renoncer au Mahometiſme, demanda bruſquement : *Me pardonnera-t-on, ſi je me fais Chrêtien*, & ſur ce qu'on luy répondit, que non, mais que cela même étoit une raiſon pour luy de penſer à s'aſſûrer l'autre vie, puiſqu'il ſe voyoit dans la neceſſité de perdre celle-cy. *Que m'importe*, dit-il, avec une impieté ſans pareille, *que je ſois*

avec Dieu, ou avec le Diable, si je dois une fois mourir, & là fut verifié cette parole de l'Ecriture: *L'un sera pris ; & l'autre laissé.* Nous marquons toutes ces particularitez pour faire connoître le genie de cette nation qui sans doute a un grand fonds de bravoure naturelle ; & si les coûtumes barbares dans lesquelles ils sont élevez, & le défaut de discipline ne faisoit pas dégenerer ce courage en une ferocité brutale, elle pouroit tenir lieu parmi les plus vaillantes nations du monde.

Pendant que cette execution se faisoit à Bancok, le Roy tentoit toutes sortes de moyens pour n'être pas obligé à en faire une semblable à Siam. Nous sommes témoins qu'il n'omit rien pour faire rentrer le malheureux Prince de Macassar dans son devoir, & pour ne se voir point obligé de verser un sang Royal : mais il semble que ce Prince avoit conjuré contre luy même. L'exemple tout recent du pardon que les autres avoient obtenu, luy devoit faire esperer le même traitement pour luy & pour les siens, s'il vouloit comme eux s'abandonner à la clemence du Roy, & d'un autre côté la justice qu'on venoit de faire à Bancok de cinquante de sa Nation, luy devoit bien dessiller les yeux, pour luy montrer sa perte inévitable & celle de tous les Macassars : néanmoins ce Prince aveuglé de son malheur ne voulut jamais se soûmettre à aller

luy-même demander pardon au Roy, quelque sollicitation que ce Monarque luy en fist faire par le Mandarin de son quartier nommé Okpra-Chula, qui est un Mandarin qui a toûjours accompagné M. l'Ambassadeur de France pendant son sejour dans ce Royaume. Cet Okpra-Chula ayant envoyé dire à ce Prince qu'il vouloit luy parler, il luy fit réponse qu'il n'osoit pas entrer dans la Ville à cause des troubles qui y étoient, mais qu'il prioit l'Okpra de vouloir sortir de la Ville, & qu'il iroit luy parler. L'Okpra sortit par l'ordre du Ministre, & s'en alla dans une maison qui est à luy proche du Camp Macassar, & là le Prince le vint trouver.

D'abord l'Okpra luy fit des reproches de sa trahison. Il répondit qu'il étoit vray qu'il étoit extremement coupable, mais qu'il le prioit d'interceder pour luy auprés du Roy. Le Mandarin luy dit qu'il falloit qu'il allât luy-même demander remission de son crime: Que sa Majesté ne vouloit point sa perte, mais seulement son repentir & son obeïssance, & qu'enfin il devoit tout esperer des bontez de son Roy. Le Prince répondit qu'il ne pouvoit pas s'y resoudre, & ensuite se retira. Okpra-Chula fit son rapport au Ministre, & le Ministre le fit au Roy. Cette desobéïssance anima encore sa Majesté Siamoise, qui pourtant ne voulant pas exterminer un Prince & tout un peuple sans y être forcé par toute sorte de rai-

ſons, donna ordre encore à Okpra-Chula de tâcher de le ramener par la douceur. Okpra-Chula l'envoya chercher une ſeconde fois, pour luy faire connoître les bontez que ſon Roy avoit encore pour luy, mais ce Prince luy fit dire qu'il étoit malade, & qu'il ne pouvoit y aller. Ce Mandarin luy envoya des Medecins, qui luy rapporterent qu'il n'étoit point malade, & qu'il n'avoit pas même la moindre incommodité. Okprachula le fit ſçavoir au Roy, qui reſolut enfin de perdre cet opiniâtre, ou de le faire obéïr. Pour cet effet il détacha cinq mille quatre cent hommes de ſa garde, afin que par ce nombre il fût épouvanté, & que la peur luy fiſt faire ce que la douceur n'avoit pû obtenir. Sa Majeſté Siamoiſe donna ce commandement à ſon premier Miniſtre comme au plus digne de tous ſes Sujets, & le plus capable d'executer ſes volontez.

On diſpoſa toutes choſes pour cette execution, & le jour étant arrêté, qui fut le vingt-quatriéme Septembre au matin, le Seigneur Conſtance s'embarqua le ſoir de devant dans un balon, où il fit entrer avec luy le ſieur Yjoudal Capitaine d'un Vaiſſeau du Roy d'Angleterre qui étoit à la barre de Siam, pluſieurs Anglois qui ſont au ſervice du Roy de Siam, un Miſſionnaire, & un autre particulier. Il alla prendre en paſſant toutes les troupes qui l'attendoient dans d'autres balons, & de petites galeres auprés d'un fer à cheval de la Ville de Siam, qui regarde le Camp Maçaſſar. Il les fit paſſer tous en revûë, &

ensuite leur ordonna à chacun un poste, puis il envoya tous les Anglois, hormis le sieur Yjoudal, à bord de deux Vaisseaux du Roy armez en guerre, qui étoient à une demi lieuë au dessous du Camp Macassar, & demeura jusqu'à une heure aprés minuit pour visiter tous les postes, aprés quoy nous allâmes aussi à bord desdits Vaisseaux sur les quatre heures. Nous en partîmes pour l'execution, qui devoit commencer à quatre heures & demie par un signal, qui se devoit faire de l'autre côté de l'eau.

Le Seigneur Constance visita encore tous les postes en remontant, & donna ses ordres par tout. L'ordre de l'attaque étoit que Oklouang Mahamontri Capitaine général des Gardes du Roy, qui avoit quinze cent hommes pour son détachement, devoit les enfermer par derriere leur camp, faisant une haye forte de tout son monde depuis le bord de la grande riviere jusqu'à un ruisseau large d'environ cinq toises, qui étoit immediatement au bout du Camp. Vers le haut, il y avoit une mare d'eau derriere le Camp, qui prenoit depuis la grande riviere jusqu'à deux toises du ruisseau, de sorte que les Macassars ne les pouvoient combattre, que par cet espace de deux toises, qui faisoit une maniére de chaussée : mais il avoit ordre de faire une barricade de pieux en cet endroit. Okprachula se devoit poster de l'autre côté du ruisseau, & le border avec mille hommes, & dans les deux rivieres, il y avoit

vingt-deux petites galeres, & soixante balons tous pleins de monde pour les escarmoucher, & mille hommes sur la langue de terre vis-à-vis leur camp.

Le signal étant donné à quatre heures & demie du matin, comme on l'avoit commandé, Oklouang Mahamontri partit brusquement suivi de quatorze de ses Esclaves, sans donner ordre à ses Troupes de le suivre, ni de prendre le poste qu'on luy avoit ordonné. Il marcha sans sçavoir s'il étoit suivi, & s'en alla droit à la chaussée le long de laquelle il poussa jusqu'aux maisons des Macassars où il s'arrêta, appellant doucement Okprachula. Un des Macassars que l'obscurité empêchoit de le voir, luy répondit en Siamois : Que voulez-vous. Ce Mandarin croyant que ce fût effectivement Okpra-Chula, s'avança vers luy, en luy demandant : Où estes-vous ? icy, dit le Macassar, & en même tems il sortit de l'embuscade suivi de vingt-cinq ou trente autres. Ils tüerent ce Mandarin & sept de ses Esclaves, les autres se sauverent à la faveur de l'obscurité. Aprés qu'ils eurent fait cet expedition une partie des Macassars passa de l'autre côté du ruisseau avant que Okpra-Chula s'en fût emparé.

A cinq heures & demie, le sieur Cotse Anglois & Capitaine de Vaisseau du Roy de Siam les attaqua du côté de la grande riviere à l'extremité de la pointe de leur camp. Il fit jetter plusieurs bales à feu pour brûler leurs maisons, fit faire feu continuel de mousqueterie, & les contraignit de se retirer vers le haut

de leur camp. Ce que ce Capitaine ayant apperçû, il mît pied à terre, ſuivi de dix ou douze Anglois, & d'un Officier François, & s'avança vers le Sieur Cotſe & l'Officier François, leſquels voyant accourir les autres Macaſſars, & ſe voyant abandonnez de leurs gens, ſe débaraſſerent, & ſe jetterent dans la Riviére. Le Sieur Cotſe y reçût un coup à la téte, & y mourut, & l'Officier François ſe ſauva à la nage.

Aprés ce coup tous les Macaſſars abandonnerent leur Camp, qui étoit déjà à demi brulé, & gagnerent vers le haut de la petite Riviére, à deſſein de paſſer vers le Camp Portugais, pour exercer leur rage ſur les Chretiens. Ce fut dans ce tems-là que Monſieur Veret chef du Comptoir de la Royale Compagnie de France dans ce Royaume arriva avec une Chaloupe & un balon, où étoient tous les François qui ſont dans cette Ville, qui étoient environ au nombre de vingt. Monſieur Conſtance ſe doutant bien de l'entrepriſe que ces Macaſſars alloient faire ſur les Chretiens, & étant dans un Balon plus leger que les autres, s'avança avec grande diligence du côté des ennemis, ſuivi du Balon de Monſieur Veret & de douze ou quinze autres Balons Siamois, pour les empécher de rien entreprendre, & de paſſer la Riviere à une demi lieuë au deſſus du Camp. Ayant apperçu les

ennemis, il commanda aux Siamois de mettre pied à terre pour les charger.

Cependant comme il étoit de la derniere conséquence de les combattre au plûtôt, pour rompre l'entreprise qu'ils vouloient faire, ce Ministre mit pied à terre, & alla droit à eux, suivi de huit François, de deux Anglois, de deux Mandarins Siamois, & d'un Soldat Japonnois. La Chaloupe n'étoit pas encore arrivée, parce qu'elle ne pouvoit suivre les Balons.

Il y avoit en cet endroit un grand espace vuide & à côté de cet espace il y avoit des Bamboux, qui sont une espéce de grands roseaux creux hauts de vingt-cinq ou trente pieds & gros comme la jambe, & des maisons faites de ces Bamboux à la mode du pays entremêlées les unes auec les autres, & à deux cent cinquante pas du bord de l'eau. Il y avoit aussi une haye fort épaisse de ces mêmes Bamboux, qui étoit percée par deux endroits, pour aller dans la plaine où étoient les ennemis.

Lorsque les Siamois eurent passé cette haye, & qu'ils furent dans la plaine, ils commencerent à faire feu sur les ennemis : deux Macassars moururent, aprés avoir tué un Siamois, & les autres se retirerent derriere des Bamboux. Dans cette retraite comme une femme embarrassoit son mary, elle en fut tuée d'un coup de crit. En se retirant ainsi, ils se partagerent à droit & à gauche,

che, pour venir ensuite enveloper les Siamois, & pour s'animer davantage, ils prîrent leur *Opium*, qui est une espece de gomme brune, qui les rend dans le même instant comme enragez, & leur ôte toute autre pensée, & tout autre desir que de tuer & d'être tuez, & c'est ce qu'ils appellent faire Amoque dans leur langage. Aussi-tôt qu'ils eurent pris leur breuvage, ils se jetterent tête baissée sur les Siamois.

Le Ministre se préparoit pour les combattre, quoy qu'ils fussent plus de soixante, quand on en vit tout d'un coup trente ou quarante autres qui coupoient des deux côtez, pour prendre en queuë les Siamois. Ce mouvement nous obligea de faire une retraite fort précipitée, & à nous jetter dans l'eau, pour regagner les Balons, qui poussoient déja au large. De douze personnes de la suite de Monsieur Constance descendus à terre, il y en eut cinq de tuez, sçavoir le Sieur Yjoudal Capitaine de Vaisseau du Roy d'Angleterre, percé de cinq coups, & mort sur la place: le Sieur de Roüan Marchand François blessé au côté & au visage, & mort dans l'eau en se rembarquant, le Sieur Milon Commis François blessé aux reins, aussi mort dans l'eau: deux autres François, l'un Trompette du Roy de Siam, & l'autre Maréchal percez de dix ou douze coups chacun, & morts sur la place. Cet échec n'étonna point le Ministre; il mit une seconde fois

pied à terre, suivi de plusieurs François, tant du Balon que de la Chaloupe, qui venoit d'arriver, & de plusieurs Anglois qui y étoient accourus. Il y eut plusieurs Macassars de tuez dans cette seconde descente, & quoy qu'ils resistassent encore avec opiniâtreté, ils ne nous tuerent & ne nous blesserent pas même personne.

Le Ministre voyant qu'il n'y avoit point de moyen de vaincre ces gens-là qu'avec une force majeure, détacha quatre cens hommes commandez par Okpra Jumbarat, pour aller au dessus de ce lieu-là les combattre, s'ils vouloient passer, & en même tems descendit auprés du ruisseau, prît trois mille hommes avec luy, entra dans la plaine inondée par cet endroit, & marcha vers les ennemis, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture: tous les François & les Anglois l'accompagnerent. Quand nous fûmes dans la plaine, nous apperçûmes de loin les ennemis, qui donnoient en desesperez sur les quatre cens hommes que l'on avoit détachez vers le haut, lesquels soûtinrent vigoureusement cette furie, & les contraignirent de se retirer à l'abry des maisons & des Bamboux, qui bordent cette petite riviere. Aussi-tôt Monsieur Constance fit un détachement de huit cens hommes de mousqueterie, pour aller escarmoucher au travers des maisons & des Bamboux, en poussant toûjours vers le haut de la Riviere. Ces Mousquetaires

firent un feu continuel, & ne lâcherent jamais pied, quelque effort que ces furieux fissent contr'eux. Ainsi les Siamois, qui avoient si mal fait leur devoir au commencement, firent des merveilles dans la suite. Quelque tems aprés ce Ministre fit avancer en Croissant les deux mille deux cens hommes, qui étoient demeurez avec luy dans la plaine pour se joindre aux quatre cens hommes d'en haut. Ils s'avancerent jusqu'aux hayes de Bamboux, portant devant eux des petites clayes fort claires, qu'ils appuyoient avec des pieux à mesure qu'ils marchoient vers l'ennemi : ce qui est bon pour arrêter la course de ces furieux, quand ils font amoque.

Monsieur Constance avoit aussi fait avancer tout le reste des Balons armez pour côtoyer toûjours les ennemis, afin de les empêcher de passer à la nage de l'autre côté de la petite Riviére : de sorte que se voyant attaquez de tous côtez, ils commencerent à prendre l'épouvente, & à se separer, pour tâcher de se sauver le mieux qu'ils pourroient. La plûpart se retirerent en desordre dans les maisons, deux dans l'une, trois dans l'autre : quelques-uns se cacherent dans les Bamboux, & vingt-deux se retirerent dans une mosquée. On fit mettre le feu aux maisons où l'on croyoit qu'il y en avoit de cachez : la plûpart attendoient que la maison fût à demy brûlée pour sortir, & ensuite sortoient faisant

amoque, c'eſt à dire ſe jettant dans le plus épais des troupes, la lance ou le ſabre à la main, & ſe battant toûjours juſqu'à ce qu'ils tombaſſent morts. Il n'y en eut pas un de ceux qui s'étoient retirez dans les maiſons & dans les Bamboux, qui ne mourût de cette maniére. Le Prince même qui s'étoit caché derriere une maiſon, & qui étoit bleſſé d'un coup de mouſquet à l'épaule gauche, voyant que l'on l'appercevoit, ſortit la lance à la main, & courut droit à Monſieur Conſtance, lequel luy preſenta auſſi ſa lance; ce que le Prince voyant, s'arrêta, & fit ſemblant de luy vouloir darder la ſienne, & en même tems il la jetta ſur un Capitaine Anglois, qui étoit un peu ſur la gauche. Un François qui étoit auprés de Monſieur Conſtance luy tira un coup de mouſqueton, & le tua. Enfin tous les Macaſſars furent tuez ou pris. Les vingt-deux, qui s'étoient retirez dans la moſquée, ſe rendirent ſans combattre. Il y en eut trente trois autres de pris, qui étoient tous percez de coups. Un des fils du Prince âgé de douze ans ou environ ſe vint rendre de luy-même, On luy fit voir le corps de ſon Pére qu'il reconnût, il dît qu'il étoit cauſe de la perte de ſa nation, mais qu'il étoit pourtant bien fâché de le voir en cet état, blâmant fort ceux qui l'avoient tué. Monſieur Conſtance ordonna à un Chretien de Conſtantinople, qui eſt au ſervice du Roy de Siam, de s'en charger, on

l'a envoyé depuis en France avec un de ses freres.

On ne trouva que les corps de quarante-deux morts : les autres étoient peris dans la Riviére. La plûpart avoient des corcelets de plaques de fer appliquées les unes sur les autres par les extrémitez, & comme par degrez, ce qui leur donnoit une fort grande facilité pour se remuer dedans : aucun d'eux n'avoit d'armes à feu, aussi ne s'en sçavent-ils pas bien servir. Ce qui les rend si redoutables dans tout l'Orient, c'est cette fureur que l'*Opium* leur inspire en un instant, qui les rend fort legers & insensibles aux coups, & de plus cette adresse merveilleuse qu'ils ont à jetter les lances & les zagayes, comme aussi à se servir du sabre & du crit. Cette derniere arme est la plus dangereuse de toutes celles dont ils se servent. La plûpart de ces crits sont d'un acier empoisonné, de sorte qu'il n'y a point de remede, lorsque l'on en est blessé, outre qu'ils donnent de si grands coups avec ces armes, qu'ils ouvrent un homme en deux, & n'en frappent presque jamais, qu'ils ne tuent sur la place. Il y en avoit aussi qui avoient de longues sarbacanes, avec lesquelles ils souffloient des arêtes de poisson empoisonnées, fichées dans de petits morceaux de bois. Quelques Siamois en furent blessez, & moururent trois heures aprés. On trouva plusieurs billets & caractéres sur

ceux qui étoient morts, cela contribuoit peut-être encore à les rendre plus hardis.

Il n'y eut que dix Siamois de tüez en toute cette expedition, & de blessez que ceux que les arêtes jettées par les sarbacanes fraperent, & qui moururent peu de tems aprés, comme je viens de dire ; de sorte que les Siamois ne perdirent que dix-sept hommes dans l'action, en comptant les sept Europeans. Ce combat dura depuis quatre heures & demie du matin jusqu'à quatre heures du soir. Tous les Mandarins firent parfaitement bien leur devoir, allant par tout le sabre à la main dans les endroits les plus perilleux, & faisant executer avec une promptitude merveilleuse tous les ordres du Ministre. Enfin tout étant achevé, Monsieur Constance donna ordre que l'on coupât toutes les têtes de ceux qui étoient mort, & que l'on les exposât dans leur camp. Il partit ensuite de là pour aller rendre compte au Roy de ce qui s'étoit passé. Sa Majesté luy témoigna être entierement satisfaite de sa conduite, luy faisant néanmoins une douce reprimande de s'être tant exposé au peril, & luy donnant ordre de remercier de sa part les François & les Anglois, qui l'avoient partagé avec luy.

J'ajoûterai à cette rélation, pour montrer la constance des Macassars, ce qu'écrit le Pére de Fontenay du châtiment qu'on fit à quatre d'en-

tr'eux, qui avoient été soldats du Roy, & qui avoient abandonné son service le jour même que la conjuration éclata, ce qui fit que le Roy voulut qu'on en fist un châtiment plus exemplaire. Je m'interessai, dit ce Pére, pour faire differer le supplice de ces malheureux, pour voir si je ne pourois point leur inspirer de se faire Chrêtiens, m'imaginant que des gens qui avoient déja beaucoup souffert s'appliqueroient plus aisément à écouter une doctrine qui apprend le moyen d'être toûjours heureux. Car on leur avoit donné la question d'une maniére terrible, en les roüant de coups de bâton, en leur enfonçant des chevilles dans les ongles, en leur écrasant tous les doigts, en leur appliquant du feu aux bras, en leur pressant les tempes entre deux ais. Monsieur le Clerc, qui sçait leur Langue, fit tout ce qu'il pût pour les gagner à JESUS-CHRIST, mais ce fut inutilement. Ainsi nous fûmes obligez enfin de les abandonner à la Justice. Ils furent attachez à terre pieds & mains liées, & le corps nud, autant que la pudeur dont ces Peuples sont fort soigneux le pouvoit permettre; & aprés les avoir mis en cet état, on leur lâcha un tigre, qui ne leur fit autre chose que de les sentir tous quatre les uns aprés les autres, aprés quoy ayant consideré l'enceinte, qui étoit haute d'environ quinze pieds, il fit de grands efforts pour sauter par dessus, & se sauver. Il étoit midy, qu'il n'avoit

point encore touché aux criminels, quoy qu'ils eussent été exposez à sept heures du matin. De quoy les Executeurs de la Justice s'impatientant, firent retirer le tigre pour attacher ces miserables tout de bout à de gros pieux. Cette posture parut plus propre à irriter la colere du tigre, qui en tüa trois avant la nuit, & la nuit même le quatriéme. Les Executeurs tenoient ce cruel animal par deux chaînes passées des deux côtez de l'enceinte, & le tiroient malgré qu'il en eût sur les criminels. Ce qu'il y a d'amirable, c'est qu'on ne les entendit jamais ni se plaindre, ni seulement soupirer. L'un vit manger son pied par le tigre, sans seulement le retirer, l'autre sans faire un cri se sentit briser tous les os du bras. Un troisiéme souffrit qu'il léchât le sang qui couloit de son visage, sans détourner les yeux, & sans branler. Un seul tourna au tour de son poteau, pour éviter la vûë, & la rencontre de cet animal furieux: mais il mourut enfin avec la même constance que les autres.

Ce ne fut pas seulement à Siam que les Macassars se soûleverent, & voulurent changer le gouvernement. Batavie fut en grand danger d'être pillée par la perfidie de quelques troupes de cette nation, qui étoient au service de la Compagnie. Car les Hollandois ayant reconnu l'extrême valeur de ce Peuple redouté dans toutes les Indes, en ont pris un grand nombre à leur service, soit

pour

pour se rendre encore plus formidables, soit pour épargner les frais qu'il faudroit faire, pour entretenir des soldats Europeans, les Macassars ne leur cedant point en valeur, & coûtant beaucoup moins. On peut dire même qu'ils sont d'un plus grand service, parce qu'ils sont plus faits aux chaleurs, & aux inondations de ces climats, qu'ils sont accoûtumez à marcher pieds & têtes nuës, au soleil & à la pluïe, dans les bois & dans les marais; & que quoy qu'ils ne vivent que d'un peu de ris & d'eau, ils ne laissent pas d'être robustes, & de vivre long-tems. Au lieu que les Europeans ne peuvent souvent resister aux incommoditez des saisons, & aux chaleurs de ce païs, qu'ils s'accoûtument difficilement à la vie frugale qu'il y faut mener, d'où vient qu'ils succombent aux travaux, ou en y périssant tout-à-fait, ou en y devenant inutiles.

Il est vrai que les Hollandois ne permettent pas même aux soldats Europeans de porter aucune sorte de chaussures, afin de les accoûtumer à aller dans les marecages, & sur les sables brûlans, où les souliers étant en moins de rien usez mettroient les soldats en danger de demeurer souvent en chemin, s'ils ne s'accoûtumoient à marcher nuds pieds, & s'ils ne s'endurcissoient à cela. Mais aprés tout il leur a paru plus commode de prendre des hommes tout accoûtumez, & tout eudurcis à cette fatigue, puisqu'ils en trouvoient de si bons dans la nation des Macassars, & c'est

ce qui obligea la Compagnie à leur offrir de les incorporer dans ses troupes, & à leur y faire un bon parti. Les services qu'elle en reçut dans la suite, la porta à en augmenter le nombre, & à se confier beaucoup en eux: mais enfin ces peuples naturellement inquiets, & remuants, soit que quelques-uns de leur nation eussent été maltraitez par les Hollandois qui les tenoient dans une severe discipline, & ne leur pardonnoient rien, soit qu'ils commençassent à mépriser des gens ausquels ils se croyoient necessaires, soit enfin qu'ils y fussent poussez par les habitans de l'Isle de Java qui haïssent la nation Hollandoise, y firent entr'eux une conspiration pour se rendre maîtres de Batavie, piller la Ville, & massacrer tous les Europeans qu'ils y trouveroient. Ces Conjurez étoient fort braves, mais ils furent fort imprudents, car ils prirent si mal leurs mesures, qu'ils furent incontinent découverts. Je n'ai pû sçavoir par quel moyen les Hollandois avoient fait cette découverte; parce que ceux qui m'ont raconté ce que j'écris icy n'étant pas gens qui entrassent dans le Conseil, je n'en pûs tirer que des conjectures incertaines, & sur lesquelles je ne puis faire de fonds. Ce qui est de sûr, c'est que le Général ayant éventé cette trahison, en fit rechercher les auteurs, & mettre en prison vingt des plus coupables. Les autres ayant pris l'épouvante, & se voyant trahis ou découverts, prirent la fuite, & se retirerent la plû-

part chez un Prince puiſſant de l'Iſle de Java, qu'on apelle ordinairement l'Empereur de Mataran, ou ſimplement le Mataran. Les priſonniers étant convaincus, on en fit écarteler quatre ou cinq des principaux, & des plus coupables, & on laiſſa les autres en priſon, pour apprendre d'eux leurs complices. Quand nous arrivâmes à Batavie, on travailloit encore à cette perquiſition, & l'on conduiſoit preſque tous les jours au ſupplice quelqu'un de ceux que l'on convainquoit ; de ſorte qu'en divers endroits de la Ville, ſur tout aux quartiers les plus frequentez, & aux principales portes, on voyoit des échafauts, des gibets, & des membres à demi pourris.

Ceux qui ſe ſauverent chez le Mataran ſe reünirent au nombre de deux ou trois cent, & allerent demander à ce Prince ſa protection contre les Hollandois. Quelque inclination qu'eût ce Roy de ſe déclarer pour les fugitifs, il ne l'oſa faire ouvertement, mais auſſi il ne voulut point qu'on les chaſſât de ſes Etats, ce que le Général de Batavie ayant appris, il luy envoya un Ambaſſadeur, pour le prier de luy remettre ces revoltez entre les mains, & luy repreſenter qu'il luy ſeroit honteux de leur donner retraite. Le Mataran fut embaraſſé de cette Ambaſſade d'une Puiſſance qu'il n'aimoit pas, mais qu'il redoutoit. Il ſe tira neanmoins de ce mauvais pas en habile homme, répondant à l'Ambaſſadeur, qu'à la verité il avoit reçu quelques Macaſſars refugiez ſur ſes terres, à la priere de ceux de cette nation qui é-

toient à ſon ſervice, qu'il leur avoit même promis de ne les point livrer à leurs ennemis, mais qu'auſſi il n'empêchoit pas leurs ennemis de les pourſuivre, ni d'en tirer toute la vengeance qu'ils pourroienr, en les pourſuivant dans les bois, & dans les campagnes de ſon Royaume, où ces miſerables s'étoient retirez, n'ayant point trouvé d'entrée dans les Villes qu'il leur avoit fait fermer. Le Conſeil de Batavie ayant reçû la réponſe du Mataran, jugea qu'il falloit ſe ſervir du peu de bonne volonté qu'il leur témoignoit, pour faire un exemple de ſeverité ſur les Macaſſars rebelles, & pour montrer à toutes les nations, qu'ils ne laiſſent pas de tels crimes impunis. Ce deſſein pris, on leva à Batavie une petite armée compoſée d'environ quinze cent hommes, partie Javans, partie Malaies, auſquels on joignit prés de deux cens Europeans, qui étoit un nombre capable non ſeulement d'exterminer les Macaſſars, mais d'étonner même le Mataran; un tel nombre d'Europeans, quoy que petit à nôtre égard, paroiſſant toûjours formidable aux Puiſſances de l'Inde.

Cette armée partit de Batavie avec un grand bruit, & un grand appareil, & laiſſa tout le monde dans la curioſité d'apprendre le ſuccés de l'entrepriſe. Il en vint bientôt des nouvelles, mais elles furent d'abord ſi ſecretes, qu'on n'en fiſt part qu'à ceux du Conſeil, & aux principaux de la nation, ce qui fit croire qu'elles étoient mauvaiſes; en effet elles l'étoient. Les Macaſſars ayant pris des meſures pour ſe bien défendre, & ayant eû en pluſieurs rencontres de l'avantage.

Voici comme la chose se passa. Ces rebelles se voyant exclus de toutes les Villes du Mataran, & apprenant qu'il marchoit contr'eux une grosse armée de leurs ennemis, firent leurs derniers efforts pour se soûtenir dans cette extremité décisive de leur fortune, & de leur vie. Ils se retirerent dans les bois le plus avant qu'ils pûrent, & s'y fortifierent. Ils áttirerent à leur parti une centaine de Balies, quelques Malaies, & d'autres Macassars répandus en divers endroits du Royaume de Mataran. De sorte qu'aprés cette jonction, ils se trouverent bien environ cinq cent hommes resolus de perir, ou de vaincre. Ceux qui parurent les plus braves, furent les Balies. Ces peuples sortent de certaines Isles un peu plus meridionales que celles de Java. Ils ne sont pas en si grand nombre que les Macassars, mais ils les égalent en force de corps, & en ferocité; & comme ils n'ont pas tant eû de commerce qu'eux avec les Européans, ils sont encore plus barbares, & plus cruels. On peut cependant dire que dans leur courage il y a beaucoup plus de raison que dans celuy des Macassars : car ils n'ont point recours à l'*Opium* comme eux, pour se rendre intrepides par une espece d'yvresse, & insensibles aux coups de leurs ennemis. Ils considerent au contraire le peril, & ce n'est que quand ils ont reconnû qu'il est extrême, qu'ils prennent aussi les résolutions extrêmes de vaincre, ou de perir. Alors

ils s'animent les uns les autres, & se dévoüent à la mort, se jurant mutuellement de ne se point survivre qu'aprés la défaite de leurs ennemis. Ils ont une marque de ce dévoüement, qui est une espece de linge blanc, dont ils s'envelopent la tête en forme de turban, & quiconque l'a pris une fois ne peut plus paroître parmi ceux de sa nation, à moins que d'y vouloir passer pour un infame, s'il ne revient victorieux du combat.

Ceux de ce Peuple qui s'étoient joints aux Macassars fugitifs de Batavie eurent occasion dans cette guerre de prendre une résolution pareille. Car les Hollandois les ayant cherchez, & trouvez enfin dans leur fort, les investirent, & les presserent de si prés, qu'ils les désespererent enfin, & ce fut de ce désespoir, que les assiégez prenant de nouvelles forces, remporterent la victoire sur leurs ennemis au moment qu'on les croyoit perdus. Car une nuit que les Hollandois avoient choisi pour donner un assaut général par un endroit où la palissade étoit mauvaise, les assiégez qui s'en douterent, & qui se voyoient reduits à l'extremité, se resolurent de faire aussi une sortie générale par ce même endroit. Cette résolution prise, ils s'assemblerent, & s'exhorterent mutuellement à ne se point survivre les uns aux autres, s'ils n'étoient vainqueurs de leurs ennemis. Les Balies prirent leurs coëffures blanches, les Macassars, & les Malaies avalerent leur

Opium, & ſortant tous enſemble par l'endroit déſigné de la paliſſade ſur les trois heures aprés minuit, quoy qu'ils trouvaſſent les aſſiégeans en bataille, & tout preſts à leur donner l'aſſaut, ils ſe jetterent ſur eux avec tant de furie, qu'ils percerent leur bataillons, aprés quoy revenant ſur leurs pas, tuant & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à eux, ils mîrent l'armée Batavienne dans un tel deſordre, que les Indiens lâcherent pied, & s'enfuirent incontinent aprés. Les Europeans combattirent avec la derniere vigueur, mais ils furent enfin obligez de plier, & de prendre la fuite comme les autres, plus de quatre-vingt d'entr'eux étant demeurez ſur la place.

Tel fut le ſuccés de cette malheureuſe entrepriſe, & telles les nouvelles que nous apprimes pendant nôtre ſejour à Batavie, où nous aurions demeuré plus long-tems, ſi les meſures incommodes que les Hollandois nous obligeoient de garder avec eux, ne nous euſſent fait ſouhaiter d'en ſortir au plûtôt, & de délivrer nos hôtes des ombrages fâcheux que nous leur donnions. Nous en partîmes le 7. de Septembre, ſans avoir appris aucunes nouvelles de la Normande, depuis le tems que nous nous en étions ſéparez. Ce qui nous inquiétoit beaucoup, quoy que nous ne nous arrêtaſſions pas aux bruits qui couroient dans la ville, qu'un Navire François avoit échoüé depuis peu à la pointe la plus méridio-

nale de l'Isle de Java ; que personne n'étoit échapé de ce naufrage, & que les sauvages avoient pillé tout ce que la mer en avoit jetté sur leurs côtes : car ces bruits ne commencerent à courir que lorsque nous eûmes dit que nous attendions un cinquiéme Vaisseau de nôtre escadre, qui s'étoit separé de nous. Un jour quelques-uns des Vaisseaux qui étoient à la rade de Batavie crûrent y voir venir cette Flûte, parce qu'ils apperçûrent un assez grand bâtiment, qui s'en approchoit, mais on connut bien-tôt qu'on s'étoit trompé : ainsi nous fûmes obligez de partir pour Siam dans cette inquiétude.

La navigation de Batavie à Siam est non seulement fort dangereuse, mais elle est même fort pénible. Il y a une infinité d'Isles, de Rochers & des bas fonds semez en divers endroits de ces mers ; de sorte qu'on n'y peut voguer qu'à petites voiles, & toûjours la sonde à la main. Il y a pourtant une chose commode, qui est que les vents n'y sont pas violens, & que les fonds sont de bonne tenuë : mais aussi il y a des courans fort grands, fort fréquens & fort inconstans, touchant lesquels l'expérience ne peut apprendre autre chose aux Pilotes, sinon que dans tout ce trajet de mer ils doivent être continuellement sur leurs gardes, pour moüiller toutes les fois que le vent devient un peu contraire ; oubien qu'il n'est pas assez fort pour surmonter les courans, ou pour lever l'ancre, quand le vent devient tant

soit

l'embouchure du Menam. Le jour ſuivant, tandis qu'on levoit l'ancre pour ſe raprocher, je partis chargé des ordres de Meſſieurs les Envoyez, & de leurs inſtructions ſur les choſes particulieres dont je devois informer le Roy de Siam, & ſon Miniſtre. J'avois prié le Pére d'Eſpagnac de venir avec moy; parce qu'ayant demeuré deux ou trois ans à Liſbonne, il entend, & parle fort bien la langue Portuguaiſe; ce qui me fut dans la ſuite d'un fort grand ſecours. Monſieur de la Loubere voulut que le ſieur Mazuier, qui luy ſervoit de Gentilhomme, & qui portoit une Lettre de ſa part à Monſieur Conſtance, s'embarquât en même tems avec un Mandarin, que les Ambaſſadeurs Siamois envoyoient à ce Miniſtre pour luy donner de leurs nouvelles.

Quoy que nous euſſions la marée favorable, nous ne pûmes arriver à l'entrée de la riviere qu'à midy, aprés des peines incroyables, à cauſe du débordement des eaux. Enſuite côtoyant les bords du Menam, nous trouvâmes une petite barque armée avec vingt Siamois, qui vinrent nous reconnoître. Le Mandarin qui étoit avec nous, ayant inſtruit celuy qui les commandoit, de ce qu'ils devoient dire au Gouverneur de la premiere Tabangue, qui eſt à une petite lieuë de l'embouchure du Menam, celuy-ci prit les devans, & alla avertir le Gouverneur, que nous allions inceſſamment le trouver.

Nous arrivâmes à trois heures aprés midy. Le Gouverneur vint nous recevoir, & nous fit apporter à manger. Monſieur du Bruan qui avoit voulu venir juſqu'à Bancoq, commença à s'appercevoir à ce régale, de la différence qu'il y a entre les Tables de l'Inde, & celles de France. Sans un peu de biſcuit & de vin, dont il avoit fait proviſion, il eût eû de la peine à s'accommoder de l'eau, du ris, & du poiſſon ſalé qu'on nous ſervit, avec quelques œufs. Nôtre Mandarin, quoy qu'il ne fût pas des plus conſidérables du Royaume, néanmoins parce qu'il étoit du Palais, & qu'il avoit l'honneur de paroître quelquefois l'année devant le Roy, recevoit de grands honneurs de celuy qui étoit Gouverneur de la Tabanque, qui n'avoit pas les mêmes accés à la Cour. Je ne veux pas ômettre une choſe aſſez particuliere, pour faire connoître l'humeur, & l'éducation de ce Peuple.

Tandis que nôtre Mandarin recevoit les reſpects du Gouverneur, & des autres Siamois habitans de la Tabanque, je m'informai en leur Langue de la ſanté du Roy de Siam. A cette demande chacun regarda ſon voiſin, comme étonné de ma demande, & perſonne ne me répondit rien. Je crûs manquer à la prononciation, ou à l'idiome propre des gens de Cour. Je m'expliquai en Portuguais par un Interpréte: mais je ne pûs rien tirer du Gouverneur, ni d'aucun de ſes Offi-

ciers. A peine osoient-ils prononcer le mot de Roy entr'eux fort secretement. Quand je fus arrivé à Louvo, je racontai à Monsieur Constance l'embarras où je m'étois trouvé, voulant sçavoir l'état de la santé du Roy de Siam, & de la sienne, sans que personne eût voulu m'en apprendre la moindre chose. Je luy ajoûtai que le trouble, que ceux de qui je m'enétois informé, m'avoient fait paroître, & la peine qu'ils avoient eûë à me répondre, m'avoit donné beaucoup d'inquiétude, craignant qu'il ne fût arrivé à la Cour quelque changement considerable. Il me répondit, qu'on avoit été fort étonné de la question que j'avois faite, parce que ce n'est point la coûtume parmi les Siamois de faire de pareilles demandes, ne leur étant pas permis de s'informer de la santé du Roy leur Maître, dont la plûpart même ne sçavent pas le nom propre, & n'oseroient le prononcer quand ils le sçauroient. Il n'appartient qu'aux Mandarins du premier Ordre de prononcer un nom, qu'ils regardent comme une chose sacrée, & mysterieuse. Il ajoûta, que tout ce qui se passoit au dedans du Palais, étoit un secret impénétrable aux Officiers du dehors ; & qu'il étoit défendu sous de grieves peines de rendre publique une affaire qui n'est sçûë que des personnes qui sont attachées au service du Roy dans l'intérieur du Palais : Que la maniére de demander ce que je voulois sçavoir, étoit de s'infor-

mer du Gouverneur, ſi la Cour étoit toûjours la même, & s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire dans le Royaume, ou au Palais depuis un tel tems; qu'alors ſi on m'eût répondu qu'il n'y avoit aucun changement, j'étois aſſûré que le Roy, & ſes Miniſtres étoient en parfaite ſanté, & qu'au contraire s'il fût arrivé quelque révolution conſiderable, ils n'euſſent pas fait difficulté d'en parler, parce qu'aprés la mort des Roys de Siam, tout le monde indifferemment peut apprendre, & prononcer leur nom.

Occum Surin, c'eſt ainſi que s'appelloit le Mandarin qui venoit avec moy, ne ſe laſſoit point de recevoir de l'ençens: mais tous les François s'en ennuyoient fort auſſi bien que moy. Je le preſſois vivement de partir: mais, outre que de ſon naturel il n'étoit pas fort vif, les Loix du Royaume l'obligeoient à inſtruire la Cour de ſa venuë, & des principales choſes qu'il venoit dire. Il dépêcha donc un exprés à Louvo avec un gros livre Siamois, où étoit écrit le nom de nôtre Vaiſſeau, & du Capitaine qui le commandoit, le nombre des Soldats, des Matelots, des canons qu'il portoit, ceux qui étoient déſcendus à terre, & qui alloient à Siam, & pour quelles affaires, autant qu'il l'avoit pû ſçavoir.

Nous nous mîmes en chemin ſur un petit balon, où nous ne pouvions être aſſis qu'avec peine, & fort preſſez. En çet équipage nous arri-

vâmes le lendemain sur les dix heures à Bancoq, où je dis la Messe. Je trouvai un grand changement dans cette Place. L'ancien Gouverneur en étoit sorti, & Monsieur de Fourbin, qui devoit prendre sa place, n'y étoit plus. Un vieux Capitaine Portuguais y avoit succedé au sieur de Beauregard, qui étoit allé par ordre du Roy de Siam à Tenasserin, pour appaiser les troubles qui s'y étoient excitez entre les Anglois & les Siamois. Ce nouveau Gouverneur de Bancoq, que j'avois connu à Siam avant mon départ, me fit mille honnêtetez, & toute sorte d'offres de services, & aussi-tôt qu'il eût appris qu'il y avoit à la Barre de Siam deux Envoyez extraordinaires du Roy, il fit chercher des fruits, de la volaille, & d'autres viandes fraîches, qu'il leur envoya à leur Vaisseau. Il dépêcha un second exprés à Monsieur Constance pour luy donner avis de ce qui se passoit.

Il y avoit long-tems que nous vivions fort frugalement, & il n'ômit rien pour nous persuader qu'il nous vouloit bien traiter. Le plus grand plaisir que je reçus de luy, fut qu'il me donna un balon leger & commode, pour achever le reste du voyage jusqu'à Siam. Monsieur Martineau Missionnaire Apostolique qui avoit soin de l'Eglise de Bancoq, nous obligea à dîner chez luy. Aprés quelque tems de séjour à Bancoq, nous en partîmes pour nous rendre à Siam, où n'ayant

pas trouvé Monſieur Conſtance, j'allai droit à la Maiſon que les Péres Portuguais de nôtre Compagnie, ont dans cette Ville au camp de leur nation. Je commençai là à être déſabuſé des mauvais bruits qu'on avoit fait courir à Batavie, du Roy de Siam, & de ſon Miniſtre, & je ſçûs en même tems tous les fâcheux accidens qui étoient arrivez en mon abſence aux cinq Jéſuites que j'avois laiſſé à Siam dans le deſſein de paſſer à la Chine par la premiere commodité. Les Lettres qu'ils m'adreſſoient, & qu'ils avoient laiſſées au Pére Maldonat Flamand, Superieur de cette réſidence, m'inſtruiſoient fort en détail du mauvais ſuccés de leur premier embarquement, & de leur retour à Siam. Quelque long que ſoit le recit qu'en fait le Pére de Fontenay dans une autre Lettre écrite à Paris au Pére Verjus, encore mieux circonſtantiée que la mienne, ceux qui prennent part à nos emplois, & à nos voyages, ſeront bien aiſe de la voir, & liront avec édification les ſentimens d'un cœur Apoſtolique: La voici ſans y rien changer.

C'Eſt particulierement à vous, mon Reverend Pére, que nous devons rendre compte du mauvais ſuccés de nôtre voyage de Macao. Ceux qui nous conſiderent comme Mathematiciens de ſa Majeſté recommandez à tous les Princes de l'Orient par ſes Lettres patentes, ont

ſujet de croire que nous devons réüſſir dans toutes nos entrepriſes ſous la protection d'un ſi grand Roy: mais vous, qui nous regardez encore comme ſerviteurs de JESUS-CHRIST, & deſtinez à prêcher la Foy aux Infideles, vous jugerez aiſément que nous devons trouver des croix, & benirez Dieu de ce qu'en effet nous en avons abondamment trouvé. On fait librement des obſervations, quand on eſt appuyé du plus grand Monarque du monde: mais on ne ſe perfectionne dans l'école d'un Dieu crucifié, que par le moyen des ſouffrances. Je vous raconterai en peu de mots, & ſans diſſimulation toutes les peines que nous avons eûës. Que ſi dans le cours de ma narration j'entremêle quelquefois les ſentimens que j'avois alors, croyez que ceux de mes Compagnons ſeroient bien plus capables de vous édifier: mais en vous écrivant, je ne puis exprimer que les miens, outre qu'il faut continuer à vous parler ſincerement, & avec la même confiance que je faiſois en France.

Les choſes ne furent prêtes pour nôtre départ de Siam que le 2. jour de Juillet, auquel on célébre la Viſitation de Nôtre-Dame. Comme nous avons fait nôtre premier voyage ſous la protection de l'auguſte Mere de Dieu, nous dîmes ce jour-là la Meſſe pour luy recommander le ſecond qui ne devoit pas, ce ſemble être ſi difficile, étant bien moins long. Nous prîmes l'aprés-dîné congé de nos Péres de Siam, qui nous avoient fait toutes ſortes d'honnête-

tez, pendant le séjour que nous avions fait en leur Maison ; & le soir nous partîmes les uns dans un balon de Monsieur Constance, les autres dans celuy de Monsieur Veret Capitaine de la faiturie Françoise, qui nous étoit venu prendre pour nous mener à Bancoq.

Nous avions écrit le matin à Monsieur Constance, pour luy marquer les derniers sentimens de nos cœurs, & pour remercier par son moyen le Roy de Siam, qui venoit de nous donner une nouvelle marque de son affection, ordonnant au Barcalon d'écrire de sa part au Capitaine général de Macao, & de luy mander qu'il ressentiroit luy-même le bon accüeil qu'il nous feroit. Ce Prince vouloit suppléer par ses Lettres de recommandation aux passe-ports de Portugal, que nous attendions tous les jours, & que nous ne pûmes apporter de France, parce que nous en partîmes avant qu'ils fussent arrivez.

Nous nous rendîmes le lendemain de nôtre départ à Bancoq, qui est une forteresse du Roy de Siam, & la principale clef du Royaume, où Monsieur le Chevalier de Fourbin nous attendoit depuis quelques jours. Nous n'eûmes pas néanmoins l'honneur de le voir, parce qu'il en étoit parti ce jour là même pour l'exécution d'un ordre pressant qu'il avoit reçû de la Cour. Le Gouverneur du Château, qui est un Mahometan né dans Constantinople même, nous vint

ſoit peu favorable; parce qu'il faut profiter du tems, travail fatiguant pour les équipages, mais neceſſaire & indiſpenſable.

Le paſſage le plus fâcheux & le plus à craindre ſur cette route eſt le détroit de Banca formé par une Iſle de ce nom, qu'on laiſſe à la droite, & par celle de Sumatra qu'on laiſſe à la gauche. J'ay raconté dans mon premier voyage comment un Pilote Hollandois que nous avions, nous fit échoüer en allant & en revenant, & comment nous penſâmes y demeurer au retour, nôtre navire ayant touché ſur l'ancre que ce Pilote venoit de jetter, mais que le poids du navire même l'ayant fait entrer dans le fonds qui n'étoit que de vaſe molle, nous tira d'affaire en ſept ou huit heures qu'il nous en coûta, pour nous mettre à flot. Dans ce ſecond voyage nos Pilotes François firent voir leur habileté, & montrerent qu'ils n'ont point beſoin de ſecours de ceux des autres nations, pour faire une bonne navigation: car ils prîrent ſi bien leurs meſures, que le 10. du mois nous paſſâmes l'endroit le plus fâcheux de ce détroit ſans aucun accident. Il eſt vray que durant cinq ou ſix lieuës ceux de l'Oyſeau qui nous ſuivoient d'aſſez prés, connoiſſoient la trace de nôtre navire par la vaſe qu'il faiſoit lever en paſſant. Une fois même en ſondant nous ne trouvâmes que trois braſſes d'eau, quoy que le navire gouvernât & fit ſa

route: mais ce n'étoit qu'un tas de vases qui s'étoit ramassé en cet endroit, puisque la Loire qui passoit alors à une portée de pistolet de nous, trouvoit par tout six ou sept brasses d'eau, & qu'ayant avancé de la longueur du navire, nous trouvâmes avec la sonde cette même profondeur.

Le 15. étant hors de ce fâcheux détroit Messieurs les Envoyez vinrent à nôtre bord avec Monsieur Duquesne pour tenir conseil: on délibera s'il ne seroit point expédient de détacher l'Oyseau, pour aller en diligence à Siam faire préparer des rafraîchissemens pour l'escadre, & des logemens pour les malades, qui étoient en grand nombre, sur tout dans les Flûtes; parce que les difficultez que les Hollandois de Batavie nous avoient faites, avoient été cause qu'on n'avoit mis à terre que ceux de l'Oyseau. Ces Messieurs jugerent bien que puisque Monsieur de Rosalie ne pouvoit pas quitter les Ambassadeurs Siamois, je devois m'embarquer dans l'Oyseau, pour aller devant le reste de l'escadre à Siam solliciter toutes les choses dont nous avions besoin.

Dés que je fus embarqué dans ce Vaisseau, Monsieur Duquesne commença à forcer de voiles, pour faire diligence: mais le vent étoit si foible, que nous vîmes les deux jours suivans nos quatre Vaisseaux à quatre ou cinq lieuës de nous. La nuit suivante nous eûmes un tems si favorable,

que dés lors nous les perdîmes tout-à-fait de veüë. Quelques jours aprés cette séparation nous arrivâmes sur le tard à quatre lieuës de Poul-Timon, qui est une des Malayes fort considerable. Monsieur Duquesne appréhendant de manquer d'eau resolut d'envoyer sa chaloupe, pour y en faire quelques tonneaux. Nous n'avions personne dans le bord qui pût reconnoître le moüillage, nul de nos Pilotes n'y ayant moüillé. J'entray dans la chaloupe qui partit le lendemain de fort grand matin avec Monsieur de Tivas Enseigne de Vaisseau qui la commandoit. Nous côtoyâmes longtems les rivages de l'Isle, jusqu'à ce qu'enfin nous trouvâmes une petite riviere fort claire, qui se jettoit dans la mer. On mît pied à terre en cet endroit, & nous ne vîmes que quelques cabanes de sauvages à demy ruinées, & les terres des environs incultes, & pleines de bois fort épais avec quelques Bananiers répandus par cy par là dans la forest. Deux Malaïes qui étoient à terre, & qui nous avoient apperçûs venir droit à eux, s'étoient rembarquez en nous voyant, & gaignoient en côtoyant le rivage une assez grande anse, qui paroissoit devant nous. Ce qui nous fit juger que c'étoit le veritable moüillage, où nous pourrions faire de l'eau, & trouver des rafraîchissemens. En effet les deux Malaïes, qui fuyoient auparavant de toutes leurs forces, voyant qu'on ne les poursuivoit pas, & que nous

les appellions même du rivage, revinrent ſur leurs pas nous trouver, & nous firent entendre qu'il falloit aller plus loin vers le Nord, pour trouver l'habitation des Malayes, où il nous dît qu'un Vaiſſeau Hollandois étoit moüillé. Nous luy fimes ſigne d'aller devant, & que nous voulions le ſuivre. Pour l'encourager à ſe hâter, nous luy avions donné un petit coûteau, dont il fit un grand cas. A peine eûmes-nous fait un bon quart de lieuë, que Monſieur Duquêne fâché de perdre un vent auſſi favorable, qu'il étoit alors, & voyant la chaloupe qui montoit plus haut, luy fit ſignal d'un coup de canon de revenir à bord. Nous voyions déja le navire Hollandois dans la rade, & quelques caſes des plus expoſées, lorſqu'on nous fit le commandement de retourner : il fallut cependant obeir. En revenant nous rencontrâmes le canot du Vaiſſeau Hollandois avec cinq perſonnes de la même nation, qui venoient nous reconnoître. Ils nous dîrent qu'ils étoient à Poul-timon pour y traiter avec les Malayes, & qu'ils attendoient un Vaiſſeau de guerre, pour aller reduire certains rebelles des Iſles voiſines.

Monſieur de Vaudricourt fut plus heureux que nous dans cette Iſle. Le Dromadaire avoit tres-peu d'eau avec un fort nombreux équipage : il n'avoit pas eu le tems d'en faire à Batavie, pour achever le voyage. Cette neceſ-

sité obligea le Commandant de l'escadre d'aller faire aigade à Poul-timon, où il esperoit trouver beaucoup de rafraîchissemens, & à bon prix. Les Officiers qui y furent avec les chaloupes, m'ont asseuré que l'eau étoit excellente, & tres-facile à faire, & il est vray que je n'en ay jamais bû de meilleur goût, ny plus belle. Monsieur de Vaudricourt en prit, & la conserva jusqu'auprés de Brest aussi bonne, & aussi saine que la plus fraîche qu'on puise dans nos meilleures fontaines. Pour les vivres, ils étoient d'une cherté extraordinaire, & on en trouva tres-peu. Je crois que les Hollandois les avoient enlevez, parce que j'ay lû dans les Routiers & dans les Journaux particuliers qu'on trouvoit de tres-bons vivres en abondance, & à tres-bon marché à Poul timon. Nous fîmes un fort grand chemin cette journée-là: sur le tard nous fûmes accueillis d'un violent coup de vent, qui mit nôtre chaloupe & ceux qui étoient dedans à deux doigts de perir.

Ces bouffées de vent viennent tout à coup, & surprennent ceux qui se tiennent peu sur leurs gardes. Quand ce tourbillon passa, les Matelots de la chaloupe s'étoient approchez du Vaisseau, pour y vendre des vivres, le vent se leva subtilement, & fit que le navire qui étoit auparavant en calme se mit en route, la chaloupe ne fut pas si-tôt parée, de sorte que les amarres ou

cordages qui la tenoient attachée, s'embarrasserent avec son grand mats, & l'obligerent à voguer à reculons, c'est-à-dire que la poupe marchoit la premiere : ce qui pensa la faire submerger à cause de la rapidité du Vaisseau qui voloit. Il n'y eut que lhabileté des Officiers, & l'adresse des Matelots, qui pûrent tirer ces pauvres gens de l'extrême péril où ils se trouverent.

Aprés avoir passé l'embouchure du détroit de Malaca, nous côtoyâmes toûjours les terres à deux, trois ou quatre lieuës du rivage, la sonde à la main. Il faut prendre toutes ces précautions, c'est-à-dire, ne perdre jamais les terres de veûë, & ne s'en éloigner jamais, jusqu'à ce qu'on puisse moüiller par les vingt ou vingt-cinq brasses d'eau pour le plus, & ordinairement par les huit, dix, douze, ou quatorze; parce que le vent vient ordinairement de la terre, & que les courans portent au large, & qu'ainsi, si l'on s'écartoit trop loin des bords, on se mettroit sous le vent, & ce ne seroit que tres-difficilement, & avec bien des risques, qu'on pourroit gagner la rade de Siam, si on étoit tombé à Chantabon, ou sur les côtes de Camboye, comme l'éprouva la Normande, qui n'arriva que deux mois aprés nous, quoy que nous ne fussions partis de Batavie que 8. jours avant elle.

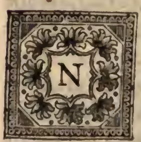
Le 21. Septembre nous reconnûmes la pointe de Patavy à quatre ou cinq lieuës de nous. C'est un Royaume particulier qui releve du Roy de Siam. sur le midy nous découvrimes un petit bâtiment qui alloit à terre. M. Duquesne dans l'incertitude si c'étoit un Vaisseau European ou Indien, & voulant prendre langue du pays, y envoya sa chaloupe pour le reconnoître. J'entrai dedans avec un Mandarin qui entendoit un peu la langue Malaïe, & quelques efforts que ce petit Vaisseau fît, pour gagner le rivage, nous l'atteignimes avant qu'il pût être à terre. C'étoit une barque de Malaïes qui alloient en course, autant que je le pus juger par leur équipage. Il y avoit 14. ou 15. hommes fort bien-faits avec quatre petites pieces de fonte de 2. livres de balle, & fort courtes. Nous entrâmes dedans, mais nous n'y trouvâmes que du ris & des cocos. Le Capitaine qui paroissoit fort vieux, & qui avoit long-tems demeuré à Siam, parla quelque tems au Mandarin, sans luy apprendre rien de nouveau. Il luy donna du betel, & nous nous retirâmes à bord. Sur le soir un petit vent s'étant levé, nous fimes nôtre route, & nous vinmes enfin moüiller le 27. du mois de Septembre à la rade de Siam.

Fin du Troisiéme Livre.



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM.

LIVRE QUATRIE'ME.



NOus eûmes bien de la peine ce jour-là à gagner le moüillage, parce que les courans, & les marées nous avoient tellement éloignez sous le vent, que nous nous trouvâmes le matin prés de vingt lieuës au large, plus que nous n'eussions dû être sans ces courans contraires : de sorte que nous n'arrivâmes à la barre de Siam, que sur le soir fort tard, & encore fûmes-nous obligez de jetter l'ancre à plus de cinq lieuës de

incontinent viſiter, & comme Bancoq eſt le jardin de Siam, où les meilleurs fruits du Royaume viennent en abondance, il nous mît entre les mains un rôle de ceux qu'il avoit envoyez pour nous au Vaiſſeau par ordre de Monſieur Conſtance, qui ne pouvoit mettre de bornes à ſes ſoins, non plus qu'à l'affection qu'il avoit pour nous.

Nous ne fûmes qu'une nuit à Bancoq. Nous y quittâmes Monſieur Veret, & le Pére le Comte deſtiné comme nous à la Chine, mais retenu dans le Royaume juſqu'a l'arrivée des Péres qu'on attendoit de France. Cette ſéparation fut ſenſible de part & d'autre; car ſi nous avions beaucoup d'eſtime pour luy, il avoit auſſi beaucoup d'affection & d'attachement pour nous. Enfin nous arrivâmes à nôtre Vaiſſeau qui étoit à la barre de Siam trois lieuës au delà de l'embouchure de la riviere.

On appelle Barre dans les Indes un banc de ſable qui s'amaſſe devant les rivieres, & qui en ferme l'entrée. Celle de Siam occupe dans ſa longueur une grande partie de la côte, & eſt large d'environ trois lieuës. Comme l'eau qui la couvre a peu de profondeur, les Vaiſſeaux, quand ils ſont preſts d'entrer dans la riviere, ſont obligez de prendre un chemin qu'on appelle le canal. Ce canal eſt Nord & Sud par rapport à la riviere de Siam, & n'a que douze pieds d'eau

vers le milieu dans les plus grandes marées : ce qui fait que les plus gros Vaiſſeaux demeurent à l'ancre proche de la barre. Nous en trouvâmes prés de douze en comptant le nôtre, qui étoient preſts à faire voile, les uns à la Chine & & au Japon, les autres à Manille.

Nous étions tous en bonne ſanté, & particulierement le Pére de Viſdelou, qui avoit été fort malade durant huit jours, & qui n'étoit pas encore guéri, quand nous partîmes de Siam. Les approches de la mer, & peut-être la joye qu'il avoit d'achever ſon voyage le guérirent entiérement. Nous avions d'autant plus ſujet d'en remercier Dieu, que nous rencontrâmes en nôtre chemin un Religieux de ſaint François, qui remontoit la riviere fort abbatu de la même maladie qu'il avoit euë, & qui perdoit ainſi l'occaſion d'aller à Manille cette année. Il nous pria de le confeſſer en paſſant, car il étoit tres-foible. Nous l'avions vû pluſieurs fois à Siam, & l'eſtime que nous faiſions de ſon merite, augmentoit la peine que nous ſouffrions de le voir en cet état. Aprés l'avoir entretenu quelque tems, & luy avoir donné toute la conſolation que nous pûmes, nous prîmes congé de luy.

Preſque toutes les Cartes marines que nous avons vûës, mettent la barre de Siam à 13. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale. Néanmoins ſi l'on en juge par la hauteur du

Pole que nous avons trouvée pour Louvau,qui est de 14. dégrez 42. m. 30. s. par celle de la Ville de Siam que le Pére Thomas a trouvé de 14. degrez 18. m. il faut que celle qu'on donne communément à la barre, soit un peu moins grande. Car de l'embouchure de la riviere jusqu'à la Ville de Siam on compte pour le moins 30. lieuës de chemin par eau, quoy que la riviere tourne beaucoup : ce n'est pas néanmoins jusqu'à faire croire qu'il n'y ait que dix lieuës en droiture de l'un à l'autre

Comme la saison étoit avancée, nôtre Capitaine se pressoit de partir. Il refusa trois cens pics de Sapan qu'on luy envoyoit, pour achever sa charge; de sorte que nous mîmes à la voile le 10. de Juillet, aprés avoir tous dit une Messe votive à la sainte Vierge, pour obtenir un bon voyage.

Le chemin de Siam à Macao est de gagner premierement certaines montagnes éloignées d'environ trente lieuës de la barre vers le Sud-Sud-Oüest. Les Portugais les appellent *Penthes*, c'est à dire en nôtre langue peignes. Je n'en sçai point la raison, si ce n'est peut-être que les pointes de ces montagnes paroissent rangées & serrées dans une même ligne, comme les dents d'un peigne. On tourne de là vers le Sud-est, & ensuite vers l'Est, pour aller à Pol Ubi, & Pol Condor, qui sont des Isles du Royaume de Camboye,

On côtoye toute la Cochinchine, d'où l'on tire droit à Sancian, Isle célebre par la mort de l'Apôtre des Indes saint François Xavier, & le commencement des Isles de Macao, laissant l'Isle de Hainan à la gauche; de sorte que pour faire le voyage, on a besoin de deux sortes de vents, les uns qui menent au Sud-Sud-Oüest, & les autres à l'Est.

Ceux qui regnent les mois de May, Juin & Juillet non seulement à Siam, mais aussi dans toutes ces mers des Indes depuis Batavie & Malaca jusqu'au Japon, sont les vents d'Oüest, & Sud-Oüest, avec lesquels on va tres-bien à la Chine pendant ce tems-là: mais il est difficile d'aller avec les mêmes vents aux *Penthes*, si ce n'est en louvoyant. De-là vient que le plus rude travail de tout le voyage qu'on fait de Siam à Macao est ordinairement de gagner ce terme, où l'on n'arrive souvent que quinze jours aprés le départ, à moins que des vents d'orage qu'on appelle sommatres en ce pays, n'y fassent arriver de meilleure heure.

Le 11. de Juillet à midy nous avions avancé d'environ huit lieuës depuis la barre. Le soir du 12. nous en avions fait encore dix, & nous étions vis à vis des fausses *Penthes*, qui sont d'autres montagnes éloignées d'environ douze lieuës des véritables, lesquelles se découvroient déja dans l'horizon. Nous ne rangions pas les terres d'assez

prés, en quoy nous reconnûmes trop tard que nous avions commis une faute considerable. Cette mer est pleine d'une espéce de poisson appellé Bagre par les Portugais. Il ne ressemble pas mal à nos rougets, si ce n'est qu'il est un peu plus grand. On en prenoit incessamment avec la ligne, & quand il étoit pris, il jettoit un cry qui venoit de l'air exprimé par ses oüyes; car nous ne luy trouvâmes pas de poulmon..

Le soir du 13. nous avions encore fait prés de six lieuës; nous commencâmes à nous appercevoir ce jour-là de nôtre méchant équipage, n'y ayant que cinq personnes pour monter aux vergues. La plûpart des Mariniers ne connoissoient pas les manœuvres, & quelques-uns n'entendoient pas la langue; de sorte qu'on étoit obligé de leur parler par gestes; ou les mener aux endroits où l'on vouloit qu'ils fussent. Le Vaisseau chassa quelques heures de la nuit sur son ancre, & l'on en moüilla une seconde, pour n'être point emporté par la violence des flots, & par la force des vents.

Le 14. au matin le vent s'étant trouvé bon, pour continuer nôtre route, on employa prés de 2. heures à lever les ancres. Sçachant avec quelle diligence on executoit les ordres des Officiers sur les Vaisseaux du Roy, nous étions surpris de la lenteur affectée de nos Mariniers. Ils paroissoient à peine, quand on les appelloit pour une manœuvre. Le Capitaine leur tint une fois ce discours. Mes enfans, il

faut venir au travail, quand on vous y appelle: vous voyez que je vous donne mon bien & mon sang, & que je tire le morceau de la bouche de mes enfans, pour vous le donner. On me dît qu'il falloit traiter ainsi les Matelots Portugais, si l'on en vouloit trouver. Quoy qu'il en soit, une condescendance si molle me faisoit juger encore davantage qu'il étoit difficile de naviger seurement dans les Vaisseaux Portugais, & que ce peu de resolution étoit la veritable cause, pour laquelle tant de riches Marchands de Macao ont fait naufrage dans ces mers.

Nous fimes six lieuës ce jour-là, & le soir à six heures nous étions vis à vis des veritables Penthes; mais un peu trop avant dans la mer, pour y pouvoir moüiller. Nous allions au plus prés avec un vent qui nous faisoit dériver extrémement, & qui rompit l'écoute de Mizaine. On n'y eut pas si-tôt remedié, que le vent, qui s'augmentoit à tous momens, se tourna en une véritable tempête, qui dura jusqu'au jour. Il est mal aisé de vous expliquer les peines de corps & d'esprit que nous souffrîmes pendant cette nuit: nous la passâmes à implorer le secours du ciel par l'intercession du grand Apôtre des Indes, qui avoit été luy-même exposé à des perils aussi pressans sur ces mers, & qui y avoit fait sentir si souvent son pouvoir miraculeux. Nôtre Vaisseau que l'on avoit crû bon, se trouva mauvais. Il s'ouvroit de tous côtez, & l'on ne pouvoit déja vaincre l'eau par le moyen des pompes. On jetta dans

la mer plusieurs sacs de ris, des jarres pleines de viandes & d'autres provisions que les Matelots avoient apportées. On amena tout bas la grande vergue : le Pilote me dit secrettement qu'on feroit bien aussi de jetter une partie des marchandises en mer, pour soulager le Vaisseau : mais il n'osoit en parler au Capitaine, qui de son côté voyoit le danger sans déclarer encore sa résolution. Je l'allai trouver, & l'ayant entretenu sur le peril où nous étions par la violence de l'orage, & par la foiblesse & la pourriture du Vaisseau, je luy fis remarquer qu'il avoit refusé fort à propos les trois cent pics qu'on luy avoit apportez à la Barre, & qu'avec ce surcroît de charge, nous aurions coulé à fonds. Je le priai de considerer s'il n'étoit pas dans le dessein de décharger encore un peu le Vaisseau à cause de l'eau qu'il faisoit sans cesse, & qu'il valoit mieux risquer une partie de son bien, que de le perdre tout entier avec la vie.

Ce Capitaine qui étoit un homme sage, & intelligent dans la navigation, ne me répondit rien : mais il descendit pour visiter encore son Navire, & ayant vû qu'il continuoit à faire de l'eau, que toutes les œuvres mortes étoient ébranlées, qu'un seul coup de mer pouvoit aisément les emporter, & que les Matelots étoient sans force, & quittoient leurs postes, il jugea que nous étions perdus, s'il persistoit à tenir contre

le vent. Il resolut donc de quitter sa route, & d'aller vent arriere à la premiere terre pour se sauver.

Il étoit quatre heures du matin, quand nous tournâmes le Cap à la terre, dont nous étions éloignez de vingt-quatre lieuës ; en core les falloit-il faire devant la nuit pour nous sauver des écüeils qui rendent cette côte tres-dangereuse. Le vent fut fort & violent, & néanmoins si favorable, que nous y arrivâmes à sept heures & demie du soir. Nous nous jettâmes entre une Isle, & une pointe de terre appellée Cossomet, & nous moüillâmes à trois brasses & demie dans un endroit qui rompoit un peu la marée : mais le vent qui venoit droit à nous, nous tourmenta durant toute la nuit. Il rompit nôtre cable sur les deux heures du matin, & emporta la moitié de la Teugue qui couvroit le Château de Pouppe.

Nous n'eûmes gueres plus de repos cette nuit là que les précédentes, nôtre Vaisseau étant dans une agitation continuelle. Nos passagers s'attristoient de ne pouvoir pas aller cette année à Macao, & nous n'étions pas moins tristes de voir aussi nôtre voyage de la Chine differé. Ce qui m'occupoit davantage, étoit la considération du danger que nous avions couru, & de ceux où nôtre Profession nous expose continuellement. Saint François Xavier, cette grande ame qui s'est vû si souvent dans les occasions de faire naufra-

ge, demandoit instamment à Dieu, qu'il ne le délivrât de ces dangers, que pour l'exposer à de plus grands, & souffrir encore davantage pour sa gloire. Si nous n'avions pas assez de force pour faire la même priere, Dieu sçait néanmoins que nous étions bien aises d'être sortis de France, & que nous ne souhaitions pas y être restez pour éviter ces dangers.

Le seiziéme au matin, le vent continuant à maltraiter le Vaisseau, nous levâmes l'ancre, pour avancer un peu sous l'Isle voisine. Il échoüa dans ce mouvement sur un fonds de sable, recevant de grandes secousses, quand les flots, qui l'élevoient de tems en tems, venoient à le quitter. La chaloupe qu'il falloit mettre d'abord en mer pour sonder les chemins, y fut mise pour lors, afin de donner quelque soulagement au Vaisseau, & s'aller saisir d'un mirou qui est une barque Siamoise qu'on voyoit à l'abri sous l'Isle, & que l'on emmena par force pour décharger encore le Vaisseau. Durant ce tems là il se remit un peu, & le Pilote ayant fait mettre la voile du Beaupré, acheva de le tirer : mais d'une maniére qui l'ébranloit extremement, & nous attendions le moment qu'il s'ouvriroit en deux. On se remit à l'ancre à trois brasses, & demie d'eau, & on en moüilla deux en assûrant les cables autant qu'il se pouvoit, car il n'y en avoit point de rechange.

Cependant le Mirou n'étant plus nécessaire

pour le Vaiſſeau, je reſolus de le prendre pour nous, & même d'en fréter un autre qui paroiſſoit ſous l'Iſle. Nôtre deſſein étoit d'y charger tous nos paquets, & d'aller inceſſamment à la Barre de Siam, où nous eſperions arriver à tems pour trouver encore quelque Vaiſſeau qui nous meneroit à la Chine. Le ſieur André Noret nôtre Capitaine approuva fort cette réſolution: mais la mer étoit ſi groſſe que le Mirou ne put approcher du Vaiſſeau pour recevoir nos hardes. Ainſi nous nous contentâmes de nous y mettre le ſoir à deſſein d'aller paſſer la nuit à terre, pour repoſer un peu, & de revenir le lendemain, pour charger nos balots, & pour entendre les confeſſions de tous, chacun étant encore dans l'étonnement, & ſe voulant reconcilier avec Dieu.

Pendant que nous travaillions à nôtre ſûreté, Dieu qui vouloit que nous miſſions en luy nôtre confiance, nous preparoit d'autres ſujets d'inquiétude. Le Mirou dans lequel nous entrâmes le ſoir, ne pût jamais gagner la terre, & fut obligé de moüiller à la moitié du chemin à cauſe du vent qui nous étoit contraire. Sur la minuit, il s'alla mettre dans un autre lieu, où il n'étoit pas plus à couvert, de ſorte que nous ſouffriſmes autant cette nuit que les précédentes. Le matin étant venu, nous nous trouvâmes éloignez de nôtre Vaiſſeau d'une lieuë & demie. Il étoit impoſſible d'y retourner, parce que le vent

en venoit. Cependant nous manquions de vivres, & nous étions huit personnes, nous quatre avec un serviteur, un Matelot du bord qui nous servoit d'interpréte, & deux Portuguais de Macao qui avoient perdu leur Vaisseau l'année de devant, & qui desiroient de se rendre cette année chez eux. Ils nous avoient prié de les emmener avec nous, & nous leur rendions avec joye ce petit service. Le Patron de nôtre Mirou étoit Chinois, & disoit qu'il ne connoissoit point de riviere prés de là, ni d'autre lieu de retraite pour se couvrir de la violence du vent, que l'Isle que nous avions quittée, & qu'il n'étoit plus en nôtre pouvoir de gagner. Dans l'embarras où nous nous trouvions, ne pouvant ni demeurer en ce lieu, parceque le vent nous y tourmentoit trop, ni retourner au Vaisseau parce qu'il étoit contraire, nôtre interpréte nous assûra qu'à quinze lieuës plus bas, il y avoit une Ville nommée Chantaboun, capitale d'une Province dont le Gouverneur avoit des Galeres armées de vingt-cinq hommes, avec lesquelles nous pouvions arriver en peu de jours à la Barre de Siam en navigeant le long des côtes: Qu'il étoit obligé de secourir tous ceux que le mauvais tems faisoit relâcher en son gouvernement : Que luy-même l'avoit experimenté l'an passé, car ayant fait naufrage vers Pol-Ubi dans une Somme du Roy qui alloit à la Chine, il gagna Chantaboun avec quelques gens

de la Somme, & que le Gouverneur les fournit de tout pour retourner à Siam : Qu'il le feroit encore avec plus de ſoin, & de diligence pour nous, quand il ſçauroit que nous portions des Lettres de recommandation du Roy, & que M. Conſtance nous appelloit ſes fréres.

Nous ſçavions déja que la ville de Chantaboun n'étoit pas éloignée, & que le Gouverneur de cette côte avoit cet ordre particulier, dont il nous parloit. Ainſi nous prîmes la réſolution d'y aller, tant pour chercher un prompt ſecours à nôtre Navire, que pour chercher les moyens de gagner nous mêmes inceſſamment la Barre, perſuadez toûjours qu'avec un peu de diligence, nous pouvions encore trouver quelques-uns des Vaiſſeaux qui alloient aux Iſles de Macao. Nous mîmes à la voile ſur les ſix heures du matin, & le ſoir au coucher du Soleil, nous entrâmes dans la riviere de Chantaboun. Cette riviere eſt large, & environné d'arbres, mais elle a peu de profondeur. On voit quantitez de ruiſſeaux qui s'y rendent du milieu des bois, & qui viennent des montagnes voiſines. Comme nous étions preſſez de parler au Gouverneur, & que nôtre Mirou ne pouvoit monter qu'à peine, nous allâmes ſur un petit Balon le Pére Gerbillon & moy juſqu'à Chantaboun, où nous arrivâmes entre quatre & cinq heures du ſoir.

Chantaboun eſt ſitué aux pieds d'une de ces

grandes montagnes qui font une longue chaîne du Septentrion au midy, & qui ſeparent le Royaume de Siam de celuy de Camboye. Il eſt ſur une hauteur au milieu des bois. Du côté que nous y entrâmes, il paroiſſoit enfermé d'une enceinte de vieilles planches plus propres à défendre les habitans des bêtes ſauvages, qu'à les aſſûrer contre les ennemis. Ayant marché plus d'un quart d'heure, & preſque toûjours dans l'herbe juſqu'aux genoux, nous arrivâmes enfin à la maiſon du Gouverneur. Un de ſes domeſtiques accourut, & nous fit ſigne d'arrêter. Il dit à nôtre Interpréte que nous pouvions attendre dans la ſale du Conſeil qu'il nous montroit, & qui n'étoit pas aſſûrement comme les nôtres de France. Elle conſiſtoit dans une couverture de feüilles de rozeaux, ſoûtenuë par des pilliers de bois aux quatre coins, & au milieu. Le plancher étoit élevé d'environ cinq pieds au deſſus de la plate-terre, & l'on y montoit ſans autre façon par une piece de bois toute ronde, & un peu inclinée. Nous attendîmes prés d'une heure dans la ſale, que le Conſeil s'y rendît avec le Gouverneur qui étoit Malaie âgé d'environ quarante ans, & de la Réligion Mahometane.

Aprés qu'il eût pris ſa place, je luy dis que nous étions des Réligieux d'Europe, ſerviteurs du vray Dieu, & deſtinez par nôtre Profeſſion à prêcher ſa Loy par tout le monde: Que nous

avions accompagné Monſieur l'Ambaſſadeur de France juſqu'au Royaume de Siam, où nous étions reſtez prés du Roy qui nous avoit comblé de faveurs, en nous faiſant bâtir une maiſon magnifique dans ſa ville de Louvo : Que nous connoiſſions particulierement Monſieur Conſtance ; & que depuis que nous étions dans le Royaume, nous avions demeuré chez luy. J'ajoûtai que nous étions partis depuis dix jours pour aller à Macao, mais que le mauvais tems nous ayant contraint de relâcher à Caſſomet, nous venions pour luy repreſenter les neceſſitez de nôtre Vaiſſeau, & pour luy demander une Galére pour nous, afin de retourner au plûtôt à la Barre : Que le Roy nous avoit chargé de pluſieurs commiſſions pour la Chine, leſquelles nous pouvions exécuter encore, ſi nous arrivions à tems pour rencontrer les Sommes qu'il envoyoit à Canton.

Le Gouverneur me répondit que ſes Galéres n'étoient point à Chantaboun : Que les unes étoient plus bas ſur les frontieres du Royaume prés de Camboye, & les autres plus haut à une lieuë de Caſſomet. Il nous fit pluſieurs queſtions touchant nôtre Vaiſſeau, à qui il appartenoit, quelles marchandiſes il portoit, & de quoy particulierement il avoit beſoin. Nous luy répondîmes à tout en peu de mots : mais comme le deſir de renouer nôtre voyage nous touchoit le plus, nous le priâmes de voir par quels moyens il pourroit nous renvoyer inceſſamment à

la Barre. Le nom, & la crainte de Monſieur Conſtance qui avoit quelque part au Vaiſſeau, le poſſedoient tellement, qu'il ne pouvoit parler d'autre choſe: ce qui m'obligea de luy déclarer enfin que le Vaiſſeau pouvoit plus attendre que nous. Que Monſieur Conſtance prenoit un interêt particulier à nôtre voyage, & qu'il ſe feroit rendre compte du ſecours qu'il nous auroit donné: Que nous étions ſerviteurs du Roy, chargez de pluſieurs ordres de ſa Majeſté qu'il falloit executer à la Chine; & que ſi nous manquions l'occaſion qui ſe preſentoit, il en ſeroit reſponſable. Il m'offrit de nous envoyer par terre, c'eſt-à-dire par les bois en danger d'être tüez par les élephans, ou dévorez des tigres; encore falloit-il marcher quatorze jours pour gagner un Village, d'où l'on comptoit une journée de chemin à Bancoq. Cette propoſition nous accommodoit peu: car outre les fatigues d'une route ſi difficile, nous arrivions trop tard à la Barre de Siam, & d'ailleurs il falloit retourner au Vaiſſeau pour prendre ce qui nous appartenoit. Je luy propoſai de faire venir une de ſes Galéres. Il m'aſſûra que cela ne ſe pouvoit executer qu'en dix jours. Enfin la nuit nous prit avant que de rien conclure. Le Gouverneur nous demanda ſi nous ne voulions pas ſouper; je luy dis que nous le ferions trés-volontiers, n'ayant point mangé depuis le matin.

Deux heures aprés qu'il ſe fût retiré, l'on nous envoya du ris, cinq ou ſix cocombres cruds, &

quelques figues que nous abandonnâmes à nos rameurs qui avoient plus d'appétit que nous Un morceau de pain que nous avions apporté du Mirou, fut tout nôtre ſouper. Nous nous couchâmes enſuite dans un coin de la ſale du Conſeil ſur une natte qu'on y avoit étendue, ayant prés de nous une troupe de Talapoins qui chanterent dans leur Pagode toute la nuit, c'eſt-à-dire huit heures de ſuite pour un mort qui fut brûlé deux jours aprés, avec leurs ſolemnitez ordinaires.

Sur les ſix heures du matin, le Conſeil ſe raſſembla. Le Gouverneur plus diſpoſé que le jour précédent à nous ſatisfaire, s'étant fait expliquer la maniére dont ſa Majeſté nous avoit traitez à Louvo, dit à ſes Conſeillers que nous étions protegez du Roy. Un accident contribua beaucoup à le confirmer dans ſes bonnes inclinations pour nous. Car le Pére Gerbillon qui s'ennuyoit auſſi-bien que moy de leurs longues déliberations, tira une montre à réveil de ſa poche pour voir l'heure qu'il étoit. Le Gouverneur eut la curioſité de la voir. Nous luy en expliquâmes l'uſage, & nous la fiſmes ſonner pluſieurs fois devant luy. Le Conſeil de Chantaboun qui n'avoit jamais rien vû de pareil, en étoit ravi. Je promis au Gouverneur une pareille montre, s'il nous faiſoit arriver à la Barre pour le vingt-cinquiéme du mois c'eſt-à-dire dans ſix jours : car nous étions alors au dix-neuvieme. Il nous dit qu'il nous feroit rendre en trois jours à nôtre Vaiſſeau, & qu'enſuite nous

prendrions

prendrions nos mesures pour aller à la Barre.

Sur sa parole qui se trouva fausse depuis, nous partîmes pour chercher les deux autres Péres, & les deux Portuguais que nous avions laissez au bas de la riviere. Je ressentois au fonds de mon cœur une secrette tristesse de quitter nôtre Mirou n'osant presque me confier à la bonne foy d'un Mahometan, & d'un Malaie : mais dans l'état où nous étions destituez de tout secours, c'étoit une necessité de le faire. Nous arrivâmes le soir à la sale du Conseil. Le Gouverneur nous envoya demander si nous portions quelque chose de precieux, afin de nous donner des gardes durant la nuit. Je luy fis dire le plus civilement que je pûs que tout étoit dans nôtre Vaisseau, & que nous portions seulement quelques Livres pour faire nos priéres. Nous le suppliâmes encore de nous dépécher le lendemain le plûtôt qu'il pourroit, parce qu'un seul jour de retardement suffiroit pour nous faire manquer l'occasion d'aller à la Chine : mais quelques pressantes que furent nos paroles, nous ne pûmes sortir de Chantaboun qu'environ midy. Le Gouverneur qui nous fit entrer cette fois dans sa maison, qui étoit bâtie de simples bambous sans aucun ornement, nous dit qu'il nous donnoit un Balon, & cinq rameurs qui nous rendroient incessamment jusqu'à Cassomet, & qu'il y seroit avant nous pour voir l'état de nôtre Vaisseau. Il nous pria de ne

point battre les rameurs qu'il nous donnoit, comme quelques Portugais avoient fait en pareille occasion : Que s'ils étoient maltraitez, ils pourroient s'enfuir ; & nous abandonner au milieu des bois ; qu'à cela prés, ils nous conduïroient sûrement au lieu qu'on leur avoit marqué. Il nous donna des vivres, c'est-à-dire du ris pour cinq ou six jours avec quelques volailles.

Aprés l'avoir remercié de tous ses soins, & l'avoir asseuré que nous en écririons à Monsieur Constance, ce qu'il paroissoit desirer le plus, nous commençâmes nôtre voyage, durant lequel Dieu nous fournit assez d'occasions d'exercer la patience, & de faire nôtre premier apprentissage de la vie pénible des missionnaires. Comme ce point est celuy qui vous agréera davantage, je vous en marquerai toutes les particularitez, persuadé que vous serez bien aise d'en sçavoir tout le détail.

En premier lieu nous marchâmes, mon Révérend Pére, depuis la maison du Gouverneur jusqu'à la riviere nuds pieds durant une demie heure : la pluye qui étoit tombée la nuit & tout le matin en abondance, ayant tellement gâté le chemin, que ce n'étoit plus que de la bouë. En second lieu quand nous fûmes arrivez à nôtre balon, on nous vint dire que nos rameurs étoient yvres, de sorte que nous fûmes obligez de les attendre plus d'une heure, & de mortifier le de-

ſir, que nous avions de partir promptement. Ils n'avancerent preſque point le reſte du jour. Sur les ſix heures du ſoir, aprés avoir fait trois ou quatre lieuës ſeulement, ils nous mîrent à terre dans un lieu défriché, pour avoir le loiſir de cuire leur ris : on y voyoit pluſieurs buffles qui paiſſoient, & quelques habitations éloignées d'environ un quart de lieuë. C'étoit un endroit agréable pour une heure de tems, & pour des perſonnes qui ne trouvoient en leur chemin que des foreſts. Nous ne fûmes pas ſi tôt deſcendus, que chacun ſe retira, pour méditer un peu de tems, & ſe recueillir avec Dieu. Je reſſentois une extrême triſteſſe de voir nôtre voyage reculé d'un an, car je ne pouvois eſperer autre choſe de la nonchalance de nos rameurs. Plus nous tardions, plus je prévoyois que la langue & les caractéres de la Chine me ſeroient difficiles à apprendre : mais comme le danger où nous avions laiſſé nôtre Vaiſſeau, me revenoit toûjours en l'eſprit, j'appréhendois que cet empreſſement avec lequel nous en étions ſorti, ne fût venu en partie de quelques ſentimens de crainte, & dans ce doute qui me faiſoit de la peine, je reſolus de ne rien faire par crainte dans tous les dangers où je me trouverois deſormais, en accompliſſant les devoirs de ma profeſſion. Je conſiderois que Moyſe fut exclu de la terre de Promiſſion, pour avoir douté; que la défiance fit enfoncer ſaint Pierre dans les eaux ; que

ces occasions de perdre sa vie sont les plus grandes épreuves, par lesquelles Dieu perfectionne les hommes Apostoliques, & les attache particuliérement à soy ; que saint François Xavier avoit accoûtumé de remercier Dieu, quand il s'y trouvoit, & regardoit la crainte comme la chose du monde la plus indigne d'un Missionnaire, qui doit mettre toute son esperance en Jesus-Christ, & vivre selon cette maxime de l'Evangile. Celui qui perdra son ame pour l'amour de moy, la trouvera. Je vous raconte, mon Révérend Pére, ce qui se passoit en moy durant cette retraite, où Dieu qui fait entendre sa voix dans les vastes solitudes de Siam, aussi bien que dans les Villes de France, m'instruisoit intérieurement des maximes que je dois suivre. Priez Dieu qu'il me fasse la grace de les pratiquer fidellement, & sur tout celle-cy, qui est une des plus importantes dans les Missions.

Nos rameurs nous menerent encore prés de deux lieuës ; aprés quoy, soit qu'ils fussent lassez de travailler, ou que véritablement il y eût du danger à s'avancer davantage, ils nous dirent qu'on alloit entrer dans un endroit où la riviere n'étoit qu'un ruisseau large seulement de dix ou douze pieds, & presque sans eau ; qu'en s'y engageant durant la nuit, les tygres pouvoient venir à nous de l'un & de l'autre côté de la riviére. Que pouvions-nous faire, sinon de les croire

ſur leurs paroles, n'ayant aucune connoiſſance du Pays? Nous paſſâmes donc toute la nuit aſſis, & preſſez comme nous étions dans nôtre balon, où la petiteſſe du lieu, la chaleur & une nuée de ces moucherons qu'on appelle couſins en France, & mouſquites icy, nous empêcherent de fermer l'œil: mais rien ne nous affligeoit plus, que de voir nos premieres eſperances de regagner la Chine cette année, s'en aller peu à peu en fumée.

Le 21. au matin nous paſſâmes en effet par ce lieu plus étroit de la riviére, dont on nous avoit parlé, & vers le commencement de la nuit, aprés avoir bien tourné dans les bois, nous arrivâmes à l'emboucheure d'une riviere proche de la mer. La plûpart de nous laſſez du balon où nous étions extrémement à l'étroit, aimerent mieux coucher à terre ſur le ſable. Les Siamois qui nous conduiſoient, faiſoient de tems en tems des feux, pour éloigner les tygres. Ils nous dirent le lendemain qu'il falloit entrer dans la mer avec nôtre balon, & côtoyer la terre durant tout le jour, pour regagner une autre riviére, qui nous menoit à nôtre route

Le vent étoit toûjours le même, la mer extrémement groſſe, & nôtre balon ſi foible, qu'un ſeul de nous n'y pouvoit remuer, ni changer de côté, ſans l'expoſer à tourner. Nous leur repreſentâmes que ce qu'ils nous propoſoient, é-

toit impossible pour ces raisons, & ils le voyoient clairement eux-mêmes. Ils prirent donc la resolution de nous mener par un autre chemin, nous faisant accroire que deux ou trois journées nous rendoient à nôtre Vaisseau, bien que nous en fussions éloignez de douze. Nous arrivâmes le soir à un village nommé Lampatie, qui est au milieu des bois. Il y a quantité de ces villages dans le Royaume, & les Siamois s'y retirent des villes & de la campagne, aimant mieux défricher un peu de terre, & la cultiver en liberté parmi les bêtes sauvages dans l'épaisseur des bois, que de venir proche des Villes dans une continuelle sujettion, dépendans & maltraitez de leurs Mandarins. Ce n'est pas qu'ils n'obéissent dans la plûpart de ces lieux aux prochains Gouverneurs: mais la crainte qu'on a qu'ils ne s'éloignent encore davantage fait qu'on les traite avec plus de modération.

Nous passâmes la nuit dans ce village, & nos conducteurs qui s'y trouvoient bien, avoient dessein d'y demeurer le lendemain, lorsque les Officiers du Gouverneur arriverent heureusement, & nous apprirent qu'il alloit luy-même au Vaisseau, pour en faire son rapport à la Cour. Cette nouvelle fit plus d'impression sur nos guides, qui s'étoient déja enyvrez, que toutes nos exhortations. Ils prirent nos hardes sur leur dos, & commencerent à marcher vers un autre village à quatre lieuës de celuy-cy. Nous les suivions à pied.

le bâton à la main. Il falloit marcher par les bois, où les occasions de souffrir ne nous manquerent point: mais nous apprîmes en même temps que ce n'est pas une chose bien difficile d'aller pieds nuds parmi les caillous, quand on se propose la gloire de Dieu dans ce genre de vie.

Nous arrivâmes à ce village nommé Samhay à une heure aprés midy, & l'on nous mena dans une espece de Pagode toute ruinée, où du moins nous étions à couvert de la pluye. Il semble qu'on faisoit en ce lieu des sacrifices au diable: car nous y trouvâmes de petites bougies à demy brûlées, & des figures d'élephans, des tygres, de rhinoceros & de ces poissons de mer appellez communément espadons. Comme les Siamois croyent que le demon seul est auteur des maux, qui regardent le corps; car ceux de l'ame ne les touchent gueres: ils ont coûtume de le remercier, lorsqu'ils ont été delivrez de quelque danger tant sur mer que sur terre, s'imaginant que c'est luy qui leur a pardonné cette fois, & qu'ils doivent leur salut à sa misericorde. Nous renversâmes les bougies, & toutes ces figures, pour remercier le vray Dieu, qui seul avoit été misericordieux envers nous, en nous preservant du naufrage: *misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.*

Le chemin que nous avions fait le matin, nous fit demeurer le reste du jour à Samhay, pour nous delasser un peu. Nous remarquâmes dans ce village quantité de perdrix, qui voloient en troupes par

la campagne. Nous avions auſſi trouvé beaucoup de paons dans les foreſts, & une infinité de ſinges. Les fourmis font en Europe leurs petits magaſins ſous terre, & elles s'y retirent durant l'hyver. C'eſt au ſommet des arbres qu'elles ſe retirent icy, & qu'elles portent leurs proviſions, pour éviter les inondations qui couvrent la terre durant cinq ou ſix mois de l'année. Nous voyions leurs nids bien fermez, & maçonnez contre la pluye, qui pendoient des extrémitez des branches. Voilà ce que nous avons pû remarquer dans un pays, qui n'a rien de particulier que des ſolitudes affreuſes, & dans un tems où nous n'étions guéres diſpoſez à reflechir ſur la Philoſophie.

Nous partîmes le jour ſuivant de Samhay dans un balon plus grand, & plus commode que le premier, & nous allâmes juſqu'à la mer. Le Gouverneur s'y rendit quelque tems aprés nous: les civilitez ordinaires étant achevées, nous lui fîmes connoître que nous étions mécontens de nos rameurs, qu'ils n'avançoient point, & qu'ils s'enyvroient continuellement. Je croyois qu'il les alloit battre ſur l'heure, & dans cette penſée je me préparois à demander grace pour eux: mais il me répondit ſérieuſement qu'en ſa preſence ils ne s'enyvroient point, & que s'ils le faiſoient hors de-là, ce n'étoit point ſa faute. Il fallut venir à nôtre chemin, qui étoit, diſoit-

il.

il, de nous mettre ſur mer, comme l'on avoit voulu faire deux jours auparavant. Nôtre balon étoit un peu meilleur, & nous avions l'exemple d'un petit balon qui venoit d'arriver, & qui avoit tenu la même route que nous devions faire: mais on n'ajoûtoit pas que les Siamois s'expoſent aiſément à ces voyages, & que leur balon venant à ſe remplir d'eau, ils en ſont quittes pour le vuider à force de bras, ou pour ſe ſauver ſur le rivage.

En effet nous n'eûmes pas avancé deux cens pas dans la mer, que les flots qui s'éleverent extrémement, penſerent engloutir nôtre balon, & nous fûmes trop heureux de regagner inceſſamment la terre. Je dis à M. le Gouverneur, qui avoit été preſent à ce danger, que je le remerciois tres-humblement des peines qu'il prenoit, pour nous renvoyer à nôtre Vaiſſeau; que s'il n'avoit point d'autre moyen de nous y rendre, je choiſiſſois de demeurer à Samhay, en attendant des nouvelles de Monſieur Conſtance, à qui j'allois écrire. Il me répondit qu'il étoit en mon pouvoir d'écrire contre luy, mais que je voyois moy même qu'il s'étoit mis en marche pour l'amour de nous. Je l'aſſûray que nous n'étions pas venu aux Indes, pour deſobliger perſonne, beaucoup moins un homme comme luy, à qui nous avions de l'obligation; mais auſſi que ne pouvant plus aller à la Chine cette année, rien ne me

pressoit de retourner à Siam ; & que je ne pensois plus qu'à m'y rendre sûrement ; que le Roy qui nous avoit honoré de tant de faveurs, nous envoyeroit indubitablement une de ses galeres, & que j'aimois mieux attendre cette voye, que de m'exposer à celles qu'il nous offroit, qui étoient toutes périlleuses. Il voulut nous ramener à Chantaboun: mais c'étoit nous remettre dans les voyages, dont nous étions déja fort las. Je le priay seulement de nous faire trouver une maison à Samhay ; & de nous donner un homme de sa main, qui pût répondre de nous au Roy. Il nous offrit civilement son Secretaire, dont l'air & les manieres nous revenoient assez. Ainsi nous prîmes le chemin de Samhay, où nous éprouvâmes un jour aprés l'extrême dureté d'un Cochinchinois qui trafiquoit avec son mirou dans ce village : car ayant voulu traiter avec lui de nous mener à Siam, & le payer de tout le profit qu'il pouvoit tirer de ses marchandises, afin que rien ne l'empêchât de partir, il nous dît absolument qu'il n'en feroit rien, quand nous lui donnerions tous les biens du monde, & qu'on le tueroit sur la place. Il refusa même de nous changer des pataques en argent du pays, dont nous avions un extrême besoin, pour acheter des vivres, à moins que nous n'en donnassions une & demie pour un tical, qui ne vaut pas quarante sols de nôtre monnoye de France. Il n'y a rien de plus dur à persuader que

ces peuples, quand ils ne ſentent pas actuellement une autorité ſupérieure, & c'eſt pour cela que leurs maîtres les traitent ſans pitié juſqu'à les faire mourir quelquefois ſous les coups, quand ils commettent quelque faute, encore ont-ils beaucoup de peine à les aſſujettir par cette ſévérité.

Le Village où nous étions manquoit de tout, & l'on n'y pouvoit trouver des vivres pour nous, & pour ceux de nôtre Balon. Ainſi nous fûmes contraints de le quitter deux jours aprés, & de ſuivre l'avis du Secretaire qui nous propoſa de marcher à pied le long du rivage, pendant que des Siamois qu'il alloit faire venir, conduiroient nôtre Balon par mer. Ce voyage fut aſſez doux à la nourriture prés, qui n'étoit quelquefois qu'un peu de ris cuit dans l'eau. Une groſſe pluïe nous prit le ſecond jour, nous en fûmes tellement moüillez parce qu'elle dura fort long-tems, que nous tremblions même de froid au milieu de la Zone torride. Nous ne pouvions changer d'habits, ayant tout laiſſé dans le Vaiſſeau, ni faire du feu pour nous réchaufer, tout le bois étant moüillé. Le quatriéme jour nous fiſmes le plus affreux de tous les voyages, marchant dans les bois & enfonçant dans une bouë fort épaiſſe juſqu'au deſſus des genoux. Nous rencontrions ſouvent des épines qui nous piquoient rudement, & des ſang-ſuës qui nous faiſoient la guerre. Le Soleil

qui paroiſſoit ce jour-là nous incommodoit auſſi beaucoup ; & pour comble de peines , il falloit ſuivre nos guides que la peur des bêtes ſauvages qui vont dans ces bois , faiſoit courir avec une grande vîteſſe. Le Pére de Viſdelou qui n'eſt pas le plus fort de nous tous , ſe tiroit le mieux d'un ſi méchant chemin. Pour moy j'étois tellement abbatu de ſueurs , que les forces me manquerent aprés avoir achevé trois lieuës. Nous ne laiſſâmes pas d'arriver à nôtre terme qui étoit un Village nommé Peſſay , & nous y demeurâmes le reſte du jour.

Nos premiers guides nous quitterent en ce lieu, & nous remirent entre les mains d'autres gens que le Gouverneur avoit nommez pour achever de nous conduire. Quelque argent que nous leur donnâmes quand ils nous dirent adieu , les remplit d'une ſi grande joye , qu'ils ne ſe tenoient pas. Le bruit qu'ils faiſoient dans tout le Village nous divertit un peu. Un d'eux avoit été vingt ans Talapoin , & s'étoit retiré des Pagodes pour avoir, diſoit-il , la liberté de boire du vin. Le mal eſt qu'il le faiſoit un peu trop , & nous en avions ſenti de l'incommodité dans le voyage. Le Pére Gerbillon , & le Pére Bouvet coucherent cette nuit là dans la ſale des Talapoins , qui n'étoit qu'un toit couvert de roſeaux , & ſoûtenu par des piliers & où le vent entroit de tous côtez. Le Pére Viſdelou & moy allâmes dans une de leurs mai-

ſons, où nous fûmes plus à couvert. En y entrant nous trouvâmes un Talapoin qui faiſoit ſa priére devant ſa Pagode, c'eſt-à-dire devant une petite ſtatuë poſée ſur une table fort haute. Il chantoit ſans faire la moindre pauſe, & remüoit ſon évantail avec tant d'action qu'on eût dit qu'il étoit poſſedé. Quand il eut achevé de prier, je luy fis ſigne de demeurer un peu de tems avec nous, & ayant appellé nôtre Interpréte, je luy dis que nous étions des Réligieux venus depuis ſix ou ſept mois d'Europe : Que nous en ſçavions toutes les coûtumes & les ſciences ; que ſi la curioſité le portoit à ſçavoir quelque choſe de ce Pays-là, nous le ſatisferions avec beaucoup de joye : mais que nous le prions de nous éclaircir auſſi ſur quelques queſtions que nous luy voulions faire. Il nous répondit aſſez doucement que nous pouvions l'interroger.

Je le priai donc de nous expliquer quelques-unes des paroles qu'il chantoit à ſa priere. Aprés pluſieurs queſtions & réponſes, il me fit entendre qu'il y demandoit du merite. Nous le priâmes de nous dire à qui il s'adreſſoit pour en obtenir, il répondit que c'étoit à Dieu ? Nous continuâmes à luy demander, où étoit le Dieu qu'il invoquoit, & ſur ce qu'il nous repliqua qu'il étoit depuis prés de deux mille ans dans le Nireupan, c'eſt le Paradis des Epicuriens. Nous eûmes lieu de luy faire diverſes inſtances: car il vouloit que ſon

Dieu ne fût occupé que de ses plaisirs, & néanmoins qu'il entendoit encore sa priére, ce qui ne s'accorde pas. Nous le pressâmes de nous expliquer nettement comment il concevoit que cela se pût faire? Il nous repartit que si son Dieu n'entendoit pas, il avoit laissé du moins un commandement de prier, qu'il accomplissoit en priant. Nous combatîmes sa réponse, en luy montrant que si son Dieu ne pensoit plus à nous, l'observation de ses commandemens étoit inutile, & nous luy prouvâmes ce raisonnement par une comparaison familiere. Tandis que le maître de la maison vit, les serviteurs executent ses ordres, parce qu'ils esperent de luy plaire, ou qu'ils craignent d'en être punis: mais quand il est mort, chacun se retire de son service, les bons serviteurs ne pouvant plus luy plaire, ni les méchans en apprehender aucune punition. Nous luy demandâmes pour quelle raison il n'en usoit pas de la sorte, son Dieu étant hors d'état de luy faire du bien & du mal. Le Talapoin ne raisonnoit pas beaucoup, quoy que nos raisonnemens fussent fort clairs. Nous luy dîmes ensuite que les Europeans prioient un Dieu qui entendoit & voyoit tout, & qui gouvernoit le Ciel & la Terre, qu'il n'avoit point eû de commencement, & qu'il ne pouvoit finir: Que ceux qui ne l'adoroient, & ne le servoient pas en cette vie, alloient aprés leur mort en Enfer, où ils étoient brûlez éternelle-

ment, & que ceux qui le ſervoient, alloient en Paradis, où ils joüiſſoient d'un bonheur éternel.

Il prit congé de nous, ſans vouloir s'informer davantage des choſes d'Europe. En ſe retirant il alluma un cierge devant ſon Idole, que nous fiſmes éteindre en ſa preſence, diſant que la lumiere nous empêchoit de dormir. Nous nous mîmes à genoux dans un coin de la chambre, pour réciter les Litanies de la ſainte Vierge, & pour prier le véritable Dieu d'éclairer une nation que l'eſprit de tenebres aveugloit tellement ſur les premieres notions de la Divinité, qu'en ôtant à Dieu le principal de tous ſes attributs qui eſt la Puiſſance, il leur avoit perſuadé d'adorer une Divinité qui n'agit point, & qui n'a nulle providēce.

Trois Talapoins vinrent le lendemain avant le commencement du jour, & ſe mirent à chanter devant l'Idole avec une modeſtie extraordinaire. Je ne ſçai ſi nôtre preſence les excitoit à faire paroître ce reſpect. Ils étoient aſſis à terre, les mains jointes, un peu élevées, & pſalmodierent ainſi prés d'une heure, chantant enſemble ſans aucune diſcontinuation, & ſans regarder autre choſe que leur Idole. On voit peu de perſonnes en Europe qui montrent une ſi grande modeſtie, & qui la conſervent ſi long-tems de ſuite dans leurs prieres. J'avouë que l'exemple de ces pauvres gens m'a fait plus ſentir que tous les ſer-

mons, & les livres ſpirituels, avec quelle humilité il faut ſe comporter devant la Majeſté divine, ſoit que nous ſoyons en ſa preſence dans l'Egliſe, ou que nous luy parlions en priant.

Aprés deux autres jours de chemin, que nous fiſmes cette fois en charrette, ſans en être beaucoup incommodez, nous arrivâmes à la Baye de Caſſomet, où le Gouverneur accompagné de ſes Officiers nous attendoit. Il nous avoit fait préparer un petit lieu couvert, pour y paſſer la nuit. Nous luy racontâmes une partie de nos avantures, & des peines que nous avions endurées; aprés quoy nous luy dîmes qu'elles nous avoient ôté la penſée d'aller plus loin par le chemin de terre; auſſi bien n'étoit-il plus tems de joindre les Navires qui alloient à Macao. On ne manqua pas dans la converſation de rappeller l'horloge à reſſort, qui avoit tant donné dans les yeux à Chantaboun, je répondis que ſi l'on nous eût mené juſqu'à la Barre pour le tems que nous avions marqué, j'aurois fait à Monſieur le Gouverneur un preſent deux fois plus conſiderable. Cependant pour ne pas méconnoître ſa peine, & pour l'engager à ſecourir une autre fois les Miſſionnaires, qu'un pareil accident pourroit emmener en ſes Terres, je luy envoyai du bord une taſſe d'argent, & quelques autres curioſitez d'Europe qu'il reçut avec plaiſir. J'écrivis à M. Conſtance pour l'informer de nôtre malheur, & particulierement du voyage que nous venions de faire, durant lequel nôtre plus grande mortification

fut,

fût de ne pouvoir pas entendre, ni dire la Messe, même le jour de nôtre bienheureux Pere S. Ignace, qui fut le dernier de nôtre course. Je compte pour rien toutes les autres incommoditez que nous eûmes. On ne vient pas aux Indes pour chercher ses aises ; & d'ailleurs nous étions aussi pleins de santé que si nous eussions toûjours vécu dans un des Colleges d'Europe. Je prie Dieu qui nous a conservez parmi ce peu de peines, de nous en faire souffrir davantage pour son amour, & de nous disposer par les voyes les plus convenables, non seulement à contenter les Sçavans par nos observations, mais encore à bien persuader aux Infideles de la Chine les veritez de nôtre sainte Foy : ce qui sera, si nous en pratiquons nous-mêmes les maximes.

La baye de Cassomet s'avance dans les terres prés d'une lieuë & demie. Elle est fermée du côté de la mer par une Isle qui la met à couvert des vents depuis le Sud jusqu'à l'Oüest. Elle a prés de deux brasses d'eau par tout, à la reserve de son entrée, & du long de l'Isle, dont je viens de parler, où elle en a trois ou quatre, ainsi que vous verrez par la Carte que je vous envoye. Si nous eussions sçû la dispósition & les sondes de cette Baye, nous n'aurions pas été échoüer, comme nous fîmes au commencement en danger de nous perdre. On découvrit enfin cet abry, aprés avoir envoyé la chaloupe sonder de tous côtez, & l'on y retira le Vaisseau le 18. de

Juillet. Il étoit en ce lieu le premier jour d'Aoust, quand nous y retournâmes. Monſieur le Capitaine les Officiers & tout l'équipage qui nous avoient vûs aller à la dérive, nous reçûrent avec une grande joye. Nous n'en avions pas une moindre de nous voir enfin avec eux, aprés dix-huit jours de marche & preſque d'un égarement continuel.

La premiere nouvelle que nous apprîmes, fut que nôtre Vaiſſeau, dont on avoit fait une exacte viſite, valoit encore moins qu'on n'avoit crû. En levant les aix dont il étoit couvert, on trouvoit de tous côtez beaucoup de pourriture: ce qui nous mettoit extrémement en peine; car le Vaiſſeau n'étant plus en état de faire de grandes bordées, il falloit attendre le changement de mouſſon, pour le ramener avec de petits vents à Siam. Nous ne manquâmes pas d'occupation durant ce tems-là. Outre nos études auſquelles nous avions loiſir de vaquer en cette ſolitude, nous aidions l'équipage pour le ſpirituel, autant que des perſonnes qui n'étoient pas encore rompus dans la langue, le pouvoit faire. Nous nous aſſemblions réguliérement aprés le ſouper, & tous recitoient enſemble le Chapelet & les Litanies de la ſainte Vierge. Ils entendoient la Meſſe tous les jours, & pluſieurs ſe confeſſerent & communierent. La paix axec laquelle tous vivoient dans le Vaiſſeau, ſans avoir jamais la moindre querelle, nous paroiſſoit extraordinaire: on n'y juroit en aucune maniére; enfin il y auroit du plaiſir à naviger avec les

Portugais de ce pays, s'ils étoient aussi laborieux, que paisibles. Nous n'eûmes pas été quinze jours en ce lieu, que l'on vint avertir le Capitaine que le ris manquoit. Les sacs & les jarres qu'on avoit jettez dans la mer durant la tempête, reduisoient plusieurs Matelots à la necessité. Cela le contraignit de prendre tout le ris du Vaisseau pour luy, & d'en distribuer tous les jours à chacun une certaine quantité. Les grosses provisions que Monsieur Constance nous avoit envoyées, furent bien utiles en cette occasion, pour soulager un peu l'équipage; car il ne falloit pas esperer de recours du côté des terres voisines, où tout étoit extrémement pauvre, outre que le Capitaine ne vouloit pas exposer sa chaloupe, & craignoit que ses gens ne desertassent, si on les envoyoit à terre.

Le Pilote du Vaisseau nous avertit le 19. d'Aoust qu'il avoit vû le matin une Comete vers le Sud-Est. il nous dît qu'elle avoit une queuë longue, éparse, & médiocrement éclairée. Le 17. nous la découvrimes environ les quatre heures du matin entre plusieurs nuages qui couvroient le ciel, & qui nous ôtoient la vûe des petites étoiles. La tête de la Comete me paroissoit aussi grande que les étoiles de la premiere grandeur, & à un des Péres qui observoit avec moy, comme celles de la seconde, mais beaucoup moins illuminée. Avec une lunette de deux pieds & demi on la voyoit comme un nuage fort clair, elle faisoit un grand triangle isoscele avec le

pied d'Orion nommé Rigel, & la belle étoile du grand chien nommé Sirius. De plus elle faisoit un petit triangle isoscele avec Sirius, & le pied du grand chien apellé B. dans Bayer. Elle étoit encore dans une ligne sensiblement droite avec Sirius & Canopus. La queuë touchoit l'étoile du liévre, que Bayer appelle Z. & passoit sur celle qu'il nomme N. On la voyoit jusqu'à la premiere de ces deux étoiles tout au plus d'une couleur effacée. C'est tout ce que nous en pouvions remarquer dans la brune. Le ciel fut toûjours couvert: le 18. nous l'observâmes seulement un moment: le 19. à cinq heures du matin au travers des nuages, en tirant une ligne droite depuis Sirius jusqu'à Procion, elle demeuroit au dessous environ un demy degré vers l'Orient. Elle faisoit outre cela un triangle bien isoscele avec Rigel, & l'épaule droite d'Orion nommé P. dans Bayer. La queuë ne pouvoit pas se voir à cause des nuages.

Le 20. la Comete paroissoit en un autre lieu: mais le mauvais tems & le crepuscule nous empêcherent de marquer sa place, & nous firent juger que nous aurions de la peine à l'observer davantage; car elle s'approchoit du soleil. Le 23. d'Aoust le ciel s'étant bien découvert sur les cinq heures du matin, nous donna tout le loisir de la bien considerer. La tête paroissoit pour le moins aussi grande que la belle étoile du petit chien, & d'une lumiere fort claire, qui la faisoit remarquer, étant encore tout proche de l'horizon ave une lunette de deux pieds & demy. La

ſeule qu'on pouvoit pointer deſſus dans le Vaiſſeau, elle paroiſſoit un nuage fort éclairé principalement au milieu. Elle étoit d'un côté dans une ligne droite tirée par l'épaule gauche d'Orion, qui eſt de la premiere grandeur. & par le milieu des deux étoiles du petit chien nommé Procyon, & celle du Col : de l'autre dans une ligne droite avec la patte meridionnale du Cancer, que Bayer appelle B. & avec l'épaule des Jumeaux, qu'il nomme X. La queuë faiſoit une ligne ſenſiblement paralele à la patte méridionale du Cancer, & à Procyon. Il s'en falloit beaucoup qu'elle n'arrivât juſqu'à cette derniere étoile. En comparant cette obſervation avec la premiere, on voit que la Comete avoit paſſé de la partie auſtrale du ciel dans la ſeptentrionale, & qu'elle avoit coupé l'équateur dans le troiſiéme degré d'aſcenſion droite. Le 26. nous ne pûmes plus la trouver au ciel : ſa route ſembloit la mener droit au ſoleil. Vôtre Révérence la pourra voir dans la figure que je luy envoye, & que je la ſuplie de preſenter à Meſſieurs de l'Academie, aprés en avoir fait part au Révérend Pére de la Chaize.

Je n'ay rien de particulier à vous dire de la Baye de Caſſomet, ſinon qu'elle eſt aſſez poiſſonneuſe. L'Iſle qui nous couvroit, eſt une grande foreſt ſans habitations. Nous allions quelquesfois nous promener ſur le rivage, qui eſt d'un ſable tres-fin. On y trouve quantité d'huitres at-

tachées aux rochers, des pierres de ponce, & de l'eau douce. Tous ces pays qui ſont icy des deſerts, ſeroient habitez en Europe, où l'on a l'art de défricher & cultiver les terres. Le voiſinage de la mer, & le grand nombre des rivieres, qui coupent de tous côtez les foreſts, porteroient l'abondance dans les villes: mais on n'eſt pas ſi curieux en ce pays, & pour s'épargner un peu de travail, on conſent aiſément que la plus grande partie du Royaume ſoit inhabitée.

J'ay déja fait remarquer à vôtre Révérence que le mauvais état de nôtre Vaiſſeau nous obligeoit d'attendre le changement de mouſſon, c'eſt-à-dire que les vents d'Oüeſt fuſſent entiérement paſſez: mais la famine qui nous menaçoit, ne nous permettoit pas de demeurer ſi long-tems en un même lieu, & cela même nous donnoit une nouvelle crainte. En effet un vent de Nord s'etant élevé le 30. d'Aouſt vers le milieu de la nuit, il n'y eut perſonne qui ne conclût à mettre le lendemain à la voile. On ſe prépara le matin au voyage, & on leva aprés dîné les ancres. Le calme nous prît dans le canal même de la Baye; de ſorte que nous étions entre deux terres dans un endroit fort commode pour moüiller, mais auſſi fort dangereux, quand on y eſt ſurpris du mauvais tems. Le lendemain nous eûmes des vents contraires toute la journée, ce qui ne nous empêcha pas de demeurer ſur nos ancres, dans l'eſpérance que le

vent de Nord reviendroit la nuit. Cinq ou ſix heures de ce vent, ou de celuy du Sud ſuffiſoient, pour nous faire doubler cette longue pointe de Siam, qui s'étend de l'Eſt à l'Oüeſt environ dix lieuës, & qui nous tenoit enfermez depuis prés de ſix ſemaines à Caſſomet, comme vous verrez aſſez par la Carte. Mais le mal que nous avions appréhendé, nous arriva le ſoir ſur les cinq heures. Le furieux vent de Nord-Oüeſt accompagné d'orages nous vint prendre dans ce lieu, & nous chaſſa durant quelque tems du côté de l'Iſle. Nous ne pûmes y remedier qu'en moüillant les plus groſſes ancres, pour nous retenir. Mais ce qui redoubla nos craintes, fut que ce vent venant à diminuer, continua durant quelques heures du même côté; de ſorte que nous ne pouvions rentrer dans la Baye, ni en ſortir.

Il s'en faut bien qu'on ait autant de réſolution qu'on s'imagine hors du péril, quand on a ſenti les approches du naufrage, & qu'on ſe trouve dans un Vaiſſeau qui n'eſt plus en état de ſe défendre. Le ſouvenir du danger paſſé qui eſt encore preſent à l'eſprit, remplit de crainte les plus aſſûrez, & cela ſe remarquoit aſſez dans tous ceux du navire, qui ſoupiroient à tous momens aprés la terre. C'eſt en ces rencontres qu'un Miſſionnaire qui ſe voit éloigné des maiſons réligieuſes, où l'obſervation de ſes régles luy faiſoit goûter une paix conſtante, conçoit évidemmēt que le ſeul moyen de poſſeder

ſon ame dans les dangers, eſt de ſouhaiter de la perdre. Celuy qui prend d'autres maximes, quand il eſt à terre, ſera bien étonné, quand il ſe trouvera les mois entiers ſur mer, prêt de faire chaque jour naufrage : Un autre dans le doute s'il le fera, ſera cruellement troublé de l'avenir ; parce que tous ces appuis humains, & tous ces motifs de ſûreté qu'il avoit auparavant, luy ſont entierement ôtez. Le ſeul moyen de conſerver la paix au milieu de ces peines, eſt de n'aimer point cette vie, & de s'en détacher veritablement. Un Réligieux y parviendra, conſidérant ſouvent que c'eſt elle-ſeule qui nous ſépare de la vûë de Dieu, que s'il a mépriſé les richeſſes du monde parce qu'elles ſont périſſables, il doit par la même raiſon perdre l'affection de cette vie qui eſt le plus fragile de tous les biens. Non ſeulement l'eſprit & le cœur s'accoûtumeront à ces véritez par la méditation, mais la nature même s'en accommodera, ſi nous vivons en véritables Réligieux, & d'une maniére, dit ſaint François Xavier, qui nous rende la vie veritablement pénible. Dieu qui ſçait que nôtre profeſſion a beſoin de cela pour ſe ſoûtenir, voyant tous les efforts que nous faiſons, ne manquera pas de nous élever à cet état heureux, qui a ſes utilitez ſur terre, mais qui eſt comme néceſſaire ſur mer, pour ne pas reſſentir une certaine triſteſſe quand les dangers arrivent, & un ſecret deſir d'en ſortir, qui occu-

pe

petuellement l'ame, qu'on n'eſt plus en état de mourir avec cette reſignation des Saints, & des hommes Apoſtoliques.

Le premier jour de Septembre nous retournâmes en diligence à nôtre premier abry : mais la crainte de la faim nous en fit encore ſortir le cinquiéme avec un vent de Sud. Nous fûmes cette fois plus heureux : car nous arrivâmes à la Barre le douziéme ; & le vent ſe trouvant favorable, nous entrâmes en même tems dans le canal, le long duquel on a planté de longues perches des deux côtez, pour montrer le chemin. Nous avions déja fait deux lieuës, & paſſé le plus difficile, lorſque nous fûmes jettez malheureuſement hors du canal ſur des bas-fonds. Le Capitaine fit moüiller, pour ſe retirer de là quand le vent auroit ceſſé, craignant avec raiſon que s'il avançoit un peu davantage, ſon Vaiſſeau ne ſe perdît entierement. C'eſt ainſi que nous fûmes arrêtez au port même, où nous eſperions entrer en une demie heure, Dieu nous voulant faire ſouvenir encore que nous dépendions de luy juſqu'à la fin, & qu'aprés un danger paſſé, c'eſt en luy ſeul qu'il faut mettre ſa conſolation ; & non pas à ſe voir prés de la terre, & délivrez du peril.

Nous nous tirâmes le lendemain de ce mauvais pas, aprés quoy ce ne fut plus que réjoüiſſances dans le Vaiſſeau. En entrant dans la rivie-

ré, nous rencontrâmes le Lieutenant du Palais qui nous venoit chercher de la part du Roy; & qui nous apporta une Lettre de Monſieur Conſtance. Nous allâmes en ſa compagnie jusqu'à Bancoq, où Monſieur le Chevalier de Fourbin nous obligea par ſes honnêtetez à demeurer un jour avec luy. Enfin nous arrivâmes à Siam dans la Maiſon de nos Péres, qui eurent une extrême joye de nous voir. Nous allâmes le lendemain ſalüer Monſieur Conſtance, & deux jours aprés ſa Majeſté nous fit l'honneur de nous envoyer de ſon Palais un dîner magnifique.

Voilà, mon Reverend Pére, quelles ont été les avantures de nôtre voyage. Je ne croyois pas au commencement que le recit en ſeroit ſi long; & ſi j'écrivois à d'autres qu'à vous, je tâcherois de l'abreger : mais l'amitié pardonne tout, & particulierement la vôtre, qui vous fait aimer avec une affection tendre toutes les choſes qui nous touchent. Priez ſouvent Dieu, que nous ſoyons l'an prochain plus heureux, afin que nous allions executer les deſſeins de tant de gens de bien, & ſur tout ceux du Seigneur qui nous appelle depuis ſi long-tems à la converſion de la Chine.

Je paſſai une partie de la nuit à lire ces nouvelles, auſquelles le zele & l'amitié m'intereſſoient plus que je ne le puis dire. Le lendemain j'écrivis à Monſieur Conſtance à Louvo par un ex-

prés, pour luy donner avis de mon retour, & luy demander ſes ordres pour l'aller trouver où il luy plairoit. Dans cette Lettre je luy marquois en général le grand ſuccés des Ambaſſadeurs Siamois, les honneurs qu'ils avoient reçû du Roy, & la reputation qu'ils avoient aquis à leur nation par la ſageſſe de leur conduite. Je déſcendois un peu plus en détail ſur les honneurs dont nôtre grand Roy l'avoit comblé luy-même; ſur tout par l'approbation que ſa Majeſté avoit donnée à ſes vûës, & à ſes projets. Je luy expliquois en peu de mots les intentions de ce grand Monarque dans ce voyage, & les avances qu'il avoit faites pour la ſatisfaction du Roy de Siam, & pour l'interêt de ſes peuples.

Quelque tems aprés avoir donné ma Lettre, dans l'impatience que j'avois d'executer les ordres qu'on m'avoit donnez. Je pris un bateau ſur le midy, & je m'embarquai pour me rendre à Louvo. Nous en étions déja à une demie lieuë le lendemain ſur les huit heures, lorſqu'un Officier du Roy de Siam qui déſcendoit en diligence dans ſon balon, nous aborda, & me mit entre les mains un ordre du Roy écrit en Siamois, que je donnai à interpréter à Occum Surina qui nous accompagnoit. Il me dit, aprés avoir lû la Lettre, que Monſieur Conſtance envoyoit cet exprés par précaution, pour empêcher qu'aucun balon portant des Europeans, ne montât à Louvo, parce

qu'ils ne les trouveroient pas, & qu'il descendoit luy-même, ayant sçû que les Envoyez du Roy étoient arrivez. Quand les Siamois qui menoient le balon eurent appris le commandement du Ministre, ils ne voulurent jamais donner un coup de rame. Le Gentilhomme François que Messieurs les Envoyez avoient fait partir avec moy pour le dessein dont j'ay déja parlé; chagrin de se voir arrêté si prés du terme, & obligé de retourner sur ses pas, sans pouvoir s'acquiter de sa commission, fit semblant de mettre la main à l'épée, pour obliger les rameurs à faire leur devoir. Ces pauvres gens intimidez par ces menaces, & plus encore par celles de l'Occum, se jetterent dans l'eau, & gagnerent le rivage. Quelques Paysans d'une Bourgade voisine ayant apperçû la fuite de nos rameurs, prirent aussi l'épouvante, & donnerent l'allarme à tous les habitans, de sorte que le Bourg dans un moment fut aussi desert que nôtre Balon. Deux Interprétes Siamois que j'avois pris à Siam, étoient demeurez avec moy. Je les envoyai chercher les fuïards, leur faisant promettre qu'on ne leur insulteroit pas, & qu'on n'avoit aucun dessein de rien faire contre les ordres du Roy. Ils revinrent insensiblement l'un aprés l'autre; & aprés les avoir rassûrez peu à peu, je leur dis que j'allois trouver son Excellence; pour luy donner des nouvelles trés agreables: Qu'ils augmenteroient sa joye, s'ils contribüoient

par leur diligence à les luy faire ſçavoir au plûtôt. Ils m'écoutoient avec beaucoup de reſpect : mais ils ne pûrent jamais ſe reſoudre à ramer comme auparavant. A la vûë de chaque Balon qui deſcendoit la riviere, ils levoient incontinent leurs rames, & ſe mettoient en poſture de gens qui attendoient quelqu'un de pied ferme. Ce manége ne dura qu'environ une demie heure, car une foule de Balons que nous vîmes paroître, nous avertit incontinent que Monſieur Conſtance n'étoit pas loin.

Dés qu'il m'eût apperçu du Balon où il étoit, il fit ramer vers moy pour me prendre, & il me reçut avec toutes les marques d'une grande affection, & d'une tendreſſe extraordinaire. Je luy repetai à peu prés les mêmes choſes, que je luy avois dites dans la Lettre que je m'étois donné l'honneur de luy écrire de Siam touchant la maniére dont on avoit reçu en France les Ambaſſadeurs du Roy ſon Maître, la conſidération que nôtre Monarque avoit témoigné avoir pour ſa perſonne en particulier, & l'approbation que ſa Majeſté avoit donnée à ſes deſſeins ; & comme je luy ajoûtai que j'avois des choſes particulieres à luy communiquer, il me fit entrer avec luy dans un grand Balon couvert, où nous demeurâmes ſeuls le reſte du jour & la nuit ſuivante. Dans l'entretien que j'eûs durant tout ce tems-là avec luy : il me parut également attaché aux interêts

de ſon Roy, & zélé pour ceux du nôtre. Il examina avec beaucoup de ſageſſe les propoſitions que Meſſieurs les Envoyez luy faiſoient faire dans les inſtructions qu'ils m'avoient chargé de luy rendre. Aprés en avoir fait un memoire fort long & fort raiſonné, il l'envoya au Roy de Siam qui le fit lire en ſon Conſeil, où il fut approuvé d'une commune voix. De ſorte que dés le lendemain le Roy luy envoya ſes ordres avec un plein pouvoir d'agir en ſon nom, luy recommandant expreſſément de menager dans les traitez qui ſe feroient avec la France la gloire du Roy Tres-Chrêtien, & les interêts de la nation Françoiſe avec le même ſoin que les ſiens.

Monſieur Conſtance ayant reçû de ſa Majeſté Siamoiſe & de ſon Conſeil une réponſe ſi favorable, & une autorité ſi étenduë, s'en ſervit fort utilement pour le bien de la Réligion, & celui des deux nations. Nous nous étions quittez pour quelque tems, & ce fut dans cet intervalle qu'il m'écrivit une Lettre, par laquelle il me prioit d'aller dire à Meſſieurs les Envoyez qu'on avoit reçû avec reſpect ce qu'ils avoient fait ſignifier des ordres, & des intentions du Roy, & qu'on ſe mettoit en état de les executer, m'aſſûrant de nouveau qu'en toutes les occaſions, où ſon devoir & le ſervice de ſon Prince ne ſeroient point intereſſez, le Roy Trés-Chrêtien ne trouveroit

jamais perſonne plus prompte à recevoir ſes ordres & plus zélé à les executer. Il ne ſe contenta pas de donner ſa parole, il ordonna que tout fût prêt le lendemain pour deſcendre à Bancoq, où il fit preparer toutes choſes pour y recevoir les François, & ſans attendre que le traité fût ſigné, il logea prés de deux cent ſoldats malades dans des maiſons fort commodes qu'il avoit fait bâtir exprés.

Cette Lettre me fut renduë à minuit, & je partis de Siam à deux heures du matin. On peut aiſément juger que ce fut avec bien de la joye que je me vis porteur d'une nouvelle ſi favorable à l'établiſſement de la Réligion, ſi glorieuſe au Roy, ſi agreable à la France, & au Royaume de Siam. Dans un jour & demi j'arrivai à l'Oiſeau, où j'étois attendu avec bien de l'inquiétude. Pendant le tems de mon abſence, nos Péres avoient fait une eſpece de Miſſion qui avoit duré huit jours, pour demander à Dieu qu'il benît la négociation que j'allois menager pour ſa gloire. Leur zéle avoit eû tout le bon ſuccés qu'on en pouvoit attendre. Tout l'équipage s'étoit confeſſé, & communié ſuivant l'exemple des premiers Officiers, leſquels s'acquitterent de ce devoir de pieté d'une maniére qui fut de grande édification, & un modele fort efficace pour les autres.

Les nouvelles qu'on avoit eûës à Batavie, & les mauvais bruits qu'on avoit fait courir de la

ſituation de la Cour de Siam avoient excité, comme j'ay déja dit, des ſentimens bien differens dans l'eſprit, & dans le cœur des François de l'Eſcadre. Mon départ, & le ſejour que j'avois fait dans mon voyage, avoit renouvellé tous ces ſoupçons, & en avoit encore fait naître de plus violens. Auſſi quand on me vit venir, tout ce qui étoit dans le Vaiſſeau fit paroître une extrême impatience d'apprendre les nouvelles que j'apportois. On étoit ſur le point de ſe mettre à table, & quoy qu'on eût déja ſervi, Meſſieurs les Envoyez voulurent que je les entretinſſe en particulier du détail de mon voyage, & du ſuccés de ma negociation. Aprés que je leur en eûs dit en général les principales circonſtances, ils en voulurent lire les particularitez dans la Lettre que Monſieur Conſtance m'avoit écrite, où ils virent des aſſûrances poſitives que l'on feroit en toutes choſes tout ce qui ſe pourroit faire pour la ſatisfaction du Roy.

Ces heureuſes nouvelles furent bientôt répanduës dans tout le Vaiſſeau. Chacun s'empreſſa à me faire des amitiez, & à me feliciter même de ce ſuccés, qui ne m'étoit nullement dû, mais à la réputation du Roy. En effet le Roy de Siam & ſon Conſeil ſont ſi pénetrez de reſpect pour toutes les volontez de ce grand Monarque, & ils ſont ſi convaincus qu'il n'agit que par des vûës déſintereſſées, & par des ſentimens de juſtice, de moderation & de bonté, qu'il ne faut que leur faire ſentir les deſſeins de ſa Majeſté dans

jeſté dans les affaires qu'on traite avec eux pour leur donner du penchant à les ſuivre. Monſieur Conſtance avoit projetté un traité avantageux aux deux Couronnes, qu'il ſouhaitoit être ſigné avant l'introduction des troupes Françoiſes dans les Places du Royaume de Siam, qu'on leur avoit deſtinées. Je fus contraint de faire quelques voyages pour porter les propoſitions qui ſe firent là-deſſus de part & d'autre, parce que Meſſieurs les Envoyez avoient ordre de ne point débarquer avant les troupes, & il ne convenoit pas à Monſieur Conſtance: il luy étoit même défendu par les Loix du Royaume, de les venir trouver dans les Vaiſſeaux. Enfin ce Miniſtre m'ayant chargé de porter à Meſſieurs les Envoyez les points principaux de ce traité dans un memoire ſigné de ſa main, ils en choiſirent ceux qu'ils voulurent, & ce fut ſur cela que le traité fut fait. Le Roy de Siam leur avoit envoyé deux Mandarins, pour ſçavoir d'eux quel jour ils voudroient mettre pied à terre, & d'offrir à Monſieur des Farges des Balons pour embarquer les ſoldats, & les mener à Bancoq, avec ordre néanmoins de ne leur faire ces propoſitions qu'aprés qu'ils auroient ſigné le traité. Ainſi dés que les conventions furent faites, les deux Mandarins qui juſques là avoient demeurez incognito dans le bord, y vinrent rendre viſite en ceremonie à Meſſieurs les Envoyez, & leur demanderent de

la part du Roy quel jour il leur plairoit de débarquer, assûrant qu'ils trouveroient les Balons, & les Officiers de sa Majesté prêts, avec toutes les autres marques d'honneur qu'on devoit à leur caractere. Comme Monsieur des-Farges n'étoit pas dans l'Oyseau avec Messieurs les Envoyez, & qu'on n'avoit pas eû à la Cour, nouvelle de son arrivée, quand les Mandarins en étoient partis, on n'avoit point ordre de luy offrir des Balons de la part du Roy, pour luy, & pour ses troupes, les Mandarins se contenterent de dire à Monsieur Duquesne, & à Monsieur Debrüan qu'ils feroient mettre pied à terre à leurs soldats quand bon leur sembleroit.

Je viens de dire qu'on n'avoit point eû de nouvelles de l'arrivée de Monsieur des-Farges lorsque je partis de Siam. En effet Monsieur de Vaudricourt n'arriva à la rade avec toute l'Escadre que le huitiéme d'Octobre, la veille qu'on conclut toutes choses. Il y avoit beaucoup de malades dans les Flutes; de sorte que les rafraîchissemens que Monsieur Constance avoit fait tenir prêts en abondance, arriverent fort à propos pour les équipages, qui en avoient grand besoin. Tout le monde en fut pourvû si liberalement, que durant le séjour qu'on fit en cette rade, les Matelots & les soldats eurent de la volaille, des canards, des bœufs, & des cochons à discretion.

On n'eut pas plûtôt moüillé l'ancre, que les Ambaſſadeurs Siamois, impatients d'aller rendre compte de leur negociation, demanderent qu'on les mît à terre. Ils partirent dés le lendemain au bruit des décharges du canon, qu'on tira de tous les Vaiſſeaux, & ils furent trouver Monſieur Conſtance pour le ſalüer, & pour ſçavoir de luy, quand ils auroient l'honneur de le voir: car avant que d'avoir rendu compte à ſa Majeſté de tout ce qu'ils avoient fait en Europe, il ne leur étoit pas permis d'aller dans leurs maiſons, ſans un congé exprés qui ne s'accorde gueres.

Les Ambaſſadeurs de Siam obſervent réligieuſement cette coûtume, non ſeulement quand ils arrivent à Siam au retour de leur Ambaſſade, mais quand ils partent même pour l'aller faire. Car dés que le Roy leur a donné ſes derniers ordres, ils ne peuvent plus entrer dans leur maiſon ſous quelque prétexte que ce ſoit. De même quand ils ſont arrivez dans les Cours, où on les envoye, il ne leur eſt pas permis d'aſſiſter à aucune cérémonie, ni à aucune aſſemblée publique, avant qu'ils ayent eû audience du Prince, comme on l'a pû remarquer, que l'ont obſervé en France les Ambaſſadeurs dont je parle.

Dés qu'ils virent Monſieur Conſtance, ils ſe proſternerent à ſes pieds, luy diſant qu'ils venoient ſçavoir de luy, s'ils avoient eû le bon-

heur de contenter ſa Majeſté, & ſon Excellence. Aprés que ce Miniſtre leur eut témoigné la ſatisfaction qu'on avoit d'eux, il leur demanda ce qu'ils penſoient des belles choſes qu'ils avoient vûës, & ſur tout du grand Roy, auquel on les avoit envoyez. Ils repliquerent qu'ils avoient vû des Anges, non pas des hommes, & que la France n'étoit pas un Royaume, mais un monde. Ils étalerent enſuite d'un air touché la grandeur, la richeſſe, la politeſſe des François, mais ils ne pûrent retenir leurs larmes, quand ils parlerent de la perſonne du Roy, dont ils firent le portrait avec tant d'eſprit, que Monſieur Conſtance m'avoüa depuis qu'il n'avoit rien entendu de plus ſpirituel.

Le premier Ambaſſadeur eut ordre de ſuivre le Miniſtre, pour luy faire ſon journal tout entier. Aprés quoy les ayant fait venir tous trois, il les preſenta au Roy. Ce Prince les reçût fort bien, & donna ordre au premier de reſter à la Cour, pour luy faire tous les jours à certaine heure la lecture de ſa relation. Les deux autres furent occupez auprés de Meſſieurs les Envoyez, afin de reconnoître par la bonne chere & les honneurs qu'ils leurs feroient rendre ceux qu'ils avoient reçûs eux-mêmes en France.

Le 18. d'Octobre, c'eſt à dire le lendemain aprés que toutes choſes eurent été déterminées, Monſieur Desfarges à la tête de toutes ſes trou-

pes s'embarqua dans les Chaloupes de l'armée, pour ſe rendre à l'embouchûre de la riviere, où les balons du Roy de Siam l'attendoient, pour le porter à Bancoq avec les Officiers. On mit les ſoldats ſur des demy Galeres : j'avois pris le devant le jour précédent, & j'avois informé Monſieur Conſtance de ce qui s'étoit paſſé dans les Vaiſſeaux, en luy remettant entre les mains les papiers qu'on m'avoit donnez. Je le trouvay à l'embouchûre de la riviére, où il étoit venu m'attendre, & où il avoit demeuré deux jours entiers avec une extrême impatience de ſçavoir le ſuccés de cette negociation. Il m'en parut fort ſatisfait, & pour commencer par l'execution des choſes qui le regardoient, il remonta incontinent à Bancoq, & m'obligea de le ſuivre.

Nous y fûmes reçûs le lendemain au bruit du canon de la Fortereſſe. Monſieur Desfarges y arriva preſqu'auſſi-tôt avec une partie des troupes & des Officiers, & le reſte ne tarda pas long-tems à venir. Quelques heures aprés que tout fut arrivé, Monſieur Conſtance ayant ordonné au Gouverneur de faire mettre la garniſon Portugaiſe & Siamoiſe ſous les armes, leur commanda de la part du Roy de Siam de reconnoître M. Desfarges pour leur Géneral, & pour Gouverneur de la place, & de luy obeir comme à ſa propre perſonne.

De plus ce Miniſtre ſçachant qu'il feroit une choſe agréable au Roy, s'il mettoit des François à la tête des Compagnies Siamoiſes : il demanda le lendemain à Monſieur le Général quelques jeunes Officiers, & des Gentils hommes qui étoient dans les Compagnies Françoiſes, & les fit reconnoître pour Capitaines, Lieutenans & Enſeignes de chaque Compagnie composée d'environ cent hommes. Monſieur de Fretteville Enſeigne du Vaiſſeau que Monſieur Conſtance avoit demandé de la part du Roy de Siam, fut déclaré Colonel de ſes troupes, auſquelles on fit faire l'exercice à la maniére de France; car elles l'avoient appris de quelques Officiers du premier voyage, qui étoient reſtez à Siam. Elles y réuſſirent d'une maniére qui ſurprît tout le monde, faiſant tous leurs mouvemens, leurs évolutions & leurs décharges avec une juſteſſe qu'on eût loüée dans de vieux ſoldats Europeans. Le Miniſtre fit donner à chaque ſoldat un lical, c'eſt à dire environ quarante ſols, & fit payer les Officiers quelques jours enſuite ſur le même pied que les François.

Tout le monde s'étoit déja retiré, aprés avoir attendu tout ce jour-là Meſſieurs les Envoyez : mais comme on eut nouvelles qu'ils s'étoient embarquez un peu tard, on crût qu'ils paſſeroient la nuit au même endroit où ils avoient dîné. Ils étoient ſortis de leur bord le 19. du mois au bruit du canon de tous les Vaiſſeaux, &

avec un grand cortege de la marine & des troupes qui se mirent à leur suite. Les chaloupes de l'escadre les conduisirent jusqu'à l'embouchûre de la riviere, où ils trouverent les balons du Roy pour leurs personnes, & pour toute leur suite avec un tres-grand nombre de Mandarins, & toutes les autres marques d'honneur qu'on avoit rendu le voyage précedent à Monsieur le Chevalier de Chaumont. Car les Gouverneurs des lieux par où ils passoient, les venoient recevoir, & les complimenter à l'entrée de leur Gouvernement. Le nombre des Mandarins s'augmentoit chaque jour, le Roy en envoyant continuellement de nouveaux, & des plus qualifiez, pour sçavoir de leurs nouvelles. Depuis la barre jusqu'à Siam on leur avoit fait bâtir avec une diligence incroyable des maisons de repos de quatre en quatre lieuës, où ils trouvoient des logemens, des meubles & des lits magnifiques pour eux & pour quarante personnes de leur suite, & on leur faisoit fournir abondamment les vivres nécessaires pour une si grosse table. Le Roy de Siam voulut bien songer à nous. Ce bon Prince renvoya à nos Péres un balon d'une propreté admirable avec dix-neuf rameurs & un Mandarin qui les commandoit. Il y pouvoit tenir douze personnes fort à l'aise. Il étoit couvert d'un dôme de la hauteur de six pieds & demy en forme d'Impériale de carrosse avec des rideaux à côté, & une

baluſtrade tout autour, qui luy donnoit beaucoup de grace, nous euſſions refuſé de nous y mettre, ſi Monſieur Conſtance ne nous eût dit qu'on nous l'envoyoit par ordre du Roy, qui vouloit recevoir avec quelque diſtinction les Miniſtres de la loy chretienne, que Sa Majeſté luy envoyoit, qu'il trouveroit mauvais qu'on ne voulût pas s'en ſervir, ajoûtant que l'honneur que le Roy faiſoit en cette occaſion, ſerviroit à l'œuvre de Dieu.

Les envoyez extraordinaires ayant appris des Mandarins qui étoient allez au devant d'eux, qu'on les attendoit à Bancoq, où les troupes s'étoient déja renduës, ſe mirent en chemin aprés dîner, quoy qu'il fût déja fort tard ; de ſorte qu'ils ne pûrent arriver que ſur les huit heures du ſoir. J'ay déja dit qu'on ne les attendoit plus, & qu'on avoit même envoyé des lits au lieu où ils avoient dîné. Ainſi on fut extrémement ſurpris d'apprendre par les Mandarins, qui prenoient ordinairement les devants, pour voir ſi leurs appartemens étoient prêts ; qu'ils étoient à un demy-quart de lieuë de la Fortereſſe. Monſieur Conſtance fut embarraſſé, & faiſant appeller Monſieur Desfarges avec les principaux Officiers, il leur demanda ce qu'il falloit faire dans cette conjoncture. Tout le monde fut d'avis que Meſſieurs les Envoyez entraſſent ce ſoir-là *incognito* dans la place, & que le lendemain on les y traitât confor-

mément

mément à leur caractére. Cela fut executé comme on avoit résolu. Les Envoyez furent reçûs le soir sans cérémonie, & le jour suivant passerent du fort qui est du côté de l'occident dans celui qui est du côté de l'orient, au bruit de plus de quatre-vingt pieces de canon des deux forteresses, & avec toutes les marques de respect qu'on devoit à l'auguste Monarque, dont ils representoient la personne. Monsieur des-Farges qui faisoit déja la fonction de Général, & de Gouverneur de Bancoq, les reçût à la tête de la garnison, lorsqu'ils descendoient de leur Balon sur un pont à l'entrée de la Place.

Ces Messieurs s'étant promenez quelque tems dans les dehors, entrerent dans une espece de Fortin, qui est seul revêtu, & en état de défense, où les François étoient en garde, tandis que Monsieur Constance qui étoit là *incognito*, les regardoit du logis de Monsieur le Général. Je luy dois rendre cette justice, qu'il ne m'avoit jamais parû si content, que ce jour-là; & je puis dire que je n'ai gueres aussi senti en ma vie plus de joye que j'en ressentis en voyant enfin une negociation si difficile, & si délicate terminée avec tant de facilité. Car quiconque fait réfléxion que le Roy de Siam en donnant la garde de Bancoq, & de Merguy aux François, leur a confié les deux postes les plus importants de ses Etats, & les clefs de son Royaume avec une confiance,

à la generosité du Roy qui ne luy permit pas de prendre presqu'aucune précaution. Qui ne sera pas surpris que ce Prince Indien qui ne manque ni de lumiéres nécessaires pour prévoir les suites de cet engagement, ni de forces pour se dispenser de le prendre, ait si facilement conclu & executé un pareil traité?

Comme les ordres du Roy appelloient Monsieur Constance à la Cour avec beaucoup d'empressement, il partit sur les dix heures du soir; & comme il voulut que je l'accompagnasse à Siam où le Roy devoit se rendre, je pris congé de Messieurs les Envoyez, & je me mis dans son Balon pour voguer toute la nuit. Le Roy n'étoit pas encore descendu à Siam, ainsi le Seigneur Constance passa outre, & alla à Louvo. Dés qu'il y fut arrivé, il alla au Palais rendre compte au Roy de tout ce qui s'étoit passé; & aprés qu'il l'eut fait dans un fort grand détail, sa Majesté luy demanda en plein Conseil, si Messieurs les Envoyez de France n'avoient pas été bien surpris de trouver leur chemin si applani, & tant de facilité à faire les choses dont ils étoient chargez. Monsieur Constance ayant répondu qu'il étoit impossible qu'ils ne le fussent pas. Je suis sûr, ajoûta le Roy, que ma conduite à l'égard de la France, doit paroître fort extraordinaire à des Ministres Europeans.

Messieurs les Envoyez nous suivirent de peu

de jours ; & quand ils furent arrivez à trois lieuës de la Ville de Siam dans la Tabanque, où ils devoient attendre le jour de leur audience, le Roy quitta Louvo, où il étoit à la chasse, pour leur venir donner leur premiere audience dans la Capitale de son Royaume. Dans cet intervalle, les balots des presens du Roy arriverent dans les Mirous qu'on avoit envozez à bord, pour les prendre, & il fallut encore rester quelque tems pour en accommoder plusieurs qui avoient été assez maltraitez. Environ ce tems-là Monsieur Constance alla rendre visite *incognito* à Messieurs les Envoyez, aprés en avoir demandé permission au Roy son Maître. Comme il partit de Siam à l'entrée de la nuit, il étoit plus de neuf heures quand il arriva à la Tabanque. Il voulut que je luy tinsse compagnie avec quelques Officiers François qui se trouverent là par hazard auprés de luy, quand il s'embarqua. Dés que nous eûmes mis pied à terre, je pris les devants, & allai avertir Messieurs les Envoyez, que ce Ministre les venoit voir. Ils reprirent aussi-tôt leurs habits, car ils étoient sur le point de se coucher, & vinrent le recevoir.

Cette entrevûë fut d'environ deux heures, on n'y parla néanmoins que de choses indifferentes; aprés quoy on se separa avec beaucoup de témoignages d'estime, & d'amitié mutuelle. Le lendemain Messieurs les Envoyez rendirent cette visi-

te à Monſieur Conſtance, & ſouperent avec luy. Quoy qu'il ne les attendît pas, il ne fut pas ſurpris. Sa Table étant ſoir & matin de trente ou quarante couverts, on la ſervit ſans y rien augmenter : cependant la groſſe chere qu'on y fait, & ſur tout l'abondance de vin qu'on y boit tout comme en Europe, ſurprit extremement ces Meſſieurs. Monſieur Ceberet m'a avoüé aſſez ſouvent dans la ſuite, qu'il avoit eû quelque peine à croire ceux qui luy diſoient que M. Conſtance dépenſoit pour plus de dix ou douze mille écus en vin, mais qu'aprés ce qu'il a vû durant le ſejour qu'il a fait à Siam, il ne ſçauroit ſe perſuader qu'il en fût quitte tous les ans pour quatorze mille. Ce n'eſt pas ſeulement par la dépenſe de ſa Table qu'il paroît magnifique, il n'y a gueres de grand Seigneur qui vive plus noblement. Le Roy luy ayant permis d'avoir des Gardes pour la ſûreté de ſa perſonne, il en a pris vingt-quatre Europeans, qui font toûjours ſentinelle devant ſa porte, & qui l'accompagnent dans tous les voyages, ſans conter un fort grand nombre de domeſtiques.

Meſſieurs les Envoyez ſe retirerent fort tard à la Tabanque, où ils reçûrent quelques jours aprés toutes les nations Orientales qui ſont à Siam, dont les principaux vinrent un jour les uns aprés les autres par ordre du Roy, les complimenter. M. l'Evêque de Metellopolis, &

Monſieur de Roſalie s'y rendirent auſſi le lendemain avec leurs Miſſionnaires, & deux jours aprés ils y envoyerent les écoliers de leur College, qui les haranguerent en diverſes Langues. Le nombre de ces écoliers s'eſt augmenté depuis que Monſieur Conſtance a pris le deſſein de fonder ce College, auquel il donne tous les ans quinze cent écus pour leur entretien, les fourniſſant d'habits, & d'ornemens pour leur Egliſe. Le Roy de Siam avoit quitté Louvo avec peine à cauſe de la chaſſe, & il n'étoit deſcendu à Siam que pour y donner audience aux Envoyez extraordinaires du Roy, dans le deſſein d'en repartir auſſi-tôt. Ainſi dés qu'il ſçut qu'ils étoient prêts, il leur fit dire que dans deux jours il la leur donneroit.

Cette cérémonie ſe paſſa de la même maniére, & on leur rendit les mêmes honneurs qu'on avoit fait le voyage précédent à l'Ambaſſadeur, avec cette ſeule difference que Monſieur de la Loubere qui portoit la parole, parla toûjours découvert. Il avoit fait demander le jour précédent de parler aſſis, ce qu'on luy avoit accordé : mais étant en la préſence du Roy, il changea de ſentiment, & fit en François un fort beau compliment, dont voici les propre termes que Monſieur Conſtance repeta au Roy en Siamois.

GRAND ROY, plus véritablement Roy par l'éclat de vos éminentes vertus, que par la grandeur de vôtre redoutable puiſſance, nous portons à vôtre Majeſté de nouvelles aſſûrances de l'eſtime, & de l'affection Royale de l'un des plus ſages, & des plus puiſſants Monarques que la Providence Divine ait jamais établi au deſſus des hommes, & nous aurions lieu de craindre que nos expreſſions ne fiſſent tort à la vérité, ſi les ſentimens du Roy nôtre Maître & Seigneur, pour vôtre Majeſté, ne s'étoient expliquez eux-mêmes par de ſi éclatans témoignages, que perſonne en toute la terre ne les ignorera. Vôtre Majeſté en voit elle même une grande partie par cette Eſcadre qui nous a portez ſur ces bords, par les preſens que nous avons l'honneur de luy offrir, & par ces ſçavans Réligieux, cette Nobleſſe d'élite, & tous ces autres braves François que nous avons amenez à ſon ſervice Royal. Et d'ailleurs nous ne doutons point que les Ambaſſadeurs de vôtre Majeſté n'ayent employé cette vive éloquence, que la plus belle partie de l'Europe vient d'admirer en eux, pour faire comprendre à vôtre Majeſté avec quel éclat, & quels honneurs extraordinaires ils ont été reçûs de la Cour de France dans tous les lieux de leur paſſage, & juſques dans ces belles & riches Provinces auſquelles une longue domination étrangere avoit fait perdre le nom de

Françoiſes, & que le Roy nôtre Maître & Seigneur a glorieuſement reconquiſes. Sa Majeſté a entendu de la bouche de ces ſages Ambaſſadeurs ce qu'ils luy ont dit des rares, & excellentes qualitez de vôtre Majeſté, de la ſuperbe magnificence de ſa Cour, de la grandeur de ſes forces toûjours victorieuſes, & de la profonde ſageſſe de ſon gouvernement, ſource certaine de la felicité de ſes Peuples; & ce glorieux recit a fait un ſenſible & nouveau plaiſir à ſa Majeſté, quoy qu'elle fût déja inſtruite de tant de grandes choſes par la renommée : car la terre peut bien faire obſtacle à la lumiére du Soleil, & en dépoüiller la ſurface de la Lune, mais elle ne peut éclipſer les vertus des Roys, qui répandent leur éclat au de-là des plus vaſtes mers, & dans les Régions les plus éloignées. Auſſi oſerons-nous dire à vôtre Majeſté qu'il falloit aux Indes un Roy magnanime comme elle, pour y attirer une nation comme la nôtre, laquelle nourrie depuis pluſieurs ſiécles ſous les douces loix de ſes Princes naturels, qui ont toûjours établi la juſtice pour bornes de leurs puiſſances, n'a jamais abandonné les champs temperez & fertiles qu'elle a accoûtumé de cultiver, pour courir aprés l'or des étrangers, & porter tiraniquement à des nations inconnuës & innocentes, la mort, ou la ſervitude. Et il falloit en même tems en France un Roy auſſi amoureux de la veritable gloire que l'eſt nô-

tre Maître & Seigneur qui aprés avoir donné par tant de victoires une juste & solide paix à ses Sujets, & à toute la Chrêtienté, renonçant désormais à de nouvelles conquêtes qui en aggrandissant ses Etats, n'auroient pû augmenter sa gloire, a crû ne pouvoir rien faire de plus digne de ses Royales inclinations, que de correspondre à l'estime, & à l'amitié du plus grand Roy des Indes, & de donner à vôtre Majesté par la seule consideration des vertus heroïques qui éclatent en elle, tout ce que les autres Roys ne se croyent devoir qu'aprés les traitez d'alliance les plus solemnels. Pour nous qui avons été choisis par le Roy nôtre Maître & Seigneur pour porter son auguste parole à vôtre Majesté, à quoy pouvions-nous être destinez de plus glorieux, étant nez, comme nous sommes Sujets du plus grand Roy de l'Occident, que de venir chargez de l'honneur de ses ordres à l'autre extremité de la terre, admirer en vôtre Majesté ce que le jour naissant voit de plus noble, de plus excellent, & de plus élevé, & goûter pendant nôtre sejour en ses florissants Etats, les douceurs de sa Royale protection.

Pendant cette harangue, le fils de Monsieur Ceberet qui portoit la Lettre du Roy, se tenoit aussi toûjours debout entre sa Majesté, & Messieurs les Envoyez, jusqu'à ce que Monsieur de la Loubere ayant achevé de parler, alla prendre

la Lettre

la Lettre, la porta au Roy, & la luy mit luy-même dans la main comme on en étoit convenu. Le Roy de Siam la reçut avec les mêmes demonstrations d'estime & de respect qu'il avoit fait paroître le voyage passé, en recevant celle qui luy fut presentée par Monsieur le Chevalier de Chamont. Voicy une copie fidelle de cette Lettre.

Je ne sçai pas par quel bonheur le Roy de Siam voulut que j'accompagnasse Messieurs les Envoyez, & que j'entrasse immédiatement aprés eux dans la salle d'audiance, ce qui se pratiqua dans toutes les autres. La cérémonie étant finie, Monsieur Constance laissa Messieurs les Envoyez dans la salle, & sans perdre de tems, il fut trouver Monsieur Desfarges en un autre endroit du Palais assez éloigné, où il devoit donner audience à ce Géneral. Je l'y accompagnay, & nous n'y fûmes pas plûtôt arrivez, que le Roy de Siam parut à la porte d'un Pont-levis qu'on avoit abaissé. Ce Prince étoit assis dans un fauteüil couvert de lames d'or, & porté sur les épaules de huit Mandarins. Il s'avança sur le Pont, ayant douze Gardes armez de lances, fort richement vêtus, dont les quatre premiers qui étoient entre ce Prince & nous, luy tournoient le visage, & à nous le dos, ce qui nous parut assez extraordinaire : Peut-être qu'ils observent cette coûtume, pour être plus en état de recevoir & d'executer ses ordres au moindre signe qu'il leur en

donne. Dés qu'il vit Monſieur Desfarges, qui luy fit de loin une tres-profonde révérence avec tous les Officiers qui l'accompagnoient, gens choiſis, bien faits & fort propres, il luy dit de s'approcher, qu'il étoit bien aiſe de voir les François de prés. Monſieur Desfarges répondit à l'honnêteté de ce Prince avec beaucoup de preſence d'eſprit, qu'il remercioit tres-humblement Sa Majeſté en ſon particulier, & au nom de tous ſes Officiers de l'honneur qu'elle leur faiſoit, & qu'il oſoit même l'aſſûrer qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'efforçât auſſi bien que luy de mériter par leurs ſervices, & au péril même de leur vie, une faveur ſi particuliere: il ajoûta enſuite beaucoup d'autres ſentimens qu'il expliqua fort noblement. Sa bonne mine, ſon air ouvert, ſes maniéres naturelles plûrent extrémement au Roy de Siam, qui crût voir dans le fond du cœur de ce Général encore plus de courage, de fidelité & d'attachement qu'il n'en faiſoit paroître par toutes ſes expreſſions.

Ce Prince ayant témoigné enſuite combien il étoit obligé au Roy de France ſon bon amy de luy avoir envoyé de ſi braves gens, il ſe prît à me regarder avec un ſoûris fort obligeant. C'eſt à vous, mon Pére, me dit-il, que je dois toutes ces marques de bontez du Roy, je vous en remercie tres-fort, ce qu'il repeta par trois fois. Monſieur Desfarges avoit fait dire que non ſeu-

lement il étoit venu par ordre de ſon Souverain conſacrer le reſte de ſa vie au ſervice de Sa Majeſté, mais qu'il avoit encore amené ſes enfans, leſquels avoient le même zéle que luy, & qui étant plus jeunes ſeroient auſſi plus capables d'en donner plus long-tems des marques contre les ennemis de Sa Majeſté. Le Roy de Siam voulut les voir, & leur dit à chacun en particulier pluſieurs choſes fort honnêtes, & tres-ſpirituelles. Monſieur Conſtance enſuite fit l'éloge de Monſieur de Brüan deſtiné Gouverneur de Mergny, & des autres Officiers que Monſieur Desfarges preſentoit au Roy, & qui s'avançoient les uns aprés les autres, pour luy faire la réverence, Sa Majeſté s'informant du mérite perſonnel d'un chacun, de leur qualité & de leurs ſervices. A la fin ce Prince les ayant tous conſiderez à loiſir, & leur ayant fait mille careſſes, il leur dît: Meſſieurs les Envoyez vont arriver bien-tôt icy: car il eſt tems de dîner; il faut vous en donner le loiſir. Je ſouhaite que vous faſſiez bonne chere: aprés quoy il ſe retira au ſon des trompettes, des tambours & des autres inſtrumens qui l'accompagnent toûjours de la même maniére qu'il avoit paru.

Auſſi-tôt que le Roy ſe fut retiré, on ſervit dans un petit bois ſur le bord des foſſez de la derniere enceinte du Palais. Les arbres qui compoſoient ce cabinet, étoient fort hauts, & d'une

belle verdure, & quoy qu'ils fussent fort épais, on ne laissa pas de tendre d'un côté du cabinet à l'autre des toiles élevées, pour empêcher l'incommodité du soleil. Monsieur Ceberet s'étant trouvé attaqué d'une fâcheuse colique, comme on s'alloit mettre à table, fut obligé de se retirer avant la fin du repas; de sorte que Monsieur de la Loubere reçût seul les honneurs qu'on luy rendit en sortant du Palais. Les Mandarins l'accompagnerent avec leurs balons d'Etat jusqu'à l'entrée de la ville, où il trouva un élephant magnifiquement enharnaché, qui le porta suivi d'une grande foule de Mandarins aussi montez sur des élephans, & parmi une grande multitude de peuples jusqu'à l'hôtel qu'on luy avoit préparé.

Le lendemain de l'audience Messieurs les Envoyez rendirent visite en cérémonie à Monsieur Constance. Ils luy donnerent la Lettre que le Roy luy faisoit l'honneur de luy écrire, un riche Portrait de diamans de Sa Majesté, divers autres presens, & toutes les marques de bonté & de protection que le Roy avoit bien voulu luy donner. Il reçût ces honneurs extraordinaires avec tout le respect & la reconnoissance qu'ils méritoient, & il pria Messieurs les Envoyez d'asseurer le Roy qu'il se rendroit digne de tant de faveurs.

Fin du Quatriéme Livre.



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM.

LIVRE CINQUIEME.



LE Roy n'estoit venu à Siam, que pour donner Audiance aux Envoyez, comme nous avons déja dit. Il n'estoit occupé que de la chasse des Eléphans ; ainsi l'Audiance donnée, il partit le lendemain pour continuër la chasse. A une lieüe de Louvo ce Prince a fait bâtir un Palais fort spacieux. Il est entouré

de murailles de briques aſſez hautes. Le dedans n'eſt fait que de bois. Le lieu eſt fort agreable par ſa ſituation naturelle. Il y a une grande piece d'eau qui en fait une preſqu'Iſle, où le Roy de Siam a fait bâtir deux Fregates de ſix petites pieces de canon d'une livre de balles, ſur leſquelles ce Prince prend plaiſir à ſe promener. Au de-là de ce canal eſt une foreſt, qui a quinze ou vingt lieües d'étendüe, pleine d'Eléphans, de Rhinoceros, de Tygres, de Cerfs & de Gazelles.

Ces ſortes de chaſſes, que nous avons décrites dans le premier Voyage, paroîtront ſans doute fort dangereuſes, parcequ'en effet il n'y a point d'animal plus furieux, & qu'on puiſſe moins éviter que l'Eléphant, lorſqu'il eſt en colere. Quelque leger à la courſe qu'un homme puiſſe eſtre, cet animal l'attrape aiſément ; & quand on ſeroit aſſez habile pour grimper ſur les arbres de la foreſt, outre que l'Eléphant les renverſe à moins qu'ils ne ſoient fort gros, il y en a peu qui ſoient aſſez hauts, & où la trompe de l'Eléphant ne puiſſe atteindre. Car dans ces bois il y a des Eléphans de douze & de treize pieds de haut : les ordinaires ſont de dix ou douze. Les Rhinoceros ne ſont guéres moins dangereux, & ne font jamais de quartier quand ils rencontrent quelqu'un. Pour les Tygres, on peut s'en garentir plus facilement, quoyqu'ils ſoient d'une grandeur énorme. On m'a aſſeuré qu'on en avoit vû

d'aussi gros & d'aussi grands que des Chevaux. Pourvû qu'on ne les attaque pas, ils ne se jettent pas ordinairement sur les passans; & quand on fait du bruit, sur tout avec des armes à feu, ils prennent d'abord la fuite, à moins qu'on ne les ait blessez. Car alors ils sont plus à craindre que les Eléphans même: Et l'on m'a dit qu'un Tygre sçait démêler parmy cent personnes celuy qui l'aura blessé.

Mais quand on prend les précautions dont se sert le Roy de Siam dans ces sortes de chasses, il n'y a rien de si agreable, & de moins à craindre. Il fait mener deux ou trois pieces de canon d'environ quatre livres de balles, & il n'entre jamais dans les bois que monté sur un Eléphant de guerre, accompagné de plus de quatre ou cinq cens hommes; dont plus de cent sont montez sur de semblables Eléphans. Quand on est sur un de ces animaux, on ne craint rien. Il n'y a point de bestes, quelques furieuses qu'elles soient, qui osent, ou qui puissent nuire à un Eléphant.

Les Envoyez Extraordinaires n'allerent à Louvo que quelque temps aprés le Roy. Monsieur Constance, qui a soin des plus petites choses comme des plus grandes, voulut les prévenir de quelques jours, afin de donner ses ordres, & que tout fust prest à leur arrivée. Il leur fit préparer une trés-belle maison, qu'il avoit fait bâtir depuis deux ans tout auprés de celle qu'il avoit déja fait faire

le voyage precedent, & où Monſieur l'Ambaſſadeur eſtoit logé. Celle-là eſtoit bien plus magnifique & plus logeable que la premiere. Elle eſtoit ſuperbement meublée, & avoit des appartemens fort commodes & fort propres pour plus de trente Officiers, ſans compter quarante ou cinquante valets, qui eſtoient tous placez à leur aiſe. Monſieur des Farges, que le Roy vouloit retenir plus longtemps à la Cour, avoit une maiſon ſeparée, laquelle fut meublée par l'ordre de Sa Majeſté Siamoiſe. Ce General vouloit au commencement tenir table ouverte; mais Monſieur Conſtance le fit prier de n'en avoir point d'autre que la ſienne, parce qu'y ayant déja deux groſſes tables, les Officiers ſeroient trop partagez, & ainſi elles deviendroient inutiles.

Nous avions eû ordre de ſuivre la Cour à Louvo, & le Roy eut la bonté de prendre un ſoin particulier de nous y faire loger aſſez commodement pour nos fonctions. Monſieur Conſtance, qui nous avoit placez à Siam dans la plus belle Maiſon de la Ville aprés la ſienne, qui paſſeroit en Europe pour tres-belle, ſi les appartemens eſtoient auſſi reguliers, & auſſi bien diſpoſez, qu'ils ſont grands & magnifiques chacun en particulier, nous fit mettre à Louvo dans une Maiſon baſtie à la maniere des Perſans, où l'Ambaſſadeur de Perſe avoit logé avec toute ſa ſuite. Nos Peres s'étoient plaint à Siam de la beauté des meubles

qu'on avoit mis dans la Maison qu'on leur avoit donnée, parce qu'ils estoient trop riches. Ils renouvellerent leurs plaintes à Louvo, & refuserent mesme quelque temps de s'en servir, mais il fallut enfin obeïr. Monsieur Constance leur dit de la part du Roy, qu'ils ne devoient pas avoir tant d'égard à leurs personnes particulieres, & à leur estat, qu'à la dignité de celuy qui vouloit ainsi marquer combien il estoit sensible aux bontez du Roy de France, qui les avoit envoyez; qu'ils prendroient d'autres emmeublemens quand ils seroient dans leur College, qu'on bastissoit incessamment, & qu'ils y pourroient vivre conformément à leur Profession: mais qu'à present, quoyqu'ils en pûssent dire, ce Prince vouloit les loger, & les traiter d'une maniere qui convînt à l'affection qu'il leur portoit. En effet durant tout le temps que nous fusmes à Louvo, les Officiers du Roy nous firent fournir tous nos besoins, nous défrayant pour nostre table, pour nos habits, & pour tout nostre entretien avec une profusion, une bonté, & des soins incroyables. Car sa Majesté ne se contentant pas d'avoir establi des Officiers particuliers pour prévenir nos besoins, nous en envoyoit d'autres de temps en temps, pour s'informer si les premiers faisoient leur devoir, & si nous manquions de quelque chose. Quelques-uns de nos Peres estant tombez malades, le Roy leur envoyoit ses deux Medecins Chi-

nois deux fois le jour, avec ordre de luy rendre compte chaque fois de l'estat où ils avoient trouvé les Peres malades. Nous n'avions pas besoin que ce Prince descendît dans un si grand détail; son Ministre, auquel il nous avoit recommandez, prenoit de nous des soins si obligeans & si particuliers, que nous avions chaque jour de nouveaux sujets de confusion & de reconnoissance. Ne se contentant pas de nous avoir procuré par son credit la bienveillance, la tendresse, la protection & la faveur du Roy son Maître, il encherissoit encore luy-mesme par ses bienfaits sur toutes les bontez de ce Prince.

Auprés de la Maison que nous avoit donnée Monsieur Constance, il y en avoit une autre plus petite, qu'il donna à quelques Domestiques que nous avions amenez de France, & qui nous estoient necessaires pour dessiner, & peindre au naturel les Plantes & les Animaux curieux, & pour raccommoder nos Instrumens. C'estoit-là où nos Peres François avoient logé la derniere année avant leur second embarquement pour la Chine. On pourra voir une partie de ces Remarques dans un Livre intitulé Observations Physiques & Mathematiques, pour servir à l'Histoire naturelle, & à la perfection de l'Astronomie & de la Géographie. Ce Livre a esté imprimé l'an 1688. chez Martin au Soleil d'Or, par les soins du Pere de Gouye, enrichi des sçavantes Reflexions de MM.

Caſſini & de la Hire & du meſme Pere Gouye, auſquelles je renvoye le Lecteur curieux de ces ſortes d'Ouvrages.

Quand Meſſieurs les Envoyez furent arrivez à Louvo, ils firent demander au Roy de Siam une Audience particuliere pour donner les Preſens de Monſeigneur, laquelle ils obtinrent fort aiſément. Je n'ay rien dit de tout ce qui ſe paſſa à la premiere Audience qu'ils eurent à Siam, parce que j'ay parlé fort au long dans mon premier Voyage de celle que Monſieur le Chevalier de Chaumont y avoit euë, & que celle de Meſſieurs les Envoyez ſe paſſa à peu prés avec les meſmes ceremonies: mais comme à Louvo il y eut quelque choſe de particulier, je rendray compte de ce que j'y ay remarqué de principal.

La Salle d'Audience du Palais de Louvo eſt toute entourée de grandes glaces, que le Roy de Siam a fait venir de France. Les entre-deux qui joignent les compartimens ſont de meſme matiere, à l'exception de quelques-uns qui ſont d'or bruni, ce qui fait voir dans chaque Miroir opposé une perſpective nouvelle & tres-agréable. Elle peut avoir quatorze ou quinze pas geometriques de longueur, & ſept à huit de largeur ſur trente ou trente-cinq pieds de haut. Il y avoit encore quelques endroits d'eſpace en eſpace qui n'eſtoient pas garnis: depuis que les dernieres Pieces qu'on attendoit de France ſont arrivées, on y travaille

inceſſamment, & elle ſera bien-toſt achevée. Cette Salle ſera la plus curieuſe qu'on voye dans tous les Palais d'Orient. Le Trône y eſt tout couvert de lames d'or en figures rondes, dont la moitié ſort environ de ſix à ſept pieds dans la Salle vis-à-vis la plus grande porte, qui donne ſur une cour. Le ſommet s'éleve en Dôme juſqu'au lambris; mais le Siege du Roy n'a pas plus de quinze à ſeize pieds de haut. Il y a cinq ou ſix marches qui ſervent comme de baze, parce qu'on n'y peut monter que par derriere hors de la Salle. Son Architecture n'eſt pas fort reguliere, mais elle ne laiſſe pas d'eſtre agréable. L'on y voit pluſieurs ſortes de fleurs en relief, à chaque côté ſont trois paraſols à pluſieurs étages de la meſme matiere que le Trône, dont les deux plus proches touchent preſque au plancher, & les autres diminüent peu à peu, en faiſant neanmoins un demy-cercle. Ces ornemens regardez tous enſemble paroiſſent dans une ſymetrie, qui ſurprend d'abord, & qui plaiſt.

Meſſieurs les Envoyez eſtoient encore dans une cour hors de cette Salle, lors qu'ils apperçûrent le Roy de Siam, qui les attendoit ſur ſon Trône. Auſſi-toſt ils luy firent une profonde reverence, à laquelle ce Prince répondit par une inclination de corps aſſez baſſe. Ils en firent une ſeconde en entrant dans la Salle, où l'on monte par un Eſcalier de ſept à huit marches, & enfin

une

une troisiéme estant auprés de leurs sieges avant que de commencer leur compliment, que Monsieur de la Loubere fit en ces termes.

GRAND ROY, dont l'amitié & l'alliance seront toûjours plus estimées par les Princes, qui auront plus de veritable grandeur. LE DAUPHIN de France nous a chargez de témoigner à Vostre Majesté l'estime extraordinaire qu'il fait de sa Royale amitié & de ses magnifiques Presens; Fils unique & heritier présomptif de LOUIS LE GRAND, il met l'alliance & l'amitié de Vostre Majesté au rang des plus grands avantages que la plus haute naissance du monde lui ait attirez. Sa Magnanimité & sa Sagesse en mesurent le prix par les grandes & royales qualitez de Vostre Majesté, qui comme le parfum le plus exquis ont répandu leur odeur jusqu'aux extrémitez de la Terre. Il espere que Vostre Majesté agreéra les Presens qu'il lui envoye, & il desire avec passion, que par ce témoignage & par toutes les assurances qu'il nous a chargez de donner de sa part à Vostre Majesté, elle soit entierement persuadée de la haute estime & de l'affection extréme qu'il a pour Elle, & dans laquelle pour le bien des deux Royaumes il veut élever les augustes Princes ses Enfans.

Le Roy de Siam répondit à ce discours d'une maniere fort obligeante, *Qu'il recevoit avec bien de l'estime & de la reconnoissance les Presens d'un*

aussi grand Prince, qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût le digne Heritier des incomparables vertus, & des grandes qualitez du Roi son Pere, & qu'il esperoit qu'il conserveroit toûjours entre les François & les Siamois la correspondance que le Roi & lui avoient si bien establies; qu'il avoit appris avec plaisir la nombreuse posterité que Dieu donnoit à Monseigneur, que la France & l'Univers ne sçauroient assez avoir d'Heritiers de LOUIS LE GRAND. Aprés cela ce Prince fit diverses questions à Messieurs les Envoyez sur la santé, l'âge, & les emplois de Monsieur le Dauphin & de Madame la Dauphine, à quoi ils satisfirent, & ensuite le Roy se retira.

J'ai parlé des deux belles Maisons que Monsieur Constance avoit fait bâtir dans la Ville de Siam, & à Louvo : Il faut parler ici d'une autre encore plus belle qu'il a fait bâtir à Dieu. Cette Chapelle, qui est à Louvo, estoit presque achevée, quand Monsieur le Chevalier de Chaumont y arriva, & on y dit toûjours la Messe tandis qu'il y demeura, mais elle n'avoit encore aucun ornement. On peut dire à present qu'il ne se peut gueres voir de Chapelle dans la maison d'un particulier ni plus riche ni plus spacieuse. Elle n'a pas cette regularité, & cette symetrie qui est au goust des Experts en l'Architecture, parce que Monsieur Constance n'ayant point d'Architecte l'a fait bâtir à sa fantaisie; mais mal-aisément y peut-on trouver à

redire. Le marbre si precieux, si peu connû, & si estimé dans les Indes n'y est pas épargné. De quelque côté qu'on jette les yeux, depuis le sommet de cette Chapelle jusqu'à son fondement, on n'y voit qu'or & peinture. Les Tableaux où sont representez de suite & par ordre les principaux Mysteres de l'ancien & du nouveau Testament ne sont pas exquis, mais les couleurs en sont surprénantes; & le Peintre, qui est Japonois de nation, y a fait connoistre, que si les beaux Arts estoient aussi estimez & aussi bien cultivez aux Indes, qu'ils sont en Europe, les Peintres Indiens & Chinois ne cederoient peut-estre pas aux plus habiles Maistres Europeans. Le Tabernacle, auquel on travaille incessamment, sera fort grand, & tout d'argent massif. Il n'y a pas de broderie sur les Ornemens; mais l'étoffe dont ils sont faits est extrémement riche & legere. Le toit de cette Chapelle est triple à la maniere des Pagodes, & il est tout couvert de Calin, qui est une espece de métail fort blanc, entre l'estain & le plomb, & beaucoup plus leger que l'un & l'autre. Une Balustrade à hauteur d'appui en environne le corps, & la separe des deux Maisons que Monsieur Constance a fait bâtir à Louvo, parce que les Siamois gardent cette précaution, & pretendent marquer leur veneration pour les lieux sacrez, en les separant de tous les autres Edifices qui servent à l'usage des hommes. Au devant de

la porte qui répond à la ruë, il y a une assez grande cour faite en Amphiteatre, où l'on monte par douze ou quinze marches, au milieu de laquelle paroist une grande Croix de pierre, qui doit estre dorée, posée sur un large piedestail, dont les ornemens & la structure sont d'une Architecture bien differente de la nostre. Tout autour de cette cour regne une espece de galerie de trois pieds de haut, où l'on voit de petits enfoncemens ménagez d'espace en espace, pour y mettre des lampes, qu'on tient allumées depuis les premiers Vespres des grandes Festes jusqu'au lendemain.

On sera peut-estre surpris que je rapporte tous ces détails; mais on ne laissera pas de les approuver, quand on fera reflexion, que toutes ces choses se font au milieu du Paganisme, dans une Ville Capitale de la plus superstitieuse Nation de l'Orient, où la Cour du Prince reside ordinairement, & qui est dévoüée d'une maniere toute particuliere à l'Idolatrie. Car à Louvo on ne voit que des Pagodes, & des maisons de Talapoins; desorte qu'on l'appelle assez souvent la Ville des Pagodes. Ainsi il semble qu'en érigeant publiquement des Croix & des Eglises, on dresse des triomphes à Jesus-Christ dans l'empire du Démon, & on accoûtume ainsi insensiblement les Siamois à la veuë, & à l'estime de la Croix, qu'ils ont en horreur, parce que les Talapoins leur

prêchent que le Frere de leur Dieu est crucifié dans l'enfer à cause de ses impietez, comme nous l'avons expliqué assez au long dans le sixiéme Livre du premier voyage.

Les personnes de pieté, pour la satisfaction desquelles nous écrivons ces sortes d'ouvrages, seront encore bien aises d'apprendre, que la dedicace de cette Chapelle se fit à Louvo aussi publiquement, & avec autant de solemnité, qu'on l'eût pû faire dans la Ville la plus Catholique de l'Europe. Il n'y avoit pas à la verité un fort grand concours de peuple, parceque les Siamois ne sont pas encore Chrétiens, & qu'on n'y voyoit que quelques François & Portugais qui estoient à Louvo. Pendant l'octave de la ceremonie on y précha chaque jour, on chanta la grande Messe, & on y dit Vêpres. Les trois derniers jours il y eut tous les soirs un feu d'artifice. On en voit peu de semblables en Europe; car il faut avoüer que les Chinois & les Mogols excellent dans la composition de ces sortes de feux. Monsieur Constance ne voulut rien épargner de tout ce qui pouvoit rendre cette Feste magnifique, afin de donner du credit à la Religion par ces spectacles, où tout le monde accouroit de quelque secte & de quelque nation qu'ils fussent. Monsieur de Metellopolis dit la Messe pontificalement le dernier jour de l'octave, qui estoit la Feste de la Presentation de Nôtre-Dame, aprés

avoit fait toutes les ceremonies de la dedicace de cette Chapelle consacrée à Dieu sous le nom de Nôtre-Dame de Laurette.

Un jour de cette solemnité, Monsieur Constance ayant voulu assister au Sermon & à la grand Messe avant que d'aller au Palais, il se rendit tard au Conseil. Le Roi lui ayant demandé la raison de son retardement, il prit delà occasion de lui expliquer ce que le Predicateur avoit dit, à quoi Sa Majesté prit un si grand plaisir, qu'elle témoigna publiquement souhaitter que les Peres François sceussent le Siamois pour les entendre.

On se sert à Siam de deux Langues assez differentes. Il y a la Langue du Peuple, qui s'appelle en Portugais *Lingua de Fora*, & la Langue des Mandarins & du Palais, qui s'appelle *Lingua de Dentro*, parce qu'il n'y a que les grands qui approchent la personne du Prince qui la sçachent parler. Ce seroit même une fort grande grossiereté, que de se servir en parlant au Roi, des expressions du vulgaire. Les Siamois ont tant de respect pour la personne de leur Roy qu'ils ont des paroles consacrées pour lui, lesquelles ils n'osent pas adresser à d'autres. Les Talapoins seuls ont ce privilege, & ce qui est encore singulier, c'est que le Peuple employe les mêmes termes quand il les saluë en les abordant, que quand ils prient Dieu, & qu'ils commencent ainsi leurs

prieres *Sâ tou ſá*, qui eſt une expreſſion du Balie, laquelle eſt une troiſiéme eſpece de Langue particuliere des Sçavans, qu'on apprend à Siam, comme le Latin en Europe. Il ne ſera pas hors de propos de remarquer que preſque toutes leurs prieres ſont en la Langue Balie, connuës ſeulement des plus habiles Talapoins, parceque, diſent-ils, une Langue qui doit expoſer tant de myſteres doit eſtre elle-même myſterieuſe, & n'eſtre en uſage que parmi quelques gens d'élite pour n'eſtre pas profanée.

Comme il n'y avoit que les Talapoins qui ſceuſſent parler la Langue du Palais, & dont on pût l'apprendre, que d'ailleurs il eſtoit pour nous de la derniere conſequence de l'étudier, le Roi ſouhaittant que quelques Jeſuïtes s'y appliquaſſent inceſſamment, Monſieur Conſtance me témoigna que pour apprendre aiſément cette Langue, nos Peres devoient s'éloigner de tout commerce les uns des autres, & n'entendre jamais parler François, afin que ne voyant & ne converſant qu'avec des Siamois, ils fuſſent obligez par neceſſité de ſe faire entendre, de l'apprendre & de la parler. Il m'ajoûta que les Talapoins la parloient ordinairement entre eux, que ce ſeroit un fort grand avantage s'ils pouvoient demeurer parmy eux dans leurs maiſons, & qu'il en parleroit au Roi pour obtenir un ordre aux Talapoins de recevoir chez eux trois ou quatre de nos Pe-

res. Je trouvai cette ouverture fort avantageuse, & je le conjurai de nous rendre ce bon office auprés de Sa Majesté. Ce Prince y estoit de luy-même disposé. Aussi-tôt qu'on lui en eut parlé, il fit venir deux Sancrâs les plus sçavans de Siam & de Louvo, & leur ordonna d'apprendre la Langue du Palais aux Peres de nôtre Compagnie, qui iroient demeurer chez eux. Cet ordre ne fut pas fort agréable à ces Prelats des Talapoins; mais il fallut y obeïr sans replique.

La vie que menent ces solitaires est extrémement austere, & il falloit pour ne les pas scandaliser que les Peres qui demeureroient chez eux s'y conformassent dans les choses licites. Quelque extraordinaire que parût cét estat si different du nôtre, on n'eût pas de peine à trouver des personnes qui voulussent l'embrasser. On choisit les Peres le Blanc, de la Breüille & du Bouchet pour commencer une épreuve si rigoureuse. Le premier n'estoit pas encore dans la Talapoiniere, parce que l'appartement que le Roi lui faisoit bâtir par honneur auprés de celui du Sancrâ n'estoit pas encore achevé quand j'en partis: les deux autres vivoient, il y avoit déja prés d'un mois, parmi les Talapoins lorsque je quittai Louvo.

Avant mon depart je voulus leur rendre visite, & en même temps au Sancrâ qui leur apprenoit la Langue, & qui le faisoit avec une honnêteté & un zele extraordinaire. Monsieur Con-

stance

ſtance pour faire connoître aux Talapoins & aux auttres Siamois l'eſtime qu'il faiſoit de ces Peres, ſe mit de la partie avec deux ou trois autres Jeſuîtes.

Le Sancrâ qui avoit eſté averti de nôtre deſſein, nous attendoit dans ſon appartement. A ſa porte il y avoit un grand baſſin de terre plein d'eau, où les Talapoins & les Siamois ſe vont laver les pieds avant que d'entrer dans ſa chambre. Monſieur Conſtance quitta ſes ſouliers à la porte, & nous ſuivîmes ſon exemple. C'eſt une honnêteté qui ſe pratique chez les Grands du Païs quand on leur marque beaucoup de reſpect. Lorſque nous entrâmes, le Talapoin qu'on ſalüa, ne ſe leva point du ſiége où il eſtoit aſſis les jambes croiſées : c'eſtoit une petite eſtrade élevée d'un demi pied, & couverte d'un tapis de Perſe de quatre pieds en quarré. Le reſte de la chambre eſtoit couvert d'une natte fine, ſur laquelle nous nous aſſiſmes auprés de lui les jambes croiſées. Je remarquai qu'il avoit mis au deſſus de ſa tête le portrait de nôtre grand Roi qu'un de nos Peres lui avoit donné. Il en parla avec des ſentimens d'un reſpect extraordinaire, faiſant aſſez voir combien il eſtoit inſtruit des grandes vertus de ce Monarque. Quand on lui eut dit que le Roy de Siam me renvoyoit en France, il ne manqua pas de me féliciter de l'honneur que j'allois avoir en approchant encore une fois d'un ſi grand

Prince ſi neceſſaire à la France & à tout l'Univers. C'eſtoit pour nous une joye bien particuliere de voir que la reputation du Roi avoit pénétré juſques dans les ſolitudes des Talapoins, & que leurs Supérieurs accoûtumez à recevoir les adorations du peuple & des grands, & à mépriſer tous les autres hommes, avoient une ſi grande eſtime, & une vénération ſi profonde pour Sa Majeſté. Nous parlâmes quelque temps à ce Sancrâ de l'exiſtence d'un ſeul Dieu, de ſa grandeur, & de quelques-uns de ſes attributs, qui frappent le plus. Il en convint aiſément, & il nous avoüa qu'il s'étudioit particulierement à chercher la vérité. Nous l'exhortâmes à la chercher dans le deſſein de la ſuivre, dés qu'il l'auroit rencontrée, lui diſant que pour la trouver, il falloit ſur tout s'adreſſer à Dieu, qui en eſt la ſource, & la lui demander avec confiance par de frequentes prieres. Au commencement il nous preſenta du bétel qu'il mâchoit continuellement, & pendant tout nôtre entretien, il y avoit deux perſonnes qui l'évantoient pour lui donner du frais, l'un eſtoit Talapoin, & l'autre l'avoit eſté durant vingt ans : mais n'ayant pû pratiquer plus long-temps une vie ſi ſainte, il s'eſtoit fait pêcheur, comme ils parlent, c'eſt à dire qu'il s'eſtoit marié.

Nous ſortîmes delà fort ſatisfaits de la modeſtie & de la douceur du Sancrâ, & nous allâmes

ensuite dans la chambre des deux Peres qui demeuroient auprés de lui. Ces chambres n'ont que dix pieds de long sur neuf de large ou environ. Le sol est couvert d'une petite natte, & les murailles tapissées d'une toille peinte à l'Indienne; il n'y a pour tout ornement qu'une petite estrade de deux pieds de long, & d'un demy pied de haut qui sert d'Oratoire avec un Crucifix au devant, à côté d'une petite fenêtre fort étroite, & un petit lit sans siége, ni table, ni aucun autre meuble. Les Peres sont toûjours dans leur chambre à prier, à lire, & à estudier, ou ils sont chez le Sancrâ, pour apprendre à lire, à écrire, & à parler la Langue de la Cour. Ils n'en sortent qu'à dix heures du matin, pour venir dire la Messe à nôtre Chapelle de Louvo & pour dîner avec nous, & s'en retournent à une heure aprés midy pour recommencer leurs mêmes exercices jusqu'au lendemain, ne faisant qu'un repas par jour, & ne beuvant jamais de vin pour ne pas scandaliser les Talapoins ou les autres Siamois.

Pendant l'octave de la dédicace dont nous venons de parler, le Roy de Siam voulut donner une Audience à tous les Jésuïtes ensemble. Monsieur Constance fut nôtre Introducteur, & nôtre Interprete. Avant que Sa Majesté parut, nous estions déja assis sur un tapis de Perse, & sous une espéce de dais tous de suite sur la même ligne à trois ou quatre pas d'une grande fenêtre,

où le Roy devoit se faire voir. La lettre que le R.P. de la Chaize avoit écrite à Sa Majesté Siamoise, les deux machines de Romer qu'il lui envoyoit avec deux lunettes, dont l'une estoit de six pieds, & l'autre de douze, estoient sur une table d'argent qui touchoit presque la muraille un peu à côté de la fenestre, que le Roi ouvrit quelque temps aprés. Ce Prince s'étant assis sur un fauteüil de Tambac nous dit d'un visage riant en nous regardant, Que j'ai de joye de voir tous ces Peres auprés de moi arrivez en bonne santé! Aprés que nous eûmes remercié Sa Majesté de l'honneur qu'elle nous avoit fait, en nous demandant au Roi nôtre Maître, & de celui qu'elle nous faisoit en nous admettant en sa presence, nous lui dîmes que nous avions eu à la verité beaucoup de peine à quitter le plus grand Roi du monde, nos amis & nôtre chere Patrie; mais que cette peine avoit esté bien adoucie par l'espérance que nous avions eu de retrouver à Siam dans le plus grand Roi de l'Orient, les mêmes bontez & la même protection royale, dont le Roi nôtre Maître honoroit toute nôtre Compagnie; que les bienfaits dont Sa Majesté Siamoise nous combloit chaque jour, nous avoient fait oublier toutes les fatigues d'un si penible voyage que nous avions entrepris pour son service; mais que nous nous estimerions heureux d'employer le reste de nos vies à apprendre la Langue du Païs, pour communi-

quer ensuite plus facilement à ses Peuples les sciences de l'Europe, & sur tout la connoissance du vrai Dieu. J'ajoûtai que tous nos Peres en Europe estoient infiniment touchez de ses bontez; & que le Pere de la Chaise en particulier, pour marquer sa reconnoissance, & pour la remercier du Crucifix d'or que je lui avois donné de sa part, avoit pris la liberté de lui envoyer quelques curiositez d'Europe ; que ce present offert à un si grand Prince, n'estoit considerable que par le profond respect, & l'extréme affection qui l'accompagnoient; & qu'on ne le faisoit que pour contenter la curiosité de sa Majesté, qui aimoit extrémement l'Astronomie. Le Roy souhaita qu'on lui expliquast l'usage de ces Instrumens, montrant y prendre un plaisir singulier: il fit même approcher son Astrologue qui estoit derriere nous, lui ordonnant d'estre bien attentif à ce qu'on disoit, & de nous aller voir pour l'apprendre encore mieux, & l'en instruire aux heures qu'il lui marqueroit. Ensuite se levant de son fauteüil il s'approcha de la fenestre; & s'avançant un peu dehors comme pour voir à loisir tous nos Peres. Il nous dit que ces Presens estoient tres-beaux, & qu'il les estimoit beaucoup, & par leur valeur, & par le merite de la personne qui les lui envoyoit: mais qu'il estimoit infiniment davantage cét autre present, montrant tous les Peres que le Pere Confesseur lui avoit envoyé de la part du Roy; qu'il me sçavoit

bon gré de m'estre si bien acquitté de ma commission; qu'au reste il pouvoit assûrer que nous trouverions en lui toute l'affection dont le Roi nostre Maistre nous avoit honorez, tandis que nous estions en France, & qu'il tâcheroit de nous faire oublier toutes les douceurs que nous avions laissées en Europe pour l'amour de lui; que peut-estre nous ne trouverions pas toutes les facilitez qu'on pouroit esperer pour réüssir dans le principal motif qui nous amenoit: mais que la patience & la douceur viennent à bout avec le temps des choses les plus difficiles. Alors nous priâmes Monsieur Constance, de témoigner à sa Majesté combien nous estions tous pénétrez de ses grands sentimens; & que nous la conjurions de vouloir bien nous regarder comme les plus fideles de ses Sujets, & les plus affectionnez à son service.

On avoit representé le Roi de Siam comme un Prince qui ne se communiquoit à personne; mais nos Peres furent estonnez de le voir descendre avec tant d'affabilité dans les plus petits détails sur ce qui les regardoit. Il nous fit demander par Monsieur Constance si quelques-uns de nous avoient fait de grands Voyages, & en quelle partie du monde; on lui répondit qu'il y en avoit parmi nous qui avoient veu l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, & une partie de l'Amerique. Il nous fit plusieurs questions sur tous ces Païs; il fallut encore lui rendre compte des

Langues Etrangeres que nous avions apprises. Il voulut connoistre les trois Peres qu'on destinoit à apprendre la Langue du Palais chez les Talapoins, & les ayant regardez, il eut la bonté de leur dire qu'il leur feroit bâtir à chacun un appartement auprés du Sancrâ, & qu'il recommenderoit efficacement qu'on eût pour eux tous les égards possibles; qu'il auroit un singulier plaisir de s'entretenir en particulier avec nous, quand nous sçaurions assez de Siamois pour lui parler; qu'il se feroit expliquer au plûtost la Lettre du Pere Confesseur; j'omets mille autres choses obligeantes, & pleines de tendresse que ce Prince nous dit alors.

Cette premiere Audience dura prés de deux heures, quoyque le Roi fût incommodé: Il nous témoigna en nous quittant, qu'il nous verroit souvent, & plus long-temps; que son rhume l'obligeoit de se retirer, & qu'il nous laissoit en de bonnes mains. Monsieur Constance par ordre du Roi, nous avoit fait préparer un magnifique regale dans la mesme Salle du Palais, où Monsieur l'Ambassadeur, & ensuite Messieurs les Envoyez avoient mangé, & nous y fusmes servis par les Officiers du Roi. A peine nous fusmes-nous mis à table, que sa Majesté envoya un Mandarin demander à Monsieur Constance, si nous n'avions pas esté treize Jésuites à l'Audience, & pourquoi il n'y en avoit que douze à table. Ce soin est bien singulier en

un Prince payen de l'Inde. Nous l'en remerciaſmes, & on lui fit dire qu'un des Peres s'eſtant trouvé malade avoit eſté obligé de ſortir.

Le Roi de Siam ne ſe contenta pas de nous avoir regalez dans ſon Palais ; quelque temps aprés il nous envoya un dîner magnifique qui avoit eſté preparé par ſes Officiers ; & pendant le peu de temps que je demeurai à Louvo, ſa Majeſté nous fit cét honneur cinq ou ſix fois. Les cinq Peres de noſtre Compagnie qui eſtoient partis pour aller à la Chaire avant que nous arrivaſſions à Siam, avoient receu aſſez ſouvent cette meſme marque de bonté ; voici comme le Pere Fonteney en parle dans une Lettre écrite de Louvo le 23. Janvier de l'année 1686.

LE Roy nous a fait l'honneur de nous envoyer ce mois deux fois à dîner, & toûjours magnifiquement. Il y avoit environ quarante plats, & quelques-uns preparez à la maniere d'Europe. On apportoit tout du Palais, juſqu'à la nappe & aux ſerviettes de table. Deux Officiers dont l'un eſt Lieutenant du Palais, & l'autre Maiſtre d'Hoſtel, accompagnoient les dîner. Ils ne mangeoient point avec nous, mais ſeulement ils y aſſiſtoient pour en faire leur rapport. Pour nous aprés avoir donné la benediction de table, nous nous tournions ſuivant la coûtume du côté du Palais, & nous faiſions trois inclinations profondes, comme pour dire trois fois je vous remercie *Aprés cela nous*

nous mettions à table goûtant de tout, autrement ce seroit manquer de respect pour les dons de sa Majesté; si nous sçavions la Langue du Païs, toutes ces faveurs nous donneroient lieu de parler de la Religion aux Mandarins, qui en sont témoins. Nous pourrions mesme en conferer avec plusieurs Talapoins, qui viennent voir nos instrumens de Mathematiques par curiosité, mais nous n'en sçavons pas un mot; ainsi l'on ne doit pas s'étonner si nous ne convertissons personne. Les Peres qui viendront commenceront cét ouvrage, pendant que nous irons aux Peuples que la Providence nous destine.

En mesme temps que le Roi nous envoyoit à dîner la premiere fois, il en faisoit porter chez Monsieur Desfarges pour lui, pour Monsieur du Brüan, & pour les autres Officiers François qui l'accompagnoient; avec cette difference neanmoins, qu'il y avoit deux couverts d'or, & plusieurs assiettes du mesme métail, pour en changer aux deux Commandans des troupes.

Sur ces entrefaites Monsieur de Vaudricourt & Monsieur du Quesne arriverent à Louvo, où ils estoient fort attendus. Le Roy les voulut voir quelque temps aprés dans son Palais. Ce Prince leur fit mille caresses, & remercia Monsieur de Vaudricourt du soin qu'il avoit eû de ses Ambassadeurs. Enfin aprés qu'il eut veu les Officiers de Marine les uns aprés les autres, que ces Messieurs avoient menez avec eux, il fit donner à chacun

des deux Capitaines une veſte de brocard d'or & d'argent, avec des bouttons de filigrane d'or fort bien travaillez. Il ajoûta pour Monſieur du Queſne un Sabre fort riche avec une chaîne de filigrane d'or fort peſante & d'un travail exquis, ſemblable à celle qu'il avoit donnée à Monſieur de Vaudricourt le Voyage précedent, ordonnant en particulier à Monſieur Conſtance de donner à Monſieur de Vaudricourt un preſent de diverſes curioſitez du Japon & de la Chine, juſqu'à la concurrence de mille écus. Ce fut dans cette occaſion que Monſieur des Farges, qui eſtoit preſent, ayant dit à ce Prince qu'il reſſentoit la meſme joye en voyant ſa Majeſté, que celle qu'il avoit autrefois en France, quand le Roi ſon maiſtre l'honoroit de ſa preſence. *Vous ne vous trompez pas*, répondit le Roi de Siam, *le Roi n'eſt pas ſi loin que vous pourriez vous imaginer. Si vous voyiez dans mon cœur, vous y découvririez ſon Portrait bien gravé, & qui y tient la premiere place.* Enſuite remarquant beaucoup d'Officiers François, dont la plûpart eſtoient jeunes, il leur recommanda d'apprendre inceſſamment la Langue Siamoiſe, pour traiter avec lui ſans Interprete, parce qu'ils n'en trouveroient peut-eſtre pas toûjours un ſi favorable, & ſi amy des François, que celui qui leur en ſervoit alors, qui eſtoit Monſieur Conſtance : ajoûtant qu'il eſtoit tres-important pour l'intereſt des deux Rois, & des Nations, que les Officiers François ſceûſſent par-

ler eux-mesmes aux Siamois qu'ils commandoient,

Nous eusmes peu de jours aprés le plaisir de la Chasse des Eléphans. Les Siamois sont fort adroits à cette Chasse, & ils ont plusieurs manieres de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, & qui n'est pas la moins divertissante se fait par le moyen des Eléphans femelles. Quand il y en a une en chaleur on la meine dans les bois de la Forest de Louvo. Le Pasteur qui la conduit se met sur son dos, & l'entoure de feüillages pour n'estre pas apperceû des Eléphans sauvages. Les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain signal du Pasteur, attire les Elephans d'alentour qui l'entendent, & qui y répondent aussi-tost & sa mettent à sa suite. Le Pasteur ayant pris garde à ces cris mutuels reprend le chemin de Louvo, & va se rendre à pas lents avec toute sa suite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprés à un quart de lieuë de Louvo, & assez prés de la Forest. On avoit ainsi ramassé une assez grande troupe d'Eléphans, parmi lesquels il n'y en avoit qu'un grand, & qui fust difficile à prendre & à dompter. Le Roi en ayant receu la nouvelle, fit avertir Messieurs les Envoyez & Monsieur des Farges, qu'il vouloit leur donner le plaisir de cette prise d'Eléphans, qui ne leur seroit pas désagreable.

Tout le monde se rendit au lieu destiné, Messieurs les Envoyez sur des Eléphans, & les autres

à cheval. Le Roy y arriva lui-même quelque temps aprés. Auſſi-toſt ſa Majeſté ayant fait ſigne qu'on commençât, le Paſteur qui conduiſoit la femelle ſortit de cet enclos par un paſſage étroit fait en allée de la longueur d'un Eléphant. Aux deux bouts il y avoit deux portes à couliſſe, qui s'abattoient & ſe levoient aisément. Tous les autres petits Eléphans ſuivirent les uns aprés les autres les traces de la femelle à diverſes repriſes : mais un paſſage ſi étroit étonna le grand Eléphant ſauvage, qui ſe retira toûjours. On fit revenir la femelle pluſieurs fois. Il la ſuivoit bien juſques à la porte ; mais il n'e voulut jamais paſſer outre, comme s'il eût eu quelque preſſentiment de la perte de ſa liberté qu'il y alloit faire.

Alors pluſieurs Siamois qui eſtoient dans le Parc, s'avancerent pour le faire entrer par force, & vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la pointe deſquelles ils luy donnoient de grands coups.

L'Eléphant en colere les pourſuivoit avec beaucoup de fureur & de vîteſſe, & aucun d'eux ne luy auroit aſſeurément échappé, s'ils ne ſe fuſſent promptement retirez derriere les pilliers qui formoient la palliſſade, contre leſquels cette beſte irritée rompit trois ou quatre fois ſes groſſes dents. Dans la chaleur de la pourſuite, un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement & qui en eſtoit auſſi le plus vivement ſuivi,

s'alla jetter en fuyant entre les deux portes, où l'Eléphant courut pour le tuer : mais dés qu'il fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, & cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'estant abatuës en même temps ; & quoyqu'il se debattist il y demeura. Pour l'appaiser on luy jettoit de l'eau à pleins sceaux, & cependant on luy attachoit des cordes aux jambes & au cou. Quelque temps aprés qu'il se fut bien fatigué, on le fit sortir par le moyen de deux Eléphans privez, qui le tiroient pardevant avec les cordes, & par deux autres, qui le poussoient par derriere, jusqu'à ce qu'il fut attaché à un gros pillier, autour duquel il luy estoit seulement libre de tourner. Une heure aprés il devint si traitable, qu'un Siamois monta sur son dos, & le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres.

Ce spectacle fut suivi d'un autre bien-tôt aprés, où l'on fit combattre deux Eléphans de guerre en presence du Roy de Siam & de Messieurs les Envoyez. Ces deux animaux excitez par les cris de deux femelles, & par les paroles de leurs Pasteurs, qui les animoient au combat, s'élançoient l'un contre l'autre avec tant de fureur & de force, qu'ils se fussent bien-tôt tuez l'un l'autre, si on ne les eût retenus. On leur avoit attaché aux pieds de derriere un gros cable, que plusieurs Siamois tenoient par le bout, ne leur en laissant filer

qu'autant qu'il en falloit pour les laisser approcher à la portée de leurs grosses dents, lesquelles furent bien-tôt en pieces par les coups qu'ils se donnoient, entre-lassant ces dents les unes avec les autres. Ce fut dans cette occasion que le Roy de Siam vit Messieurs de Saint-Clair & de Joyeux Capitaines de fregatte legere, & Messieurs de la Leve & Dandennes, dont le premier estoit Lieutenant de Vaisseau, & l'autre Capitaine de brulot. Il fit donner à chacun d'eux une veste de brocard garnie de boutons d'or, & fit encore un present particulier à Messieurs de Joyeux & Dandennes, comme Capitaines des Vaisseaux qui avoient amené les troupes à Siam. Monsieur Dandennes eut un sabre, & une chaîne d'or qui servoit de baudrier, toute pareille à celle que l'on avoit donnée à Monsieur de Joyeux le voyage passé, & celuy-cy eut des curiositez de la Chine & du Japon par ordre du Roy qui leur vouloit témoigner parlà sa reconnoissance. Monsieur de Courcelles, qui commandoit la Normande, n'étoit pas encore à Louvo quand ces choses s'y passoient, parceque n'estant arrivé qu'aprés nous à Batavie, & estant obligé d'y prendre de l'eau dont il avoit un extréme besoin, il n'en pût partir que huit jours aprés nous. Ce retardement fut cause qu'il perdit la mouçon, c'est à dire les vents propres pour venir à Siam, & qu'il demeura plus de 80. jours à faire un voyage de 400. lieuës qui se fait

ordinairement en vingt-cinq ou trente tout au plus, quand on vient dans la bonne saison. Ainsi il ne pût voir le Roy, que lorsqu'on fut sur le point de partir pour s'en retourner en France, & ce fut dans une Audiance particuliere que Sa Majesté Siamoise donna à Monsieur des Farges, que Monsieur de Courcelles lui estant presenté par Monsieur Constance, elle lui fit donner un present semblable à celui de Monsieur Dandennes.

Le Roy n'assista pas à un autre combat, qui se fit d'un tygre contre un élephant devant Messieurs les Envoyez. J'ay parlé de cette sorte de combat dans mon premier voyage, & je n'ay rien à y ajoûter. Au contraire ce spectacle fut moins agréable ; le tygre n'estant ni aussi fort ni aussi grand que celuy de la premiere fois, & ne faisant presqu'aucune resistance.

Parmi tous ces divertissemens que le Roy de Siam faisoit donner à Messieurs les Envoyez, il leur accorda une nouvelle Audiance particuliere dans son Palais de Louvo. Dans cet entretien, où j'assistai par son ordre, il s'informa fort de Monsieur de la Loubere, qu'on lui avoit dit avoir menagé diverses negociations délicates en Suisse & en Allemagne, des differens interests des Princes de l'Europe, de leur maniere de gouvernement, & de leurs forces. Cet Envoyé en fit un fort long détail à Sa Majesté Siamoise, laquelle fit paroître combien ce recit lui estoit agréable,

voyant le Roy Tres-Chrétien ſon bon ami diſtingué ſi glorieuſement des autres, & la France ſi élevée au deſſus de tous les Royaumes du monde.

Environ ce temps-là, deux ou trois de nos Peres ayant appris que le Roy de Siam faiſoit travailler à quelques mines d'or & d'argent, ils eurent la curioſité de les aller voir, pour informer Meſſieurs de l'Academie Royale, ſi en effet on y trouveroit des mineraux, comme ils nous en avoient chargé par leurs inſtructions. Le ſieur Vincent François de nation, à qui le Roy de Siam avoit donné mille écus pour l'encourager à la recherche de ces métaux, les y mena luy-même, & leur fit voir une partie des travaux qu'il avoit commencez pour les faire fondre. Ils en rapporterent quelques morceaux qui avoient la plus belle apparence du monde : mais comme nous ne nous connoiſſons pas à ces ſortes de choſes, & que les mines qui frappent le plus d'abord ne ſont pas ſouvent les meilleures, Je creus que pour ne tromper perſonne, je devois apporter ce qu'ils me donnerent, afin qu'on en fiſt l'eſſai en France.

Le Roy de Siam s'eſt perſuadé depuis longtemps que ſon Païs eſtoit fertile en mines, parcequ'outre les apparences favorables qu'on trouve dans celles qu'on y voit, ce Royaume eſt parfaitement antipode à l'endroit du Pérou où ſe tire

l'or

l'or & l'argent en plus grande quantité ! Et pourquoy ; dit ce Prince, le Soleil ne produiroit-il pas les mêmes effets dans cette partie Septentrionale, qu'il opere dans la Meridionale ! A quoy on pourroit repliquer, que peut estre la terre n'auroit pas en ces deux lieux les mêmes dispositions : mais quoy qu'il en soit, il est vrai qu'on y voit en plusieurs endroits des Mines dont les Siamois mesmes en ont tiré. Plusieurs personnes, qui se disoient estre fort habiles à fondre & à separer les métaux, n'ont jamais pû réüssir aux mines de Siam. Je ne veux pourtant pas par ces essais juger de la bonté de ces mines, ni aussi accuser ces connoisseurs & ces Chymistes de supercherie ou d'ignorance. Avant mon départ on me chargea de la part du Roy de Siam de quarante-six petites caisses pleines de ce qu'on tire de ces Mines, pour prier le Roy de permettre qu'on les éprouvast en France : plusieurs personnes y travaillent. Je n'ai pas encore pû sçavoir le succés qu'ils ont eu.

Ces mesmes Peres avoient dessein d'aller à deux mines d'ayman, que deux de ceux qui estoient partis pour la Chine avoient visitées quatre ou cinq mois auparavant ; parce que dans les Memoires qu'ils nous laisserent, ils nous recommendoient extrémement d'y aller encore faire des observations. Le temps estoit trop court pour faire ce voyage : Ils sçavoient que je devois partir dans dix ou douze jours pour m'en retourner en

France, & il leur en falloit autant pour faire ce chemin, ainsi ils ne le firent pas alors. Comme les observations des deux premiers furent fort exactes, & qu'ils ont laissé une Relation de leur Voyage qui est assez curieuse, j'ai crû en attendant les remarques qu'on fera dans la suite, devoir donner au public ce Memoire de la même maniere qu'ils nous l'ont laissé à leur départ pour la Chine.

Le P. de Fonteney le rapporte tout entier dans une espece de Journal qu'il a fait de ce qui s'est passé de plus remarquable à Siam: & comme ce Journal est rempli de plusieurs nouvelles édifiantes, j'ai crû qu'on seroit bien-aise d'en lire icy toutes les particularitez. Voicy ce qu'il en écrit au R. P. Verjus de Louvo le 12. May 1687.

MON *REVEREND PERE*,

La Paix de Iesus-Christ.

Au commencemeut de Novembre de l'année passée, peu de temps aprés que nous fusmes de retour à Siam, nous fîmes un petit Observatoire dans la Maison que nos Peres Portugais y ont au Camp de cette même Nation. Nostre dessein estoit d'y travailler en attendant le temps d'un second embarquement plus heureux que le précedent, tant afin d'envoyer plus d'observations à l'Academie Royale, que pour estre plus à Dieu dans une Maison religieuse. L'année d'auparavant nous avions souf-

fert de grandes incommoditez à Louvo, n'ayant qu'une grande chambre pour tous, où nous n'avions nulle liberté pour nos dévotions particulieres.

Le 8. Novembre à deux heures du matin le pauvre Pere Fucity nous quitta pour aller en Europe, il nous dit adieu avec la même douceur avec laquelle il avoit vécu parmi nous depuis un an & demy. Son occupation étoit l'Oraiſon & la Solitude; il n'y avoit rien de plus aimable que lui, toûjours honnête & modeſte dansces manieres, ſans ſe plaindre jamais du procedé qu'on avoit tenu contre lui. Quand il entendoit dire que ceux du Tunquin regretoient l'abſence de nos Peres, il compatiſſoit à leur douleur, ſans montrer le moindre deſir de retourner vers eux. C'eſt une belle leçon pour nous, d'eſtre contens quand Dieu nous retire des emplois où nos inclinations, & même nôtre zele nous portent. Les miracles d'humilité dans la vie privée ſont auſſi grands devant Dieu, que ceux de la converſion du monde dans l'état Apoſtolique. Dieu veut que nous ſoyons à lui ſans reſerve ; s'il ne veut que cela nous devons l'en remercier humblement, & n'aſpirer point de nous-mêmes à d'autres états, où nous ne lui ſerions peut-eſtre pas ſi fideles.

Les Peres Gerbillon & Viſdelou précherent le premier Dimanche de l'Avent, & le jour de la Conception dans nôtre Egliſe de Siam, c'eſtoit la premiere fois que nous préchions en Portugais;

& ces Peres le firent avec une satisfaction universelle, estant bien maistres de leurs paroles & de leur sujet, le Pere Gerbillon fit le Catéchime tous les Dimanches aux enfans.

En même temps les Ambassadeurs de Perse se mirent en chemin pour retourner chez eux. Monsieur Constance m'écrivit afin de venir avec nos Peres pour demeurer dans leur Maison de Louvo, qui estoit vuide par leur départ. Nous prîmes les devant le Pere Bouvet & moy, & nous y arrivâmes la nuit de Noël comme il entendoit la Messe de minuit en sa Chapelle, les autres Peres ne vinrent que huit jours aprés. Il nous conduisit dans nôtre Maison, & donna tous les ordres pour l'accommoder à nos manieres. Cette Maison contenoit un beau Divan avec quatre chambres qui donnoient dessus. Il y avoit un Jardin devant le Divan, & d'un côté du Jardin un corps de logis pour les Offices, & de l'autre un second corps de logis où l'on pouvoit faire plusieurs chambres: dans l'une desquelles nous mîmes la Chapelle & dans l'autre l'Observatoire, de sorte que nous pouvions dire la Messe, sans sortir de la Maison. Mais ce qui la rendoit extrémement commode pour nous; c'est qu'il n'y avoit que la largeur de la ruë à passer pour entrer chez Monsieur Constance.

Nous y avions demeuré jusques à present, n'ayant point d'autres Domestiques que les siens. C'est de chez ce Ministre qu'on nous a fourni toutes les choses nécessaires. Il n'y a point eu de semaines que Ma-

dame Constance ne nous ait envoyé divers presens de fruits & rafraîchissemens ; nous l'avons souvent visitée, car Monsieur Constance nous avoit dit d'abord qu'il faloit vivre chez lui selon les coûtumes de France, C'est une Dame qui a bien du naturel & de l'esprit & beaucoup de cœur. Elle a deux petits enfans bienfaits, civils, que vous verrez en France quelque jour.

Depuis que nous sommes icy nous avons vû venir en cette Cour les Ambassadeurs de Camboje & de Laos, qui sont si peu spirituels, qu'il est difficile d'en tirer aucune connoissance. La Salle de Monsieur Constance, parce qu'elle estoit ornée de Tableaux, de Miroirs, & de Lustres, leur paroissoit un Paradis. Nous les avons assez questionnez ; mais je ne sçay si nous oserons rien envoyer à l'Academie de ce qu'ils nous ons appris.

Le Pere Visdelou allant avec le sieur de la Mare & le Pere Bouvet pour visiter une mine d'Aiman, tomba de dessus son Eléphant & se fit une extorse au pied, qui l'a incommodé prés de trois mois. La Relation de cette Mine est assez curieuse ; & je croi que vous serez bien-aise d'en sçavoir le détail, je vous l'envoye écrite de leurs mains, elle merite assûrement d'estre leuë.

Le principal motif de ce Voyage fut de travailler à la resolution de cét important problême ; si la variation de l'aimant est causée par l'attraction inégale des parties aimantées du globe terrestre.

Nous esperions que faisant plusieurs observa-

tions à meſure que nous approcherions de cette Mine, qui ſuivant le rapport qu'on nous en avoit fait devoit avoir aſſez de force pour produire des effets ſenſibles à vingt ou trente lieuës à la ronde, nous remarquerions des changemens dans la variation, qui ne pouvant eſtre attribuez qu'à la differente diſpoſition, où l'on ſeroit à l'égard de ſes poles, donneroit lieu de conclure univerſellement, que toutes les irrégularitez de la variation viennent de quelque principe ſemblable.

Nous jugions auſſi que ſi l'on pouvoit une fois venir à bout de bien verifier ce point, on rendroit un ſervice eſſentiel au public en le déchargeant du ſoin ſuperflu, qu'il prend depuis longtemps de faire des obſervations pour chercher une période réglée de variations, qui ſelon toutes les apparences ne ſe trouve point dans la nature.

Car ſoit que la vertu magnetique, qui produiroit cét effet, ſoit répanduë dans tout le corps de la terre, qui par conſéquent ſe doit conſiderer dans cette opinion comme un grand Ayman, ainſi que le pretend Gilbert, & la plûpart des Modernes, ſoit que cette vertu réſide dans les ſeules Mines d'Ayman, qui paroiſſent ſur la ſurface de la terre, ou qui ſont cachées dans ſon ſein; il eſt conſtant que la variation par une neceſſité abſoluë ſuivra toutes les irregularitez, qui naiſſent des differentes alterations, que les parties de la terre, ou ſi vous voulez les mines d'Ayman, dont elle eſt remplie, reçoivent en différens temps. Deſorteque

comme ce ſeroit une entrepriſe téméraire, de vouloir à force d'obſervations renfermer dans les bornes d'une période réglée les inégalitez des changemens, qui ſont produits dans la terre, par cette foule de cauſes que ſa profondeur dérobe à nos yeux : de même nous pouvons bien dire qu'on ſe tourmenteroit en vain, de pretendre aſſujettir à des regles l'effet de tant de cauſes qui n'en ont point.

Les Aſtrologues réüſſiroient bien plûtoſt à prédire l'avenir ſur la diſpoſition des Aſtres, dont aprés tout les combinaiſons ſont bornées, & les révolutions reglées, que les Geographes à marquer le changement qui doit arriver à la variation chaque année dans chaque point de la terre à la ſuite du temps, par des tables auſſi ſures & auſſi exactes que celles des éclipſes : puis que les cauſes, dont la variation dépendroit, ſont capables par leur multitude de recevoir un nombre preſque infini de combinaiſons, dont chacune doit paſſer pour une Anomalie dans la circulation des effets de chaque cauſe particuliere. Car comme cette combinaiſon ne ſe forme que par le concours fortuit de quelque cauſe étrangere, qui trouble la ſuite naturelle des effets de la premiere, & peut-eſtre que jamais elles ne trouveront le bout de leur revolution, & que continuant toûjours à s'interrompre les unes les autres, le monde finira avant qu'elles ayent eu le temps de revenir au point d'où elles ſont parties, je veux dire au même état où elles eſtoient quand Dieu leur imprima le premier

mouvement au commencement du monde.

Venons presentement aux observations que l'incommodité du voyage nous a permis de faire sur ce sujet, laissant à chacun à juger ce qu'on en peut conclure en faveur de l'opinion qu'on a indiqué e.

Les Instrumens dont on se servit furent un grand Anneau Astronomique, & un petit demi-cercle, qui nous avoient donné à Louvo 4. deg. 45. min. de variation Nord-Oüest.

Nous partîmes de Louvo le 18. Janvier avec Monsieur de la Mare, Ingenieur de sa Majesté Tres-Chrestienne, que le Roy de Siam envoyoit pour tracer quelques fortifications. Nous prismes la voye de la riviere, que nous remontâmes jusques à Innebourie, petite bourgade remarquable par la réünion qui s'y fait des trois grands chemins, qui menent aux Royaumes de Pegou, de Laos & de Camboje, ou nous arrivâmes le 19. aprés midy. Tandis que Monsieur de la Mare choisissoit un lieu propre pour tracer un fort de campagne de cinquante toises de côté extérieur, nous nous occupâmes à prendre la variation, ce que nous fismes plusieurs fois, toutes nos observations donnerent constamment au moins 7. d. 30. m. au Nord-Oüest. L'aiguille du petit demi-cercle en marquoit un peu davantage, mais cét excés pouvoit s'attribuer à ce que nous ne pouvions placer sa boussole parallelement à celle de l'Anneau, ne la pouvant détacher comme il eût esté

necessaire

neceſſaire pour cét effet. Ce qui fut cauſe que dans la ſuite nous ne nous ſervîmes plus que de l'anneau.

Le 20. au matin, nous commençâmes par prendre la largeur du Menam vis-à-vis du grand chemin de Camboje, où le Fort doit eſtre bâti. Nous meſurâmes un côté de 45. toiſes, qui nous donna un angle de 65. degrés 24. minuttes, & pour la largeur de la riviere 98 $\frac{1}{4}$ toiſes. Aprés cela nous montâmes en Eléphant pour aller viſiter la place, où le Roy de Siam vouloit que Mr de la Mare fit faire une Forterelle de 300 toiſes de long ſur 200. de large pour oppoſer aux Cambojiens, aux Laos & aux Pegoüans en cas d'irruption. Ce lieu giſt à Eſt Quart-Sud-Eſt de Innebouries à quelques 2000. toiſes de diſtance. Nous y trouvâmes 9. degrés de variation au Nord-Oüeſt. Ce fut-là que nous vîmes pour la premiere fois des cotoniers, des oüatiers & des poivriers, dont nous donnerons la deſcription à la fin de ce Recüeil.

A peine fûmes-nous de retour, que nous ſongeâmes à nous rembarquer pour aller à la mine, ce que nous fiſmes ſur les cinq heures du ſoir, Mr de la Mare remettant à tracer ſon fort au retour. Avant que de partir, on nous avertit de prendre garde aux Crocodiles qui ſont en grand nombre dans cette partie de la riviere. En effet, le lendemain 21. ſur les ſept heures du matin dans l'eſpace d'une petite lieuë un peu au deſſous

d'un petit Village appellé *Talat Cäou*, nous voyons à chaque pas les vestiges encore tout frais que ces animaux avoient laissé sur la bouë, sur laquelle ils s'estoient traînés, & les marques de leurs ongles estoient imprimées sur le rivage le long duquel ils s'estoient coulez pour s'aller jetter dans les roseaux qui bordent la riviere.

Sur les dix heures, nous mîmes pied à terre à *BanKiêbiäne*, où nous ne trouvâmes aucune variation. Sur les trois heures aprés midy, nous arrivâmes à *Tchainätbourie*.

Tchainätbourie, si l'on en croit les Siamois, a esté autrefois une Ville considerable & la Capitale d'un Royaume. Aujourd'huy c'est une peuplade de deux à trois mille ames suivant le rapport de ceux du Païs. Sa situation est tres-agréable sur le bord du *Men'm* qui est fort large & peu profond en cét endroit-là. Nous en mesurâmes la largeur avec le demy-cercle, & nous la trouvâmes de plus de 160. toises. Nous y trouvâmes au moins 40. de variation au Nord-Oüest dans le lieu où nous estions. La montagne *Caou lem*, derriere laquelle est la mine d'Aiman, nous restoit au Nord-Est Quart-Est un peu au Nord, comme on le verra dans la petite carte qu'on à faite dans ce voyage.

Le 22. nous prîmes la voye de Terre. Nous allâmes à un Village qui est à six ou sept mille toises de *Tchainatbourie* droit au Nord. Il est si-

tué entre deux montagnes au pied de celle qu'on nomme *Câou Keiai*, d'où il a pris le nom de *Bankéiai* : nous y trouvâmes 50. degrez 30. minutes de variation au num.

De là tirant au Nord-Eſt quelques ſix mille toiſes nous allâmes coucher à *Lonpeen* petit Village de douze ou treize maiſons ſur le Lac de même nom. Ce Lac a 200. *Sên* de long ſuivant le compte des Siamois, ce qui revient à quatre mille de leurs toiſes qui ſont un peu plus petites que les nôtres. Il nourrit du poiſſon & des Crocodilles. Autrefois il y a eu une ville ſur le bord, que les Siamois diſent avoir été la Capitale d'un Royaume que leurs Roys ont conquis, il y paroît encore quelque reſte de rempart.

Le 23. aprés avoir fait ſix ou ſept mille toiſes de chemin vers l'Orient, nous arrivâmes au Village de *Ban ſôun* compoſé de 10. ou 12. maiſons. Les environs de ce Village ſont pleins de mines de fer. Il y a une méchante forge où chaque Habitant eſt obligé de fondre un pic, c'eſt-à-dire 125. livres de fer pour le Roy. Toute la forge conſiſtoit en deux ou trois fourneaux qu'ils rempliſſent, enſuite ils couvrent le charbon de la mine, & le charbon venant à ſe reduire en cendre peu à peu, la mine ſe trouve au fonds en une eſpece de boulet. Les ſoufflets dont ils ſe ſervent ſont aſſez ſinguliers : ce ſont deux cylindres de bois creuſé, dont le diametre peut être de ſept à huit pouces.

Chaque cylindre a ſon piſton de bois entouré d'une piece de toille roulée qui eſt attachée au bois du piſton avec de petites cordes. Un homme ſeul élevé ſur un petit banc, s'il en eſt beſoin, prend un de ces piſtons de chaque main par un long manche pour les baiſſer & les élever l'un aprés l'autre. Le piſton qu'il éleve laiſſe entrer l'air, parce que le haut du cylindre eſt un peu plus large que le bas : le même quand on le baiſſe le pouſſe avec force dans un Canal de Bambou, qui aboutit au fourneau. Nous trouvâmes auprés de ce Village 4. degrez de variation au Nord-Oueſt. De là nous allâmes coucher dans les bois à 3000. toiſes de la mine ou environ au pied d'une montagne faite en pain de ſucre, qu'on nomme pour ce ſujet *Caou lem*. Nous trouvâmes en cet endroit-là 2. degrez de variation au Nord-Oüeſt.

Le 24. nous partîmes de grand matin pour aller à la mine.

Cette mine eſt à l'Oüeſt d'une aſſez haute montagne appellée *Caou-Petque-dec*, à laquelle elle eſt preſque attachée, tant elle en eſt proche. Elle paroît partagée en deux roches, qui apparemment ſont unies ſous la terre. La grande dans ſa plus grande longueur qui s'étend de l'Orient à l'Occident peut avoir 20. ou 25. pas géometriques, & 4. ou 5. de largeur du midy au Septentrion. Dans ſa plus grande hauteur, elle aura neuf à dix pieds : elle va beaucoup en talu, & eſt fort

raboteuſe. La petite qui eſt au Nord de la grande, dont elle n'eſt éloignée que de ſept à huit pieds, a trois toiſes de long, peu de hauteur & de largeur. Elle eſt d'un ayman bien plus vif que l'autre. Elle attiroit avec une force extraordinaire les inſtrumens de fer dont on ſe ſervoit. On fit tous les efforts poſſibles pour en détacher; mais ce fût ſans ſuccez, les inſtrumens de fer qui étoient fort mal trempez, s'étant auſſi-tôt rebouchez: de ſorte qu'on fut obligé de s'attacher à la grande, dont on ne put qu'à grande peine rompre quelques morceaux qui avoient de la ſaillie, & qui donnoient de la priſe au marteau. On ne laiſſa pas d'en tirer quelques bonnes pieces, & on ne doute point qu'il ne s'en trouvât d'excellentes ſi l'on foüilloit un peu avant dans la terre. Les poles de la mine autant qu'on en put juger par les morceaux de fer qu'on y appliqua, regardoient le Midi & le Septentrion; car on n'en a pu rien connoître par la bouſſole, l'aiguille s'affolant ſi-tôt qu'on l'en approchoit. Voici ce qu'on obſerva touchant la variation. La premiere obſervation ſe fit à l'Oüeſt Nord-Oüeſt de la groſſe roche à dix pas Geometriques de diſtance, ſi cependant la mine ne s'étend pas fort loin ſous la terre. On y trouva 10. deg. de variation au Nord-oüeſt. Au Nord de la même roche vers le milieu à trois ou quatre pas, on ne trouva aucune variation. A l'Eſt-Nord-Eſt de la Roche à 12. pas Geome-

triques de diſtance, on trouva plus de 80. degrez de variation au Nord-Eſt. Et 4. ou 5. pas plus à l'Eſt, la variation ſe trouva diminuée de plus de 30. dégrez. A l'Eſt Sud-Eſt de la Roche à la même diſtance qu'auparavant, on ne trouva que 40. degrez de variation au Nord-Eſt.

Ces obſervations furent faites avec précipitation. Le manquement de vivres & le voiſinage des bêtes feroces nous obligeant de nous retirer au plus vîte pour regagner *Lonpeen*, où nous trouvâmes au retour 6. degrez de variation au Nord-Oüeſt. Mais on a quelque ſujet de croire que la mine avoit cauſé quelque changement à l'aiguille; car le jour ſuivant en repaſſant à *Bankeiai*, on trouva 2. degrez de variation moins qu'on n'avoit trouvé la premiere fois. On a laiſſé quelques inſtructions aux Péres qu'on attend icy; ils pourront s'en ſervir pour faire ce voyage, & les obſervations avec plus d'exactitude & de ſuccez.

On ne laiſſe pas d'envoyer la Carte Topographique de ce voyage telle qu'on l'a pû faire à vûë, & ſans inſtrumens, en attendant que ceux qui nous ſuivront en faſſent une plus juſte. Le reſte du voyage n'a rien de particulier. Nous remarquerons ſeulement que le Païs par où nous avons paſſé, ſeroit un des plus beaux Païs du monde, s'il étoit entre les mains d'une nation qui ſçût profiter de tous ſes avantages. Le *Menam* depuis *Tchainat bourie* juſqu'à ſon emboucheure,

qui est tout ce que nous en avons vû durant nôtre sejour dans ce Royaume, c'est à dire 80. ou 100. lieuës de Marine, a son cours dans une plaine la plus unie & la plus fertile qu'on puisse voir. Ses rivages sont tres-agréables & assez peuplez; mais si-tôt que nous nous en fûmes écartez une lieuë, nous entrâmes dans des deserts : on ne peut pas voyager avec moins de commoditez & plus de péril. Tout vous manque, & quoy que vous arriviez à un Village, ce qui est rare, il faut songer à vous bâtir une loge, pour y passer la nuit à couvert sur la plate terre, comme nous fîmes à *Lonpéen*. Souvent vous campez dans le beau milieu des bois, comme nous fûmes obligez de faire auprés de la mine, où nous commençames suivant la coûtume des voyageurs du pays en semblables occasions, par mettre le feu aux grandes herbes séches, dont la plaine voisine étoit remplie, pour donner la chasse aux bêtes féroces, qui ne manquent pas de sortir des forts où elles se retirent durant le jour un peu aprés le coucher du soleil, & de se répandre dans la campagne, les unes pour paître, les autres pour chasser. Comme ce feu ne dura pas long-tems, on alla couper du bois pour faire une enceinte de feux, qui pût durer toute la nuit. Bien nous en prit d'être alerte durant la nuit; car nos braves Siamois dormoient avec autant de tranquillité, que s'ils eussent été à Louvo, & laissoient aux feux le soin de s'entretenir eux-mêmes.

Un de nos Mandarins plus prudent que les autres se percha dans un arbre, où il se fit dresser une petite Cabane. Toute nôtre vigilance & tous nos feux ne pûrent empêcher quatre tygres de venir en même tems roder en hurlant effroyablement autour de nôtre petit Camp. Nous prenions ces hurlemens pour les cris lugubres de certains grands oiseaux, dont les bois retentissent assez souvent durant la nuit: mais à la fin ils approcherent si prés qu'ils vinrent à bout d'éveiller nos gens, qui crierent aussi tôt à Monsieur de la Mare de tirer. Le bruit de trois coups de fusil tirez en l'air les écarta, & les fit retirer dans le bois.

Il y a dans ces quartiers-là un grand nombre de tygres, de rhinoceros, d'élephans & de bufles. Le plus à craindre de tous c'est l'élephant; parce que rien ne lui peut resister, quand il lui prend fantaisie de vous attaquer, ce qui arrive fort souvent. Le tygre n'est pas redoutable, quand on est sur ses gardes & bien accompagné. Il faut qu'il y ait une quantité prodigieuse de cerfs, de chevreuils & de gazelles, pour fournir les tygres de proye, & pour ne se pas dépeupler; eu égard au grand nombre que les chasseurs en tuent aussi bien que de bufles, pour en avoir les peaux, dont le Roy & les Hollandois font un gros commerce au Japon. On y trouve aussi quantité de singes, & nous en vîmes une fois 60. ou 80. dans une troupe. Les liévres, les perdrix, les poules de bois

&

& les Paons n'y manquent pas. Nous vîmes deux sortes de Tourterelles. La premiere espece est semblable aux autres, la chair en est bonne. La seconde a le plumage plus beau que les nostres, mais la chair en est jaunâtre & de mauvais goust; les Campagnes sont pleines de ces Tourterelles. Nous y vîmes aussi des Ecureüils qui ont le poil parfaitement blanc & la peau tres-noire. Il y a plusieurs especes d'oiseaux inconnus à l'Europe, presque tous tres-beaux, & plusieurs fort grands : il y en a entrre autres une espece que les Siamois nomment Noc Heriān, apparemment à cause de son cri, qu'on dit avoir cette proprieté que le fer qu'il a une fois avalé & rendu ne se roüille plus. Je voudrois en avoir vû quelque experience pour le croire. Il a les pieds rouges & fort longs, un grand col fort mince, le bec grand, la tête fine, il est d'un beau gris, il a deux grandes taches rouges un peu veloutées immediatement au dessous de la tête. Il peut avoir sept à huit pieds de long. Voilà les propres termes de ces deux Peres.

Le 6. de Fevrier 1687. nous allâmes à Probac avec le Roy; Monsieur l'Evesque & deux de ses Ecclesiastiques y vinrent aussi. Le Lieutenant de Barcalon qui nous servoit de Conducteur & nous, nous allâmes jusques à une lieuë de Louvo, dans un endroit où nous devions voir passer sa Majesté. Nous y rencontrâmes Mr Constance qui l'atten-

doit à cheval. Les Ambassadeurs de Camboje y estoient avec leur suite, tous assis sur des Tapis qu'on y avoit étendu sur la terre. Nous étions sur nos Eléphans rangez sur une ligne à côté du grand chemin. Peu de temps aprés que nous fûmes arrivez, les Gardes du Roy commencerent à filer; il y en avoit de dix ou douze Nations differentes, des Tartares, des Japonnois, des Malages, des Pegons, des Hars, des Mores, des Siamois, & les Gardes Japonnoises avoient des Casaques bleuës comme nos Mousquetaires de France, & je crû qu'on les avoit faites sur ce modele. Ils ne marchoient pas en ordre comme dans nos Cours d'Europe, ce qui nous empescha de les compter: mais à juger du nombre par le temps qu'ils mirent à passer & par ce qui nous paroissoit, il y avoit au moins trois mille hommes. Le Roy étoit monté sur son Eléphant dans un Trône d'une grande beauté, & ses Capitaines des Gardes & plusieurs Mandarins marchoient à pied devant lui. D'autres le suivoient en grand nombre sur des Eléphans. Monsieur l'Evesque nous a dit que depuis qu'il estoit dans le Royaume, il n'avoit point vû de marche du Roy qui fust si magnifique, & c'est aussi la plus belle que nous eussions vûë jusques alors.

Quand la Cour fut passée, Monsieur Constance nous mena voir des Poivres qu'on avoit plantez proche de-là: ils croissent en petites grappes

comme nos groiseilles en France. Nous arrivasmes avant midy au lieu de nostre dîné, dans lequel nous devions passer le reste du jour. C'estoit dans le bois même: mais le nombre des cabanes qu'on y avoit dressées, tant pour les hommes que pour les Eléphans, les feux qu'on y avoit allumez de tous côtez; & enfin le soin qu'on avoit pris de l'éclaircir en abattant des arbres, nous le faisoit considerer comme un Camp ou une petite Ville. Nous vismes en ce lieu les Arbres dont les Habitans tirent une espece de poixraisine, avec laquelle ils font leurs Damarres, c'est à dire des Flambeaux de feüilles liées étroitement ensemble. Ils font un grand trou dans le corps de ces Arbres, puis ils y allument du feu dont la chaleur se communiquant aux parties supetieures du tronc, il en distille aussi-tost une grande quantité de gomme qu'ils ramassent; & quand ils en ont assez, ils éteignent le feu. Les Arbres réparent d'eux-mêmes tous ces creux sans qu'il y paroisse rien, sinon seulement un défaut dans l'écorce. Durant la nuit nous entendîmes des Tygres qui crioient dans les bois comme les Cerfs & même comme des hommes, qui s'appellent les uns aux autres. On dit qu'ils usent de cét artifice pour attirer leur proye.

Le lendemain nous arrivasmes à 85. cordes de Prebat, où le Roy s'arreste ordinairement quand il visite ce lieu. Les Siamois mesurent tous ces

chemins par ou le Roy devoit passer. Ils donnent cent cordes à une lieuë, qu'ils appellent en leur Langue Roé-Cenne. Chaque corde contient vingt brasses, & une de leurs brasses est moindre que nos toises d'environ un poulce. Il y a cinq de ces lieuës & un peu davantage, depuis Louvo jusqu'au Prebat, qui est situé à l'Est-sud-est de Louvo au milieu des bois. Ce qui rend ce lieu fameux parmi les gens du Païs, est un vestige de pied ou plûtost un creux fait dans le rocher même, & renfermé dans la Jacade. Il est long d'environ cinq pieds & large d'un, profond aussi d'un & quelque chose davantage. Les Rois de Siam poussez par un motif de religion, l'ont revêtu de Plaques d'or en dedans, & de Plaques d'argent en dehors trois ou quatre pieds à l'entour. Les Siamois font la Zomdaye devant ce Creux; ils y mettent de l'eau qu'ils rapportent ensuite & la croyent salutaire dans leurs maladies. Ils ont leurs contes & leurs réveries sur l'origine de ce Creux, que les Portugais appellent le pied d'Adam, par je ne sçai quelle raison. Les Ambassadeurs de Camboje y ayant esté menez pour faire leur adoration, demanderent aux Mandarins pourquoi leur Dieu n'estoit venu dans ce lieu qu'avec un pied. La question fut trouvée facetieuse, & plusieurs prirent occasion d'en rire.

Le soir nous allâmes tous voir les Illuminations & les Feux de joye; mais nous estant ap-

perceus que c'estoit de veritables Sacrifices, & d'ailleurs un Mandarin qui connoissoit Monsieur l'Evesque, lui ayant demandé s'il ne venoit point aussi pour rendre ses adorations en ce lieu, Nous n'y allâmes plus. La Feste dura cinq jours entiers, pendant lesquels il y eut tous les soirs de nouveaux Feux d'artifices, tous à l'honneur de la Pagode.

J'interromprai encore quelque temps le Journal du Pere de Fonteney, pour y inserer certaines particularitez assez curieuses, qui regardent la naissance & l'éducation de Sommonocodon, le Dieu des Siamois, du pied duquel ils reverent le vestige avec tant de superstition. Il y a plus de 2231. ans, disoit un fameux Sancrâ, parlant au Roy des Mysteres de leur Religion, qu'une jeune fille s'étant retirée dans une affreuse Forest de Siam pour y vivre plus parfaitement en attendant la venuë de Dieu, que les Peuples attendoient avec beaucoup d'empressement, cette fille mena quelque temps une vie extrémement austere, sans avoir aucun commerce avec le reste des hommes. Un jour lors qu'elle estoit en priere, elle conçeut d'une maniere toute extraordinaire sans perdre sa virginité. Le Soleil par le ministere de ses rayons forma le corps d'un enfant dans son sein pendant la ferveur de sa priere. Quelque temps aprés elle fut bien étonnée de se sentir enceinte; & quoi qu'elle fût seure de sa vertu, toute honteuse cependant

qu'elle eſtoit d'elle-même, elle s'enfonça plus avant dans la Foreſt pour ſe dérober aux yeux des autres hommes. Elle arriva enfin auprés d'un grand lac entre Siam & Camboje, où elle accoucha ſans peine & ſans travail du plus bel enfant du monde. Comme elle n'avoit point de lait pour le nourrir, & qu'elle ne pût ſe réſoudre à le voir mourir devant ſes yeux, elle entra dans le lac pour le mettre ſur les feüilles d'une herbe qui nageoit ſur la ſurface de l'eau. Mais la nature pourveut à la ſeureté de cét enfant, qui eſtoit le Dieu ſi attendu de l'Univers. Car ſa mere l'ayant mis ſur le bouton d'une fleur, la fleur s'épanoüit d'elle-même pour le recevoir, & enſuite le renferma comme dans un Berceau. Les Talapoins portent depuis ce temps-là un fort grand reſpect à cette Fleur, je ne me ſouviens pas du nom qu'ils lui donnent. Cette fille ayant confié ce cher dépoſt à cette Fleur ſe retira ſur le bord du Lac, où s'étant miſe en prieres elle diſparut, élevée comme on croit dans le Ciel, ſans avoir eſté expoſée à la commune neceſſité des autres hommes. En ce même temps un ſaint Anachorette (on en voit encore pluſieurs dans le Royaume de Siam) s'étoit retiré auprés de ce Lac, dans la confiance de voir avant ſa mort l'accompliſſement d'une promeſſe qu'un Ange lui avoit faite, qu'il verroit avant mourir ce Dieu qu'on attendoit depuis ſi long-temps. Ainſi pour ſe rendre digne de con-

templer ce ſaint objet; il s'eſtoit retiré de la converſation des autres hommes : ce fut par ſon moyen qu'on ſceut le myſtere dont je viens de parler. Il fut témoin de ce qui ſe paſſa à l'enfantement de Sommonocodon, il vit ſa mere qui s'expoſa ſur le Lac, & il fut témoin du bon office que luy rendoit la Fleur dont nous avons parlé. Auſſi touché de tant de merveilles, il entra dans le Lac, ouvrit la Fleur & en retira cét aimable enfant dont la vûë le charma. Sa pieté & toutes les circonſtances dont nous venons de parler, l'obligerent à prendre le ſoin de le nourrir & de l'élever : il l'entretint long-temps de lait & de miel, & il connut bien-tôt le prix du tréſor qu'il avoit entre les mains. D'abord certains Rois jaloux de leur autorité, entendant que leurs Peuples diſoient entr'eux que le veritable Roy des Rois eſtoit né, le firent chercher long-temps pour le tuer, quoique inutilement, car le bon Hermite ayant eu nouvelles de leur deſſein, s'enfuit avec cét enfant dans le Royaume de Camboje, où il le tint long-temps caché dans un deſert. Il y bâtit enſuite un tres-beau Château, dont on voit encore les maſures. Il y demeura tandis qu'il craignit qu'on vouluſt faire mourir Sommonocodon, qui faiſoit durant tout ce temps-là une infinité de prodiges, par où le bon vieillard reconnut ſa Divinité. A l'âge de dix ou douze ans Sommonocodon ſortit de Camboje & revint à Siam, & l'on voit encore dans

une vaste Campagne une assez grande maison de pierre, que les Talapo'ns disoient publiquement avoir esté bâtie par miracle à la seule parole de leur Dieu; n'y ayant nulle part aux environs des Carrieres. Mais ils furent bien étonnez, & le Peuple détrompé, lorsque le Roy ayant fait creuser en un certain endroit, on trouva une tres-belle Carriere, d'où l'on avoit pû tirer les pierres pour bâtir cét Edifice.

On raconte une autre merveille que Sommonocodom fit auprés de ce Palais. Un jour qu'il joüoit au Cerf-volant, les Arbres qui estoient aux environs l'empeschant par leur inégalité de prendre cét innocent plaisir, il leur commanda de devenir tous égaux. Il fut obey sur le champ, & ce miracle dure encore aujourd'huy, les Arbres demeurant aussi égaux entr'eux que si un Jardinier habile avoit le soin de les tailler tous les ans. Voila les contes que debitent les Talapoins pour entretenir les Peuples dans leurs erreurs, qui ne sont pas difficiles à détruire en elles-mêmes, mais il n'est pas aisé de détromper les esprits.

Quoyqu'il en soit du faux prodige qui se fit à l'occasion du Cerf-volant, il est vrai que ce divertissement est devenu commun & honneste parmy les Siamois; je ne sçay si c'est parce qu'ayant peu de plaisirs entr'eux celuy-cy leur paroît divertissant, où s'ils le prennent par un motif de superstition pour imiter les actions de leur Dieu.

J'ay

J'ai veu ſouvent à Tleépouponne & à Louvo quand le Roy y eſtoit divers Cerf-volans en l'air autour du Palais, qui portoient des lumieres & des ſonnettes. Au commencement en voyant ces feux, je crus que c'eſtoit une Comette, & je ne ſçavois que penſer de ce bruit de clochetes que j'entendois en l'air; mais je fus bien-tôt détrompé en voyant divers de ces feux & les Cerf-volans s'élever & décendre de temps en temps. Reprenons la Lettre du Pere de Fonteney.

Monſieur l'Eveſque eut durant ce temps une Audiance du Roy ſur les matieres de la Religion, dans laquelle il fuſt accompagné de ſes Eccleſiaſtiques, nous y fûmes appellez auſſi; voicy tous les points que l'on toucha. Le Roy demanda 1°. à Monſieur l'Eveſque quelles nouvelles il ſçavoit de la France. 2°. Il demanda ce qu'il penſoit des lieux enchantez, c'eſt à dire de certains lieux où l'on voit quelquefois des objets qui diſparoiſſent dans la ſuite. Le Roy croyoit en avoir un exemple nommant un endroit où l'on avoit vû un Eſtang qui avoit diſparu. 3°. Il dit qu'ayant promis au Roy de France d'écouter Monſieur l'Eveſque ſur les choſes de Religion il le vouloit faire. Il luy demanda donc ce que c'eſtoit que les Cardinaux de l'Egliſe, & quelle difference nous mettions entre les Eveſques & eux. Ayant appris dans le diſcours qu'il y avoit des Cardinaux qui ne diſoient pas la Meſſe, il demanda ſi ceux-cy eſtoient plus que

les Evesques. 4°. Il demanda pourquoi les Cardinaux qui estoient des personnes d'Eglise, se mêloient des affaires seculieres comme de gouverner les Estats; & sur ce qu'on lui dit que le Pape possedant des terres comme Prince temporel, avoit besoin de Ministres pour les gouverner, il apporta l'exemple des Cardinaux qui avoient gouverné quelque temps la France. 5°. Il demanda les nouvelles de Monsieur l'Evesque d'Argolis. 6°. Il nous dit en particulier qu'il falloit partir cette année au commencement de la mousson pour ne pas manquer nôtre voyage de la Chine. Ce sont tous les articles qui furent touchez dans cette conversation. Monsieur Constance nous dit que le Roy luy avoit demandé en particulier comment les Papes condamnoient les criminels à mort estant les Peres spirituels de tous les hommes. A quoy ce Ministre repliquant que les Papes avoient des Officiers laïques pour ces sortes d'affaires: Mais ces Officiers, ajoûta le Roy, n'agissant que par les ordres du Pape & en son nom, puisqu'estant Prince temporel, il est obligé de rendre la Justice. Nous disnâmes ce jour-là dans le Palais, même devant le Trône du Roy, dont les bras & le dossier estoient d'or battu. Les Mandarins qui ne peuvent se tenir de bout en ce lieu, apportoient à genoux tous les services de la table & nous servoient de même.

A voir toutesfois les ordres que le Roi donne aujourd'huy contre les Talapoins, on diroit qu'il

n'estime pas beaucoup la Religion, & par consequent que son cœur n'est pas fort éloigné de la veritable. Car outre ce qu'il a fait depuis un an pour chasser des Pagodes tous les ignorans, il se met aujourd'huy sur le pied d'en tirer ceux qu'il veut pour les mettre dans le service; & il n'y a que les Superieurs des Pagodes qui soient actuellement exempts de cette Loy. Il les inquiete sur l'instruction des enfans qui sont à l'école chez eux. Un grand Talapoin âgé de 80. ans, & Directeur de la Princesse, ayant dit une parole contre les Etrangers dans le temps qu'on faisoit couper la tête à un Siamois, qui avoit offensé un Officier Européan; le Roy commanda que le corps du criminel fût empalé & mis à la porte du Talapoin. Cét homme s'estant enfuy dans une autre maison, on luy porta encore le corps dans cette maison; & s'estant jetté dans une Pagode, on l'en fit sortir pour demeurer chez luy, où il fut contraint de subir ce spectacle plusieurs jours. Le Roy de Siam est un Prince droit, absolu, & qui ne souffre pas la moindre faute.

Les nouvelles de la Chine sont toûjours favorables à la Religion: les Peres qui sont à la Cour y vivent plus que jamais sous la protection de l'Empereur. Le Prince son fils âgé de quinze ans a esté appliqué cette année aux affaires, afin d'apprendre peu à peu le gouvernement. Un grand Mandarin Gouverneur d'une Province

avoit fait renverser quelques Pagodes & jetter tous les Dieux dans la riviere, parce que les Chinois s'assembloient en ces lieux pour de mauvais desseins; il fut accusé devant l'Empereur, qui renvoya cette affaire au Tribunal de Lipou. Le Mandarin fut condamné dans ce Tribunal. L'Empereur l'ayant sceu ordonna au Tribunal de l'examiner une seconde fois, disant qu'il ne faloit point favoriser les cabales ni les assemblées séditieuses. C'est ce Mandarin que l'Empereur a fait Gouverneur du Prince. Monsieur l'Evesque d'Argolis va estre Vicaire Apostolique de Canton, car ses Lettres Patentes sont arrivées à Siam cette année. Il avoit mené deux Religieux Italiens à la Chine avec lui, l'un est son grand Vicaire, & l'autre est grand Vicaire de Monsieur de Basilée; desorteque les deux Evesques paroissent bien unis ensemble. Leurs meilleures aumônes leur viennent du Roy de Siam, qui leur envoye chaque année cinq cens écus pour leur subsistance. Monsieur de Basilée a visité cette année la Chrestienté du Pere Couplet de Xamchay, & y a donné la Confirmation à 10000. Chrestiens, & en a baptisé mille. Son grand Vicaire mande à Monsieur Constance qu'il y a deux Eglises en ces quartiers là, toutes deux sous la conduite des Peres de la Compagnie, & qu'un seul Pere en avoit presentement le soin. Monsieur d'Argolis a esté aussi de son côté donner la Confirmation aux Chrestiens des Provinces

Meridionales. Le Pere Grimaldi a passé par diverses Villes, où il y avoit des Ecclesiastiques François, en venant à Macao : il les a recommandez aux Gouverneurs des Villes. Ces Messieurs en écrivent icy à Monsieur de Metellopolis, & ils se loüent même fort de ses recommandations.

Monsieur Constance a fait cette année des biens extraordinaires à l'Eglise en ce Royaume. Il a obtenu du Roy un grand emplacement à Siam, où il a bâti un College à Messieurs du Seminaire ; pour y élever les enfans des Nations étrangeres, auquel il a donné son nom l'appellant le College Constantinien. Cinq cens ouvriers travaillent actuellement à cét ouvrage. C'est luy qui nourrit universellement tous les Ecoliers du Seminaire, ausquels il donne quinze cens écus tous les ans : il y a mis un Pourvoyeur de sa main, qui fait la dépense de toute la maison. Il a donné tous les Ornemens de l'Eglise, sans excepter la moindre chose, & a obtenu du Roy qu'on travaillât incessamment à achever leur Eglise du Seminaire. Il a fait bâtir une fort jolie maison avec une Eglise aux Jesuïtes Portugais, & une fort belle Eglise aux Peres de Saint Dominique de la même Nation : en même temps il a fait faire deux magnifiques Palais pour luy à Louvo & à Siam. Il ne nous a pas aussi oubliez ; il est vray qu'on ne travaille pas encore au College que le Roy a promis de nous faire bâtir à Siam, pour élever la jeu-

nesse de son Royaume, mais le College de Louvo est assez avancé. Le Roy même a eu quelquefois la bonté d'y aller pour en presser les travaux. Au reste cette maison est d'une jolie structure, elle est à huit pieds de terre & le premier étage de l'Observatoire s'acheve. Voila ce que mande le Pere de Fontenay des choses principales qui se sont passées pendant qu'il a demeuré à Siam.

Cét édifice estoit un peu plus avancé quand nous arrivâmes, parce qu'il y avoit déja trois mois que les Peres estoient partis pour la Chine. Le Roy de Siam a ordonné à la sollicitation de Monsieur Constance, d'y ajoûter encore un étage pour le rendre plus magnifique. Ce sera sans contredit quand il sera achevé, la plus belle maison & la mieux entenduë qui soit dans les Indes : car ce Prince & son Ministre ne veulent rien épargner pour la rendre somptueuse. L'Eglise même seroit déja bien avancée si je n'avois prié Monsieur Constance d'attendre que je fusse de retour de mon second Voyage en France pour en jetter les fondemens, dans le dessein de mener à Siam quelque bon Architecte qui en eust le soin. J'ai crû que je ferois plaisir au public de luy en faire voir le plan, & d'y ajoûter même la moitié d'une face sur le Jardin relevée avec l'échelle & toutes ses proportions. Tout l'Edifice est de brique & la plate forme regnera sur tout les corps de logis, sans crainte de la pluye à cause de la bonté de la chaux qu'on trouve à Siam.

Avant que de partir des Indes, ce dernier voyage, le Roy de Siam par une faveur extraordinaire, & dont on n'a point veu d'exemple pendant son régne, nous donna des Lettres Patentes, qu'il fit approuver par son Conseil. Par ces Lettres, outre la Maison & l'Observatoire qu'il nous fait bâtir à Louvo dans un fort bel emplacement, ce Prince nous assignoit encore cent personnes, soit pour ramer dans les bâlons quand nos Peres seroient obligez de faire des voyages, soit pour nous rendre d'autres services, & ce sera par ces personnes qu'on commencera d'établir le Christianisme. La formule de ces lettres est tout-à-fait particuliere & curieuse. J'en ajoûte icy la traduction aussi fidele que j'ay pû la rendre en suivant le sens & la pensée de l'original Siamois. Elle n'est autorisée que du sceau du Roy, parceque les Roys de Siam ne signent jamais de leur main aucune de leurs dépêches.

SOUPPA, MACEDOU, PEOUTH, THASACRAT l'an 2231. &c. Il y a icy douze ou treize lignes de termes Balies, qui sont les titres que le Roy de Siam se donne assez souvent, & que j'omets.

Nous estant transportez à Sou ta souan ka, Oya Vitchaigen, nous a tres-humblement supplié de lui accorder un emplacement au même endroit pour les Peres François de la Compagnie de Jesus, & d'ordonner qu'on y bâtist une Eglise, une Maison & une Observatoire, & qu'on leur donnât cent

perſonnes pour les ſervir. Ainſi nous avons donné nos ordres à Ocpra ſima oſot de tenir la main à leur entiére & abſoluë exécution, conformement à la tres-humble remontrance d'Oya vitechaigen en faveur de ces Peres. Nous voulons que les cent perſonnes que nous leur donnons, avec leurs enfans & leur poſterité à venir les ſervent à jamais, & faiſons défenſe à toute perſonne de quelque qualité ou condition qu'elle puiſſe eſtre, de retirer ces cent hommes & leurs décendans du ſervice où nous les avons engagez. Que ſi quelqu'un de quelqu'autorité, dignité, ou condition qu'il puiſſe eſtre, oſe contrevenir à nos ordres, nous les declarons maudits de Dieu & de nous, & condamnez à un châtiment éternel dans les enfers, ſans eſpérance d'en eſtre jamais délivrez par aucun ſecours divin ou humain.



Par ordre exprés de Sa Majeſté, ces preſentes Lettres Patentes ont eſté ſcellées du Sceau Royal au commencement & au milieu de ce Livre contenant 25. lignes écrites ſur du papier du Japon.

SECOND



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM.

LIVRE SIXIEME.



OUTRE le Journal du Pere Fontenev, dont nous avons déja parlé, les autres Peres nous laisserent diverses remarques sur l'arbre qui porte l'Oüate, sur la Gomme gute, sur quelques oiseaux & sur d'autres choses assez curieuses qu'on sera bien-aise de sçavoir. Voicy ce qu'ils en disent dans un Ecrit particulier qu'ils m'ont laissé.

Dans le Voyage que nous fiſmes à la mine d'Ayman, Monſieur de la Mare bleſſa un de ces grands oiſeaux que les gens de Monſieur appellent grand Goſier, & les Siamois Noktho. Nous en fiſmes l'anatomie autant que le lieu & le temps nous le purent permettre.

Le Noktho que nous diſſéquâmes eſtoit de mediocre grandeur, il avoit dans ſa plus grande largeur en y comprenant les aîles étenduës $7\frac{1}{2}$ pieds. Sa longueur de la pointe du bec au bout des pates eſtoit de 4. pieds 10. poulces. La partie ſuperieure du bec avoit 14 poulces 4 lignes de long, les côtez eſtoient recourbez & tranchans; en dedans elle avoit trois cannelures dont celle du milieu eſtoit la plus grande, qui s'alloient perdre dans une pointe fort aiguë & courbée vers en bas qui faiſoit celle du bec. La partie inferieure qui portoit la Naſſe avoit 4. lignes moins en longueur que la ſuperieure. Elle ſe pouvoit étendre ſuivant les beſoins que cet animal avoit d'élargir ou de retreſſir la Naſſe qui lui eſt attachée. Cette Naſſe eſtoit une membrane charneuſe ſemée de quantité de petites veines, qui avoit vingt-deux poulces de long quand elle eſtoit bien tenduë, les Siamois en font des cordes pour leurs Inſtrumens. La plus grande ouverture du bec eſtoit d'un pied & demi, la pate qui eſtoit griſatre & du reſte ſemblable à celle de l'oye, avoit 8. poulces de largeur, & la jambe 4 de hauteur. Les plumes du

col eſtoient blanches, courtes & veloutées, celles du dos tiroient tantoſt ſur le gris, tantoſt ſur le roux. La couleur des aîles eſtoit le gris & le blanc mêlez avec ſymetrie, les grandes plumes des bouts des aîles eſtoient noires. Le ventre eſtoit blanc, ſous le jabot il y avoit des aigrettes d'un aſſez beau gris-blanc; la groſſe plume couvroit un duvet, plus épais à la verité que celui du Cormoran, mais beaucoup moins fin.

Dans la diſſection on trouva ſous le pannicule charneux des membranes tres-deliées qui envelopoient tout le corps, & qui en ſe repliant diverſement formoient pluſieurs ſinus conſiderables, ſur tout entre les cuiſſes & le ventre, entre les aîles & les coſtes & ſous le jabot, il y en avoit à mettre les deux poulces. Ces grands ſinus ſe partageoient en pluſieurs petits canaux, qui à force de ſe diviſer dégeneroient enfin en une infinité de petits ramaux ſans iſſuë, qui n'eſtoient plus ſenſibles que pour les bubes d'air qui les enfloient; deſorte qu'il ne faut pas s'étonner, ſi quand on preſſoit le corps de cet oiſeau, on entendoit un petit bruit ſemblable à celui qu'on entend quand on preſſe les parties membranes d'un animal qu'on a ſoufflé pour l'écorcher avec plus de facilité. L'uſage de tous ces conduits eſtoit ſans doute de porter l'air qu'ils recevoient des poulmons, par la communication ſenſible qu'on découvrit avec la ſonde, & en ſoufflant, qu'ils avoient avec eux, & le

diſtribuer dans toutes les parties de l'animal. Cette diſtribution en diminuoit le poids & le rendoit par ce moyen plus propre à nager, chaque bube d'air faiſant à ſon égard à peu prés le même effet que les veſſies pleines d'air qui ſe trouvent dans la plûpart des poiſſons;& la liaiſon intime que ces membranes avoient avec celles du poulmon, nous firent croire que ce pourroit bien eſtre les mêmes étenduës par tout le corps. Sous ces membranes on trouva de part & d'autre deux doigts d'épais d'une chair ſanglante ſemblable à de la venaiſon. Le thorax eſtoit compoſé de deux os fort larges attachez au brichet, qui formoient une voute tres-ſolide ; deux os qui tenoient lieu de clavicules & ſur leſquels elle portoit lui ſervoient d'impoſtes, & les coſtes qui s'y venoient inſerer pouvoient bien paſſer pour les arcs qu la ſoûtenoient. Cette voute oſſeuſe avoit ſes meninges auſſi bien que le crane, où les ſinus qui ſe traverſoient faiſoient pluſieurs petits labirintes ; ils eſtoient apparemment deſtinez aux mêmes uſages que les premiers. Les os mêmes avoient leurs ſinus ; la trachée artere ſe partageoit immediatement ſur la baſe du cœur, en deux rameaux qui faiſoient un angle droit avec le principal canal. Ils eſtoient applatis à leur origine ; enſuite ils ſe renfloient conſiderablement avant que de ſe plonger dans le poulmon. Le parenchime du poulmon eſtoit aſſez ferme, il eſtoit plein de ſinus de figure ovale. Les

boyaux avoient $9\frac{1}{2}$ pieds de long. Ils avoient leurs contours, le ventricule eſtoit un renflement de boyaux tout droit à un petit ſac prés qui eſtoit auprés du pilore. Deux doigts au deſſous du pilore, il y avoit un ſecond renflement dans le duodenum. Le Rectum avoit 4. poulces de long, il avoit un double cæcum qui ſe reflechiſſant vers le haut à droite & à gauche, ſe venoit attacher au coton & faiſoient ainſi une eſpece de trident; la longueur de chaque cæcum eſtoit de deux poulces, le ventricule avoit prés de 10. poulces de long, on y trouva deux poiſſons que cet oiſeau avoit avalez, la main étenduë y entroit aiſement.

Le Poivrier eſt un arbriſſeau rempant, qui pour s'élever a beſoin d'appui: on le plante au pied de quelque arbre, afin qu'il s'y puiſſe attacher. Les Siamois ſe ſervent pour cela d'un petit arbre épineux, qu'ils nomment Mac ton lang; ou bien on luy met des perches comme on fait aux haricots en Europe, nous en vîmes de ces deux manieres. La tige à ſes nœuds ſemblables à ceux de la vigne, le bois même quand il eſt ſec, reſſemble parfaitement à du ſerment, au goût prez, qui eſt fort acre. Quand il eſt verd il eſt liſſé & d'un verd olivâtre. Cette tige pouſſe quantité de branches de tous côtez qui s'attachent au hazard. La feuille quand l'arbre eſt jeune, eſt d'un verd uni & blanchâtre qui devient plus enfoncé à meſure que l'arbre croît: elle garde toûjours ſa blancheur par deſſus.

Sa figure est ovale un peu diminuée à l'extrémité & terminée en pointe. Elle a six nervures, dont cinq partant de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales semblables à la premiere. On ne distingue bien que cinq de ces nervures dans les petites feuïlles. Ces nervures se communiquent par un tissu de fibres assez grossieres. Les plus grandes feuïlles que nous vîmes à Innebourie dans un petit jardin du Roy, avoient six pouces de long dans leur plus grand diâmetre, & 4. dans leur plus petit. Elles ont un goût piquant, la grappe est petite, les plus grandes que nous vîmes avoient 4. pouces de long, les grains qui estoient fort verds en ce temslà, car ils ne devoient estre meurs que dans trois mois, estoient attachez sans pedicule. Ils estoient de la forme & de la grosseur du gros plomb à tirer. Le poivre quoique verd avoit beaucoup de force. Les Siamois le nomment Pric. Cet arbre charge peu. Je ne crois pas que ceux que je vis, portassent chacun six onces de poivre.

Le Cotonnier croit en broussée & à peu de hauteur. Ses jets sont semblables à ceux du Groselier: Quant à la disposition, chaque jet est de la couleur & de la grosseur des petites branches de nos jeunes Coudriers; couvert de duvet blanc de la même maniere, chaque jet pousse de petites branches de 4. à 5. pouces de long, qui tiennent lieu de pedicules, où le fruit & la feuille sont atta-

chez. Les feuilles qui ſont en petit nombre, ſont petites, molaſſes & couvertes de duvet. Elles ſont refenduës en cinq endroits, le fruit eſt de la figure d'une pomme de pin fort pointuë, il eſt d'un doigt d'épaiſſeur à ſa baſe, & n'a guere plus de hauteur. L'écorce du fruit ou l'étui du coton eſt composé, tantôt de trois, tantôt de quatre triangles plans. Il s'entrouvre par la pointe comme l'étui de la chataigne, quand il eſt meur, & que le coton vient à s'enfler. Le dedans qui contient le coton, eſt partagé en cellules par autant de diaphragmes qu'il y a de triangles. Ces diaphragmes ſe viennent unir au centre. Le eſt coton envelopé de petits grains de ſemence fort dure & de la même figure que le fruit: la peau en eſt d'un verd obſcur & le dedans de couleur de noiſette. La fleur eſt compoſée de cinq feüilles de la couleur de primevere; dans le col elles reſſemblent à celles de l'Iris, trois petites feüilles en embraſſent la baſe en forme de calice, les Siamois nomment cet arbre Tonſaé. Voicy la maniere dont ils ſe ſervent pour en tirer les petits grains, & les ordures qui s'y attachent. L'inſtrument eſt monté ſur un pied ſemblable à celui d'un devidoir; il eſt compoſé de deux petits cilindres de bois, qui ne laiſſent d'eſpace entre-deux qu'autant qu'il en faut, afin que le plus fin coton puiſſe paſſer; ils ſont terminez par un bout en vis ſans fin, & engrenent à cet endroit l'un dans l'autre, deſorte

que quand on tourne la manivelle qui eſt attachée à l'autre bout d'un des deux, le coton qu'on met entre les deux avec la main eſtant tiré par un des rouleaux & pouſſé par l'autre (car ils tourment en deux ſens contraires) paſſe avec facilitté tandis que les grains & les grumeaux qui ſont arreſtez tombent à terre.

L'Heriſſon dont je vous envoye la figure peinte au naturel, eſt environ long de deux pieds & demi en y comprenant la queuë, les Siamois l'appellent Lin, les Portugais *Bicho Vergonhoſo*, c'eſt à dire inſecte honteux ; je l'appelle Heriſſon, parce que quand il craint quelque choſe, il ſe reſſerre en lui-meſme comme nos Heriſſons, & dreſſe toutes ſes écailles : celles de ſa queuë ſont ſi dures, que quand on voulut ouvrir celui dont je vous envoye la peau, on ne put jamais les couper : ce qui a eſté cauſe que les vers s'eſtant mis dans la chair les écailles en ſont toutes tombées. La peau en eſt également couverte de tous côtez, & il n'y a que le ventre & le dedans des jambes, où cet animal n'ait point d'écailles ; il vit dans les bois où il ſe retire dans des trous, il monte quelquefois ſur les arbres, il ne vit que de quelques graines fort dures, au moins je n'ai trouvé que cela dans le ventricule de celui que j'ai ouvert avec quelques petites pierres. Auſſi eſtoit-on ſurpris de ce qu'il ne mangeoit ni fruits, ni ris, ni legumes, ni viande, ni poiſſon, ni rien de ce qu'on

lui


272
Vermeulen



lui offroit, & on ne concevoit pas comment il pouvoit vivre; il avoit la gueule fort petite, la langue longue & étroite, qu'il lançoit quelquefois hors la gueule à peu prés comme les Serpens, sans cependant faire aucun mal. Il avoit quelques poils assez longs qui sortoient entre les écailles, sa queuë estoit ronde par dessus & plate par dessous, fort longue avec une petite excrescence de chair blanchâtre au bout, & couverte d'écailles. Il a au bout des pieds trois grands ongles crochus, & deux petits, ce qui lui sert à grimper sur les arbres. J'ouvris cét animal dans le moment qu'il mourut, je lui trouvai le sang froid, le cœur cessa de battre dans le moment qu'on l'ouvrit, il estoit fort rouge & n'avoit rien de particulier; les poulmons estant enflez enfermoient entierement son cœur, ils sont divisez en cinq globes, dont quelques-uns sont divisez par l'extrémité en plusieurs parties, ils sont de la même couleur que ceux de l'homme; la situation de son ventricule est de même que celle du cochon, mais ayant fendu en longueur le pilore, je trouvai,

1°. Qu'il estoit tissu de trois membranes, l'une exterieure, charnuë, assez épaisse, l'autre interieure, nerveuse, fort ridée & parsemée de glandules, qui sont en fort grand nombre du côté du pilore, la troisiéme qui est au milieu n'est qu'une petite pellicule fort mince.

2°. Entre la membrane interieure de l'esto-

de luy, & si-tost qu'il l'avoit rejoint il regagnoit la même place sans en prendre jamais d'autre, & cela par un instinct admirable, afin qu'en quelque trou qu'entrât sa mere il y pust entrer avec elle, ne faisant pas avec la queuë un plus grand volume que celui du corps de sa mere. Lorsque la peur obligeoit le grand de se replier en soy-même, le petit ne manquoit pas de se mettre dans un des plis, & s'y accommodoit de telle sorte qu'on ne pouvoit l'en détacher, ne presentant que les écailles de son dos, pour les obliger à s'étendre il ne faloit que leur jetter un peu d'eau sur le corps.

Outre la description Anatomique du Tockaïe qu'on a déja donnée fort au long dans le Livre qui s'imprima l'an passé avec les figures; j'ai crû qu'on seroit bien-aise de voir les nouvelles remarques que le Pere de Beze a faites sur ce même insecte. Voicy ce qu'il en dit.

Le Tockaïe que j'ouvris avoit esté laissé pour mort par de jeunes gens qui luy avoient écrasé la tête à force de coups. Je le trouvai quatre heures aprés encore vivant, & le cœur lui battit plus d'une demi-heure aprés que je l'eus ouvert, les mouvemens en estant toûjours fort reguliers, quoique je le touchasse, & que je le tournasse de tous côtez; il est vrai aussi que cét animal qui a le sang fort épais n'en perdit pas une seule goûte lors qu'on lui fendit le ventre. Il paroît avoir le sang froid,




276


276
Vermeulen f.



il n'a qu'une oreillete, & qu'une cavité ou ventricule dans le cœur, le mouvement de l'oreillete precede toûjours le battement du cœur ; ses poulmons, comme j'ai dit, sont faits à peu prés comme des vessies de poisson, se terminant en pointe du côté de la queuë, excepté que les venules qui se croisent par dessus sont comme un raiseau rouge fort délicat qui seroit appliqué par dessus, ils s'enflent & se remplissent d'air, comme un balon lorsque l'animal respire, & lors qu'il rejette l'air ils s'affaissent & deviennent presqu'insensibles. Leur mouvement n'est pas reglé comme dans l'homme, & souvent l'animal demeure une espace de temps fort considerable, sans respirer. Lorsque je l'ouvris ils estoient enflez, & demeurerent ainsi presque un demi-quart d'heure, au bout duquel temps l'animal repoussa l'air, & ne respira plus. Il a le foix d'une juste proportion avec les autres parties, ce que j'ay toûjours trouvé dans ceux que j'ai ouverts, & ce qui fait voir la fausseté de ce qu'on dit, qu'il croist quelquefois extraordinairement. Il y a au milieu la vesicule du fiel qui paroît comme une petite tache ronde d'un bleu extrémement vif. On voit sa figure aussi bien que celle des poulmons dans l'animal ouvert que j'ay fait peindre aussi-bien que les boyaux qui n'ont rien de particulier. Il a la langue de figure ronde assez épaisse, le palais d'une couleur violette, & un rang de dents fort fines de chaque

côté à l'entrée de la gueule. Cet animal n'a point de venin.

L'impatience que Monsieur Ceberet avoit de faire son voyage vers la côte de Coromandel, le rendoit inquiet avec beaucoup de raison. Le Roy de Siam qui se faisoit un plaisir de retenir à sa Cour le plus longtemps qu'il pourroit les Envoyez du Roy, avoit beau luy faire dire que la saison ne le pressoit pas, & qu'il ne devoit pas se hâter. Cet Envoyé au contraire soûtenoit qu'il avoit déja trop tardé, & que s'il differoit davantage, la Compagnie de France alloit faire une perte tres-considerable, & qu'il n'auroit pas le temps de regler les affaires des Comptoirs. Il disoit encore qu'il avoit un ordre du Roy avec une Lettre de Sa Majesté pour aller à la Cour du Grand Mogol, s'il jugeoit ce voyage necessaire. Monsieur Constance luy avoit dit deux ou trois fois que jamais la Compagnie ne trouveroit d'occasion plus favorable pour traiter avantageusement avec ce Prince, & s'établir seurement sur ses terres, qu'elle l'étoit dans la conjoncture presente de la guerre que lui faisoient les Anglois, & du mécontentement qu'il avoit des Hollandois. Monsieur Ceberet se servoit de tout ces motifs pour faire voir qu'il avoit besoin d'une extréme diligence pour exécuter de si grandes entreprises. Monsieur Constance persuadé par ses raisons, conseilla à Monsieur l'Envoyé de prendre congé du Roy par une Lettre

qu'il mettroit entre les mains de ce Ministre pour la donner au Roy son Maistre qui estoit alors incommodé. Par cette Lettre Monsieur Ceberet témoignoit au Roy l'extréme regret qu'il avoit de partir de sa Cour sans avoir l'honneur de voir Sa Majesté, & lui en marquoit en même temps la necessité indispensable. Le Roy de Siam s'étant fait expliquer cette Lettre, & faisant reflexion à ce qu'on eût pû dire dans les Indes quand on sçauroit qu'un Envoyé du Roy étoit party d'auprés de luy sans le voir, son bon cœur & la consideration qu'il a pour le Roy , l'obligerent nonobstant sa maladie à donner une Audiance secrette à Monsieur Ceberet, se persuadant qu'il manqueroit de reconnoissance & d'amitié pour Sa Majesté, s'il laissoit partir de sa Cour son Envoyé sans l'avoir veu. Ainsi il dit à M[r] Constance, que puisque Monsieur Ceberet estoit resolu de quitter Louvò le jour de son départ, il le menât avec son fils & moy à un endroit du Palais qu'il luy marquoit, sous pretexte de luy faire voir une escarboucle d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire que ce Prince porte quelquefois à son chapeau, & que Sa Majesté s'y trouveroit à l'heure donnée. Monsieur Constance m'en avertit fort secrettement, & j'allay aussi-tôt en faire part à Monsieur Ceberet. Cela s'executa comme le Roy de Siam l'avoit projetté, & Monsieur Ceberet eut l'honneur & le plaisir de voir Sa Majesté Siamoise. Ce

Prince luy demanda s'il estoit content des Privileges qu'on luy avoit accordez, à quoy Monsieur Ceberet répondit qu'il n'avoit qu'à rendre de treshumbles actions de graces à sa Majesté de toutes les bontés qu'elle avoit pour luy & pour toute la Compagnie, & la conjurer de lui continuer toûjours sa Royale protection. Ce Prince continua à lui faire diverses autres questions sur les avantages que la Compagnie Françoise pouvoit tirer du Commerce de Siam, entrant dans un fort grand détail. Ensuite le Roy ordonna au fils de Monsieur Ceberet de se lever pour le voir plus à loisir. Il demanda son âge, & s'il avoit étudié, & il prit plaisir d'aprendre qu'il ne faisoit que de sortir du College de Loüis le Grand, disant qu'il ne pouvoit pas tomber en de meilleures mains pour estre bien élevé. Il lui fit present d'une chaîne d'or d'un ouvrage fort délicat. Ce Prince souhaitta ensuite un bon voyage à luy & à son fils, & il se retira en disant que son incommodité ne lui permettoit pas d'avoir le plaisir de le voir plus longtemps. En effet, son visage paroissoit fort changé, & nous avions peine à l'entendre parler à cause de son rhume. Ainsi Monsieur Ceberet sortit de la presence du Roy de Siam comblé d'honneurs, & extraordinairement satisfait des marques de bonté qu'il en avoit receuës.

Aprés avoir dîné chez Monsieur Constance, il s'alla embarquer dans son balon, où il fut conduit

duit par le Ministre, qui le vit partir de Siam. De Siam il décendit à Bancoq, & de Bancoq il alla à Merguy. Il fit ce voyage tantôt en bâlon sur les rivieres, & tantôt sur un Elephant, & souvent en Palanquin qui est la voiture la plus commode. Ce voyage n'est pas long, mais tres-difficile, parcequ'il faut porter jusques à l'eau pour boire. Cependant Monsieur Ceberet trouva tous les matins & tous les soirs une maison faite exprés, bien meublée, & fournie de tout ce qui estoit necessaire pour manger, & pour y reposer avec tout ses gens.

Aprés le départ de Monsieur Ceberet, Monsieur de la Loubere pensa que la saison passoit ; & il estoit malade. L'air de Siam ne luy estoit pas favorable, pendant tout le sejour qu'il y fit il n'y eut pas un jour agréable ; & cela l'obligeoit à demander plus vivement son Audiance de congé. Cependant on travailloit incessamment à emballer les presens que le Roy de Siam & Monsieur Constance envoyoient en France. Car ce Prince en ayant receu de tres-magnifiques du Roy pour la seconde fois, il voulut en envoyer qui fussent encore plus precieux & en plus grand nombre que ceux qu'il avoit envoyez le premier voyage. Il en voulut faire à toute la Famille Royale. Il accompagna ces presens d'une Lettre que j'ajoûteray icy comme une piece extrémement curieuse.

SOM DET PRA TCHAO CRUNG THEP PRAMHA A NA CON PUJAI.

A SOM DEI PRA TCHAO CRUNG FRANCA E NAVARRA PUJAI.

TRes-puissant & tres-haut, environné des grandes felicités & des pouvoirs annexez aux plus fameux Monarques, revêtu avec une préeminence extraordinaire de Grandeur, de Justice, de Pieté & de Religion. Illustre par son extraction incomparable, Prince dont la Majesté & la gloire remplissent tout l'Vnivers, favorise de Dieu dans ces derniers siécles par des victoires sur plusieurs Souverains de l'Europe, qui ont esté obligez par la force de ses armes à luy demander la paix & son amitié Royale, LOVIS LE GRAND, Roy de France & de Navarre, nôtre tres-cher amy, dont Dieu tout-puissant, qui gouverne le Ciel & la Terre, veüille combler, augmenter & conserver éternellement les continuelles prosperités, & l'accroissement de sa Famille Royale pour la gloire & la joye de tous ses amis.

On ne sçauroit exprimer l'inquietude & l'affliction que nous ressentîmes par la nouvelle de l'indisposition de V. M. Mais la force de nôtre mutuelle amitié &

de la bonne correſpondance qui eſt entre nous, prévaudra toûjours contre toutes ſortes d'adverſitez avec autant de ſuccés, que le Soleil levant diſſipe toutes les vapeurs de la terre. Auſſi l'arrivée de l'Eſcadre de V. M. a tiré ce voile de deſſus nôtre cœur en nous apprenant le rétabliſſement de ſa ſanté, & nous a inveſti pour ainſi dire de toutes parts des marques illuſtres & indubitables de l'amitié de V. M. qui eſt le comble de nos deſirs, non ſeulement par les troupes qu'Elle nous envoye, & par ceux qui les commandent; mais encore par le grand nombre de Peres qu'Elle nous a accordez. Toutes ces circonſtances nous rempliſſent le cœur d'un vray plaiſir, & nous font ſentir des effets de cette ſimpathie de ſincerité & d'eſtime mutuelle qui nous cauſent une joie inexplicable. Ces royales entrepriſes de V. M. avec des intentions ſi conformes à nos inclinations meritent des loüanges toutes extraordinaires, & nous ne voulons pas entreprendre de les borner. Mais V. M. dans ſa Lettre Royale ajoûte une infinité de nouveaux ſujets non ſeulement de reconnoiſſance, mais encore d'admiration, qui nous oſtent tout moyen d'y correſpondre à preſent. Nous nous contenterons de demander à Dieu la conſervation de V. M. pendant pluſieurs ſiécles avec tout le ſuccés & le bonheur qu'Elle peut ſouhaitter.

Nous avons confié les Places les plus importantes, & en même temps la force de nôtre Royaume, par où les ennemis de nôtre Eſtat pouvoient entreprendre quel-

que chose contre nous. Nous avons, dis-je, confié ces postes importans aux troupes que V. M. nous a envoyées, pour les garder, ne doutant pas qu'elles ne le fassent avec le Zele & la fidelité qui convient à nôtre mutuelle amitié & à nos bonnes intentions. Ainsi V. M. peut estre en repos sur ce qui regarde l'établissement de ces troupes.

Nous avons receu les Peres Jesuites que le P. de la Chaise Confesseur de V. M. nous a envoyés par ses ordres si conformes à nos desirs, avec la même estime qui nous avoit porté à les demander, & nous leur avons assigné par des Lettres Patentes un College & une Eglise, & les autres choses necessaires pour leur residence dans nôtre Ville de Louvo. On fera la même chose incessamment dans nôtre Ville de Siam. Au reste V. M. peut estre seure que nous les traiterons comme ils meritent de l'estre de V. M. C'est avec beaucoup de douleur que nous avons appris qu'un de ces Peres est mort durant le voyage, parceque nous les considerons tous comme les plus utiles instrumens, & le veritable canal de nos royales correspondances, & par consequent ils seront toûjours intimes à nôtre cœur.

Les Envoyez extraordinaires de V. M. les sieurs de la Loubere & Ceberet nous ont donné les presens de V. M. que nous avons receus avec toute l'estime qu'ils meritoient pour leur beauté & pour leur magnificence, & sur tout parceque nous les prenons pour des gages sinceres de l'amitié de V. M. Mais comme les circon-

ſtances qui doivent établir ces Royales correſpondances entre V. M. & Nous, n'ont pû eſtre concluës ni déterminées, Nous ſommes obligez d'envoyer vers V. M. le Pere Tachard pour traiter avec Elle de toutes choſes, & en particulier pour aſſeurer V. M. de la Royale & ſincere eſtime que nous faiſons de ſon amitié Royale, & pour luy preſenter de nôtre part quelques curioſitez de cet Orient, qui lui ſerviront de témoignages de la ſincerité de nos deſirs, qui tendent uniquement à conſerver & à augmenter même nôtre amitié mutuelle, & la rendre ſi ferme, qu'elle dure éternellement. Nous n'avons point donné de qualité à ce Pere, à cauſe de ſon caractere de Preſtre & de Ieſuïte, d'où les mal-intentionnez pourroient prendre quelque avantage pour luy faire quelque peine, ce qui retomberoit ſur nous. Ainſi nous nous remettons à la Royale prudence de V. M. pour faire ſur ce point tout ce qui conviendra à nôtre gloire reciproque, & au credit de ſa fonction. Nous luy avons recommandé tout ce que nous croyons qui pourra contribuer à l'accompliſſement de nos deſirs reciproques, afin qu'il en puiſſe traiter avec V. M. ainſi nous la conjurons de luy donner une entiere créance.

La grace & la bonté de Dieu Createur de toutes choſes, accorde à V. M. une longue & heureuſe ſuite d'années accompagnées de toutes les proſperitez qu'Elle peut ſouhaitter, de victoires contre ſes ennemis, & de ſujets de joie pour ſes amis, afin qu'Elle puiſſe avec toute ſorte de bonheur, gouverner & augmenter les

Royaumes de France & de Navarre & ses conquestes. C'est le desir sincere de celuy qui est,

DE VOSTRE MAJESTÉ,

Le tres-cher & bon amy,

Ecrit de nôtre Palais de Louvo le 3. du decours de la premiere Lune de l'année 2231. c'est à dire *le 22. Decembre 1687.*

PHAULKON.



Le Pape avoit envoyé au Roy de Siam des presens avec un Bref il y avoit déja quelques années par feu Monsieur d'Heliopolis. Ce Prince y avoit répondu, mais comme les Ambassadeurs perirent avec les presens qu'ils portoient au Pape, il ne voulut pas differer davantage pour marquer à sa Sainteté combien il étoit sensible à l'honnêteté qu'il en avoit receuë. La belle Lettre qu'il luy écrit fera encore mieux voir les sentimens de son grand cœur. J'en ajoûteray à la fin une copie fidele. Ces deux Lettres écrites en Siamois ont esté traduites en Portugais par Monsieur Constance, & cette traduction est scellée du Sceau du Roy & du Ministre.

Elles estoient écrites en Siamois chacune sur une lame d'or d'un pied de longueur sur un demy de largeur, de l'épaisseur d'un demy. Elles estoient proportionnées à la grandeur de la Lettre & assez épaisses. Cette boëte estoit faite comme une tour ronde, mais un peu plus grosse par le haut que par le pied. Le couvercle estoit fait en piramide presque aussi élevé que le reste de la boëte, & fort bien émaillé. On mettoit la boëte dans un petit sac de toile d'or, & dans un petit matelas d'Oüatte fait de ces riches étoffes de la Chine, & tout cela estoit renfermé dans un fort beau cabinet verni, proportionné à la grandeur de la Lettre.

Le Roy de Siam ne signe jamais ses Lettres,

le métail ſur lequel elles ſont écrites, & dont nul autre ne ſe peut ſervir que luy dans ſon Royaume, eſt une marque aſſez authentique que c'eſt la Lettre du Prince. Il n'écrit ſur de l'or que lors qu'il écrit à de grands Rois: & quand il envoye des Lettres à des Particuliers, elles ſont ſur du papier, auſquelles il fait appoſer ſon Sceau, qui eſt de grandeur & de figure differente, conformément à la qualité de la perſonne à laquelle il écrit. Comme la Lettre que ce Prince a fait l'honneur au R. P. de la Chaiſe de lui écrire eſt aſſez ſinguliere, je ſuis ſeur que le Lecteur me ſçaura bon gré ſi j'en inſere icy une fidele traduction.

NOSTRE royale parolle eſtant portée au Reverend Pere de la Chaize Confeſſeur du Roy de France, luy faſſe connoître noſtre affection, & nous ſerve de compliment auprés de luy.

Nous avons receu avec joye des mains du Pere Tachard la Lettre & le preſent de vôtre Paternité. Ce même Pere nous a raconté avec combien de ſoin & de Zele elle nous avoit menagé tout ce que nous luy avions fait recommander pour nôtre contentement particulier, & pour l'intereſt de nos Peuples. Cette marque de vôtre affection, pour nôtre perſonne & pour tous nos ſujets, ne nous a pas eſté moins ſenſible, qu'elle a eſté agréable au cœur Royal du Grand Roy vôtre

Maître

Maître comme vôtre Lettre nous l'apprend. Il ne nous a pas esté difficile de connoître par cette sage conduite, quand nous n'aurions rien sceu de vôtre rare merite, la supréme sagesse qui accompagne ce Puissant Monarque dans le choix qu'il fait de ceux qu'il attache auprés de sa personne Royale, & en même temps les qualitez & le bonheur des personnes qu'il veut ainsi honorer. Nous avons député le Pere Tachard de la Compagnie de IESVS auprés du Roy, & auprés du Saint Pape, pour leur presenter de nôtre part nos Lettres Royales & nos presens. Le zele que vôtre Paternité a fait paroître la premiere fois, nous fait encore esperer qu'Elle l'aidera de ses conseils, de son crédit & de son pouvoir, comme nous l'en prions, afin que ce Pere s'acquitte bien de son employ. Nous desirons particulierement qu'il ménage une voye seure & libre, afin de faire venir le plus grand nombre de Peres de vôtre Compagnie qu'il se pourra, pour estre comme les gages de la bonne & Royale correspondance que nous souhaitons ardemment d'entretenir avec le Roy de France nostre bon Amy & allié.

Ecrit de nôtre Palais de Louvo, le 3. du decours de la premiere Lune de l'année 2231. c'est à dire *le 22. Decembre 1687.*

Pendant ce temps-là, Monsieur de la Loubere se pressant, comme nous avons déja dit, de revenir en France, écrivit au Roy de Siam pour demander à Sa Majesté son Audience de congé. Ce Prince tout incommodé qu'il estoit, ne voulut pas differer plus long-temps de la luy accorder. Il revint à Louvo de Tlhée Poussonne, où il estoit avec toute sa Cour le 22. de Decembre. Le jour précédent Monsieur Desfarges avec tous les Officiers François qui estoient à Louvo, avoient esté à Tlhée Poussonne joindre Sa Majesté, & j'avois eu un ordre particulier du Roy de m'y trouver. Le lendemain de grand matin, aprés que les Dames de la Cour furent parties avec les Eunuques sur des Elephans pour se rendre à Louvo, tous les François à cheval au nombre de vingt allerent attendre le Roy à une portée de mousquet de Tlhée Poussonne dans un valon par où Sa Majesté devoit passer. Mr Constance y estoit aussi, monté sur un Elephant ; & comme le Roy me vouloit donner Audience en chemin, je fus obligé de m'y trouver sur un Elephant ; car il n'est pas bien-séant aux Prêtres de prendre à Siam d'autres montures. A peine fûmes-nous arrivés, que les soldats de la garde du Roy parurent devant nous, & commencerent à défiler. Il y en avoit un fort grand nombre de differentes nations, dont la plûpart estoient armés à l'Européane. Quand le Roy fut arrivé auprés de nous, il fit arrester son Ele-

phant. Monſieur Conſtance s'avança pour luy parler avec Monſieur Desfarges & Monſieur du Bruan. Un moment aprés, un Mandarin apporta devant le Roy une grande quantité de veſtes, dont Sa Majeſté fit preſent à tous les Officiers François. Les veſtes de Monſieur Desfarges & de Monſieur du Bruan eſtoient de brocard d'or garnies de boutons d'or, & celles des autres Officiers eſtoient d'étoffes de la Chine avec des boutons d'argent. Aprés cette courte Audience, le Roy continua ſon chemin, & les François ſe mirent à ſa ſuite. Sa Majeſté m'ordonna de la ſuivre de prés, & me recommanda durant tout le chemin juſqu'au Palais de Louvo diverſes choſes pour ſon ſervice, dont je devois avoir ſoin en France, me donnant durant tout ce temps-là, à la veuë de toute ſa Cour & du Peuple, des marques d'une bonté & d'une tendreſſe extraordinaire.

Le jour ſuivant, Monſieur de la Loubere fut à ſon Audience de congé avec toutes les marques d'honneur & toutes les ceremonies qui ſe pratiquent à Siam dans de ſemblables occaſions, dont nous avons déja parlé. J'eus l'honneur de l'accompagner par un ordre exprés du Roy de Siam, & voicy les propres termes de ſon compliment que j'ay receu avec les précédens des mains de Monſieur Conſtance, auquel il l'avoit donné pour l'expliquer au Roy de Siam.

GRAND ROY dont la presence augmente la haute reputation. Nous venons recevoir les derniers ordres de V. M. pour nous en retourner auprés du Roy nostre Maître & Seigneur, luy rendre compte des grandes choses que nous avons veuës en vostre auguste personne, de cette vivacité si douce & de cette douceur si majesteuse, de cette sagesse qui gouverne tout sans s'émouvoir, de cette penetration, à laquelle rien ne se cache, & de cette Royale vigueur qui châtie si facilement les rebelles qui ne sçavent pas demander grace, & qui previent avec tant de succez les desseins injustes des ennemis declarés de ce florissant Royaume. Certes, si V. M. est plus aimée & plus redoutée que pas un de ses Predecesseurs, c'est qu'elle n'a qu'à paroître pour ravir les volontez, & imprimer une entiere veneration. C'est le témoignage que nous nous hâtons d'aller rendre au Roy nostre Maître & Seigneur de ce que nous avons éprouvé nous-mêmes; & V. M. doit estre persuadée qu'il n'y a que sa presence qui pût augmenter dans l'ame Royale de LOVIS LE GRAND l'effet qu'y a déja produit vostre glorieuse reputation. Cependant pour l'augmenter, s'il est possible, Nous dirons à Sa Majesté la joye publique qu'on a euë de nostre arrivée en ce Royaume, l'esprit d'une douce correspondance que V. M. a inspiré à ses sujets à l'égard des François, les soins paternels qu'elle en prend elle-même, les facilités que V. M. a données dans ses puissans Etats à la Compagnie Françoise, pour y établir un bon Commerce lien

le plus naturel de Nations si separées: & en un mot, tout ce dont nous croyons que V. M. sera bien aise que le Roy nostre Maître & Seigneur soit informé par Nous à nostre retour. Nous ne pouvons finir sans témoigner avec toute sorte de respect à V. M. nostre extréme sensibilité pour toutes les bontés dont elle nous a honorés en nostre particulier.

Cette Audience qui fut assez courte estant finie, Monsieur Constance invita Monsieur l'Envoyé de la part du Roy à dîner au Palais avec tous les Officiers François; aprés quoy on le ramena à son Hostel. Monsieur Constance en quittant Monsieur l'Envoyé à la porte du Palais, me mena dans un appartement interieur où l'on garde les Seaux du Roy de Siam. Avant que d'y entrer nous passâmes sous les fenestres de celuy du Roy, où je remarquai deux choses qui sont assez considerables. Comme j'entendis diverses voix qui chantoient dans une Pagode qui joignoit l'appartement du Roy, je m'informay de Monsieur Constance de ce que ce pourroit estre. Il me répondit que c'estoit des Talapoins qui prioient Dieu pour la santé du Roy selon la coûtume, & qu'il y avoit un nombre reglé de Talapoins entretenus par le Roy, qui venoient chaque jour au Palais prier pour sa Personne royale. Repassant une seconde fois au même endroit j'entendis la voix d'un homme qui lisoit dans la chambre du Roy; & j'appris que

ce Prince tous les jours avant que de se reposer, se faisoit lire diverses Histoires de son Royaume & des autres Etats voisins, qu'il a fait ramasser avec grand soin & avec beaucoup de dépense. Quand je fus entré dans la Salle où l'on garde les Seaux, le Mandarin qui en a le soin prit avec beaucoup de respect une grande boëte où ils estoient. Aussi-tost on entendit les Tambours & les autres Instrumens qui accompagnent le Roy de Siam quand il sort, pour avertir tout le monde de se tenir dans une posture bienséante, & on les porta ainsi en ceremonie jusques dans la Salle d'Audience, où Monsieur Constance entra avec celuy qui portoit la cassette. Les Trompettes & les Tambours demeurerent toûjours dehors, avertissant de temps en temps par le son de leurs fanfarres, de ce qui se passoit dans la Salle d'Audience. Comme je ne m'y étois trouvé que par curiosité, je fus bien-aise de voir tout ce qui s'y pratiquoit en semblables occasions. Nous trouvâmes en entrant divers Mandarins qui attendoient les Seaux, ausquels ils firent d'abord une grande reverence. Monsieur Constance s'étant approché ensuite avec respect au pied du Trône du Roy où on les avoit mis, les tira de leurs boëtes pour les imprimer sur les Lettres écrites sur du papier que le Roy envoyoit en Europe, comme nous avons déja dit. Cela s'estant ainsi executé, on rapporta les Seaux de la même maniere qu'on les avoit apportez.

Dés ce même jour le Roy de Siam qui s'estoit retiré à Tlhée Poussonne sur le soir envoya un ordre à Monsieur Constance de me prendre & de l'y aller trouver. Nous y arrivâmes sur les dix heures, & nous trouvâmes le Roy qui se divertissoit à voir courir bord sur bord une fregate de six pieces de canon dans le grand Canal, dont nous avons parlé cy-dessus. Le Capitaine qui la commandoit la faisoit passer & repasser devant le Roy, salüant chaque fois de toute sa volée sa Majesté, quand il passoit devant elle.

A peine Monsieur Constance eut-il parlé au Roy, que sa Majesté m'envoya un Officier pour me conduire dans une petite galerie où le Roy estoit seul avec son Ministre. Pendant cette Audience qui dura plus de deux heures, ce bon Prince ne me recommanda rien tant que de témoigner au Roy combien il estoit sensible aux bienfaits & à toutes les marques d'amitié qu'il avoit receus de sa Majesté, qu'il auroit tout le soin des Troupes Françoises, que demandoient la generosité & la confiance d'un si grand Monarque qui les luy avoit envoyées, & que je n'allois de sa part en France que pour apprendre & luy rapporter les augustes volontez de ce grand Prince, & le féliciter de nouveau de toute la gloire dont Dieu couronnoit ses rares vertus.

Il m'ordonna enfin d'agir en France pour sa gloire & pour l'interest de ses Peuples, dans les dif-

ferentes occasions qui se presenteroient, me disant qu'il m'autorisoit comme si j'avois des ordres exprés pour chaque chose en particulier. Il ne me seroit pas bien seant de rapporter icy tous les sentimens d'estime & de tendresse qu'il me témoigna avoir pour nostre Compagnie: J'ajouterai seulement qu'ayant pris la liberté de luy demander si sa Majesté ne me vouloit point charger de quelque commission qui luy fust agréable, comme de quelque ouvrage curieux de Mathematique, ou de quelque autre chose qui fust de son goût. Eh! quoy, mon Pere, repliqua ce bon Prince, vous me demandez que je vous charge d'une commission qui me fasse plaisir? N'en allez-vous pas achever une que vous avez déja si heureusement commencée, qui est de me procurer l'amitié du plus grand Roy du monde? Certes si vous y réüssissez, comme je l'espere, vous ne sçauriez rien faire qui puisse m'être plus avantageux ny plus agréable, & je ne vois pas comment je pourrai reconnoistre vos soins. Nous vous verrons encore ce soir, poursuivit le Roy, songez si vous avez quelque chose de particulier à nous répresenter. En disant ces paroles il se leva du fauteüil où il estoit assis, & il se retira dans son appartement. Je remarquai, quand le Roy s'en alla, qu'il avoit à la main un Cimeterre, dont le manche estoit d'or & le foureau couvert de lames du même métail tout parsemé de pierreries; & j'ay sceu depuis que jamais le Roy de Siam,

quelque

quelque part qu'il ſoit, ne quitte ſon Sabre. Nous nous en retournâmes à Louvo pour achever quelques affaires particulieres, & ſur tout pour prendre congé de Monſieur l'Envoyé, qui devoit partir le lendemain de grand matin. Sur les ſept heures du ſoir nous revînmes à Tshée Pouſſonne, ſans autre compagnie que de deux jeunes Officiers François & des Capitaines des Gardes de Monſieur Conſtance. Quelque temps aprés que nous fûmes arrivez, ce Miniſtre alla chez le Roy, où il demeura ſeul aſſez long-temps; je ne fus introduit que vers les onze heures. Ce fut dans cette Audiance que le Roy me fit ſentir plus en particulier les marques de confiance qu'il me donnoit, en me donnant ſes ordres : & comme ce Prince a voulu faire mettre ces mêmes paroles dans les inſtructions dont il me chargea, les voicy fidellement traduites en noſtre Langue. Au reſte ſa Majeſté ſe remet à voſtre prudence ſur la maniere dont vous devez vous comporter, perſuadée que vous reſſentez comme il faut les marques de ſa royale confiance, qui l'a portée à vous confier, quoyqu'Etranger, ſes pouvoirs, ſes intereſts, & mêmes ſon honneur dans la Cour de voſtre veritable Souverain : Procedé qui vous doit eſtre d'autant plus agréable, qu'il eſt extraordinaire & preſque ſans exemple. Le Roy enſuite me fit une eſpece de détail des principales choſes qu'il m'avoit recommandées dans les

Audiances précedentes: il me dit enfin de bien faire connoiſtre à ſa Sainteté & à ſa Majeſté, quand j'aurois l'honneur de les voir, combien leurs recommandations eſtoient efficaces auprés de luy, & quels eſtoient ſes ſentimens particuliers de reſpect, d'eſtime & d'amitié pour leurs auguſtes Perſonnes. Aprés qu'il eut aſſez long-temps parlé, je le remerciay de l'honneur extraordinaire qu'il me faiſoit, auquel j'eſtois auſſi ſenſible que ma profeſſion me pouvoit permettre; ajoûtant que je ne ſçavois ſi ſa Majeſté faiſoit reflexion qu'elle m'envoyoit en Europe porter de ſi agréables nouvelles aux deux plus grands Potentats de l'Univers, dans le même temps & au même moment que Dieu avoit fait annoncer au monde la plus importante & la plus précieuſe nouvelle qui y eût eſté jamais portée. Sa Majeſté eut la curioſité d'apprendre un évenement ſi extraordinaire, ce qui nous donna occaſion de luy expliquer le Myſtere de la Naiſſance de Jesus-Christ, preſchée par les Anges aux Paſteurs, & enſuite par une nouvelle Etoile à trois Rois de l'Orient. Le Roy témoigna prendre un fort grand plaiſir à tout ce long récit; & aprés l'avoir tout entendu, il me répondit en ces propres termes; Je ſuis bien-aiſe, mon Pere, que toutes ces choſes ſi merveilleuſes ſe ſoient rencontrées ſans que nous les ayons recherchées; ces grands évenemens me font eſperer, & me répondent même en quelque

façon que vous aurez un bon succés de voſtre négociation, & de toutes les choſes que vous allez ménager pour mon ſervice.

Ce fut la derniere Audiance que le Roy de Siam me donna dans ſon Palais de Tſhée Pouſſonne. Il eſtoit aſſis ſur une eſpece de lit de camp dans une grande ſalle tout auprés d'une fort grande feneſtre qui répondoit ſur une galerie où j'étois. Ce lieu eſtoit tout tapiſſé d'une toile peinte extrémement fine, & éclairé de tous côtez. J'étois aſſis ſur un tapis de Perſe à quatre ou cinq pieds de diſtance du Roy, qui ne voulut avoir perſonne auprés de luy pendant plus de deux heures que dura cette Audiance. Il eſtoit déja plus d'une heure aprés minuit, lorſque le Roy aprés avoir demandé à Dieu qu'il me donnaſt un bon voyage, & qu'il me ramenât promptement en ſanté dans ſes Etats, ſe leva, & aprés m'avoir dit adieu, il ſe retira.

Eſtant ſorti du Palais, nous montâmes auſſitoſt ſur des Elephans pour nous rendre inceſſamment à Louvo, où l'on attendoit Monſieur Conſtance pour dire la Meſſe de Minuit. On avoit fait embarquer le jour precedent tous les balots de preſens, avec trois Elephans que le Roy de Siam envoyoit aux trois jeunes Princes, & deux Rhinoceros.

Le Roy de Siam n'avoit point fait de preſens aux Envoyez du Roy, qui eſtoient déja partis. Il

ordonna à Monſieur Conſtance de leur donner quatre grandes coupes couvertes, avec quatre aſſiettes d'or, toutes les pourcelines qui eſtoient dans leur Divan à Siam, beaucoup d'étoffes d'or & d'argent, quatre grands tapis de Perſe, & d'autres choſes, juſques à la concurrence de deux mille piſtolles. Tout cela ſe régla la veille de mon départ de Louvo.

Je pris congé de tous nos Peres, & je m'embarquay ſur les ſept heures du ſoir avec Monſieur Conſtance, qui voulut m'accompagner juſqu'à la barre pour achever quelques dépêches qu'il envoyoit en France. Nous marchâmes toute la nuit, & nous arrivâmes le lendemain à Siam, où aprés avoir dit la Meſſe, nous décendîmes à Bancoq. Nous y fûmes receus, au bruit de toute l'artillerie. Monſieur Desfarges faiſant la fonction de Gouverneur y vint recevoir à la porte Monſieur Conſtance avec toute la garniſon ſous les armes. Nous y ſéjournâmes un jour entier, & j'eus le plaiſir de voir qu'on commençoit à tracer les fondemens de la fortereſſe que le Roy de Siam y veut faire bâtir à la maniere d'Europe. Monſieur Desfarges regala Monſieur Conſtance, & on n'oublia pas pendant le repas d'y boire la ſanté du Roy, de toutes les perſonnes de la Famille Royale, & des Miniſtres au bruit de toute l'artillerie.

De Bancoq nous allâmes à la Tambaque où je demeuray juſques au troiſiéme jour de Janvier

de l'année 1688. que je m'embarquay dans le Vaisseau de Mr de Vaudricourt. Aussi-tôt que j'y fus arrivé, le second des Ambassadeurs qui sont venus en France m'apporta les Lettres du Roy de Siam dans ma chambre, tandis qu'on les saluoit par divers coups de canons qu'on tira de tous les Vaisseaux qui estoient à la rade. Trois Mandarins s'embarquerent sur l'Escadre pour accompagner les Lettres de leur Roy. Ce Prince m'avoit chargé d'emmener douze enfans de Mandarins Siamois en France, mais j'estois si pressé, que je n'en pûs prendre que cinq, qu'on mit sur deux Vaisseaux differens. On sera peut-estre bien aise d'apprendre quel est le motif qu'a eu le Roy de Siam en faisant cela. Voicy comme il s'en explique luy-même dans les instructions qu'il m'a données. Pour ce qui est des douze enfans de Mandarins que Sa Majesté envoye en France, Elle souhaite qu'on les éleve dans le College de LOUIS LE GRAND à tous les exercices des Gentilshommes François; & Elle a resolu d'y en entretenir toûjours un pareil nombre. Le Roy pretend par cette voye unir le cœur des deux Nations, & faire prendre à ses sujets les manieres Françoises. Il est vray que les Siamois ont beaucoup de peine à passer de si vastes Mers, & plus encore à laisser aller leurs enfans : Mais Sa Majesté espere que le bon traitement qu'on fera à ceux-cy, soit sur les Vais-

ſeaux, ſoit en France, & par la ſatisfaction qu'ils en témoigneront à leur retour, les parens s'empreſſeront un jour de donner leurs enfans, pour leur procurer une ſemblable éducation, & les mêmes avantages.



SECOND



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD.

LIVRE SETTIE'ME.



USSY-tôt que je fus embarqué, ce fut tout au commencement de l'année derniere, tous les Vaisseaux firent voile pour aller au détroit de Banca, c'est à dire la Loire, & le Dromadaire ; car l'Oiseau étoit parti pour la côte de Coromandel il y avoit déja deux mois, & la Normande devoit demeurer cette année là dans les Indes pour le commerce de la Compagnie Françoise. Le lendemain quatriéme de Janvier sur les huit heures du matin, nous vîmes venir à nous une Galére du Roy de

Siam, qui nous aborda une heure aprés. Monsieur Constance l'avoit fait partir la veille au coucher du Soleil, pour m'apporter quelques paquets qu'il ne m'avoit pas donnez. Nous revîmes le vingt-un du même mois Polpangen, & le vingt-quatriéme nous arrivâmes à l'entrée du détroit. Les courants qui nous portoient étoient si violents vers l'Isle de Lucipara, que nous faisions deux lieuës par heure sans aucun vent, ce qui nous obligea de moüiller là jusqu'au lendemain. Un petit vent de Nord-Oüest s'étant levé, on appareilla sur les six heures du matin, & on fit route la sonde à la main, trouvant toûjours un bon fond dépuis neuf jusqu'à cinq brasses, qui fut la plus petite que nous eûmes. Sur les deux heures aprés midy, il survint un grain de vent avec de la pluye, des éclairs, & des tonnerres, qui ne nous empêcherent pas de continuër nôtre route; de telle sorte qu'à quatre heures du soir nous fûmes hors du danger de ce détroit, que nous avons paſsé deux fois sans que nôtre Navire ait touché, quoyque dans l'autre voyage le Pilote Hollandois que nous avions pris nous eût laiſsé échouër deux fois.

Le vingt-neuviéme nous nous trouvâmes à la veuë de Bantam, & ce jour là-même un vent de Nord-Oüest assez frais s'étant levé, nous passames le détroit de la Sonde tres-heureuse-

ment. Le douziéme de Février nous eûmes le Soleil à nôtre zenit perpendiculairement ſur nos têtes ; & comme nous allions au Sud, nous le laiſsâmes au Nord. Le quinziéme nous fûmes battus d'nn fort gros vent de Sud-Oüëſt, qui devint Oüëſt, enſuite Nord-Oüëſt, & enfin Nord, lequel nous obligea de mettre à la Cape juſqu'au lendemain à huit heures que l'orage ceſſa. Nos Pilotes s'eſtimoient alors au ſeiziéme degré de latitude Sud, & par le ſeiziéme degré de longitude. Le Dromadaire, ſoit qu'il n'eût pas veû nos ſignaux durant la nuit precedente, ou qu'il n'eût pas pû ſuivre, ſe ſepara ; de ſorte que nous ne le revîmes plus qu'au Cap de bonne eſperance, où il arriva deux jours avant nous.

Un Vaiſſeau Hollandois, qui étoit ſorti avec nous du détroit de la Sonde, ſouffrit beaucoup de ce coup de vent, & quelques perſonnes de ſon équipage nous aſſûrerent au Cap de bonne eſperance, qu'ils avoient couru un fort grand danger de ſe perdre. Cet orage parut extraordinaire, non ſeulement à cauſe de la Saiſon & de la proximité du Soleil, où nous étions, mais parce qu'il dura prés de vingt-quatre heures. Le reſte de la navigation juſqu'au Cap heureux, & ſans aucun danger.

Le vingt-deuxiéme de Mars à 34. degrez 26. minutes de latitude meridionale, 58. &

16. minutes de longitude, nous vîmes une mopoulle, quantité de manches de velours, & d'autres oiseaux tout blancs en fort grand nombre. Cela nous fit juger que nous n'étions pas loin du Cap. Quelques jours aprés les courants, qui nous portoient au Sud-Oüest avec beaucoup de vîtesse, nous persuaderent que nous étions à l'embouchure du Canal de Madagascar. Nos plus habiles Pilotes furent surpris du changement extraordinaire des courants, & des marées que l'on sent en cet endroit-là, & qui nous porterent tantôt au Sud-Oüest, comme nous venons de dire, tantôt au Nord-Oüest d'une extreme vîtesse, mais toûjours heureusement pour nous, par ce qu'ils ne nous tiroient point de nôtre route.

Comme nous nous croyons bien prés du Banc des Aiguilles par le travers des Terres de cette pointe Meridionale de l'Afrique, nous jettâmes la Sonde le second d'Avril, sans trouver de fond. Un Banc en terme de marine est un espace de terre, de sable, ou de rochers, qui se trouve avec la Sonde en quelques endroits de la Mer, quoy que tout à l'entour il n'y ait nul fond. Celuy-cy s'appelle le Banc des Aiguilles, par ce que le Cap des Aiguilles en est le plus proche. Ceux qui viennent des Indes, & qui veulent naviger seurement viennent le reconnoître pour rectifier leur estime. Il s'étend

vers l'Eſt depuis le Cap des Aiguilles juſqu'à cent lieuës, & peut-être encore davantage le long des côtes : on trouve ſur les cors de ce Banc, c'eſt à dire ſur les pointes les plus avancées, cent vingt cinq, & cent trente braſſes d'eau.

La veuë de ce Cap des Aiguilles fit ſouvenir Occum Chamnam, l'un des Mandarins que j'ay amenez avec moy, du naufrage qu'il y avoit fait quelques années auparavant dans un vaiſſeau Portugais, qui s'y perdit, & m'obligea à luy demander les particularitez d'une avanture, qu'il m'avoit ſouvent dit avoir été une des plus extraordinaires, qui ſoit jamais arrivée à aucun Voyageur. Je la trouvay telle en effet, & la jugeant digne d'être donnée au public, je l'écrivis à meſure qu'il me la racontoit, & je la donne avec d'autant plus de plaiſir, que tout le détail que le Mandarin m'en fit s'eſt trouvé conforme au témoignage que m'en ont rendu des Portugais dignes de foy qui furent ſes compagnons dans ce voyage, & qui eurent part à ſon avanture. Ceux qui l'ont veu & pratiqué à Paris, où il eſt encore, n'auront pas de peine à le croire capable de toutes les remarques, & de toutes les reflexions qui ſont contenuës dans ce recit, que voicy tout au long, & preſque mot à mot comme il me l'a raconté.

Le Roy de Portugal avoit envoyé au Roy

nôtre Maître une fort celebre Ambaſſade, ſoit pour renouveller leurs anciennes alliances, ſoit pour negocier d'autres affaires particuliere,squi ne ſont pas venuës à ma connoiſſance. Pour répondre à l'honnêteté de ce Prince Européan, le Roy députa trois grands Mandarins en qualité de ſes Ambaſſadeurs, avec ſix autres plus jeunes Mandarins, & un aſſez grand équipage, pour aller à la Cour de Portugal. Nous nous embarquâmes pour Goa vers la fin du mois de Mars en l'année 1684. ſur une fregate du Roy nôtre Maître, commandée par un Capitaine Portugais. La traverſée fut longue, difficile, & pleine de mauvaiſes rencontres, qui ſembloient nous pronoſtiquer les mauvais ſuccés de nôtre voyage, & le malheur qui nous devoit arriver. Nous employâmes plus de cinq mois à faire ce chemin, quoy que Goa ne ſoit pas éloigné de Siam. Enfin ſoit que les Officiers & les Pilotes fuſſent peu habiles, où que le temps s'opiniatrât à nous contrarier, la Flotte de Portugal étoit partie des Indes avant que nous arrivaſſions en cette ville Capitale de l'Empire Portugais dans l'Orient. Ce fut un fort grand chagrin pour nous de voir ainſi nôtre départ des Indes, & par conſequent nôtre retour à Siam differé ſans reſſource d'une année entiere, mais il fallut prendre patience.

Nous ſejournâmes prés d'onze mois à Goa,

en attendant le retour de la flotte Portugaiſe, qui devoit venir d'Europe, & nous apporter des ordres du Roy pour faire partir cette année là des vaiſſeaux pour Liſbonne. Un ſi grand intervalle de temps ne me parut pas long, parce que nous l'employâmes fort agréablement. La nouveauté & la beauté des édifices que nous vîmes en cette Ville me ſurprit extraordinairement : ce grand nombre de Palais, de Monaſteres, & d'Egliſes ſi riches & ſi ſomptueuſes, occupa long-temps nôtre curioſité. Comme je n'étois jamais ſorti de mon pays, j'avouë que je fus étonné de voir qu'il y eût dans le monde une plus belle Ville que Siam. Le Vice-Roy nous fit loger magnifiquement, & il voulut fournir de la part du Roy de Portugal aux frais, & à toute la dépenſe que nous y fimes durant nôtre ſejour, quoy qu'il fût un peu piqué de ce que le Roy nôtre maître ne luy avoit point écrit.

Aprés un ſejour ſi conſiderable, nous nous embarquâmes enfin pour l'Europe ſur un vaiſſeau du Roy de Portugal de cent cinquante hommes d'équipage, & d'environ trente pieces de canon. Il y avoit un grand nombre de paſſagers, qui alloient en Portugal ; car outre les Ambaſſadeurs avec toutes les perſonnes de leur ſuite, & trois Religieux de divers Ordres, ſçavoir un Pere de ſaint François, un autre de

ſaint Auguſtin, & un Pere Jeſuite, il y avoit encore beaucoûp de Creoles, Indiens, Portugais, & Meſtis, qui étoient du voyage.

On mit à la voile de la rade de Goa le 27. de Janvier de l'an 1686. & le 27. d'Avril environ minuit nous échoüâmes malheureuſement au Cap des Aiguilles de cette maniere. Ce jour-là même au coucher du ſoleil on avoit fait monter divers Matelots ſur les mats, & ſur les vergues du navire, pour reconnoître la terre qu'on voyoit alors devant nous un peu à côté ſur la droite, & qu'on avoit apperçûë depuis trois jours. Sur le rapport des Matelots & ſur d'autres indices, le Capitaine & le Pilote jugerent que c'étoit le Cap de bonne eſperance, qui paroiſſoit. Ainſi ſans reconnoître eux-mêmes ſi les Matelots leur diſoient vray, ni ſans prendre d'autres précautions, ils pourſuivirent leur route, juſqu'à deux, ou trois heures aprés ſoleil couché, qu'ils crûrent être au delà des terres qu'on avoit reconnuës. Alors changeant de route, ils porterent un peu plus vers le Nord. Comme le temps étoit clair, qu'on avoit une belle lune, & un vent fort frais, & que d'ailleurs on diſoit fort aſſurément qu'on avoit doublé le Cap, le Capitaine ne mit perſonne en ſentinelle ſur les antennes. Les Matelots de quart veilloient à la verité, mais c'étoit pour les manœuvres, ou

pour

pour causer ensemble, avec une si grande confiance qu'aucun d'eux non-seulement ne s'apperceut du danger où nous étions, mais ne crût pas même qu'il y en pût avoir que lors qu'on ne fut plus en état de l'éviter. Je fus le premier qui découvris la terre. Je ne sçais quel préssentiment du malheur qui nous menaçoit m'avoit rendu si inquiet durant cette nuit là, que je ne pûs jamais fermer l'œil pour dormir. Ne sçachant que faire, je sortis de ma chambre, & je m'amusai à regarder le Navire, qui sembloit voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'apperçeus tout d'un coup à nôtre droite une ombre fort épaisse proche de nous. Cette veuë m'épouvanta d'abord, & je dis sur le champ au Pilote, qui veilloit au gouvernail, ne seroit-ce point là la terre que je vois. Comme il s'approchoit pour la voir luy-même, on cria de l'avant du vaisseau: *Terre, terre devant nous: nous sommes perdus, revirez de bord.* Le Pilote fit pousser le gouvernail pour changer de route, mais nous étions si prés du rivage, qu'en revirant, le Navire donna trois coups de sa pouppe sur une roche, ce qui luy fit perdre son mouvement. Ces trois secousses furent fort rudes, & on crut que le Vaisseau s'étoit crevé. On courut à la pompe, mais il n'étoit pas encore entré une seule goutte d'eau. Cela ranima un peu l'équipage, qui s'étoit crû perdu dés que le Navire

avoit touché la premiere fois avec tant de violence.

Aussi-tôt voyant qu'il ne faisoit point d'eau, on se mit en état de se retirer de ce mauvais pas, en coupant les mâts, & en déchargeant le Vaisseau; mais on n'en eut pas le temps car les flots que le vent poussoit au rivage y porterent aussi le bâtiment ces montagnes d'eau, qui s'alloient rompre sur les brisans avancez dans la Mer, soulevoient le Vaisseau jusqu'aux nuës, & le laissoient ensuite tomber tout d'un coup sur les roches avec tant de force & de precipitation qu'il ne peût pas resister long-temps. On l'entendoit craquer de tous côtez. Les membres se détachoient les uns des autres, & l'on voyoit cette grosse masse de bois s'ébranler, plier, & se rompre de toutes parts avec un bruit & un fracas épouventable.

Comme la pouppe du Vaisseau toucha la premiere, elle fut aussi la premiere enfoncée. On eut beau couper les mâts, jetter à la Mer les Canons, les coffres, & tout ce qu'on rencontroit sous la main dans ce desordre, pour soulager le Vaisseau en le rendant plus leger; toute cette precaution, & tous ces efforts furent inutiles: il toucha si souvent & si rudement sur les brisans, qu'il s'ouvrit enfin sous la Sainte Barbe. L'eau, qui entroit alors en abondance, commença à gagner le premier pont, & à remplir la Sainte

Barbe : elle vint même juſque dans la grande chambre , & on en eut bien-tôt juſqu'à la ceinture ſur le ſecond pont.

A cette veuë il ſe fit un grand cry, & chacun monta ſur le plus haut étage du Navire avec tant de confuſion & de precipitation, que pluſieurs à force de ſe preſſer pour ſauver leurs vies coururent riſque de ſe perdre. La Sainte Barbe, & le premier pont étant pleins d'eau , tout le biſcuit, l'eau de vie, & le vin, qui étoient à fond de cale furent perdus , & nous ne fûmes plus en état d'en profiter. L'eau montant toûjours inſenſiblement, nôtre bâtiment s'enfonça enfin dans la Mer , juſqu'à-ce que la quille ayant atteint le fonds , le corps du Vaiſſeau demeura quelque temps immobile.

Il ſeroit difficile de ſe repreſenter l'effroy & la conſternation qui ſe répandirent alors parmy tout le monde, & il me ſeroit impoſſible de la dépeindre. Qui pourroit dire ou même imaginer ce que la veuë d'une mort ſi certaine, & ſi effroyable donne à penſer. On n'entendoit que cris, que ſanglots , & que hurlemens. On ſe heurtoit l'un contre l'autre. Ceux qui avoient été les plus grands ennemis ſe reconcilioient ſans peine enſemble du meilleur de leur cœur : les uns à genoux ou proſternez ſur le tillac imploroient l'aſſiſtance de Dieu: les autres jettoient à la Mer des barriques, des coffres vuides, des

mâts, des vergues, & d'autres grosses pieces de bois pour se sauver dessus. Le bruit & le tumulte étoient si horribles qu'on n'entendoit pas le fracas du Vaisseau, qui se rompoit en mille pieces, ni le bruit des vagues, qui se brisoient sur les rochers avec une furie incroyable.

Aprés que ces grands gemissemens furent passez, ceux qui restoient encore dans le Vaisseau songerent à se sauver. On fit plusieurs radeaux des planches, & des mâts du Navire, par ce que les premiers qui s'étoient jettez à la Mer n'ayant pas pris assez de precaution, perirent engloutis, ou écrasez par la violence des flots, qui les jettoient sur les roches le long du rivage.

C'étoit un spectacle bien triste & bien tragique, de voir tant de pauvres gens dans un si grand peril & sans aucune ressource. Je fus dans cette occasion aussi étonné que les autres dans le premier effroy; mais comme on m'asşûra qu'il y avoit apparence de se sauver, & voyant que je ne perdois pas beaucoup dans ce naufrage, je me consolay, & pris mon party sur le champ. J'avois deux habits assez propres, que je vétis, & me mettant ensuite sur quelques planches liées ensemble, je tâchay de gagner à la nage le bord de la Mer. Le second Ambassadeur le plus robuste des trois, & le plus habille à nâger étoit déja dans l'eau. Il me devançoit, &

s'étoit chargé de la lettre du Roy qu'il portoit attachée à un Sabre, dont Sa Majesté luy avoit fait present. Ainsi nous arrivâmes tous deux presqu'en même-temps au rivage. Plusieurs Portugais s'y étoient déja rendus : mais ils n'avoient pas moins d'inquietude étant à terre que ceux qui êtoient restez dans le Vaisseau. Les premiers se voyoient à la verité hors d'état d'être noyez, & les autres étoient encore dans le danger : cependant il sembloit à ceux-là qu'ils n'étoient échapez de cét extréme peril ; que pour retomber dans un autre plus terrible, & plus assûré. Ils n'avoient ny eau, ny vin, ny biscuit ; ils ne sçavoient pas même où ils en pourroient trouver : le froid d'ailleurs étoit tres-piquant à terre, & nous y étions d'autant plus sensibles, que nous n'y étions pas accoûtumez : me trouvant aussi fort legerement vétu, je voyois bien que je n'y pouvois pas resister long-temps. Cela me fit prendre la resolution de retourner le lendemain au Vaisseau chercher des habits, & y prendre des rafraichissemens. La plûpart des Portugais que l'on consideroit d'avantage étoient logez sur le premier pont, & je m'étois mis dans l'esprit que je trouverois dans leur cabane des choses de grand prix, & sur tout de bonnes provisions, qui nous étoient dans cette extremité le plus necessaires. Car la rigueur du froid, la fatigue de la nuit, la faim, & le peu d'apparence

de trouver de l'eau & des vivres, nous rendoient nôtre condition présqu'aussi malheureuse que celle de ceux que nous avions veu disparoître devant nous & s'abîmer. Dans cette pensée je me remis sur une espece de claye, & je nageay jusqu'au Vaisseau.

Je n'eus pas grande peine à y aborder, parce, que comme je l'ay déja dit, il paroissoit encore au dessus de l'eau. Je croyois y trouver de l'Or, & des pierreries, ou quelqu'autre meuble precieux, qui n'eût pas été embarrassant, ni difficile à porter. Mais en arrivant je vis que toutes les chambres étoient pleines d'eau, & je ne pûs emporter que quelques pieces d'Etoffe d'Or, auec une petite cave de six flacons de vin, & un peu de biscuit, que je trouvay dans la cabane d'un Pilote. J'attachay toutes ces chose ensemble sur la claye que j'avois amenée, & les poussant devant moy avec bien de la peine & du danger, j'arrivay encore une fois enfin au rivage bien plus fatigué que la premiere.

Il y avoit quelques Siamois qui s'étoient sauvez tout nuds. La compassion que j'eus de leur misére, les voyant trembler de froid, me toucha; je leurs fis part des étoffes que j'avois apportées du Vaisseau, dont ils se couvrirent aussitôt. Mais parce que je vis bien, que si je leur confiois la canevette de vin que j'avois apportée,

elle ne dureroit pas long-temps entre leurs mains, je la donnay à un Portugais, qui m'avoit marqué beaucoup d'amitié, luy disant que je l'en faisois le maître, à condition néanmoins qu'il m'en donneroit quand j'en aurois besoin. Dans cette occasion je reconnûs aisément combien l'amitié est foible contre la necessité, & qu'on a peu d'égard aux besoins des autres quand on est soy-même dans l'indigence. Cet amy me donna à boire un demi verre de vin chaque jour durant les deux ou trois prémiéres journées, esperant à chaque pas trouver une source, ou un ruisseau. Mais quand on se vit pressé de la soif, & qu'on ne trouvoit presque pas d'eau douce pour se desalterer, j'eus beau le presser de me faire part de ce que je luy avois donné de si bonne amitié, il me rebuta si bien la premiére fois, me disant qu'il n'en donneroit pas à son Pere, que je n'osay plus luy en demander. Pour le pain il ne nous servit de rien, parce qu'il fut tout trempé d'eau de Mer, & je n'en pûs jamais goûter un morçeau, tant il étoit amer, & salé. Quand on vit qu'il n'y avoit plus personne à attendre, aprés nous étre rendus au rivage, on conta le nombre des gens qui s'étoient sauvez, & nous nous trouvâmes prés de deux cens personnes; de sorte qu'il n'y en eut que sept ou huit de noyées pour s'étre voulu sauver trop vîte. Quelques Portugais avoient eû la précaution d'em-

porter des Fuzils, & de la poudre, ſoit pour ſe défendre contre les Caffres, ſoit pour tuër du gibier, afin de s'en nourrir dans les Bois. Ces Fuzils nous furent d'un grand uſage pour faire du feu, non ſeulement durant tout nôtre voyage juſques aux habitations des Hollandois, mais ſur tout les deux premieres nuits que nous nous ſauvames au rivage tout dégoutans d'eau de la Mer; car le froid fut alors ſi rigoureux, que ſi on n'eût allumé du feu pour faire ſecher nos habits je croy que nous fuſſions tous mords de froid ſur la place.

Le ſecond jour aprés nôtre naufrage, qui étoit un Dimanche, les Portugais ayant fait leurs prieres, nous nous mîmes tous enſemble en chemin. Les Pilotes, & le Capitaine nous diſoient que nous n'étions pas éloignez de plus de vingt lieües du Cap de bonne eſperance, où les Hollandois avoient une fort nombreuſe habitation, & qu'il ne falloit qu'un jour ou deux au plus pour y arriver. Cette aſſûrance qu'ils nous donnerent fit que la plûpart laiſſérent quelques vivres qu'ils avoient aportés du Vaiſſeau, afin qu'étant moins embarraſſez, ils fiſſent plus vîte & plus facilement le peu de chemin qui leur reſtoit à faire.

Nous entrâmes ainſi dans les bois, ou plûtôt dans les broſſailles, car il n'y avoit point de grands arbres, & nous n'en vîmes preſque pas

durant

durant tout nôtre voyage. On marcha tout le jour, sans s'arrêter que deux fois pour se reposer quelque temps. Comme on n'avoit rien apporté pour boire, ni pour manger, on commença à ressentir les premieres atteintes de la faim, & de la soif. La soif sur tout nous étoit insupportable, car nous marchions exposez à l'ardeur du Soleil avec beaucoup de diligence, dans l'esperance d'arriver ce jour là-même chez les Hollandois. Sur les quatre heures aprés midy, nous trouvames une grande mare d'eau, qui fut un grand soulagement pour tout le monde. Chacun y bût à loisir, avec un goût, & un plaisir qu'on n'avoit point senti jusqu'alors. Les Portugais furent d'avis de ne passer pas outre, & de demeurer la nuit suivante auprés de cét étang. On fit du feu, & ceux qui purent trouver dans l'eau quelques Cancres les firent rôtir, & les mangerent. Les autres en plus grand nombre, aprés avoir bû une seconde fois s'allerent coucher, bien plus fatiguez par le travail de la longue traite, que pressez de la faim qui les tourmentoit depuis deux jours qu'ils avoient passez à jeun.

Le lendemain on partit de grand matin, aprés que chacun eut beû pour se prémunir contre la soif à venir. Les Portugais prirent les devants, parce que nous fumes obligez de nous arrêter à cause du premier Ambassadeur qui

étant fort foible, & fort languiſſant, ne pouvoit pas faire de diligence ; mais comme il ne falloit pas auſſi perdre les Portugais de veüe, nons nous partageames en trois troupes. La premiere ſuivoit toûjours à veuë les derniers Portugais, & les deux autres marchant dans la même diſtance, prenoient garde aux ſignaux que faiſoit la premiere bande, comme on étoit convenu, afin d'avertir quand les Portugais s'arrêteroient ou quand ils changeroient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui ne laiſſérent pas de nous laſſer beaucoup etant obligés de paſſer par deſſus. Sur toute la route nous ne trouvâmes qu'un puits dont l'eau étoit ſi ſaumatre, que perſonne n'en pût boire. On vit en même-temps que ceux de la premiere troupe faiſoient ſignal que les Portugais s'étoient arrétez;on ne douta pas qu'il n'y eut auſſi de bonne eau, & cette eſperance nous fit doubler le pas. Cependant quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes y mener l'Ambaſſadeur, que ſur le ſoir aprés le Soleil couché. Nos gens nous dirent que les Portugais ne nous avoient jamais voulu attendre, diſant, qu'il ne nous ſerviroit de rien de mourir avec eux de faim, de ſoif, & de miſere ; qu'il valoit bien mieux qu'il priſſent les devants pour nous chercher quelques rafraichiſſemens.

Le premier Ambaſſadeur ayant appris ces

triſtes nouvelles, fit aſſembler tous les Siamois qui étoient reſtez auprés de luy, car il y en avoit trois qui ſuivoient toûjours les Portugais. Nous voyant autour de luy, il nous dit qu'il ſe ſentoit ſi foible & ſi fatigué, qu'il luy étoit impoſſible de ſuivre les Portugais, & qu'il jugeoit à propos que ceux qui ſe portoient bien fiſſent diligence pour les atteindre; qu'il leur ordonnoit ſeulement puiſque les maiſons des Hollandois n'étoient pas éloignées, de luy envoyer un Cheval ou une charette, avec quelques vivres pour le porter au Cap s'il étoit encore en vie. Cette ſéparation nous fut bien triſte, mais elle étoit neceſſaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, fils d'un Mandarin, qui ne voulut jamais quitter l'Ambaſſadeur dont il étoit fort aimé, & qu'il aimoit auſſi fort particulierement. Sa reconnoiſſance & ſon amitié le firent reſoudre à mourir, ou à ſe ſauver enſemble avec un vieux domeſtique qui demeura auſſi auprés de ſon Maître.

Le ſecond Ambaſſadeur, un autre Mandarin & moy ayant pris congé de luy avec aſſûrance de le ſecourir le plûtôt qu'il ſe pourroit, nous nous mîmes tous en chemin, dans le deſſein d'atteindre les Portugais, quoy qu'ils fuſſent bien loin devant nous. Le ſignal que les Siamois les plus avancez nous firent du haut d'une montagne avec leur banniere, augmenta nôtre cou-

rage, & nous fit doubler le pas. Quelque diligence néanmoins que nous puſſions faire, nous n'arrivâmes auprés d'eux ſur cette haute montagne, que vers les dix heures du ſoir. Nous croyons pouvoir trouver en cet endroit-là de l'eau à boire, & nous y repoſer le reſte de la nuit; mais nous fûmes bien trompez dans nôtre eſperance. Ayant rejoint les Siamois, ils nous dirent que les Portugais étoient encore campez bien loin de la, & ils nous montrerent le feu qu'ils avoient fait. Quelque haraſſez que nous fuſſions, il fallut paſſer outre, & aprés deux grandes heures de chemin au travers des bois & des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Ils étoient poſtez ſur la croupe d'une grande montagne, où ils avoient allumé un grand feu autour duquel ils s'étoient endormis. Chacun de nous demanda d'abord où étoit l'eau. Un de mes camarades m'en a porta, car le ruiſſeau qu'on avoit trouvé étoit aſſez loin de la, & il m'eût été impoſſible de m'y trainer. Je m'étendis à plate terre auprés du feu n'en pouvant plus; le ſommeil me prit en cette poſture, juſqu'au lendemain que le froid me réveilla.

Ce jour là je me ſentis ſi affoibli, & attaqué d'une faim ſi cruelle, que je ſouhaitay mille fois la mort. Je me reſolus de reſter là ou j'étois couché, & d'y attendre la mort puis qu'auſſi bien je l'allois chercher plus loin avec de nouveaux tourmens.

Cette pensée ne dura pas long-temps, & quand je vis que les Portugais, & les Siamois aussi abattus que moy, ne laissoient pas de se mettre en chemin pou garentir leurs vies, je ne pûs m'empêcher de les suivre. Je les devançay même une fois jusque sur le haut d'une colline, où je trouvay des herbes extrémement hautes, & en grand nombre. La diligence que j'avois faite m'avoit si fort fatigué, que je fûs contraint de me coucher sur cette belle verdure, un peu à l'écart, où je m'endormis. En me réveillant je me sentis les cuisses, & les jambes si roides, que je crûs ne m'en pouvoir plus servir. Cette extremité me fit reprendre la resolution que j'avois prise le matin. J'y étois si determiné, que j'attendois avec impatience la mort, comme un moment qui devoit finir les malheureuses peines qui m'accabloient de toute parts. Je m'endormis dans cette pensée, & sans un Mandarin qui étoit mon amy particulier, & mon valet qui me chercherent assez long-temps, me croyant égaré, & qui m'ayant enfin trouvé me réveillerent, je fusse mort assurément sur la place. Le Mandarin me dit tant de choses, qu'il me donna courage ; je me levai, & nous allames ensemble retrouver les Portugais qui étoient postez auprés d'une ravine d'eau. La faim étoit si extrême, qu'ils mirent le feu aux herbes dans les endroits où elles étoient à demi seches, afin d'y

chercher quelque lézard, ou quelque ſerpent pour le manger. Un de la troupe ayant trouvé des feüilles ſur le bord de l'eau en gouta, & quelques ameres qu'elles fuſſent, aprés en avoir un peu mangé, il ſentit ſa faim appaiſée. Il vint dire cette bonne nouvelle à la compagnie. Tout le monde y courut avec empreſſement, & en mangea avec avidité. Nous paſsâmes ainſi la nuit.

Le lendemain qui fût le cinquiéme jour de nôtre marche, nous partimes de grand matin, croyant aſſurément trouver les habitations Hollandoiſes ce jour-là. Cette perſuaſion ſi flatteuſe pour nous, fit trouver de nouvelles forces. On marcha ſans diſcontinuër juſqu'à midy, que nous apperçûmes quelques perſonnes ſur une hauteur aſſez loin de nous. On ne douta plus que ce ne fuſſent celles que nous cherchions. On s'avance avec une joye qu'on ne ſçauroit exprimer. Mais ce ſentiment ſi agréable nous dura peu, & nous fûmes bien-tôt malheureuſement détrompez. Ces gens là que nous avions vûs, étoient trois ou quatre Hottentots qui nous ayant découverts les premiers, venoient avec des lances, ou plûtôt avec des zagayes, au devant de nous pour nous reconnoître. La crainte qu'ils eurent ne fut pas moindre que la nôtre en voyant nôtre nombreuſe troupe, & les Fuzils que nous avions. De nôtre côté, nous fûmes

ſaiſis d'une terrible frayeur, nous voyant à la veille d'être maſſacrez impitoyablement par ces Barbares. Comme ils nous parurent avec des Zagayes, & qu'ils n'étoient que quatre ou cinq, on crût qu'ils venoient nous reconnoître, & que leurs compagnons n'étoient pas éloignez. On les laiſſa approcher, dans la perſuaſion où nous étions qu'il valoit bien mieux finir une vie ſi malheureuſe une bonne fois, que de la prolonger pour la perdre enfin aprés avoir ſoûfert mille tourmens plus cruels que la mort même. Mais quand ils nous eurent reconnus d'aſſez loin, & qu'ils eurent découvert que nous étions en bien plus grand nombre qu'ils ne s'étoient d'abord imaginez, ils s'arrêterent, & nous attendirent à leur tour. Nous fûmes à eux dans cette mortelle incertitude ; mais dés que nous les eûmes un peu approchez, ils prirent le devant, & nous firent ſigne de les ſuivre, nous montrant avec le doigt quelques maiſons, c'eſt à dire trois ou quatre miſerables Caſes qui étoient ſur une colline. Lorſque nous fûmes arrivez au pied de cette colline, ils ne voulurent point nous permettre d'aller plus prez de leurs Caſes. Il y avoit un petit chemin à côté par où ils nous menerent vers un autre Village, nous regardant toûjours avec défiance, & obſervant nôtre démarche. Quand nous nous fûmes rendus à ce village qui conſiſtoit en une quarantaine de Caſes

couvertes de branches d'arbres, où il pouvoit avoir quatre ou cinq cents personnes; alors se voyant en assurance, ils nous approcherent hardiment, & nous considererent à loisir. Ils prenoient sur tout plaisir à regarder les Siamois, soit que leur vêtement leur plût, ou que n'en ayant jamais veû de semblable, ils prissent plaisir à le voir pour la premiere fois. Leur curiosité nous parut à la fain importune, & chacun se mit à vouloir entrer dans leurs Cases pour chercher à manger; car quelque signe que nous leurs fissions que nous avions une extreme faim, & qu'ils nous donnassent à manger, ils se regardoient les uns les autres, & se prenoient à rire de toute leur force, sans faire semblant de nous entendre. Lorsque nous les conjurions le mieux qu'il nous étoit possible par des signes de nous vendre de leurs bœufs, ou de leurs moutons que nous voyons paître en grand nombre dans la campagne, ils nous disoient seulement ces deux mots qu'ils repetoient à tous momens, Tabac, Pataque. Je leur offris deux gros Diamans que le premier Ambassadeur m'avoit donnez, lorsque nous le quittâmes; mais ils n'en firent point de compte. Nul de nous n'avoit, ni tabac, ni pataques, qui étoit la seule monoye qu'ils connoissoient, & qui avoient cours parmi eux. Le premier Pilote fut le seul qui s'en trouva quelques-unes: il leur en donna quatre

pour

pour un Bœuf qu'ils ne vendent d'ordinaire aux Hollandois que pour sa longueur de Tabac: mais qu'étoit-ce entre tant de personnes à demi mortes de faim, qui n'avoient mangé que quelques feüilles d'arbre depuis six jours entiers? Celuy-cy n'en fit part qu'à quelques-uns de sa nation, & de ses meilleurs amis. Aucun Siamois n'en pût avoir un seul morçeau. Ainsi nous eûmes le cruel chagrin de nous voir mourir de faim dans l'abondance, sans y oser porter la main: car les Portugais ne nous défendoient pas moins d'approcher les troupeaux des Hottentots pour en prendre, que du Bœuf qu'ils avoient fait cuire; nous disant que s'ils voyoient que nous enlevassions quelque Bœuf, ou quelque mouton par force, ils nous abandonneroient à la fureur de ces Barbares.

Un Mandarin voyant que les Hottentots ne vouloient point d'Or monoyé, s'alla parer la tête de certains ornemens d'Or, & parût en cét état devant eux. Cette nouvauté leur plût; & ils luy donnerent un quartier de mouton pour ces ouvrages, qui valoient plus de cent pistoles. Mais à quoy n'oblige pas la necessité? rien ne tient contre la faim, principalement quand elle est venuë jusqu'à cét excés. Cette viande ne fût pas assez tôt cuite; nous la mangeâmes à demi-crüe, & cela ne nous fit que mettre en appetit. J'avois remarqué que les Portugais

aprés avoir acheté leur Bœuf, l'avoient écorché, & en avoient jetté la peau. Ce fut un trésor pour moy. J'en fis confidence à un de mes amis, qui étoit ce Mandarin dont j'ay parlé. Nous l'allames chercher ensemble ; & l'ayant heureusement trouvée, nous la mîmes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous dura que deux répas, par ce que les autres Siamois nous ayant découvert, il fallut leur en donner leur part. Un Hottentot m'ayant regardé fort attentivement, s'arréta à considerer les boutons d'Or que je portois à mon habit. Je luy fis entendre que s'il vouloit me donner quelque chose à manger, je luy en ferois volontiers present. Il y consentit, & s'en alla pour me chercher quelque chose. Je m'attendois à en avoir un mouton pour le moins, mais il ne m'apporta qu'une écuelée de lait, dont il fallut se contenter.

Nous passames la nuit dans cét endroit là, prés d'un grand feu qu'on avoit allumé vis-à-vis des cases des Hottentots. Ces Barbares ne firent qu'hurler, & danser jusqu'au jour autour de leurs habitations, ce qui nous fit tenir sur nos gardes crainte d'étre surpris ; car il ne faut pas douter, que s'ils eussent eû le pouvoir de se défaire de nous, ils ne l'eussent fait à quelque prix que ce fût. Nous en partîmes le matin, & nous prîmes nôtre chemin du côté du rivage de la Mer, où nous arrivâmes sur le midy. Ce fût un régal

pour nous que d'y trouver des Moucles le long des côtes. Aprés nous en étre rassassiez, nous en fimes provision pour le soir, car il nous fallût rentrer dans les bois, pour y chercher de l'eau. Quelque diligence que nous fissions, nous n'en pûmes trouver que la nuit, encore n'étoit-ce qu'un petit filet d'une eau fort sale; mais en ce temps là on ne se donnoit pas le loisir de la laisser reposer pour la boire. On campa auprés de ce petit ruisseau, & on fit garde toute la nuit chacun à son tour, dans la crainte qu'on avoit que ces Caffres ne se vinssent jetter sur nous pour nous massacrer. On garda toûjours cette coûtume de veiller toute la nuit tour à tour, & de crier de temps en temps, pour faire voir qu'on n'étoit pas endormi, & qu'on se tenoit sur ses gardes.

Le jour suivant qui étoit le neuviéme de nôtre marche, nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne, qu'il fallût traverser avec d'étranges peines. La faim nous prît plus forte que jamais, & nous ne trouvions rien pour l'appaiser. Du haut de la montagne, nous vîmes sur un côtau des herbes assez vertes, & quelques fleurs. On y courût, & on se mit à manger les moins ameres avec un fort grand appetit. Cependant en appaisant la faim qui nous pressoit, la soif s'augmentoit, & nous caussoit un tourment inconcevable à quiconque

ne l'aura pas éprouvé dans une pareille extremité. Quelque grande que fût l'ardeur de nôtre ſoif, il fallut attendre jusqu'au ſoir pour boire, par ce que nous ne trouvâmes, ni ſource, ni ruiſſeau, que bien avant dans la nuit au pied de cette montagne eſcarpée. On ne pouvoit pas paſſer outre; & ce fût là qu'on tint conſeil, & qu'on reſolût d'un commun accord de ne plus s'enfoncer dans les terres, comme nous faiſions pour abreger le chemin, Premierement par ce que le Capitaine & les Pilotes avoüoient qu'ils s'étoient trompez, ne pouvant cacher leur erreur; ajoûtant qu'ils étoient incertains du lieu où étoient les Hollandois, du chemin qu'il falloit tenir, & du temps qu'il faudroit employer pour y arriver: Secondement, par ce que cotoyant le rivage de la Mer, nous trouverions des Moucles, des Cancres, & d'autres inſectes, plus facilement que dans les terres, dont on pourroit appaiſer le cruel tourment que nous endurions de la faim; & qu'enfin les rivieres, les ruiſſeaux, & les fontaines venoient ſe rendre toutes à la Mer, ainſi marchant le long de ſes côtes nous ne ſoûfririons plus tant de ſoif.

Pour éxecuter la reſolution que nous avions priſe le ſoir precedent, dés le grand matin nous prîmes le chemin de côtes de la Mer. Nous arrivâmes au rivage deux heures avant mi-

dy. On découvrit d'abord une grande plage & au bout une grosse montagne qui s'avançoit bien avant dans la Mer. Cette veuë réjoüit tout le monde, par ce que les Pilotes nous asseurerent que c'étoit là le Cap de bonne esperance. Une si bonne nouvelle nous donna des forces, & sans se reposer, on se mit en chemin pour y arriver avant la nuit; & quoy qu'il y eût cinq ou six lieuës à faire, on marcha avec tant de force & de courage, nonobstant nôtre extrême lassitude, qu'on arriva une heure avant Soleil couché au pied de ce gros Cap qu'on avoit veû le matin : mais par malheur ce n'étoit pas celuy qu'on nous avoit fait esperer. Aprés s'être laissé aller au chagrin de se voir si éloigné, & presque hors d'esperance d'arriver aux habitations Hollandoises, on se consola un peu sur ce qu'un matelot, qui avoit été à la découverte, nous dit qu'il y avoit prés de là une petite Isle presque couverte de Moucles avec une fort bonne source d'eau douce. On y fût à dessein d'y passer la nuit; mais nous nous y trouvâmes si bien par la bonne chere que nous y fimes, que nous y demeurâmes encore le jour suivant, & la nuit d'aprés. Ce sejour nous délassa beaucoup, & la nourriture que nous y prîmes remît un peu nos forces. Le premier soir en y arrivant, nous étant assemblez selon nôtre coûtume un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes

bien étonnez de ne plus voir un de nos Mandarins. On le chercha de tous côtez : on cria, mais inutilement ; il étoit demeuré en chemin manquant de forces. L'extrême averſion qu'il avoit pour les herbes, & pour les fleurs, que tous les autres mangeoient avec quelque peu de goût, ne luy permît jamais d'en porter ſeulement à ſa bouche : D'où vient que nous ne fûmes pas ſurpris, qu'aprés avoir demeuré ſi long-temps ſans rien prendre, il fût mort de faim, & de foibleſſe, ſans pouvoir ſe faire entendre, ni étre apperçû de perſonne. Nous en avions perdu un autre de la même maniere quatre jours auparavant. Il faut que la miſere endurciſſe bien le cœur. En tout autre état que celuy où j'étois, ſi j'euſſe appris qu'un de mes amis fût mort d'une maniere ſi pitoyable, j'en euſſe été inconſolable ; mais alors le ſentiment que j'eûs de la perte de ce Mandarin que je connoiſſois fort particulierement ne me fût preſque pas ſenſible. Tout ce que nous fimes fût de témoigner un moment entre nous quelque regret de ſa mort, & chacun enſuite ſe ſepara pour aller chercher dequoy manger.

Aprés avoir demeuré un jour & deux nuits dans l'Iſle dont nous avons déja parlé, nous nous mîmes en chemin pour le Cap. Avant que de partir, on avoit apperçû certains arbres ſecs,

assez gros qui étoient percez par les deux bouts comme des trompettes. La soif qui nous avoit paru jusqu'alors si cruelle, nous fit aviser d'une invention qui nous fût tres-utile dans la suite. Chacun se saisit d'une de ses longs tubes, & l'aiant bien fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision de tout le jour. Dans l'incertitude où l'on étoit du Cap de bonne esperance les Pilotes nous dirent, qu'il seroit bon de monter sur la haute montagne qui étoit devant nous, parce que peut-être du sommet on pourroit avoir quelque connoissance seure du lieu que nous cherchions. Il n'en fallût pas davantage pour persuader tout le monde. On grimpa comme on pût sur cette hauteur, qui étoit fort escarpée, & il nous fallût faire une diligence, & des efforts extraordinaires pour la traverser cette journée-là ; encore primes nous sur la droite, où la montagne n'étoit ni si rude, ni si élevée. Durant tout ce jour-là nous ne vécûmes que de quelques petites fleurs, & d'un peu d'herbes vertes, que nous trouvâmes çà, & là en assez petit nombre. En décendant de cette montagne sur le soir, avec bien du regret de n'avoir pas pû d'écouvrir ce que nous cherchions, nous apperçûmes une troupe d'Elephans à une demi-lieuë de nous, qui paissoient dans une vaste campagne. Il y en pouvoit avoir une vingtaine en tout, & il n'y en avoit aucun

d'une grandeur extraordinaire. Nous passâmes la nuit sur le rivage au pied de cette montagne. Le Soleil n'étoit pas encore couché, quand on arriva au lieu où l'on devoit camper. On se répandit de tous côtez, chacun cherchant dequoy manger ; mais on ne trouva rien ni sur les bords de la Mer, ni dans les terres. De tous les Siamois je fûs le seul, qui trouvay dequoy souper. Je cherchois des herbes, ou quelques fleurs pour manger, mais je n'en trouvay que de si ameres, qu'il me fût impossible de les avaler. Aprés m'étre long-temps fatigué inutilement, je m'en retournois, lorsque j'apperçûs un serpent fort mince à la verité, mais assez long. Il n'étoit pas plus gros que le poûce, mais il étoit bien aussi long que le bras. Je le poursuivis comme il s'enfuyoit, & je le tuay d'un coup de poignard. Nous le mîmes ainsi sur le feu sans autre precaution, & nous le mangeâmes tout entier, avec sa peau, sa tête, & ses os, sans qu'il en restât quoyque ce soit. Il nous parût d'un fort bon goût, & je n'ay point trouvé de viande plus delicate durant tout ce voyage. Aprés nôtre petit souper, nous trouvâmes à dire un de nos trois Interpretes. Il étoit destiné pour aller en France avec deux Mandarins qui devoient porter à sa Majesté Tres-Chrêtienne un present de la part du Roy nôtre Maître ; & ainsi nous ne fûmes

mes plus que dix Siamois en y comptant les deux Ambaſſadeurs. On décampa ce jour-là un peu plus tard qu'à l'ordinaire. A l'aube du jour, il s'étoit levé un gros broüillard qui avoit obſcurci tout l'horiſon ; ainſi il étoit déja grand jour quand on partit. A peine eût-on fait un quart de lieuë, qu'il s'éleva un vent le plus incommode, & le plus impetueux que j'aye veû de ma vie ; car outre qu'il étoit extrémement froid, & qu'il nous donnoit dans le viſage, il étoit ſi violent qu'il ne nous permettoit pas de mettre un pied devant l'autre. Peut-étre que la foibleſſe où nous étions, nous faiſoit paroître ce vent plus fort qu'il n'étoit effectivement. Quoy qu'il en ſoit nous fûmes obligez de louvoyer comme on dit ſur Mer, & de changer de route, c'eſt-à-dire d'aller tantôt à gauche, & tantôt à droite pour avancer un peu vers nôtre terme. Environ deux heures aprés midy, le vent nous amena une groſſe pluye qui dura juſqu'au ſoir. Elle étoit ſi épaiſſe, & ſi peſante, qu'on ne ſongea plus qu'à s'en garentir. Les uns ſe mettoient à l'abri ſoûs quelques petits arbres ſecs : les autres s'alloient cacher dans le creux des rochers ; & pluſieurs ne trouvant aucun endroit pour ſe mettre à couvert, s'appuyoient le dos contre la hauteur d'une ravine, & ſe preſſoient les uns les autres pour s'échaufler un peu, & eſſuyer ainſi le moins in-

commodement qu'il se pouvoit la violence de l'orage. Il seroit bien difficile de faire comprendre les peines, & les douleurs que nous endurâmes du froid, du vent, & de la pluye durant le reste de la journée, & toute la nuit suivante. Nous ne contions pour rien la faim extrême qui nous tourmentoit, n'ayant rien pû trouver à manger pendant nôtre marche, & n'ayant bû que de l'eau de la pluye qui tomboit. La lassitude, & les autres fatigues des jours precedens, paroissoient tolerables en comparaison de la misere, & des maux que nous souffrions alors, tremblans continuellement, & trempez de toutes parts sans pouvoir fermer l'œil, ni même pouvoir nous coucher pour nous délasser un peu.

Jamais nuit ne m'avoit paru si longue, ni si ennuyeuse, & il nous sembla que nous étions soulagez de la moitié de nos peines quand nous vîmes paroître le jour. On peut assez imaginer l'engourdissement, la foiblesse, & les autres maux que nous sentions aprés une si fâcheuse nuit. Mais nous autres Siamois fûmes encore bien plus étonnez, & bien autrement tristes, lorsque nous mettant en devoir de joindre les Portugais, nous vîmes qu'ils ne paroissoient plus. Nous avions beau regarder de côté & d'autre, crier & chercher de toutes parts; il nous fut impossible, non pas seulement d'en

voir un ſeul, mais même de ſçavoir le chemin qu'ils avoient pris. Dans un ſi cruel abandon, tous les maux que nous avions eſſuyez juſqu'alors, revinrent tout d'un coup nous accabler, & ſe faire ſentir avec plus de violence. La faim, la ſoif, la laſſitude, le chagrin, la terreur, la rage, & le deſeſpoir ſe ſaiſirent de nôtre cœur. Nous nous regardions les uns les autres tout étonnez, à demi-morts, dans un profond ſilence, & ſans aucun ſentiment. Enſuite étant un peu revenus de cét état, le ſecond Ambaſſadeur reprit courage le premier, & le fit un peu revenir aux autres. Il nous aſſembla tous pour deliberer de ce que nous avions à faire dans la conjoncture preſente, & nous parla en ces termes.

Vous voyez tous auſſi bien que moy, FIDELLES SIAMOIS, nous dit-il, le malheureux état où nous ſommes reduits à preſent. Aprés le naufrage que nous avons fait, où nous avons tout perdu, il nous reſtoit encore quelque conſolation. Tandis que nous avons été avec les Portugais, ils nous ſervoient de guides, & en quelque façon de ſauvegardes, ſoit contre la fureur des Elephans, des Tigres, des Lions, & des autres Monſtres de ces vaſtes Foreſts, ſoit ſur tout contre les habitans de ces païs, qui ſont encore plus cruels, & plus à craindre que les bêtes les plus farouches. Je veux

croire que nous ayant si bien traitez jusqu'à present, ils ne nous ont quittez que pour de grandes raisons.

N'avons nous pas été obligez nous mêmes de laisser nôtre premier Ambassadeur au milieu d'une horrible solitude, dans le dessein de le secourir, si nous étions assez heureux pour le pouvoir faire. Dans la perte même de nos deux Mandarins, & des autres Siamois qui sont déja morts, nous avons éprouvé que dans une extrême necessité, on n'a point de ressentiment pour le malheur de ses proches; & qu'à la fin à force de pâtir soy-même, & de voir pâtir les autres, on n'a nulle pitié pour personne. Ainsi je ne blâme point leur resolution qui peut étre loüable. Nous ne devons accuser que nôtre destin qui nous à separé d'eux cette nuit, & qui nous a empêché de découvrir leur marche. Mais quand ils nous auroient abandonnez sans raison, il n'est pas temps de nous récrier contre eux. En nous plaignant de leur lacheté, & de leur peu de foy à nôtre égard, nous ne remedions pas aux grands maux qui nous menacent. Tachons de les oublier pour n'avoir pas le cruel déplaisir de nous souvenir qu'ils nous ont laissez, ou que nous les avons perdus; & faisons à present comme si nous ne les avions jamais veus. Nous avons reçû d'eux à la verité quelque petit soulagement, mais

nous pourons bien nous en passer. Peut-être que le Dieu qui gouverne le Ciel, & la Terre, touché par les merites de nôtre Grand Roy, nous voyant ainsi destituez de tout secours humain prendra un soin particulier de nos vies. Ainsi sans déliberer davantage, nous n'avons qu'à suivre toûjours les côtes de la Mer, comme on avoit resolu auparavant. Il y a une seule chose que nous devons préférer à tout le reste, & de laquelle si j'étois seur, je ne me soucierois plus de mon sort, quelque malheureux qu'il pût étre. Vous étes tous témoins du profond respect que j'ay toûjours eû pour la Lettre du Grand Roy nôtre Maître. Mon premier, ou plûtôt mon unique soin dans nôtre naufrage, fut de la sauver. Je ne puis même attribuër mon salut qu'à la bonne fortune qui accompagne toûjours ce qui a eû une seule fois l'honneur d'approcher la suprême Majesté du Grand Roy que nous servons. Dépuis ce temps-là vous avez veû avec quelle circonspection je l'ay portée. Quand nous nous sommes campez sur des montagnes, j'ay toûjours eû le soin de la placer au sommet, ou au dessus de la tête de ceux de nôtre troupe; & me mettant un peu plus bas, je me tenois dans une distance convenable pour la garder; & quand nous nous arrêtions dans les plaines, je l'ay toûjours attachée à la cime des plus hauts arbres que je pou-

vois trouver auprés de nous. Pendant le chemin, je l'ay portée sur mes épaules le plus que j'ay pû, & je ne l'ay jamais confiée à d'autres, que lorsque mes forces n'étoient presque pas capables de me porter moy-même. Dans l'incertitude où je suis, si je pourrai vous suivre longtemps, j'ordonne de la part du grand Roy nôtre Maître au troisiéme Ambassadeur; & il aura le soin, s'il vient à manquer aprés moy, d'en user de même à l'égard du premier Mandarin, & avec les mêmes circonstances, j'ordonne dis-je au troisiéme Ambassadeur, si je meurs devant luy, de prendre les mêmes soins de cette auguste lettre; afin que ne pouvant la porter à celuy pour qui elle étoit destinée, s'il reste quelque Siamois, il ait le bonheur, de la remettre entre les mains de sa Majesté. Que si par le dernier des malheurs aucun de nous ne pouvoit arriver au Cap de bonne esperance, celuy qui en sera chargé le dernier l'enterrera avant que de mourir sur une montagne si cela se peut, ou dans le lieu le plus élevé qu'il sera possible de trouver; afin qu'ayant mis ce precieux dépôt hors d'insulte, & de tout accident, il meure luy-même prosterné auprés, montrant aprés sa mort le respect qu'il luy devoit durant sa vie. Voila ce que j'avois à vous recommander. Aprés cette précaution reprenons nôtre premier courage, ne nous separons jamais, allons à petites

journées, la fortune du Grand Roy nôtre Maître nous protegera toûjours, & l'étoile qui préside à son bonheur, veillera à nôtre conservation.

Ce discours fit beaucoup d'impression sur les esprits. Il n'y eut personne qui ne se sentit de la vigueur, & de la resolution pour executer ces ordres. On convint qu'il falloit suivre les Portugais le mieux qu'on pouroit, & prendre le chemin que nous jugerions étre celuy qu'ils auroient suivi. Ainsi sans hesiter davantage, nous nous mîmes à marcher. Il y avoit devant nous une grande montagne assez étenduë, & un peu à côté sur la droite une petite colline. Voyant la hauteur escarpée de la montagne, nous nous persuadâmes aisément que les Portugais fatiguez comme ils étoient, n'auroient pas entrepris d'y monter. Il sembloit que c'étoit la plus droite route; mais comme il étoit impossible de la tenir, nous jugeâmes aisément, qu'il falloit prendre sur la droite, & passer sur la hauteur que nous voyons devant nous. Cette journée, aprés la fâcheuse nuit que nous avions passée, me causa d'étranges douleurs, non seulement à cause que mes jambes étoient roides & engourdies mais sur tout par ce qu'elles commencerent à s'enfler avec tout mon corps d'une maniere extraordinaire. Quelques jours aprés il sortit de tout mon corps, & sur tout des jambes une

eau blanchatre, & pleine d'écume avec des douleurs tres-cuisantes qui me durerent pendant tout le voyage. Sans cette experience, je n'eusse jamais pû imaginer que la vie de l'homme eût été assez forte pour resister si long-temps à une si grande multitude de maux si violens.

Nous allions fort vîte: au moins nous sembloit-il que nous faisions grande diligence, quoy qu'en effet nous ne fissions pas beaucoup de chemin. Sur le midy nous arrivâmes bien las, & bien fatiguez au bord d'une riviere qui pouvoit avoir soixante pieds de large, & sept ou huit pieds de profondeur. Quand nous arrivâmes au rivage, nous doutâmes si les Portugais l'avoient traversée; car quoy qu'elle ne fût pas extraordinairement large, elle étoit furieusement rapide. Nous essayames de la passer, mais le courant étoit si precipité, qu'il nous alloit emporter si nous ne fussions retournez sur nos pas au plus vîte.

Cependant dans l'incertitude, où nous étions si les Portugais étoient passez au delà, on resolut de tenter encor une fois le passage. Pour le faire avec moins de péril, on s'avisa d'une invention qui ne réussit pourtant pas. On lia ensemble toutes les écharpes que nous avions, formant le dessein que le plus robuste d'entre nous passeroit de l'autre côté, pour y porter un bout

qu'il

qu'il attacheroit à un arbre qu'on voyoit ſur le bord, afin qu'enſuite chacun à la faveur de cette grande écharpe pût paſſer de l'autre côté, ſans étre emporté par le fil de l'eau. Un Mandarin le plus robuſte de la troupe ſe chargea de cette commiſſion, mais il ne fût pas au milieu de la riviere, que ne pouvant reſiſter au courant de l'eau, il fût obligé de quitter le bout de l'écharpe, pour gagner l'autre bord, ce qu'il ne put faire qu'avec un extrême peril de ſa vie. L'eau couloit avec tant d'impetuoſité, que malgré tous ſes efforts, & toute ſon addreſſe, il fût jetté contre un avance de terre qui entroit dans la riviere, dont il eût l'épaule toute froiſſée, & le corps fort maltraité. Il remonta à pied le long du rivage vis-à vis de nous, & nous cria qu'il étoit impoſſibleque les Portugais euſſent pris cette route là. On luy dit de venir nous rejoindre, & pour le faire, il fût obligé de monter bien haut au deſſus de nous, avant que de ſe mettre à la nage; encor eut-il aſſez d'affaire à aborder au lieu où nous l'attendions.

Perſuadez ainſi que les Portugais n'avoient pas traverſé la riviere nous conclumes aiſément, qu'ils avoient ſuivi le long des bords en remontant. Nous primes ce chemin, aprés nous étre rafraichis avec un peu d'eau que nous bûmes car nous ne trouvâmes de tout ce jour-là quoyque-ce ſoit qu'on pût manger. Nous n'eûmes

pas fait une demi-lieuë, que nous trouvâmes un bas tout déchiré, ce qui nous assura que les Portugais avoient pris cette route. Aprés bien des peines, nous arrivâmes au bas d'une montagne qui étoit creuse par le pied, comme si la nature en avoit voulu faire un logement pour les passans. Il y eut assez d'espace pour nous y loger tous ensemble, & nous y passâmes la nuit qni fût bien froide, & par conséquent bien douloureuse. Il y avoit déja quelques jours, que les pieds, & les jambes m'étoient tellement enflés, que je ne pouvois porter ni bas, ni souliers; mais cette incommodité s'augmenta extraordinairement par l'extrême froid que j'endurai cette nuit là, & par l'humidité du rocher. En m'éveillant le matin je trouvai sous moy un espace de terre assez considerable couvert d'eau, & d'Ecume qui étoient sortis de mes pieds. Cependant quelque foible que je fusse, je trouvay des forces le lendemain quand les autres se mirent en état de partir. Il me sembloit qu'à mesure que je souffrois plus de maux, je prenois aussi plus de soin à prolonger ma vie, comme si elle m'eut paru plus precieuse, étant devenuë plus miserable, soit que j'esperasse plus que jamais de la conserver, aprés avoir si long-temps, & si cruellement pati, & couru tant de risque sans la perdre. Nous côtoyames encore tout le lendemain les bords de la riviere, dans l'esperance

de trouver les Portugais, que nous jugions n'étre pas fort éloignés. De temps en temps nous trouvions des marques de leurs traces, & des endroits où ils avoient passés. A un quart de lieuë du rocher où nous avions couché, un de nos gens apperçût un peu à l'écart un Fuzil, avec une boëte à poudre toute pleine, qu'un Portugais y avoit sans doute laissés n'ayant pas la force de les porter davantage. Cette rencontre nous fut d'une grande utilité par la suite. Nous détachâmes le bois, & le canon, & nous reprimes la batterie avec la boëte à poudre pour faire du feu. Cela nous vint fort à propos; car depuis que nous avions suivi le rivage, nous n'avions absolument rien trouvé, & nous étions presque morts de faim. Aussi tôt nous fimes du feu & voyant que mes souliers m'étoient non seulement inutiles, ne les pouvant chausser, mais même embarrassans, ayant voulu les porter toûjours à la main dans l'esperance de guerir de mes enflures, la necessité l'emporta sur toute autre consideration. J'en separai toutes les pieces, & les ayant bien fait griller, nous les mangeâmes d'un fort grand appetit. Ce n'est pas que nous y trouvassions du goût, car le cuir en étoit si sec, qu'il n'y étoit resté aucun suc; mais c'étoit assez qu'il n'y eût point d'amertume, & qu'on pût les avaler, si grande étoit la faim qui nous tourmentoit alors. Nous essayâmes ensui-

te de manger le chapeau d'un de nos valets, aprés l'avoir bien fait griller ; mais nous n'en pûmes jamais venir à bout ; pour le pouvoir macher, il falloit en faire cuire les pieces jusqu'à les mettre en cendre, & dans cét état elles étoient si améres, & si dégoutantes, qu'elles nous révoltoient l'estomac tout affamé qu'il pût étre.

Aprés ce repas, nous reprîmes nôtre route, & nous vîmes encore en passant le long d'un côteau, des preuves bien sensibles, que les Portugais côtoyoient les bords de la riviere comme nous. Ce fût un de nos Interpretes qui les avoit suivis, que nous trouvâmes mort, les genoux en terre, & les mains, la tête, & le reste du corps appuyez dessus. Les deux Interpretes qui nous restoient, étant Mestics, c'est-à dire nés de Portugais, & de Siamoise, n'avoient pas voulu se séparer des Portugais, & nous avoient abandonnez le jour que ceux-cy nous quitterent, pour se mettre avec eux. Celuy-cy nous paroissoit étre mort de froid, le voyant ainsi ramassé sur ses genoux, & appuyé contre un côteau, dans un endroit tout rempli d'herbes. Nous nous arrétames un peu dans cét endroit qui parût délicieux, où nous trouvâmes de si belle, & de si bonne verdure. Chacun fit une petite provision d'herbes & de feüilles les moins améres qu'il pût trouver pour le souper du soir.

Nous poursuivîmes nôtre chemin qui com-

mençoit déja à nous bien ennuyer, voyant que les Portugais étoient toûjours devant nous, & que nous nous fatiguions dépuis tant de jours ſans les pouvoir rejoindre. Il n'y eût perſonne d'entre nous, qui ne fût bien fâché d'étre venu ſi loin avec tant d'incommodité. On regretta ſur tout la petite Iſle que nous avions paſſée trois ou quatre jours auparavant, où nous avions trouvé de tres-bonne eau, & quantité de Moucles, qui a été le mets le plus delicat que nous ayons mangé durant le temps de nôtre voyage.

Le murmure & le chagrin s'augmenterent le ſoir. Quand nous fûmes arrivés au lieu où nous devions coucher, il n'y avoit que deux chemins à tenir leſquels étoient tres-difficiles, & il étoit impoſſible de connoître lequel des deux les Portugais avoient ſuivi. D'un côté il y avoit une montagne fort rude, & de l'autre ce n'étoit qu'un marécage coupé de divers canaux que faiſoit la riviere que nous avions toûjours ſuiviё, & qui en pluſieurs endroits inondoient une partie de la campagne.

Nous ne pouvions croire que les Portugais euſſent traverſé la montagne où il falloit b eaucoup grimper: il étoit encor plus difficile de ſçavoir s'ils étoient entrés dans le Marais qui nous paroiſſoit preſque tout inondé, & où nous ne pûmes jamais remarquer de leurs veſtiges, ni

aucune marque qui nous fit soupçonner qu'ils y eussent passé.

Dans cet embarras nous deliberâmes une partie de la nuit sur le parti que nous avions à prendre, s'il falloit passer outre, ou s'il falloit retourner sur nos pas. Les difficultez qui se trouverent à choisir la route qu'il falloit tenir, nous avoient tellement allarmés, que tout le monde fût d'avis de ne pas aller plus avant; sur tout quand on vint à considerer qu'il étoit impossible de traverser le marais sans se mettre en danger de perir mille fois; & que si on passoit sur la montagne, on s'exposeroit à mourir de faim, & de soif, par ce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il y eût de l'eau, & il falloit employer plus d'un où deux jours à la passer.

Aprés qu'on eut pris cette resolution, on conclud d'un commun accord que nous retournerions à la petite Isle dont j'ay déja parlé cy-devant; que nous y demeurerions trois ou quatre jours; vivans des Moucles qui y sont en abondance, en attendant nouvelle des Portugais; & qu'aprés que ces rafraichissemens seroient finis; si on n'en recevoit aucune, nous irions trouver les Hottentots dans les bois, nous offrir à eux pour garder leurs troupeaux, & les servir comme leurs esclaves. Cette condition nous paroissoit infiniment plus douce, que le malheureux état où nous étions reduits depuis si long-temps.

Nous esperions que ces peuples tout Barbares qu'ils fussent seroient touchez de nos malheurs, & que le service que nous leur rendrions, les obligeroit à nous donner quelque nourriture pour ne nous pas voir mourir de faim devant eux. Ce dernier parti que nôtre misere nous fit prendre, fait assez voir le deplorblae état où nous étions reduits. En effet il faut bien se sentir miserable, pour s'estimer heureux de servir en qualité de valet un peuple le plus abjet, le plus sale, & le plus abominable qui soit sous le Ciel, & qu'on ne voudroit pas même recevoir chez soy pour esclave.

Ayant pris cette resolution, il nous tardoit qu'il ne fit jour pour partir. Dés que l'aube parût, nous nous mîmes en chemin, & nous marchâmes avec tant de courage dans le desir de revoir cette Isle si desirée, & d'y soulager la faim qui nous devenoit chaque jour plus insupportable, que nous y arrivâmes en trois jours. Dés que nous apperçûmes ce lieu si agréable, & si salutaire pour nous, nous sentîmes une joye extraordinaire. Chacun s'efforça d'y entrer le premier, mais la diligence des plus pressez fut inutile, car la marée en avoit fermé le passage. Cette Isle à proprement parler n'etoit qu'un rocher assez élevé de figure ronde, qui pouvoit bien avoir cent pas de circuit de haute Mer, & quand la Mer baissoit, on voyoit tout à l'entour diver-

ſes petites roches qui ſe découvroient ſur le gravier. Il y avoit un ſentier de ſable qui joignoit le rocher avec le continent, & on ne pouvoit y aller, que quand la Mer ſe retiroit; parce que les marées pendant que nous y fûmes, furent ſi hautes, qu'elles couvroient de plus de cinq pieds d'eau le chemin qui conduiſoit au rocher. Nous y paſſames cinq jours entiers, & nous allions quand la marée nous le permettoit, chercher les Moucles qui reſtoient ſur le ſable entre les rochers. Aprés en avoir amaſſé ſuffiſamment pour toute la journée, nous en mangions une partie, & nous expoſions l'autre au Soleil, ou nous la mettions dans le feu pour le ſoir. Toutes les côtes voiſines étoient extrémement deſertes, & ſi arides, qu'on n'y trouvoit que quelques petits arbres ſecs pour allumer du feu, dont nous ne pouvions pas nous paſſer. Car à peine nous étions-nous endormis quelques momens durant la nuit, que nous nous éveillions, tout le corps engourdi, & glacé.

Voyant que le bois nous manquoit ſur le rivage, quelques-uns allerent en chercher plus avant dans les terres; mais il n'y avoit aux environs que des deſerts pleins de ſable & de rochers eſcarpez, ſans arbres, & ſans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'Elephans qui nous ſervît deux ou trois jours à entretenir

nôtre

nôtre petit feu. Enfin tout ce dernier ſecours nous ayant manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner cette Iſle qui nous avoit fourni des rafraichiſſemens ſi à propos dans nôtre extrême beſoin, & on prit le parti de chercher les Hottentots. Ce chagrin êtoit augmenté par la triſte penſée d'aller nous mettre au ſervice, & à la diſcretion de la plus horrible, & de la plus barbare de toutes les nations de l'Univers. Mais à quoy ne nous fuſſions-nous pas expoſez pour ſauver cette vie qui nous avoit coûté ſi cher, dans l'eſperance de la rendre meilleure.

Ainſi aprés y avoir demeuré ſix jours, nous en partimes avec un fort grand regret des Moucles, & de l'eau douce que nous y laiſſions. Ce qui acheva de nous déterminer de quitter ce poſte, fut que les Portugais ne nous faiſant point ſçavoir de leurs nouvelles, nous crûmes, ou qu'ils étoient tous morts en chemin; ou qu'ils croyoient eux-mêmes que nous avions peri dans le voyage; ou enfin que les gens qu'ils nous avoient envoyez, ne viendroient pas nous déterrer dans cette Iſle écartée.

Avant que de nous mettre en chemin, nous fimes proviſion d'eau douce, & de Moucles; chacun en prît autant qu'il en pouvoir porter. Nous fûmes coucher la premiere journée au bord d'un étang d'eau ſalée, tout auprés d'une montagne où nous avions déja campé. Bien

nous en prît d'avoir fa it provision d'eau douce & de Moucles pour toute la journée, car nous ne trouvâmes quoy que ce soit qui fût bon à manger. Dés qu'il fût jour, chacun se mit en campagne pour chercher dequoy vivre. On chercha de tous côtez aux environs un peu d'herbes, ou quelques feüilles d'arbre; on avoit bien des Moucles, mais nous voulions les garder pour une plus pressante necessité. Quelques-uns décendirent dans le lac pour y trouver quelques poissons, mais inutilement, ce n'étoit qu'un amas d'eau salée, & pleine de bourbe.

Tandis que tout le monde étoit ainsi dispersé, ceux qui étoient prés du lac apperceurent trois Hottentots qui venoient droit à eux. Aussi-tôt à un signal que nos gens nous firent nous nous assemblâmes tous, comme nous en étions convenus, & nous attendîmes ces trois Caffres qui marchoient à grand pas pour nous joindre. Dés qu'ils nous eurent approchez, nous reconnûmes qu'ils avoient commerce avec les Européans aux pipes dont ils se servoient. Au commencement nous fûmes fort embarrassez aussi bien qu'eux pour nous entendre, car quand ils furent auprés de nous, ils nous firent signe de leurs mains, nous en montrant six doigts élevés, & criant de toutes leurs forces, Hollanda, Hollanda, nous montrant de leurs doigts ainsi ajustez, le chemin qu'il falloit tenir, & nous faisant sig-

ne de les ſuivre. Nous fûmes en peine d'abord ſur ce que nous avions à faire. Quelques-uns crûrent que ces trois Hottentots étoient des eſpions, & des Emiſſaires de ceux que nous avions déja rencontrés, qui nous vouloient maſſacrer ; les autres croyoient entendre par le ſignal qu'ils nous faiſoient, que le Cap de bonne eſperance n'étoit éloigné que de ſix journées. On délibera quelque temps, & on ſe détermina enfin à ſuivre ces guides quelque part qu'ils nous menaſſent ; par ce qu'auſſi bien il ne nous pouvoit rien arriver de pire que ce que nous avions déja ſouffert, & que la mort même ne pouvoit que finir tant de malheurs, qui nous rendoient la vie ſi ennuyeuſe, & ſi cruelle. Nous ne fûmes pas long-temps dans nôtre premier ſoupçon que ces Hottentots étoient des eſpions, & nous reconnûmes aiſément qu'ils n'étoient pas ſi ſimples que les premiers que nous avions rencontrés, & qu'ils avoient même commerce avec les Européans. Ils avoient apporté avec eux un quartier de mouton : la faim nous obligea à leur en demander, mais ils nous firent connoître qu'ils nous le laiſſeroient ſi nous leur donnions de l'argent. Leur ayant témoigné que nous n'en avions pas, il nous firent ſigne que nous leur donnaſſions nos boutons qui étoient d'Or, & d'Argent. Je leur en donnai ſix d'Or, & ils m'abandonnerent le quartier de mou-

ton que je fis aussi-tôt griller, & que je partageai ensuite à ceux de nôtre troupe.

Ces Caffres dés qu'ils nous eurent rencontrez nous pressoient fort de les suivre, & ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour nous faire prendre les devants, & avancer le pas. Ils se mettoient devant nous, & ayant marché quelque temps, ils nous venoient rejoindre pour nous presser d'aller. Il étoit environ midy quand nous quittâmes l'étang d'eau salée, & ces Hottentots nous menerent camper auprés d'une hauteur. Nous couchâmes au pied, quoyque les Hottentots qui n'étoient pas à beaucoup prés si foibles ni si fatiguez que nous, nous appellassent pour les aller rejoindre au sommet, & y passer la nuit. Le chemin avoit été fort rude, & nous avions beaucoup marché. De quinze que nous étions, il y en eut sept qui se trouverent si incommodez, qu'il leur étoit impossible de mettre un pied devant l'autre, quand il fallut marcher le lendemain.

Nous tinmes conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans cette triste conjoncture, & on resolût de laisser-là les plus foibles avec une partie des Moucles seches que nous avions encor, les assurant que dés que nous aurions trouvé une habitation Hollandoise, nous leurs enverrions des voitures commodes. Il fallût bien qu'ils y consentissent quel-

que dure que leur fût cette ſeparation, puiſqu'ils ne pouvoient abſolument paſſer outre. A la verité nous étions tous fort maltraités. Il n'y en avoit pas un de nous, qui n'eût le corps, & ſur tout les cuiſſes, & les pieds extraordinairement enflés; mais les pauvres Siamois que nous laiſſames faiſoient peur, tant ils étoient hideux, & défigurés. Ceux qui partoient furent bien affligez de laiſſer ainſi leurs camarades, dans l'incertitude de ne les revoir jamais; mais ils n'euſſent receu nul ſoulagement de nous, ſi nous euſſions reſté pour mourir avec eux. Aprés nous étre dit un triſte adieu, nous qui étions moins foibles nous mîmes en chemin pour ſuivre nos guides, qui nous avoient éveillés de fort grand matin. Comme je fûs un des premiers qui fûs preſt à partir, je fûs témoin d'une choſe aſſez deſagreable à voir, & à dire, mais qu'on ſera pourtant bien aiſe de ſçavoir, pour connoître la ſaleté & l'infection de cette puante & infame nation. Aprés que nos trois Hottentots eurent fait du feu le matin pour ſe réchauffer, la nuit ayant été fort froide, & voyant que nous étions prét à partir, ils prirent les charbons éteints, & les ayant mis dans un trou qu'ils creuſerent exprés, ils urinerent deſſus, & broyerent tout enſemble durant quelque temps. Voyant enſuite que tout étoit aſſez liquide, ils

s'en froterent tout le corps, les bras, & les jambes, & tout le visage fort long-temps. Aprés cette belle ceremonie, ils se vinrent presenter devant nous. Ils s'impatientoient beaucoup de nous voir aller si lentement, mais le mal étoit sans remede. Enfin ils perdirent patience, & aprés avoir parlé quelque temps ensemble, deux se détacherent, & prirent le devant en grande diligence. Pour le troisiéme il resta toûjours avec nous sans nous abandonner jamais, s'arrêtant quand nous voulions, & autant de temps que nous en avions besoin.

Nous fûmes six jours entiers à suivre nôtre guide avec des peines, & des fatigues, qui nous parurent beaucoup plus insupportables que les précedentes Il falloit incessamment monter, & décendre par des lieux qui nous faisoient peur seulement à voir.

Cet Hottentot accoûtumé toute sa vie à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avoit assez de peine à se tirer de ce mauvais pas. Quelques-uns prirent une fois resolution de l'assommer, voyant qu'il commençoit à monter sur une montagne si rude qu'ils la croyoient inaccessible, se persuadant qu'il nous y menoit à dessein de nous faire tous perir.

Le second Ambassadeur les blâma fort sevérement, leur disant que le pauvre homme faisoit tout ce qu'il pouvoit, & qu'il ne falloit

pas payer par un crime ſi horrible les grands ſervices qu'il nous rendoit avec tant de peine ſans y étre obligé. Comme les difficultez, qui étonnent à la premiere veuë les perſonnes naturellement timides, s'applaniſſent dans la ſuite quand on les enviſage de prés; ainſi ces lieux que nous croyons de loin ſi dangereux, ne nous paroiſſoient pas tels quand nous avions avancé, & à meſure que nous montions, il nous ſembloit que la pente en devenoit plus facile: Quoi qu'il en ſoit avec tous nos maux, la laſſitude, la faim, & la ſoif, nous en venions à bout.

Pendant ce temps là nous ne vivions que de quelques Moucles ſechées au Soleil, que nous épargnions le mieux qu'il nous étoit poſſible; & nous étions heureux quand nous rencontrions certains petits arbres verds, dont les feüilles avoient une petite aigreur qui nous ſembloit fort appetiſſante; elles nous ſervoient d'un grand ragoût, mélées avec nos Moucles ſeches. Une eſpece de grenoüille verte qu'on appelle des raines nous paroiſſoient auſſi tres délicates, & d'un fort bon goût. Nous en avions déja mangé quelquefois en paſſant par un chemin plein de verdure où elles ſe nourriſſent, & nous en trouvions aſſez ſouvent, dont nous ne manquions pas de profiter, auſſi bien que des ſauterelles qui ne ſont pas à beaucoup prés ſi ſavoureuſes. Je ne ferai pas difficulté de dire

que l'insecte qui nous parût le plus agréable au goût, étoit une espece de grosse mouche ou de Hanetton fort noir, qui ne se trouve & qui ne vit que dans l'ordure : nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des Elephans dans le chemin où nous conduisoit l'Hottentot, au travers des vallées, & des montagnes. Toute la préparation que nous y apportions avant que de les manger, c'étoit de les faire griller au feu, & nous les trouvions merveilleux. Ces connoissances pourront étre utiles à ceux qui tomberont dans l'extremité, où nous avons demeuré si long-temps.

Enfin le trente-uniéme jour de nôtre marche aprés nôtre malheureux naufrage, & le sixiéme aprés que nous eumes heureusement trouvé les Hottentots dont nous avons parlé, sur les dix heures du matin en décendant une colline, nous apperçûmes quatre personnes sur le sommet d'une tres-haute montagne qui étoit devant nous, & qu'il falloit traverser. La premiere fois que nous les vîmes, nous les prîmes pour des Hottentots, par ce que l'éloignement où nous étions ne nous permettoit pas de les distinguer, & il ne nous pouvoit pas venir dans l'esprit que ce fussent d'autres gens. Comme ils venoient à nous, & que nous allions à eux, nous fûmes bien-tôt agréablement détrompez, & nous reconnumes aisément qu'il y avoit deux Hollandois,

Hollandois, & que les deux autres étoient les Hottentots qui nous avoient laiſſez il y avoit quatre jours, pour prendre le devant & venir donner de nos nouvelles aux Hollandois. A cette veuë nous reſſentimes tout à coup une joye extraordinaire. Il nous ſembloit que nous avions trouvé nos libérateurs, & nous étions perſuadez qu'aprés avoir eſſuyé tant de maux, nôtre vie étoit en ſeureté. Ce ſentiment de joye s'augmenta quand ils nous aborderent. La premiere choſe qu'ils nous demanderent fût ſi nous étions Siamois, & où étoient les Ambaſſadeurs du Roy nôtre Maître, & la lettre qu'ils portoient. Quand on les leur eut marquez, les deux Hollandois leur firent beaucoup de civilités ; aprés quoy nous faiſant ſigne de nous aſſeoir, ils firent approcher les deux Caffres qui les accompagnoient chargez de quelques rafraîchiſſemens qu'ils nous apportoient. Quand nous vîmes qu'ils nous portoient du pain frais, & de la viande cuite & du vin, nous ne fûmes pas maîtres de nôtre reconnoiſſance : les uns ſe jettoient à leurs pieds & leur embraſſoient les genoux, les autres les appelloient leurs peres & leurs liberateurs, enfin il n'y en eût pas un qui ne leur fit voir des marques d'une amitié extraordinaire.

En mon particulier j'en fus ſi pénétré, que je voulûs ſur le champ leur faire voir combien

j'étois sensible au bien qu'ils me faisoient. Le premier Ambassadeur, lorsqu'il nous ordonna de le laisser sur le chemin, & d'aller luy chercher quelque voiture pour le mener au Cap, se défit de plusieurs pierreries que le Roy nôtre Maître luy avoit données pour en faire divers présens : il me donna cinq gros Diamans, enchassez dans autant de bagues d'Or. Quand je vîs ces Hollandois nous faire part si honnêtement de leurs rafraichissemens, je fis present à chacun d'eux d'une de ces bagues pour les remercier de la vie qu'ils me redonnoient.

Je ne sçay si on pourra croire ce que je vais dire, & j'ay eû de la peine à le raconter, quoy que j'en aye été non seulement témoin, mais encore que je l'aye éprouvé moy-même. Neanmoins cette verité est de la nature de celles qui n'ont guere de vray-semblance, & qu'on ne peut croire qu'avec beaucoup de repugnance, & de soupçon. Cependant puis qu'on m'a ordonné de dire tous les accidens qui nous sont survenus pendant nôtre triste voyage, je ne ferai pas difficulté d'ajoûter celuy-cy, n'imposant à personne la necessité, ni de l'entendre, ni de le croire sur ma parole. Quand les Hollandois nous eurent donné à manger, & que nous eumes bû le peu de vin qu'ils nous avoient apporté, nous nous sentimes tous foibles, & dans une si grande impossibilité de passer outre,

que nul de nous ne pût ſe lever, qu'avec des peines, & des douleurs incroyables. En un mot, quoy que les deux Hollandois nous puſſent dire qu'il ne nous reſtoit qu'une heure de chemin à faire pour nous rendre à une de leurs habitations où nous nous repoſerions à loiſir: nul de toute nôtre troupe ne ſe ſentit ni aſſez de force, ni aſſez de courage pour entreprendre d'y aller. Faiſant quelquefois enſuite reflexion à cette diſpoſition ſi ſurprenante, & à un effet ſi contraire à celuy qu'on devoit attendre naturellement de nous dans cette rencontre; je ne puis en trouver d'autre raiſon que celle-cy que je vais dire, comme elle m'eſt venuë naturellement dans l'eſprit, en laiſſant la deciſion à ceux qui ont de l'étude, ou plus de lumiere que moy.

Tandis que nous nous crûmes en danger de périr, ſi nous ne nous ſauvions pas en nous efforçant de marcher; cette crainte ſi terrible faiſoit tant d'impreſſion ſur nôtre imagination, qu'elle nous faiſoit trouver des forces dans nôtre extrême foibleſſe par des efforts extraordinaires. Que ne fait-on pas pour ſe tirer d'un peril préſent, où l'on voit qu'il faut mourir d'une mort infame ou cruelle? Pendant le chemin nous ne ſongions qu'à nous délivrer de l'extrême miſere qui nous accabloit tous les jours de plus en plus. Le déplorable état de nos compagnons que nous

avions été obligez de laiſſer dans les bois, ou que nous avions perdus : l'affreuſe mort de ceux que nous avions trouvez étendus ſur le chemin, nous épouvantoit à chaque pas, & nous donnoit de nouvelles forces. D'ailleurs l'eſperance que nous avions, ſur tout aprés avoir rencontré ces trois Hottentots, que nous ſerions bientôt délivrez de tous nos maux, nous faiſoit croire chaque jour, que le jour ſuivant ſeroit le commencement de nôtre ſalut, & nous nous perſuadions le matin en partant, que le ſoir nous ſerions rendus au Cap de bonne eſperance. Ces diverſes penſées nous occupoient inceſſamment l'eſprit, & amuſoient nôtre imagination de ces idées tantôt effrayantes, & tantôt agréables. Nous faiſions des efforts continuels, & nous ſurmontions toutes ſortes de difficultez, ſans étre arreſtez ni par les perils & les obſtacles qui ſe preſentoient, ni par les cuiſantes douleurs qui nous accabloient Au contraire dés que nous ne fûmes plus ſoutenus par ces grandes penſées ; que nous fûmes délivrés de la crainte de la mort, & que nôtre eſperance fut remplie, il ne faut pas s'étonner, ſi nôtre cœur ſe laiſſant aller à la joye & à la douceur d'une vie molle & tranquille, dont il joüiſſoit déja, il ne faut pas, dis-je, s'étonner ſi nôtre cœur ramoli par ces agreables ſentimens n'eût plus de vigueur pour ſe ſoûtenir, & ſurmonter les

mêmes obſtacles qu'il avoit ſurmontez un peu auparavant, ſeulement par les puiſſans motifs que nous venons de dire.

Quoy qu'il en ſoit, les deux Hollandois voyant qu'ils ne pouvoient nous faire avancer un pas, quelque choſe qu'ils nous puſſent dire, ils envoyerent les Hottentots nous chercher des voitures pour nous porter. En moins de deux heures ils furent de retour, & nous vîmes venir deux charettes, & quelques Chevaux. Ces derniers furent inutiles cette journée; perſonne ne pût ſen ſervir, & tout le monde ſe mît ſur les charettes qui nous porterent à une habitation Hollandoiſe, qui étoit à prés d'une lieuë du pied de la montagne. Ce fût là veritablement un Port ſalutaire pour nous, & une maiſon de vie. Nous y paſſâmes la nuit couchez ſur la paille, avec une douceur & un plaiſir indicibles. Quelle fût nôtre joye à nôtre réveil de nous voir à couvert, & hors des dangers effroyables que nous avions eſſuyez pendant trente-un jour.

Nôtre premier ſoin en arrivant le ſoir dans cette maiſon, fût de prier le Hollandois qui en étoit le maître, d'envoyer une charette avec les rafraichiſſemens neceſſaires pour aller querir les ſept Siamois que nous avions laiſſez comme nous avons déja dit. Aprés avoir veu partir cette charette, nous montames ſur deux autres

qui nous porterent à une habitation Hollandoise à quatre ou cinq lieuës de la premiere. La Compagnie fait nourrir dans cet endroit là une infinité de bœufs & de moutons, & même quantité de chevaux.

Quelque temps aprés que nous y fûmes arrivez, on nous vint dire que le Gouverneur envoyoit plusieurs soldats pour nous servir d'escorte, & deux chevaux pour les deux Ambassadeurs; mais ils étoient si malades aussi bien que tous les autres qu'ils n'oserent y monter. Ainsi nous nous servimes encore de nos premieres charettes, & en cet équipage nous arrivâmes à la Forteresse que les Hollandois ont à la Rade du Cap de bonne esperance. Le Commandeur ayant été averti de nôtre arrivée envoya son Secretaire recevoir les Ambassadeurs hors de la place, & leur faire compliment de sa part. Ce Secretaire nous fit entrer dans le Fort, au travers d'une vingtaine de soldats rangez en haye auprés du corps de Garde, & il nous mena à la maison du Commandeur. Celuy-cy se trouva au bas de l'escalier qui est en dehors du logis, & y reçût avec de grandes marques de respect & d'affection, les Ambassadeurs, & les Mandarins de la suite. Il nous fit entrer dans une sale, où nous ayant priez de nous seoir, il fit apporter du Thé, & du vin, tandis qu'il faisoit tirer onze coups de Ca-

non pour honorer le Roy nôtre Maître en la perſonne de ſes Ambaſſadeurs. Nous le conjurâmes d'envoyer en diligence des gens avec quelques rafraîchiſſemens, au premier Ambaſſadeur que nous avions laiſſé aſſez prés du rivage où nous avions fait naufrage; par ce que nous eſperions qu'il ſeroit encore en vie. Il nous dit que dans la ſaiſon des pluyes où l'on étoit, il étoit impoſſible d'y envoyer perſonne; mais que quand le temps ſe ſeroit remis au beau, il ne manqueroit pas de prendre tous les ſoins imaginables pour faire chercher cet Ambaſſadeur, & de luy procurer toutes les commoditez neceſſaires pour ſon retour. Il ajoûta que nous étions heureux d'avoir ſuivi les côtes; car ſi nous fuſſions entré un peu avant dans les bois, nous euſſions infalliblement tombé entre les mains de certains Caffres qui ne pardonnent à perſonne, & qui nous euſſent maſſacrez impitoyablement pour nous manger, étant tres friands de la chair humaine. Dans la ſuite de l'entretien il nous témoigna qu'il étoit bien fâché du malheur qui nous étoit arrivé, & de tous les maux que nous avions ſoufferts; mais qu'il nous pouvoit aſſurer que nous avions trouvé en luy une perſonne qui ſe feroit un vray plaiſir de nous faire oublier nos miſeres paſſées, par le bon traitement que nous en recevrions; qu'il s'eſtimoit heureux de trouver

une occaſion dans laquelle il pût faire ſentir le reſpect & la reconnoiſſance que la Compagnie de Hollande avoit toûjours eu pour les grands bien faits qu'elle avoit receus du Roy nôtre Maître. Dés qu'en approchant du Cap nous eumes apperceu les Navires à la Rade, nous ſentimes une eſperance bien conſolante pour nous, que nous reverrions encor une fois nos parens nos amis, & nôtre chere patrie; mais ces paroles du Commandeur nous confirmerent bien agréablement dans cette douce penſée. Cette aſſurance effaça de nôtre eſprit preſque tout le ſouvenir de nos peines paſſées; auſſi nous l'en remerciâmes avec toute la reconnoiſſance, & l'honnêteté poſſible. Il nous tint fort bien ſa parole; il ordonna à ſon Secretaire de nous mener au logis qu'il nous avoit fait preparer dans le Bourg, où il nous fit fournir tres liberalement dans la ſuite tous les rafraichiſſemens dont nous eumes beſoin. Il eſt vray qu'il fit tenir un compte fort exact de nôtre dépenſe, & du loüage de nôtre maiſon, qu'il envoya aux Miniſtres du Roy nôtre Maître qui luy payerent à ſon mot comme il étoit bien juſte tous ces frais, & qui luy rembourſerent la paye de l'Officier, & des ſoldats qui étoient venus au devant de nous, & qui enſuite firent la garde à la porte de nôtre maiſon pendant tout le temps que nous y fumes.

Les

Les Portugais étoient arrivez au Cap huit jours avant nous aprés avoir encore souffert plus d'incommoditez que nous. Un Pere Portugais de l'Ordre de Saint Augustin qui accompagnoit par ordre du Roy les Ambassadeurs de Portugal, nous en fit un recit qui nous tiroit les larmes des yeux. Il nous disoit qu'il falloit être aussi impitoyable que les Tigres, pour n'avoir pas le cœur fendu par les cris & les gemissemens des pauvres gens qui tomboient en marchant, accablez des douleurs horribles que leur causoit l'enflure de leur corps & de leurs jambes, & tourmentez d'une faim, & d'une soif qui les faisoit desesperer. Ils reclamoient l'assistance de leurs amis, & de leurs proches : ils les conjuroient de leur donner un peu d'eau. Tout le monde étoit alors insensible à leurs gemissemens, & tout ce qu'on faisoit pour ne pas paroître cruel, & Barbare, c'est que quand on voyoit tomber quelqu'un, ce qui arrivoit plusieurs fois par jour, on l'exhortoit à recommander son ame à Dieu, & sans luy rien dire autre chose, on détournoit sa veuë de dessus luy, & on se bouchoit les oreilles de peur d'étre effrayé par les cris lamentables qui retentissoient de toutes parts à cause du grand nombre des mourans qui tomboient presque à chaque heure du jour, car dans ce voyage dés qu'ils nous eurent quittez pour faire plus de diligence

ils perdirent cinquante ou ſoixante perſonnes de toute ſorte d'âge, & de condition, ſans conter ceux qui étoient morts auparavant, parmi leſquels étoit un Pere Jeſuïte qui étoit déja fort vieux, & fort caſſé. Mais le plus triſte accident qu'on puiſſe jamais s'imaginer, &dont on n'aura peut-étre jamais veu d'exemple, fût celuy qui arriva au Capitaine du Vaiſſeau. C'étoit une perſonne de qualité fort riche, & fort honnête homme: il y avoit long-temps qu'il étoit Capitaine de Vaiſſeau, & il avoit même rendu beaucoup de ſervice au Roy ſon Maître en diverſes occaſions, où il avoit donné des marques de ſa valeur, & de ſa fidelité. Je ne me ſouviens pas bien du nom de ſa maiſon; mais j'ay ſouvent oüi dire qu'il n'y avoit guere de famille plus illuſtre dans tout le Royaume de Portugal. Ce Gentilhomme avoit amené dans les Indes ſon fils unique âgé d'environ dix ou douze ans, ſoit qu'il voulut luy apprendre ſon mêtier de bonne-heure, & l'accoûtumer dés ſa plus tendre jeuneſſe aux fatigues de la Mer, ou qu'il ne voulut confier à perſonne l'éducation de ſon fils qu'il chériſſoit plus que luy-même: & certe ce jeune enfant avoit toutes les qualitez qu'il falloit pour ſe faire aimer car, il étoit bien-fait de ſa perſonne bien élevé, & ſçavant pour ſon âge, d'un reſpect, d'une docilité, & d'une tendreſſe pour ſon Pere qu'on ne ſçauroit aſſez loüer. Son Pere

en allant à terre du Vaiſſeau, avoit pris luy-même le ſoin de l'y conduire en ſeureté. Pendant le chemin il le faiſoit porter par des Eſclaves; mais enfin tous ces Negres étant ou morts dans le chemin, ou ſi languiſſans qu'ils ne pouvoient ſe trainer eux-mêmes, trois jours aprés que les Portugais nous eurent quittez, ce pauvre enfant étant devenu ſi foible & ſi enflé, qu'un jour aprés midy s'étant repoſé ſur un rocher bien fatigué auſſi-bien que tous les autres, il ne pût plus ſe relever: il étoit couché tout de ſon long, les jambes ſi roides qu'il ne les pouvoit pas lever ni même plier. Cette veuë fût un coup de poignard pour ſon Pere, il eſſaya pluſieurs fois de le relever, on l'aida à marcher quelque temps pour tâcher de le deſengourdir, mais ſes jambes ne luy pouvoient plus ſervir; on ne faiſoit que le trainer, & ceux que le Pere avoit priez de rendre avec luy ce bon office à ſon fils, voyant qu'ils n'en pouvoient plus eux-mêmes, dirent franchement au Capitaine, qu'ils ne ſçauroient plus le porter, ſans perir avec luy. Ce pauvre homme reduit au deſeſpoir, voulut porter ſeul ſon fils, & le mettre ſur ſes épaules, mais il n'eût pas ſeulement la force d'avancer un pas, il tomba avec ſon fils qui paroiſſoit plus affligé de la douleur de ſon Pere que de ſon mal. Il le conjura ſouvent de le laiſſer mourir; qu'auſſi bien quand on le porteroit plus loin, il ne pouvoit

pas passer la nuit, & que l'affliction de son Pere, & les larmes qu'il versoit luy étoient infiniment plus sensibles que toutes les douleurs qu'il enduroit. Ces paroles bien loin de persuader au Capitaine de se retirer, l'attendrissoient encore davantage, jusques à prendre la resolution de mourir avec son fils. Cet enfant étonné de la résolution de son Pere, & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir auprés de luy, s'addressa aux autres Portugais les conjurant instamment avec des expressions qui leur fendoient le cœur, d'éloigner son Pere que sa presence augmentoit cruellement les peines, & les douleurs qui le tourmentoient, & que sa veuë alloit avancer sa mort.

Un Pere de saint Augustin, & un Pere de saint François allerent représenter au Capitaine qu'il ne pouvoit pas en conscience executer sa resolution, qu'il étoit obligé de sauver sa vie, & que s'il mouroit en cet état il se perdoit pour jamais. Ensuite tous les Portugais l'enleverent de force, & le porterent quelque pas hors de la veuë de son fils qu'on avoit mis un peu à l'ecart. Cette separation fût si rude, & si affligeante pour le Capitaine du Vaisseau, qu'il n'en pût jamais revenir, sa douleur fût si continuelle, & violente qu'il mourût de déplaisir un ou deux jours aprés étre arrivé au Cap.

Nous demeurâmes prés de quatre mois au Cap de bonne esperance ; en attendant quelque Vaisseau Hollandois pour nous porter à Batavie. Les miseres que nous avions souffertes, nous avoient tellement abbatus que nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces ; je crois même que sans le secours, du Chirurgien qui prenoit grand soin de nous, il n'en fût pas réchapé un seul. Il fallut jeuner dans les commencemens, quelque peine que nous y eussions pour ne pas charger nôtre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué, je dis qu'il falloit jeuner malgré nous, car je puis dire que nous trouvions plus de peine à ne pas contenter nôtre appetit, nous voyant en pouvoir de le faire, que nous n'en trouvions à endurer l'extrême faim quand nous n'avions rien à manger. Avant que de partir du Cap, nous apprimes que le second Pilote du Vaisseau Portugais s'étoit sauvé dans un Navire Anglois ; le premier Pilote voulut bien en faire autant, mais le Maître du Navire, avec l'équipage qui restoit le garderent si étroitement pour le mener en Portugal, & le faire punir de sa negligence, qu'il ne pût leur échapper. La plûpart des Portugais, s'embarquerent sur des Vaisseaux Hollandois qui les devoient porter à Amsterdam, d'où ils devoient passer en Portugal, les autres, avec nous s'em-

barquerent dans un Navire de la Compagnie Hollandoiſe qui étoit venu dans l'arriere ſaiſon au Cap, & qui nous porta tous à Batavie, où chacun prit ſon parti. Pour nous aprés avoir demeuré ſix mois à Batavie, car nous y arrivâmes au mois de Novembre aprés être parti du Cap au commencement de Septembre, nous fimes voile pour Siam au mois de Juin, où nous arrivâmes le mois de Septembre ſuivant. Le Roy nôtre Maître nous y reçût avec les marques d'une bonté, & d'une tendreſſe extraordinaire : il nous fit donner des habits, & de l'argent, en nous faiſant eſperer qu'il ne nous oublieroit pas dans les occaſions favorables à nôtre fortune.

Il n'y avoit pas encore ſix mois que j'étois arrivé à Siam, lorſque Meſſieurs les Envoyez Extraordinaires du Roy de France arriverent à la Barre. Oia Vichaigen, (c'eſt Monſieur Conſtance) premier Miniſtre du Roy mon Maître m'ordonna de les aller voir de ſa part, & les remercier de l'honneur qu'ils luy avoient fait par leur lettre, & par le Gentilhomme qu'ils luy avoient député. Ce qui me procura cet avantage, fût que pendant mon voyage j'avois appris aſſez de Portugais pour le parler, & pour me faire entendre ; & c'eſt auſſi ce qui obligea le Pere Tachard de me demander à ſa Majeſté. Quoy que je ne fuſſe pas bien remis des maux

que j'avois soufferts, neanmoins les belles choses que les Mandarins qui venoient de France en publioient par tout, me firent naître une passion extrême d'en sçavoir par moy-même la verité. Mais ce qui m'engagea le plus à faire un aussi long voyage, fût le desir de voir le plus Grand, & le plus Puissant Monarque du Monde, dont les vertus extraordinaires, & la haute reputation sont connuës, & admirées jusques dans les païs les plus éloignez.

FIN.



SECOND VOYAGE DU PERE TACHARD AU ROYAUME DE SIAM.

LIVRE HUITIE'ME.



IL est temps de reprendre le cours de nôtre navigation. Il y avoit déja long-temps que nous croyions être proche du banc des aiguilles, dont nous avons déja parlé, & nous avions déja sondé plusieurs fois inutilement depuis le premier d'Avril jusqu'au huitiéme sans trouver aucun fond. Nos Officiers, & nos Pilotes surpris de s'être si fort trompez dans leur estime aprés toutes les précautions qu'ils avoient pri-

ſes durant tout le cours de la navigation, s'attendoient chaque jour à trouver la ſonde, & à revoir la terre, pour reformer leur eſtime. Ce ne fut pourtant que le neuviéme du même mois, que nous eûmes cette conſolation en trouvant la ſonde environ minuit : elle étoit de cent vint-cinq braſſes. Le ſable étoit noirâtre mêlé de coquillage. Ceux qui n'ont pas été ſur mer ſeront bien aiſe d'apprendre, que ce qu'on appelle la ſonde, n'eſt qu'un cylindre de plomb, auquel on attache une ligne, c'eſt à dire, une fiſſelle aſſez groſſe, par le plus petit bout, & dont on enduit la baſe de ſuif, afin qu'on connoiſſe par le ſable, ou par la vaſe, qui s'attache au ſuif, la nature du fond qu'on a trouvé, & l'endroit où l'on eſt.

Ce même jour à huit heures du matin, nous eûmes pour la ſeconde fois connoiſſance de la terre, que nous vîmes à neuf ou dix lieuës de nous. Mais comme on n'étoit pas bien ſeur quel étoit le Cap que nous découvrions, & que le vent n'étoit pas favorable pour le doubler, nous fîmes route au large, auſſi bien qu'un Vaiſſeau Hollandois, lequel ſelon la coûtume de cette Nation au retour des Indes rangeoit la terre de fort prés. Enfin aprés avoir eſſuyé quelque bouraſque ſur ces bans fameux, qui nous firent craindre durant aſſez longtemps, que nous ſerions obligez de relâcher, & de revenir ſur nos pas, nous reconnûmes le vingtiéme de ce mois d'Avril le Cap de bonne Eſpe-

rance. A la verité le vent étoit favorable, mais le temps obſcur, & la nuit qui s'approchoit nous empêcherent d'en profiter ; de ſorte qu'on ne put entrer que le lendemain dans la Baye. Ce ne fut pas ſans difficulté & ſans péril : car de quart d'heure en quart d'heure, lors même que nous étions dans la paſſe, entre nous & la terre il ſe levoit des broüillards ſi épais, que nous ne pouvions ni voir la terre à la demi portée du mouſquet, ni nos Vaiſſeaux qui nous ſuivoient de fort prés, d'où vient que dans l'apprehenſion qu'ils ne nous vinſſent aborder, on tiroit de temps en temps quelques coups de mouſquet, ou l'on bâtoit la Caiſſe, afin qu'avertis par ces ſignaux, auſquels ils répondoient de la même maniere, ils gardaſſent entre eux & nous une juſte diſtance pour n'en être pas incommodez. Mais comme nous avions un Capitaine habile & experimenté, & des Pilotes qui connoiſſoient parfaitement les côtes & la rade, nous ne laiſsâmes pas d'aller au moüillage, & de jetter l'ancre le 21. d'Avril ſur les cinq heures du ſoir.

Le jour ſuivant Monſieur de Vaudricour envoya un de ſes Officiers à la Forterеſſe pour complimenter de ſa part le Commandeur du Cap, dont il reçût les mêmes honnêtetez que les voyages précédens. Aprés le retour de l'Officier, on ſalua de ſept coups de canon la Forteresse, qui rendit coup pour coup. Monſieur d'Andenne Capitaine du Dro-

madaire, qui étoit arrivé trois jours devant nous, vint à bord, & nous apprîmes que l'Oyseau commandé par Monsieur Duquesne n'étoit sorti de la rade que depuis deux jours pour s'en retourner en France. Nous trouvâmes environ quinze gros Vaisseaux Hollandois moüillez au Cap, outre le Dromadaire dont nous avons parlé, & le Navire Les-Jeux qui étoit à la Compagnie Françoise des Indes Orientales, & qui retournoit de Surate en France richement chargé. Comme ce dernier Vaisseau avoit fait son eau, & pris tous les rafraîchissemens necessaires, il partit pour ne point perdre de temps, deux jours aprés que nous eûmes moüillé. La Flotte Hollandoise composée d'onze Vaisseaux, qui revenoit en Europe, suivit ce Navire de la Compagnie quelques jours aprés, & fit la même route : les autres quatre Navire Hollandois furent joints quelque temps aprés par six autres qui venoient d'Europe. Dans la plûpart de ces derniers Vaisseaux il y avoit beaucoup de François de la Religion Prétenduë, lesquels étans passez en Hollande, étoient envoyez avec leur familles par les Etats Généraux dans les Indes pour y cultiver les terres qu'y occupe la Compagnie Hollandoise. Parmi tous ces nouveaux debarquez il n'y en avoit pas un seul, qui ne s'ennuiât beaucoup dans le peu de séjour qu'ils y avoient fait, ne trouvant pas dans ces païs éloignez ce qu'on lui avoit fait esperer. Plusieurs même d'entre ceux que j'ai vû au

Cap & à Batavie; fâchez de la faute qu'ils ont commise en abandonnant leur patrie par une malheureuse prévention, voudroient la reparer, si on ne leur fermoit pas dans les païs où ils sont éloignez toutes sortes de voyes pour le retour.

Le premier jour de May sur les dix heures du matin, toutes nos provisions étant faites, nous fîmes voile du Cap, aprés y avoir séjourné dix jours: nous y laissâmes dix Navires Hollandois, qui devoient encore s'y rafraîchir long-temps pour continuer ensuite leur voyage à Batavie. Le vent changea plusieurs fois sans pourtant nous devenir contraire. Il est vrai que le troisiéme du mois à 32. degrez de latitude meridionale, & 36. de longitude, nous eûmes une fort grosse mer & fort incommode jusques au lendemain. Le douziéme nous commençâmes à sentir les vents allisez dont nous avons parlé ailleurs, lesquels dans la partie meridionale, soufflent regulierement du côté de l'Est, & du Sud. Avec ces mêmes vents nous passâmes la ligne le vingt-neuviéme de ce mois d'Avril sans ressentir aucune incommodité de la chaleur ordinaire de ce climat, quoique nous fussions presque sous le soleil. Pendant ce temps-là nos Pilotes remarquerent par les hauteurs qu'ils prenoient à midi, que nous faisions beaucoup de chemin. A nôtre retour nous fîmes la même remarque sur les courans, que nous avions faite le voyage précédent. Nos Pilotes par leur hauteur se trou-

voient toûjours avoir fait plus de chemin vers le nord, qu'ils n'avoient crû : de ſorte qu'aprés pluſieurs reflexions, les plus habiles ſont tombez d'accord, que depuis le cinq ou ſixiéme degré de latitude Sud juſques au cinquiéme & ſixiéme de latitude Nord & au delà, les Marées, ou comme parlent les gens de mer, les Courants portent avec beaucoup de violence vers le Nord-Oüeſt. C'eſt pour cela que quelque précaution qu'on ait pû prendre juſques ici pour regler la route en revenant des Indes en Europe, on ſe trouve toûjours beaucoup plus du côté de l'Oüeſt, que l'on ne ſe l'étoit imaginé. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes dans les deux voyages que nous y avons faits. Car la premiere fois nos Pilotes croyant avoir paſſé de cent lieuës les Açores, appérçûrent au coucher du ſoleil Corvo la plus occidentale de ces Iſles, contre laquelle nous aurions infailliblement échoüé la nuit ſuivante, ſi on ne l'eût pas découverte ſi à propos. En ce dernier voyage quoique nous n'ayons pas couru un ſi grand peril, l'erreur n'a pas laiſſé d'être preſque auſſi conſiderable : ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'impetuoſité de la mer, qui ſe jette vers le Nord-Oüeſt, comme nous l'avons déja remarqué. Il n'eſt pas aiſé de donner une raiſon phyſique de ce phénomene, dont on a parlé juſqu'ici ſi diverſement, & toûjours ſi obſcurement. Les frequens voyages qu'on fera dans la ſuite nous donneront de nouvelles experiences, leſ-

quelles jointes à celles qu'on a déja euës nous feront trouver un ſyſtéme pour expliquer nettement une matiere ſi difficile.

Le cinquiéme du mois de Juin, un Matelot, qui étoit en ſentinelle au haut du mâſt, nous avertit à la pointe du jour qu'il voyoit un Navire devant nous. Nous ne fûmes pas long-temps ſans l'appercevoir: mais auſſi tôt qu il nous eût reconnu, bien loin de venir à nous pour ſuivre ſa route, il tint le vent le plus prés qu'il put. Comme il nous étoit impoſſible de ſçavoir des nouvelles d'Europe, nous fîmes tout ce que nous pûmes pour le joindre. On arbora le Pavillon blanc : Monſieur de Vaudricourt même fit tirer un coup de canon pour le faire arriver : ce Vaiſſeau ſoit qu'il nous prît pour des Corſaires, ou qu'il ne voulût pas ſe détourner un moment, ne fit nulle attention à nos ſignaux & continua ſon voyage. A peine avions-nous perdu ce Navire de vuë, que le même Matelot nous cria qu'il voyoit la terre vers le Nord-Oüeſt à quinze lieuës de nous. Le temps étoit ſerein & le vent favorable : de ſorte que ſur les dix heures du matin, nous diſtinguâmes nettement les Iſles de Corvo & de Flore, qui ſont les plus occidentales des Açores. Cette découverte nous fit reconnoître l'erreur où nous étions, n'ayant pas un de nos Pilotes qui ne crût être à trente lieuës au delà de ces Iſles. Quelques jours aprés on vit paroître un autre Vaiſſeau qui faiſoit une route contraire à la nôtre. Comme

il étoit prés de minuit, que le temps étoit assez obscur, & le vent frais, nous pensâmes l'aborder, ne l'ayant reconnu qu'à trente ou quarante pas de nôtre Vaisseau. Quelque soin qu'on prit de l'éviter, il passa si prés de nôtre Bord, qu'on l'eût entendu aisément à la voix. On donna promptement l'alarme à tout nôtre équipage, qui fut d'abord sur le pont: mais voyant que c'étoit un petit Navire, & qui avoit eû peut-être plus de peur que nous, chacun se retira. Le lendemain quatorziéme du mois nous apperçûmes divers oyseaux, & sur le soir on vit un Navire fort éloigné sous le vent, & qui paroissoit faire la même route que nous.

Nous avons eû un vent assez favorable depuis la ligne jusques à prés de quarante degrez Nord, qu'il nous devint un peu contraire. Il fraîchit le vingtiéme, & devint même si violent que nous en serrâmes nos voïles. Bien nous prit d'avoir usé de cette precaution. Car le Dromadaire, dont l'équipage n'étoit pas si fort que le nôtre, & ne pouvant par consequent travailler aussi vite à ses manœuvres, eût la voile de son petit hunier enfoncée par un tourbillon de vent.

Le grand nombre d'oyseaux, les differents Vaisseaux que nous voyons chaque jour, & le changement de couleur des eaux de la mer, qui sont les plus seures marques qu'on est prés des terres, nous persuadérent que nous n'étions pas éloignez des côtes de France; ainsi le vingt-troisiéme de Juillet, nous

nous croiants proche de l'ouverture de la Manche nous jettâmes la sonde sans trouver le fond. Ceux qui viennent d'un voyage de long cours en France, s'élevent toûjours à la hauteur de cette pointe de Bretagne, qui s'avance le plus en mer, qu'on appelle Oüessan, parce que les côtes maritimes de France, étant presque par tout fort basses, & d'ailleurs fort dangereuses par le nombre des brisants, qui les environnent presque de toute part, & qui s'étendent bien avant dans la mer, on ne pourroit se garantir du naufrage, si la providence n'y avoit pourvû d'une maniere assez particuliere. Car à la hauteur du Cap d'Oüessan, dont nous venons de parler à plus de cent lieuës de la terre ferme, on trouve fond avec la sonde, & les habiles Pilotes par la nature & la couleur du sable, des coquilles ou de la vase qu'ils retirent avec la sonde, & particulierement par le nombre des brasses d'eau qu'ils trouvent, jugent à coup seur du lieu où ils sont, & de l'éloignement de la Bretagne. Cette sonde ne se trouve nulle part ailleurs sur nos côtes, au contraire étant pleines d'ecüeils on ny pourroit jamais aborder sans courir un extréme danger de se perdre. Ainsi tous les Vaisseaux, qui viennent d'un Païs éloigné, vont chercher la sonde, comme nous fîmes par le travers d'Oüessan, qui est au quarante huitiéme degré de latitude.

Nous fumes plus heureux le vingt-quatriéme du même mois ; à la hauteur de quarante-huit degrez

& demy, & de neuf degrez de longitude: car sur les dix heures du matin pendant le calme, nous jettames l'ancre & aprés avoir laissé filer cent brasses de ligne, nous trouvames le fond si desiré. Dés qu'on eût retiré le plomb de l'eau, chacun s'empressa de sçavoir de quelle nature étoit le fonds que nous avions trouvé. Il étoit de sable blanc, mêlé de cailloux & de petites coquilles. Ce qui nous fit juger que nous n'étions pas à quarante ou cinquante lieües d'Oüessan. Le lendemain le vent fraîchit, & devint favorable. On ne manqua pas de s'en servir, jusqu'à dix heures du soir, que Monsieur de Vaudricourt fit serrer la plûpart de ses voiles, pour ne donner pas contre la terre dont il se croïoit assés proche. Cette sage précaution nous fût utile, parce que le lendemain sur les huit heures du matin, nous reconnumes l'Isle & le Cap d'Oüessan, éloigné d'environ dix lieües ce qui causa à tout nôtre équipage, une joye qu'on ne sçauroit assés exprimer. Vers les sept heures du soir, nous allames moüiller entre les terres, assez prés de la fameuse Abbaye de Saint Matthieu, qui est sur une pointe de terre qui porte le même nom. Le jour suivant nous fumes à la voile de grand matin pour aller moüiller le lendemain à la rade devant midy.

Monsieur Descluseau Intendant de la marine à Brest vint au devant de nous dans une chaloupe avec quelques officiers des Vaisseaux du Roy.

Comme ceux de l'Oyſeau, qui étoient arrivez huit jours avant nous & qui nous avoient reconnus en paſſant du Cap de bonne Eſperance, lui avoient aſſeuré que nous ne pouvions pas ètre loin. Auſſitôt qu'on lui eut dit qu'on voyoit trois Vaiſſeaux qui venoient à toutes voiles dans la rade, il jugea aiſément que ce ne pouvoit être que les nôtres. Aprés les premiers complimens il me dit qu'on avoit ordre de la Cour de me traiter en Envoyé du Roy de Siam, & il me demanda en même temps de qu'elle maniere je voulois être receu à Breſt. Cette honnêteté à laquelle je ne m'attendois pas me ſurprit beaucoup; je l'en remerciay comme je devois & lui ayant répondu que je n'avois nul caractere, j'ajoutay que pour recevoir un Jeſuite Miſſionnaire, il n'y avoit point de meſures à prendre.

Monſieur Duqueſne Capitaine de l'Oyſeau étoit venu avec lui; cette entreveüe nous cauſa un extréme plaiſir. Il nous demanda ſi nous avions reconnu l'Iſle de Sainte Helene qui appartient aux Anglois, où il avoit été prendre quelques rafraîchiſſemens, & ſi nous avions eu de ſes nouvelles en paſſant à l'Iſle de l'aſcenſion. Cette Iſle eſt deſerte, mais fort abondante en tortuës où il n'avoit pas manqué de laiſſer une lettre renfermée dans une bouteille. Ceux qui mettent pied à terre dans cette Iſle quand ils vont aux Indes, ou qu'ils en reviennent, gardent inviolablement cette coûtume

pour faire part à ceux qui y abordent aprés eux de tout ce qui se passe de plus considerable dans l'endroit d'où ils viennent, afin que les autres qui y vont prennent leurs mesures; & il y a un lieu aisé à reconnoître dont tout le monde est convenu, où ils exposent cette bouteille: mais le vent favorable & dont nous voulumes nous servir, nous empêcha, comme nous avons déja dit, d'y aller pêcher de la Tortue, dont nôtre équipage qui étoit en parfaite santé n'avoit pas grand besoin.

Le lendemain de mon débarquement à Brest je partis pour Paris, ayant laissé les Mandarins & les Catechistes Tunquinois entre les mains de Monsieur l'Intendant qui leur fit tout le bon accueil possible.

Quelque temps aprés y être arrivez le Roi me fit l'honneur de me donner une audience particuliere, où je lui rendis compte du sujet de mon retour en France. Sur ces entrefaites les Mandarins Siamois qui s'étoient rembarquez à Brest sur une petite Fregatte de sa Majesté avec les presens du Roi leur Maître, & de son Ministre pour le Roi & toute la Cour arriverent â Roüen, & on leur donna des carosses pour venir à Paris. Ils attendirent qu'on leur apportât tous les balots de Roüen avant que de demander audience de sa Majesté. Le Roi se trouvoit à Fontainebleau; où il donna ordre d'avertir les Mandarins de se rendre à Versailles le quinziéme Decembre qu'il assigna pour

nous donner audiance & pour recevoir la lettre & les presens du Roi de Siam ; mais sa Majesté changea de sentiment, ayant reçû le lendemain une lettre de Monsieur le Cardinal d'Estrée, à qui j'avois pris la liberté d'écrire sur le voyage que je devois faire à Rome, & m'ordonna d'y aller, puisqu'on lui mandoit que sa Sainteté en recevroit du plaisir, & que nous aurions seulement audiance aprés nôtre retour.

Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce que nous étions au mois de Novembre, & il falloit être de retour en France pour s'embarquer à Brest au mois de Mars. Ayant reçû ces ordres je partis de Paris le cinquiéme de Novembre avec les trois Mandarins & deux de leurs valets pour nous rendre par la diligence à Lion. Le Sieur Moriset interprête des Siamois avoit pris le devant avec les trois Catechistes Tunquinois qui alloient à Rome Deputez des Chrêtiens, deux valets Siamois & les balots de presens. Nous descendîmes de Lion tous ensembles sur le Rhône jusques à Avignon, où nous prîmes des litieres jusques à Cannes. Nous y arrivâmes le vingt-sixiéme & nous en partîmes le même jour avec des marques d'honneur de la part de la Ville ausquelles je ne m'attendois pas. Nous les devons aux ordres obligeans de Monsieur l'Evêque de Grace dont cette ville dépend, on m'assura même que ce Prélat avoit commandé qu'on l'avertit quand je serois arrivé, &

que pour lui obéïr on m'avoit envoyé une litiere. Mais la necessité où j'étois de profiter du beau temps ne me permit que d'écrire au Prélat pour le remercier de toutes ses bontez, & lui demander pardon si je n'allois pas moi-même à Grace l'assurer de mes respects. Incontinent aprés dîné nous allâmes nous embarquer sur deux Felouques qui nous attendoient au Port depuis six jours par l'ordre de Monsieur le Marquis de Seignelay qui devoient nous porter jusques à Gennes.

J'eusse fort souhaité pouvoir aller à Nice pour être en état d'aller le lendemain à Savonne, mais il nous fut impossible de passer Villefranche éloignée de Cannes de vingt-neuf milles qui font huit lieuës de France. Villefranche est une petite Ville de Piémont dans les Etats du Duc de Savoye ; nous nous y rendîmes si tard que nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir l'entrée. L'Intendant de la santé faisant une grande difficulté de nous laisser mettre pied à terre.

Nous partîmes le lendemain de Villefranche avec un fort beau temps qui ne fut pas de longue durée. Car étant obligez de toucher à Monaco pour faire voir nos lettres de santé, il se leva un vent d'Est contraire à nôtre route & assez violent qui dura tout le reste du jour. La mer en fut si agitée que le lendemain, quoique le vent fut favorable & le temps fort serain ; il nous fut impossible de sortir du Port qu'aprés midi. Nous fîmes cette ma-

nœuvre contre le ſentiment du Capitaine du Port de Monaco & ſur tout contre les proteſtations d'un Patron Genois qui nous jura plus de vingt fois que nous allions nous perdre ou que nous ſerions obligez de rentrer. Mais nos Patrons nous aſſeurans que la mer étoit pratiquable nous fîmes voile avant le ſoleil couché à San Remo diſtance de Monaco de vingt milles qui ſont plus de ſept lieuës Françoiſes.

Monaco eſt une petite Ville tres-forte par ſa ſituation eſcarpée de tous côtez, où l'on n'y peut entrer que du côté du Port où il y a un chemin fort difficile qu'on a pratiqué dans la montagne. Il y a ſeulement du côté du Nord une montagne qui la commande, mais elle eſt inacceſſible. Dés que j'y fus arrivé j'y allay dire la Meſſe dans l'Egliſe paroiſſiale aprés en avoir demandé permiſſion au Grand Vicaire. Je viſitay enſuite la place, où il n'y a rien de remarquable que le Palaſo du Prince, & qui n'eſt encore conſiderable que par ſa ſituation agreable. Le long de la côte nous vîmes deux Places aſſez petites qui appartiennent au Prince de Monaco, dont le territoire s'étend juſques à Vintimille qui eſt la premiere Ville de la dépendance de Gennes.

Nous prîmes heureuſement nôtre temps pour ſortir de Monaco & arriver à San Remo, parce qu'en abandonnant cette Ville il ſe leva ſubitement un vent de Lebeſche fort violent ; c'eſt à dire,

du Sud-Oüeſt qui nous eût mis en danger ſi nous ne nous fuſſions pas trouvé auſſi preſts du Port que nous étions.

Le lendemain avant la pointe de jour nous nous embarquames & nous vîmes Oneille petite ville de la dependance du Duc de Savoye, mais fort agreable & aſſez bien bâtie, où nous prîmes quelques rafraîchiſſemens; car nous ne nous arrêtions nulle part que pendant la nuit pour ne perdre aucun moment. Nous fûmes coucher à Arais qui eſt un Bourg des Genois à dix lieües de San Remo, d'où nous partimes le lendemain à la pointe du jour; c'étoit le jour de Saint André. Je fûs dire la meſſe à Noly en paſſant : c'eſt une ville fort peu peuplée, où il y a pourtant un Evêque; il étoit déja deux heures aprés midy, & il fallut demander au grand Vicaire la permiſſion pour dire la meſſe qui me l'accorda fort obligeamment.

Avant que d'arriver à Noly nous doublames le Cap de Final ainſi appellé à cauſe de la ville du même nom qui eſt de l'autre côté avec deux fortereſſes dans les terres du Roy d'Eſpagne. A cinq pas de ce Cap nous entendîmes un bruit ſourd fort ſemblable à celui que font deux Vaiſſeaux qui ſe battent quand on les entend de loin. Le bruit nous eût ſans doute allarmez & nous auroit fait conjecturer quelque choſe de ſemblable, ſi le Patron de la Barque ne nous eût détrompez en nous diſant que c'étoit le bruit des flots qui ſe rompoient de l'autre

côté

côté du Cap. Nous en fûmes nous-mêmes témoins en y paſſant à la demy portée du piſtolet, & nous apperçûmes ce rocher creuſé fort avant en divers endroits, le pied qui retentiſſoit de tous côtez lorſque les ondes ſe briſoient contre les differentes bouches de ſes cavernes ſoûteraines, ce qui faiſoit retentir de ce bruit ſourd tous les environs.

Aprés avoir dit la Meſſe à Noly & pris quelques refraîchiſſemens nous nous remîmes dans nôtre Félouque, il étoit déja ſi tard que nous ne pûmes paſſer au delà de Savonne qui n'en eſt éloignée que de trois lieües & de dix d'Arais dont nous étions partis le matin. Savonne étoit autrefois une des plus belles villes de la riviere de Gennes & des plus peuplées, mais depuis qu'on a bombardé Gennes elle a été preſque toute démantelée par ordre de la Republique. Aprés avoir montré nos lettres de ſanté nous fûmes introduits par le fils du Conſul François dans la ville, qui nous mena à une auberge. Dés que les Mandarins furent logez je m'en allay au College avec le Conſul. Cette maiſon eſt à preſent fort mal bâtie, il n'y a qu'un corps de logis neuf qui ſoit paſſable, ſes revenus ont tellement diminuez, que de quinze perſonnes qui y demeuroient autrefois, il n'y a plus que quatre Peres & deux freres.

Le mauvais temps nous obligea de ſéjourner le lendemain, la tempête fut ſi violente qu'elle fit perir ſix barques ce jour là avec une partie des equi-

pages. Enfin le deuxiéme Decembre la mer étant un peu calme & le vent devenu bon aprés avoir dit la ſainte Meſſe je pris congé de nos Peres, & le Pere Recteur avec deux autres Jeſuites voulurent m'accompagner juſques aux Felouques.

J'étois dans une extrême impatience d'arriver à Gennes, parce que j'eſperois y recevoir des nouvelles de Rome & de Paris. Je m'adreſſay d'abord à Monſieur Aubert Conſul François, & enſuite à Monſieur Dupré Envoyé Extraordinaire du Roi, croyant qu'ils euſſent reçû quelques lettres pour moy, comme on me l'avoit fait eſperer. Monſieur le Marquis de Croiſſy m'avoit donné une lettre de la part du Roi pour M. Dupré Envoyé Extraordinaire, & Monſieur le Marquis de Seignelay m'en avoit donné une autre du Roy pour Monſieur Aubert Conſul de la nation Françoiſe.

J'étois arrivé à Gennes à une heure aprés midi, & j'étois reſolu d'en partir le même jour, mais il étoit ſi tard, quand je ſortis de chez Monſieur l'Envoyé, que c'eût été une temerité de paſſer outre. J'allay loger au College de nôtre Compagnie qui étoit fort prés de l'Auberge, où j'avois laiſſé les Mandarins. Le Reverend Pere Palavicini frere du Cardinal du même nom, étoit Recteur de ce College. C'eſt une perſonne d'un merite ſingulier, & qui me fit des honnêtetez ſi extraordinaires, dans la conjoncture où je me trouvay, que je dois m'en reſſentir toute ma vie. La pluye & le vent contraire m'obligerent à y re-

ſter encore le lendemain, jour de la fête de ſaint François Xavier. Mais le quatriéme voyant quelque eſperance de beau temps & la mer moins agitée, je partis de Gennes ſans l'avoir vuë, ainſi je n'en parleray point. Le Reverend Pere Moneilha qui avoit été le premier Jeſuite qui m'eut reconnu, vint me conduire juſques au Port.

A peine eûmes nous fait quatre lieuës que nous fûmes ſurpris d'une groſſe pluye & d'un vent contraire aſſez violent, qui nous obligea de relâcher à Camoglio que nous eûmes même aſſez de peine à attraper, & où nous fûmes forcez de demeurer juſques au dixiéme du mois par la continuation du mauvais temps. Camoglio eſt un petit Bourg, à quatre lieuës de Gennes, ſur le rivage de la mer ; l'Egliſe en eſt fort jolie & bien entretenuë.

Aprés nous y être bien ennuyez, voyant que le temps ne ſe mettoit point au beau, j'écrivis à Gennes, à Monſieur Aubert dont j'ay déja parlé pour le prier de nous envoyer des chevaux. Il fit tant de diligence, que le lendemain il nous en envoyât douze avec trois mulets. La pluye ne ceſſoit point, mais l'extrême deſir que j'avois de ſortir de Camoglio m'obligea de monter à cheval une heure aprés que nôtre équipage fut arrivé de Gennes. Mon impatience me penſa couter bien cher ; car les chemins étoient ſi impratiquables à cauſe des torrens qui avoient inondé la campagne, & rompu toutes les routes, qu'il nous fallut paſſer par des endroits ſi eſcarpez,

que les gens même du païs avoient de la peine à y grimper. Nous rencontrâmes entre autres sur nôtre chemin une montagne qu'il fallut traverser, dont le sentier, pratiqué sur le penchant du roc, étoit si rapide & si étroit qu'un des chevaux qui portoient le bagage, s'étant abattu ne put se retenir, & fit plusieurs tours en bas avec sa charge. Par bonheur les sangles se rompirent, & le bas se détacha, sans cela le cheval se fût mis en pieces, & eût suivi les ballots qui roulerent jusqu'au torrent, qui passoit au pied de la montagne : mais le bas étant détaché, le cheval fut arrêté par une petite esplanade qu'on avoit menagée pour semer du ris sur le panchant de la montagne. Nos voituriers accoururent en faisant de grands cris, croyant que le cheval étoit mort, & ils n'eurent pas peu de joye de le voir relever sans aucun mal. Le reste du chemin étoit si rompu qu'il falloit loüer des hommes pour porter nos hardes jusques à Rapaolo, de sorte qu'en six heures, nous ne fîmes que deux lieuës, & encore avec beaucoup de peine. Nous y arrivâmes le soir à deux heures de nuit tout trempez d'eau, aprés avoir couru mille fois risque de nos vies. Celui qui nous conduisoit, desesperant de passer outre avec ses chevaux, nous conseilla de reprendre la mer, quelque grosse somme que nous lui eussions promis, pour nous mener à Lerici. La necessité où nous étions de passer outre nous obligea de nous remettre dans une Felouque & dans un petit canot de pescheur que nous loüâmes à un prix excessif. Car

les Patrons voyant l'extrêmité où nous étions réduits, nous demanderent pour aller ſeulement à Lerici ce qu'ils ne nous euſſent pas oſé demander dans une autre occaſion pour nous porter juſques à Rome, & il fallut paſſer par ce qu'ils ſouhaitoient.

Ainſi nous partîmes le deuxiéme de Rapaolo petit Bourg de la Republique de Gennes, dont le port eſt aſſez commode pour les petites Barques. Nos Patrons nous menerent à la Ville de Sieſtri dépendante auſſi des Genois, pour y prendre une deuxiéme Felouque. J'eſperois aller à Lerici où on nous avoit dit que nous trouverions des chevaux & un chemin fort uni juſqu'à Rome. Nous en repartîmes ſans perdre un moment, & quoique la nuit nous eût ſurpris à ſept lieuës de nôtre terme, j'obligay les Matelots à paſſer outre pour y arriver. Nous fîmes encore trois lieuës pendant les tenebres, mais quand nous fûmes preſt à doubler le Cap de Montenegro la pluye ſurvint, & le vent contraire ſoûleva les flots de la mer de telle ſorte que les Matelots me dirent qu'ils ne pouvoient paſſer outre ſans faire naufrage. Jl fallut retourner ſur nos pas à Vernaſſale. C'eſt un Bourg fort peuplé appartenant à la Republique de Gennes, à trois lieuës de Porto-Venere: la mer étoit extrêmement groſſe, & la nuit ſi obſcure qu'à peine nos Patrons purent-ils trouver l'entrée du Port. En approchant ils crierent aux habitans de toutes leurs forces pour les appeller à leur ſecours: car nul de ceux de nôtre Felouque ne ſçavoit où ils de-

voient mener leur Félouque. D'abord on nous répondit de terre qu'il n'y avoit pas moyen de mettre pied à terre, à cauſe de la violence des flots, & qu'il falloit aller ailleurs pour nous mettre à l'abri de l'orage, mais comme les matelots leurs eurent repreſente qu'ils couroient encore plus de riſque s'il falloit s'en retourner ; ces bonnes gens ayant compaſſion de nous ſe leverent promptement, car la plûpait ètoient déja couchez, accoururent à nôtre ſecours. Tous ceux du Bourg parurent en un inſtant ſur le rivage & firent des grands feux par tout ; & nous crierent de venir. Peut s'en fallut que nous n'allaſſions perir ſur deux rochers qu'on trouve aux deux côtez du Port, qui d'ailleurs eſt fort petit, & où nul de nos Matelots n'étoit jamais entré. Nos gens mêmes étoient ſi troublez dans le peril où ils ſe trouvoient, que chacun faiſoit ſa manœuvre à ſon caprice avec tant de bruit & de confuſion qu'à peina pûmes-nous entendre la voix de tous les habitans qui crioient de toutes leurs forces que nous allions nous perdre, & qu'il falloit neceſſairement venir aborder à un certain lieu qu'ils nous montroient. Enfin nous y allâmes, mais avec bien de la peine.

La pluye & le vent contraire ne ceſſerent point juſques au quinziéme. Les Patrons voyant que le temps ſe changeoit, qu'il ſe feroit beau, vinrent m'avertir à une heure aprés minuit, que nous pouvions nous embarquer. Nous ne perdîmes pas un moment, je preſſay ſi fort nos rameurs qne nous arri-

vâmes ce jour là même à Livorne, ayant fait vingt-cinq lieuës à la rame. Il eſt vray qu'il étoit déja minuit quand nous fûmes rendus à Livorne, & nous fûmes obligé de paſſer le reſte de la nuit dans nôtre Felouque.

Le lendemain dés que les portes furent ouvertes, c'eſt à dire, à ſept heures, j'entray dans la Ville & fus chez Monſieur Kotolendy Conſul des François pour lui rendre la lettre de Monſieur le Marquis de Seignelay. Le Provediteur General de Monſieur le Grand Duc de Toſcane ayant ſçû mon arrivée vint auſſi-tôt me rendre viſite, me diſant qu'il avoit receu des ordres exprés le jour précédent de venir m'offrir tout ce qui dépendroit de ſes ſoins. Quelque temps aprés il fit aporter un fort grand regale de confitures & d'excellent vin, qu'il fit mettre dans nôtre Felouque à mon inſçû. Monſieur le Conſul fit de ſon côté tout ce que je pouvois attendre de ſon zele pour le ſervice du Roy & du reſpect qu'il avoit our ſes ordres.

Ligourne eſt une Place forte & fort bien bâtie : elle a une tres-belle rade & un Port extrêmement ſeur. Les maiſons en ſont tres-bien bâties, les ruës fort larges & droites. Sa ſituation agreable, au milieu de l'Italie, fait qu'elle eſt extrêmement peuplée ; marchande, riche, toutes les Nations de l'Europe y ont des Conſuls. Elle eſt peuplée d'Etrangers & ſur tout de François qui ſont, à ce que l'on me dit, la neuviéme partie des habitans.

Je vis en paſſant ſur la place du Port une des plus curieuſes pieces modernes de l'Italie: c'eſt la ſtatuë de marbre blanc du Prince Ferdinand Grand Duc de Toſcane élevée ſur une colomne de dix ou douze pieds de haut avec quatre eſclaves de bronze les mains liées derriere le dos par une chaîne qui deſcend de ſes pieds, & qui ſont aſſis aux quatre coins de la baze de la colomne. Ce qui a donné lieu à faire cette ſtatuë avec ſes ornemens, fut la reſolution hardie que prirent trois Turcs & un More d'énlever eux ſeuls du Port la Galere où ils étoient eſclaves, & ils l'auroient executé étant déja aſſez loin du Port lors qu'ils furent pris par une Galere qui les ſuivit.

Je partis de Ligourne le ſeiziéme à huit heures du matin dans une Felouque que nous avions pris à Lerici & nous arrivâmes ce jour là même avant la fin du jour à Piombino où l'on conte ſoixante milles d'Italie qui ſont vingt lieuës de France, Piombino eſt un Château preſque tout ruïné au bas duquel il y a un Bourg aſſez grand, avec un petit port pour les barques. Comme le temps étoit beau & le vent favorable je voulus en profiter en marchant toute la nuit. A un quart de lieuës de Piombino, nous échouâmes ſur une roche; par bonheur nous n'allions qu'à la rame. Car ſi nous euſſions eu de la voile, la pointe du roc que nous heurtâmes, eût infalliblement crevé nôtre Felouque. Nous fîmes tant de diligence que le lendemain au lever du Soleil nous avions fait ſeptante milles depuis Piombino

bino

bino qui valent vingt-ſix lieuës Françoiſes & nous nous vîmes à Porto Hercolo, qui eſt une ville de la dépendance du Roy d'Eſpagne. Ce poſte eſt extrêmement fortifié : on y voit trois bonnes Forteresſes ſur trois montagnes qui environnent la ville, laquelle eſt ſituée au bas ſur le port qui eſt dans une petite Ance. Les barques & les petits Vaiſſeaux y ſont en aſſeurance, mais les grands ne peuvent y entrer. Toute la côte depuis Ligourne juſques à Civita-Vecchia eſt deſerte, & on dit même que l'air y eſt fort mal ſain. On n'y voit que des bois bien avant dans le païs & quelques villages diſperſez dans les campagnes, avec des tours ſur le rivage d'eſpace en eſpace pour avertir le jour par un coup de canon & la nuit par un feu, le plat païs & les Felouques qui ſont en mer, qu'il y a quelque Corſaire ſur les côtes. Nous arrivâmes ce jour là même à Civita-Vecchia, mais il étoit ſi tard que nous fûmes obligez de coucher encore cette nuit dans la Felouque.

Voilà tout ce que j'ay pû remarquer de mon voyage d'Italie ; car dés que je fûs arrivé à Rome je fus ſi occupé de mes affaires, qu'il me fut impoſſible de penſer à autre choſe. Ainſi je finiray ici ma relation ; ce qui ſuit a été traduit ſur l'Italien d'un imprimé à Rome, qu'un curieux donna au public pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit à l'égard des Mandarins Siamois. Il eſt vray que nôtre goût & les connoiſſance qu'on avoit déja des Siamois, ont obligé

le Traducteur d'omettre diverses circonstances, & d'y ajoûter quelques piéces qu'on a vûës icy, sans qu'elles eussent parû en Public à Rome pour les raisons qu'on lira dans cet espece de journal.

Aussi-tôt que sa Sainteté eût appris qu'ils étoient arrivez en Italie, elle déclara qu'elle vouloit faire faire la dépense de tout leur séjour à Rome, non seulement afin de donner par cette liberalité une preuve sensible du désir qu'elle a de voir adorer par tout le monde la Croix de JESUS-CHRIST, mais encore pour exciter par cette marque éclatante de sa pieté, les Infideles à renoncer à leurs superstitions, & à recevoir plus aisément la lumiére de l'Evangile. C'est pourquoy le saint Pére ordonna qu'on leur preparât un appartement magnifique bâti par les liberalilitez du Cardinal Antoine Barberin, vis-à-vis du Palais Pontifical à Monte-Cavallo, & qui joint la Maison du Novitiat des Jésuites.

Les Mandarins Siamois avec leur suite arriverent par mer le vingtiéme Decembre à Civitaveche. Le Pére Tachard se rendit à Rome par terre, & les autres continüerent leur voyage par mer. Monsignore Cybo Secretaire de la Congregation de la Propagande ayant appris l'arrivée du Pére Tachard à la Maison Professe des Jésuites, fut le prendre le lendemain par ordre du Pape, & le conduisit dans son carosse à l'appartement qu'on luy avoit preparé; & dés ce jour-là même il

commença à ressentir les effets de la bonté de sa Sainteté, qui luy envoya du Palais divers bassins de rafraîchissemens.

Le jour suivant on eut avis que la felouque sur laquelle les Mandarins devoient arriver, étoit prés de Rome. M. le Cardinal Cibo ne l'eut pas plûtôt appris, qu'il dépêcha un de ses carosses à six chevaux avec un Gentilhomme, & quatre laquais pour prendre les Mandarins, & les conduire à Monte-Cavallo. M. le Cardinal d'Estrées y joignit deux des siens aussi à six chevaux, & Monsignore Viscomti Majordome du Pape, un troisiéme.

En arrivant à Monte-Cavallo, ils trouverent un magnifique repas qu'on leur avoit preparé. On continua pendant tout le tems qu'ils furent à Rome, à les regaler soir & matin avec une profusion extraordinaire par l'ordre de M. le Cardinal Cibo qui leur donna ses propres Officiers pour les servir, & fit mettre toûjours deux Gardes Suisses à leur porte.

Le vingt-troisiéme sa Sainteté voulut leur donner leur premiere audience : mais comme les Mandarins étoient idolâtres, ils ne se seroient pas voulu soûmettre à baiser les pieds du Pape, ce qui est proprement un acte de Réligion. Le zéle & la bonté de sa Sainteté la fit passer sur ces difficultez, & elle déclara qu'elle vouloit en cette occasion leur donner toute sorte de satisfaction,

ſans les obliger à aucune cérémonie qui leur pût faire de la peine.

Le ſieur Plantanini Secretaire des Ambaſſades vint le même jour prendre le Pére Tachard, & les Mandarins dans deux caroſſes, avec les marques ordinaires de l'honneur qu'on rend aux Envoyez extraordinaires des Roys. On les conduiſit au Palais au travers d'une foule incroyable de gens de toute ſorte de qualité, qui étoient accourus de toutes parts, & avoient rempli les ruës & les carrefours pour être témoins d'un ſpectacle ſi extraordinaire à Rome. Ils trouverent toute la Garde du Pape ſous les armes, & ils allerent deſcendre au pied de l'eſcalier, où ils furent reçûs par Monſignore Cibo Secretaire de la ſainte Congregation de la Propagande, par Monſignore Vallati Auditeur de M. le Cardinal Cibo premier Miniſtre du Pape. La foule étoit ſi grande dans la cour du Palais, & ſur les degrez, qu'il fallut que le Capitaine de la Garde Suiſſe marchât devant avec d'autres Officiers, l'épée à la main pour leur faire faire place. Le Pére étoit ſuivi du premier Mandarin qui portoit une caſſette de vernis, garnie d'argent, où étoit la Lettre de créance renfermée dans une aſſez grande urne d'or, laquelle étoit enveloppée d'une piece de brocart à fleurs d'or. Les deux autres Mandarins venoient aprés, dont l'un portoit le preſent du Roy de Siam au Pape, couvert d'un

brocart d'or, & l'autre celuy du Miniſtre, enveloppé d'une piece de brocart verd. Ils étoient vêtus à la mode de leur Pays, d'un juſte au-corps d'écarlate galonné d'or, avec une veſte de damas verd de la Chine, ſemé de fleurs d'or. Chacun d'eux avoit une ceinture d'or, & un poignard au côté, dont le manche étoit d'or maſſif: leur bonnet qu'ils n'ôterent jamais, étoit extremement haut, & couvert d'une toile blanche tres-fine avec un cercle d'or maſſif, large environ de trois doigts où étoit attaché un petit cordon d'or, qui ſe lioit ſous le menton pour ſoûtenir tout le bonnet.

La Garde Suiſſe étoit rangée en haye depuis la porte de la Cour juſqu'au haut de l'eſcalier. Les Cavaliers Allemans de la Garde du Pape qui étoient bottez, & qui avoient le piſtolet à la main, faiſoient une haye dans les ſales juſqu'à la Chambre de l'Audience. Le Pape étoit au fond ſur ſon trône, ayant à ſes côtez huit Cardinaux à trois pas de diſtance, aſſis ſur des chaiſes qui s'avançoient ſur deux lignes vers le milieu de la Chambre. C'étoient les Cardinaux Ottoboni, Ghigi, Barberin, Azzolin, Altieri, d'Eſtrées, Colonna, & Cazanata. Le Pére Tachard entra avec les Mandarins dans le même ordre que nous avons expliqué cy-deſſus; & aprés avoir fait trois genufléxions, l'une en entrant, l'autre au milieu, & la derniere auprés du trône de ſa Sain-

teté, il luy baiſa les pieds, & commença à dire à genoux : TRES-SAINT PERE. Il n'eut pas plûtôt proferé ces paroles, que le Pape luy ordonna de ſe lever, ce qu'il fit, & s'allant mettre un peu plus bas que les deux derniers Cardinaux vis-à-vis du Pape, il pourſuivit en ces mêmes termes.

Les benedictions trés particulieres que la Providence Divine répand ſur ſon Egliſe avec tant de profuſion, ne nous permettent pas de douter que Dieu n'ait choiſi vôtre Sainteté dans ces derniers ſiécles pour reünir tout l'Univers dans ſon bercail. Nous voyons ſous ce ſaint Pontificat les Heretiques les plus opiniâtres chaſſez ou convertis, les Royaumes qui s'étoient ſeparez avec tant de ſcandale, réünis à l'Egliſe, & ſoûmis à ſon autorité ; les ennemis les plus redoutables du nom Chrêtien, preſque tous exterminez, ou ſi affoiblis, qu'ils n'attendent que le dernier coup pour achever leur ruïne : mais ce qui eſt de plus extraordinaire & ſans exemple, & qui étoit reſervé comme un privilege dû à vôtre Sainteté, c'eſt qu'un des plus grands Roys de l'Orient encore Payen, prévenu, & extraordinairement touché, non pas tant de l'éclat de vôtre dignité, TRES-SAINT PERE & de vôtre prééminence que de la ſainteté de vôtre vie, & de la grandeur de vos vertus perſonnelles ; ce grand Roy, dis-je, m'a chargé de venir de ſa part demander à vôtre Sainteté ſon amitié, l'aſſûrer de ſes reſpects,

& luy offrir sa Royale protection pour tous les Prédicateurs de l'Evangile, & pour tous les Fideles, avec des sentimens qu'on trouve à peine dans le cœur des Princes Chrêtiens. Ce puissant Prince commence déja à se faire instruire, il dresse des Autels, & des Eglises au vray Dieu; il demande des Missionnaires sçavans & zelez : il leur fait bâtir des Maisons & des Colleges magnifiques : il nous donne tres souvent des audiences secrettes, & tres-longues; & il nous fait même rendre des honneurs qui font de la jalousie aux principaux Ministres de sa secte, pour qui il avoit autrefois une veneration superstitieuse.

Si Dieu écoute nos vœux, ou plûtôt s'il exauce les larmes, & les prieres de vôtre Sainteté (Car ce sera sans doute par une si puissante intercession que s'achevera ce grand miracle, je veux dire la conversion de ce Monarque,) que de Roys, de Princes, de Peuples d'Orient, ou soûmis à son Empire, ou qui admirent sa sagesse, & se gouvernent par ses conseils, n'imiteront pas son exemple. Certes, TRES-SAINT PERE, jamais l'Evangile de JESUS-CHRIST n'a eû de si grandes ouvertures pour s'établir solidement, & pour se répandre dans cette partie de l'Orient la plus vaste, & la plus peuplée de l'Univers. Pour moy je regarde déja cette Lettre Royale que je viens presenter à vôtre Sainteté de la part du Roy de Siam, ces présens qu'il luy a

destinez, & ces Mandarins ausquels il a ordonné de se prosterner à ses pieds, non seulement comme des témoignages sinceres de la reconnoissance, & du profond respect de ce Prince, mais encore comme des engagemens de sa soûmission, & si je l'ose dire, comme des prémices de ses hommages, & de son obeïssance.

Aprés que le Pére eût fait son compliment, les deux Maîtres de cérémonie qui étoient agenoüillez à ses côtez, l'avertirent de se mettre à genoux pour recevoir la réponse du Pape : mais sa Sainteté luy fit encore l'honneur de le faire lever aussi tôt, & luy fit entendre de bout les beaux sentimens de son grand cœur, & de son zele veritablement Apostolique.

Le Pape ayant cessé de parler, le Pére Tachard alla prendre la Lettre du Roy de Siam qu'on avoit mis sur une table, & la mit entre les mains de sa Sainteté. Cette Lettre étoit écrite sur une lame d'or trés-pur, roulée, d'un demi pied de largeur, & longue d'environ deux pieds. Cette Lettre & la boëte qui étoit aussi d'or, pesoient ensemble plus de trois livres. Les Prelats Officiers de la Chambre du Pape, l'ayant reçuë du Pére à qui le Pape l'avoit renduë, pour la replier, & la remettre dans la boëte, l'allerent porter dans le Cabinet de sa Sainteté, tandis que le Pére en laissa la Traduction authentique

qu'en Langue Portugaiſe, ſcellée du Sceau du Roy, & contreſignée du Miniſtre, dont voici la traduction Françoiſe tres- fidelle.

SOM DET PRACTHAV SIA JOV THIA PVJAI.

AU TRES-SAINT PERE INNOCENT XI.

DES nôtre avenement à la Couronne, le premier ſoin que nous eûmes, fut de connoître les plus grands Princes de l'Europe, & d'entretenir avec eux de mutuelles correſpondances, afin d'en tirer la connoiſſance, & les lumiéres neceſſaires à nôtre conduite. Vôtre Sainteté prévint & remplit nos deſirs par ſon Bref Pontifical, qu'elle nous fit preſenter par Dom François Paul Evêque d'Heliopolis, avec un préſent digne de l'auguſte Perſonne qui nous l'envoyoit, lequel nous reçumes auſſi avec une joye toute particuliere de nôtre cœur. Nous envoyâmes quelque tems aprés nos Ambaſſadeurs pour aller ſalüer vôtre Sainteté, luy porter nôtre Lettre Royale avec quelques préſens, & établir entre nous une amitié auſſi unie, que l'eſt une feüille d'or bien polie. Mais comme depuis

leur départ, on n'en a reçû aucune nouvelle, nous nous trouvons obligez de renvoyer le Pére Tachard de la Compagnie de Jesus, en qualité d'Envoyé extraordinaire auprés de vôtre Sainteté, pour établir entre elle & nous cette bonne correspondance que nos premiers Ambassadeurs étoient chargez de ménager, & nous rapporter incessamment des nouvelles de l'heureuse santé de vôtre Sainteté. Ce Pére prendra la liberté d'assûrer de nôtre part vôtre Sainteté que nous donnerons une entiere protection à tous ces Péres, & à tous les Chrêtiens, soit qu'ils soient nos Sujets, ou qu'ils demeurent dans nos Etats, ou même qu'ils résident en quelqu'autre Pays que ce soit de cet Orient, les secourant conformément à leurs besoins, quand ils nous feront sçavoir leurs necessitez, ou qu'ils en feront naître l'occasion. Ainsi vôtre Sainteté peut être en repos de ce côté là, puisque nous voulons bien nous charger de ces soins. Ce même Pére Tachard aura l'honneur d'informer vôtre Sainteté des autres moyens qui conviennent à cette fin, selon les ordres que nous luy en avons donnez. Nous la prions de donner à ce Réligieux une entiere créance sur ce qu'il luy representera, & de recevoir les présens qu'il luy donnera comme des gages de nôtre sincere amitié, qui durera jusqu'à l'éternité. Dieu Createur de toutes choses conserve vôtre Sainteté pour la défense de son Egli-

se ; en sorte qu'elle puisse voir cette même Eglise s'augmenter, & se répandre avec une heureuse fertilité dans toutes les parties de l'univers. C'est le véritable desir de celuy qui est,

TRES-SAINT PERE,

De Vôtre Sainteté,

Le tres-cher & bon amy.

Et plus bas Signé,
FHAULKON.

Ecrit de nôtre Palais de Louvo le 3. du décours de la premiere Lune de l'année 2231. c'est à dire le 22. Decembre 1687.

Cette Lettre étoit scellée de la même maniére que celle que ce Prince avoit écrite au Roy.

Le Pére ayant mis cette Lettre entre les mains de Sa Sainteté, alla prendre les presens du Roy de Siam, & de son premier Ministre, qu'il presenta l'un aprés l'autre à Sa Sainteté, laquelle les remit à ses Officiers. Le present du Roy n'étoit autre chose qu'une cassette de filigrame d'or d'un ouvrage tres-délicat, qui pesoit environ quinze marcs. Celuy du Ministre consistoit en une cassette de treize livres d'argent ouvrage

du Japon, ornée de figures & d'oiseaux relevés, & dans un grand baſſin de cette belle filigrame d'argent de la Chine du même poids.

Le premier Mandarin fut debout, tandis qu'il porta la lettre ou le preſent du Roy ſon Maître étoit, les deux autres étant à genoux à ſes côtez. Mais le Pére ayant ſupplié Sa Sainteté qu'elle permît aux Mandarins de s'approcher, pour luy rendre leurs reſpects; ceux-cy, qui s'étoient toûjours tenus éloignez, s'approcherent pour s'acquitter de ce devoir en cette maniére.

Le premier Mandarin commença ſeul, & les deux autres enſemble vinrent aprés faire leurs révérences. Ils joignoient d'abord les mains, & les élevant juſqu'au front, ils les abaiſſoient juſques à la poitrine, & s'étant profondement inclinez, ils ſe mettoient à genoux: ils ſe levoient enſuite, & faiſant deux pas vers le Trône du Pape ils recommençoient leurs cérémonies. Ce qu'ayant fait juſqu'à trois fois, portant toûjours cependant leur poignard au côté, & leur bonnet en tête, comme on étoit auparavant convenu, enfin étant arrivez auprés du Trône, ils ſe remirent à genoux, & ſe proſternerent, faiſant toucher de la pointe de leur bonnet le bord de la robe de Sa Sainteté, tandis que le Pére Tachard étoit debout par ordre du Pape à ſa droite. Les Mandarins ſe retirerent en reculant, & s'allerent mettre à genoux un peu plus bas que les deux derniers Cardinaux juſ-

qu'à la fin de l'audiance. Alors Sa Sainteté fit approcher le Pére Tachard, pour luy parler en particulier, & luy témoigner combien elle ressentoit les marques de respect d'un Roy infidelle & si éloigné ; & pour sçavoir en même tems les voyes les plus sûres & les plus efficaces d'établir la Religion dans les Indes Orientales. L'audiance étant finie, le Pére Tachard baisa encore une fois les pieds du Pape, & s'étant retiré un peu à côté, le Cardinal Casanata s'approcha de Sa Sainteté, pour lui ôter l'étole, ainsi aprés les benedictions accoûtumées le Pape se retira. De-là le Pere avec les Mandarins descendit dans l'appartement de M. le Cardinal Cibo, accompagnés de Monsignor Cibo. Ce premier Ministre les fit asseoir dans des fauteüils & les reçût avec des démonstrations d'une bonté extraordinaire. Ils furent reconduits dans les mêmes carrosses, & avec les mêmes cérémonies à leur logis, où ils entrerent au son des trompettes de la garde de Sa Sainteté.

Quelques jours aprés le Pape honora le Pére Tachard d'une audiance particuliere, & par ses ordres il y mena les Catechistes Tunquinois.

Sa Sainteté parut fort touchée de l'état de cette chretienté, elle le fut encore davantage, quand je pris la liberté de luy presenter la Lettre que plus de deux cent mille Chretiens luy adressoient en forme d'une requête fort pathetique & tres-res-

pectueuſe. Elle n'étoit ſignée que des principaux Chretiens de leur nation, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Mandarins d'armes & de lettres, divers Capitaines de la garde du Roy, & quelques Gouverneurs de Province. Les Catechiſtes Tunquinois ſaluerent le Pape, comme ils ſaluent leur Roy, c'eſt à dire ſe mettant à genoux, & battant trois fois la terre de leur front, & ils vinrent enſuite luy baiſer les pieds.

Les Mandarins Siamois parmi toutes les belles choſes qu'ils virent à Rome, furent frappez particuliérement de toutes les marques de bonté dont le Pape les honora. Comme ils étoient remplis d'une tres haute idée qu'on leur avoit inſpirée pour la perſonne du Pape, & de la profonde vénération qu'on devoit à ſon caractére, ils furent charmez de la douceur avec laquelle ils en furent reçûs: ils ne furent pas peu ſurpris auſſi de la magnificence, du nombre, & de la grandeur des riches Egliſes & des Palais, & ſur tout de la Majeſté du ſervice Divin, quand ils aſſiſterent à la Chapelle des Cardinaux la veille de Noël. Toutes ces grandes choſes qu'on leur faiſoit voir à loiſir, & qu'on leur diſoit être principalement deſtinées au culte du vray Dieu que les Chretiens adorent, leur firent naître une haute idée de ſa grandeur; de ſorte qu'ils avoüerent quelques-fois, qu'il falloit bien que le Dieu

des Chretiens fût grand, puiſque des peuples ſi polis & ſi habiles en toutes ſortes d'arts & de ſciences, luy rendoient des honneurs ſi extraordinaires, & qu'il falloit neceſſairement qu'il fût le vray Dieu, puiſqu'il étoit ſervi avec tant de pompe & de Majeſté. Ces vûës les toucherent tous, & leur donnerent une forte inclination pour nôtre ſainte foy. Il y eut un Mandarin qui vint déclarer au Pére Tachard qu'il vouloit demeurer en France, pour ſe faire inſtruire & ſe rendre Chretien. Parmi leurs valets il y en eut deux qui luy promirent de recevoir le Baptême, & le prierent qu'il les prît auprés de luy. Ayant pris garde qu'on regardoit avec beaucoup de vénération le Crucifix, ils en firent demander au Pape, & ils reçûrent ceux qu'il leur donna avec un reſpect extraordinaire, les baiſant avec des ſentimens de pieté, qui attendrirent ceux qui les leur avoient apportez.

Tandis que les Mandarins étoient ainſi occupez à viſiter les antiquitez de Rome, & à enadmirer toutes les beautez qui faiſoient des impreſſions ſi ſalutaires & ſi efficaces ſur leurs cœurs, le Pere Tachard rendit viſite à quelques Cardinaux de la Sainte Congregation de Propaganda avec qui il avoit à traiter de quelques affaires qui concernoient l'établiſſement & la conſervation du Chriſtianiſme dans les Indes. Sa Sainteté qui vouloit s'informer en dé-

tail des progrés qu'y faisoit l'Evangile, lui donna deux audiences particulieres, pendant lesquelles elle eut la bonté de lui témoigner plusieurs fois, avec des sentimens dignes du Chef de l'Eglise, cōm-bien ces Missions lui étoient cheres, aussi bien que les personnes qui y travailloient. Ne se contentant pas de le lui dire avec tant de bonté, elle le marqua encore bien autentiquement par trois Brefs dont elle voulut bien le charger, & qu'elle lui fit porter par Monsignor Cibo, Prelat dont j'ay déja souvent parlé, & dont je ne sçaurois assez loüer le zele, la sagesse & le merite. L'un de ces Brefs est adressé au Roi de Siam dans une boëte d'or massif. Le second est pour Monsieur Constance son premier Ministre, & le troisiéme est écrit aux Mandarins Chrêtiens du Tunquin.

Le quatriéme du mois de Janvier de cette année mille six-cens quatre vingt-neuf, sa Sainteté donna au P. Tachard son audience de congé. Les Mandarins Siamois & les Catéchistes Tunquinois y furent ensemble. Aprés qu'elle l'eut honoré de ses ordres, Elle lui donna un chapellet fort precieux, une médaille d'or avec plusieurs indulgences fort singulieres, & lui fit donner un Corps-saint tout entier; elle lui mit entre les mains une médaille d'or, où son portrait étoit gravé enrichi de deux diamans d'un fort grand prix. Le revers étoit une charité avec ces mots : *Non quærit quæ sua sunt.* Le present de Monsieur

Monſieur Conſtance conſiſtoit en deux chapellets accompagnez de deux medailles d'or, dont l'un étoit pour ce Miniſtre & l'autre pour Madame Conſtance. Le jour precedent le Pape avoit fait porter au Novitiat un beau cabinet de criſtal de roche, & un admirable Tableau de Carlo Marati, qu'il joignoit à ces pieces de devotion. Les Mandarins eurent l'honneur de recevoir de ſes propres mains chacun deux medailles, dont l'une étoit d'or & l'autre d'argent de même coin que celle qu'il envoyoit au Roi leur Maître. Outre pluſieurs magnifiques caiſſes de confitures, & diverſes medailles, caſſettes de ſenteurs dont elle les avoit regalez auparavant, les trois Catechiſtes Tunquinois & le Sieur Moriſſet eurent chacun un chapellet & une medaille d'or avec des indulgences, & on fit donner à chaque valet Siamois trois medailles d'argent.

Les Mandarins ſortirent de Rome le ſeptiéme de Janvier extraordinairement ſatisfaits des honnêtetez qu'ils y avoient reçûs, & ils arriverent à Civita-Vecchia le lendemain ayant été defrayez par les ordres de ſa Sainteté. Ils y furent reçûs par le Gouverneur de la Place à la tête de la garniſon ſous les armes au bruit du Canon des Galeres. Le Pere Tachard y arriva le même jour fort tard avec des gardes à cheval qu'on avoit envoyez à ſa rencontre à deux lieuës de la ville. Le Gouverneur le vint recevoir à la porte de la Place, qui le conduiſit au

Château, où il lui avoit fait préparer un appartement & un magnifique ſouper. Le jour ſuivant qui étoit un Dimanche, aprés avoir dit la Meſſe il s'embarqua avec les Mandarins & les autres perſonnes qu'il avoit amenez, dans deux Navires Maltois bien armez pour retourner en France.

FIN.

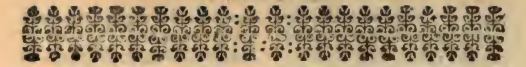


TABLE DES MATIERES.

A

B

trouvent

V

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

ERRATA.

VOaage, *lisez* voyage. *page* 27. *ligne* 25. en t'air, *lis.* en l'air *p.* 27. *l.* 9. vintg. *lis.* vingt. *p.* 30. *l.* 19. provisiions, *lis.* provisions. *p.* 38. *l.* 26. ayan, *lis.* ayant. *p.* 66. *l.* 27. faites, *lis.* faite. *p.* 66. *l.* 29. mené tois, *lis.* m'en étois. 147. *l.* 8. les, *lis.* le. *p.* 196. *l.* 1. Chaire, *lis.* Chine. *p.* 224. *l.* 11. bienfait, *lis.* bien faits. *p.* 237. *l.* 8. entrre. *lis.* entre. *p.* 249. particuliere, squi, *lis.* particuliers, qui. *p.* 310. chose, *lis.* choses. *p.* 318. *l.* 19. à l a fain, *lis.* à la fin. *p.* 328. *l.* 9. d'écouvrir, *lis.* découvrir. *p.* 335. caro utre, *lis.* car outre. *p* 337. deplorblae, *lis.* deplorable. *p.* 351. *l.* 8. roure, *lis.* route. *p.* 381. envozez, *lis.* envoyez. *p.* 215. propre, *lis.* propres. *p.* 213. batiment ces, *lis.* batiment; ces *p.* 314. d'avantage, *lis.* davantage *p.* 317. canevette, *lis.* cavette *p.* 318. *l.* 29. arIver, *lis.* arriver 333. d'une, *lis.* d'un 335.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy

PAR Grace & Privilege du Roy, en date du douziéme Février 1689. Signé, BOUCHER, il est permis au PERE TACHARD de la Compagnie de Jesus, & de nôtre Academie Royale des Sciences, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire, qu'il luy plaira, un Livre intitulé *Second Voyage du Pére Tachard au Royaume de Siam, avec un Recueil de diverses remarques, & observations, d'Histoire, de Physique, de Geographie & d'Astronomie*, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, en tel marge, grandeur & caractere qu'il voudra, durant le tems & espace de huit années consecutives; à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer & mis en vente pour la premiere fois, en vertu du present Privilege. Avec défenses á tous Libraires, & Imprimeurs & autres personnes de l'imprimer, imiter ni contrefaire en aucune maniére que ce soit, sous prétexte de correction, augmentation, changement de titre, ni autrement, á peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires qui se trouveront contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville de Paris le 21. Fevrier 1689. Signé,
J. B. COIGNARD, *Syndic.*

Et ledit PERE TACHARD a cedé son droit de Privilege à DANIEL HORTHEMELS, Marchand Libraire, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 22. Mars 1689.

